



N^o

Vol.

Comp.

Tabl.



Q

6107

Bibliothèque publique
de Neuchâtel.

N. 16072

61. H. 72.

SOUS
LES SAPINS

NOUVELLES

ET

CROQUIS NEUCHATELOIS

PAR

AZELINE

F. LANDRY

1868

Librairie Générale
Jules Sandoz
Neuchâtel

Bibliothèque publique de Neuchâtel
Don de l'auteur

SOUS
LES SAPINS
NOUVELLES

ET

CROQUIS NEUCHATELOIS

PAR

AZELINE

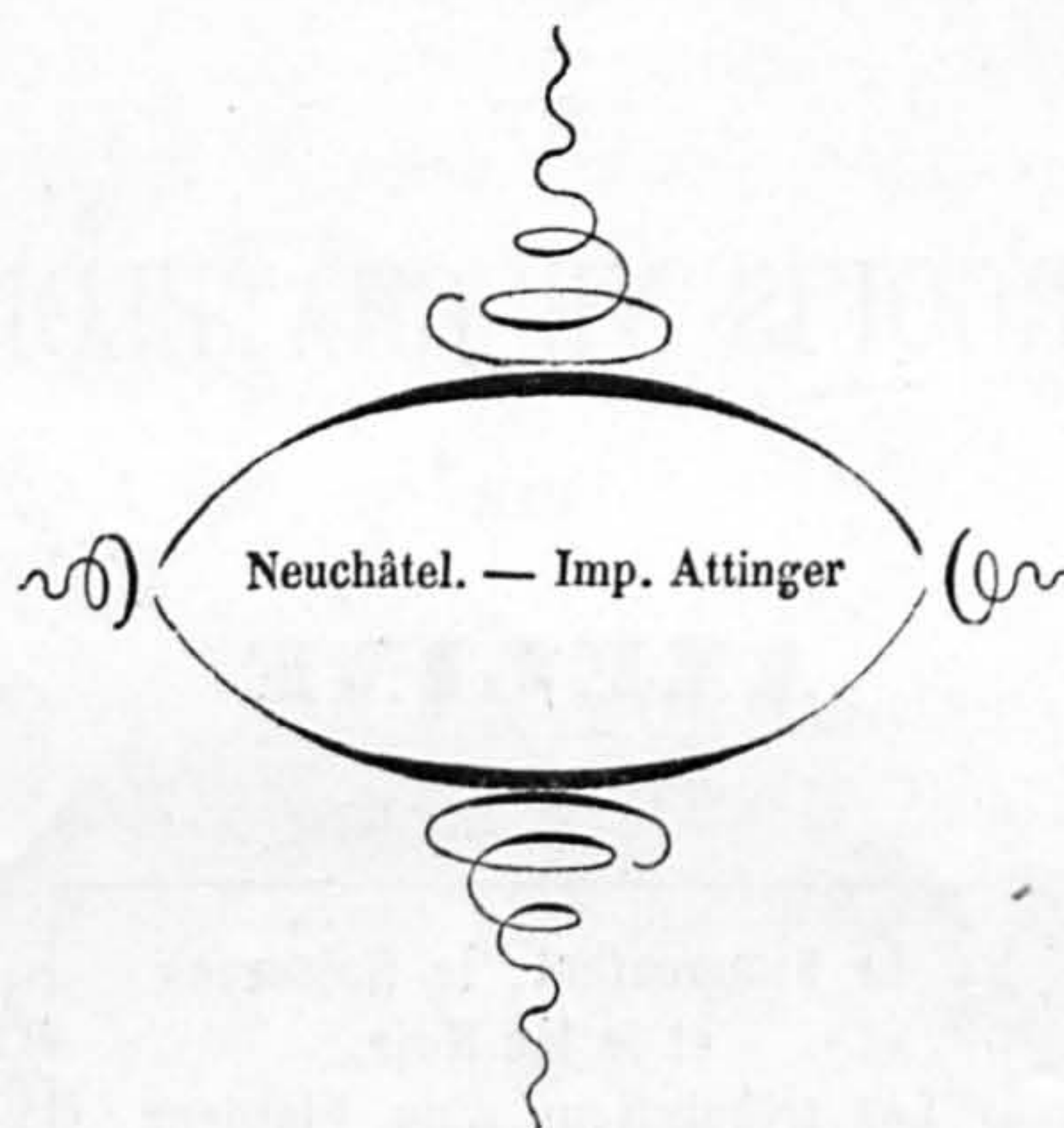
Bovet, Alb.

Le Simmenthal, le Kaisereck
et le lac Noir.
Les tribulations d'un Plaideur.
Par-ci, par-là.
Les tribulations d'un Rentier.
Une nuit au Moléson.
Chaumont.
Les aventures d'une pièce de
cinq francs.

NEUCHÂTEL

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE J. SANDOZ

1868



A consulter les plans

Q 6107

PRÉFACE

De même que les peintres de notre patrie ont inauguré un genre de peinture particulier, connu actuellement sous le nom d'école suisse, de même certains auteurs de notre patrie ont inauguré une littérature particulière à notre pays et qui a incontestablement son mérite. D'où vient le charme qui s'attache aux productions des Töpfer, des Gotthelf, des Zschokke, des Olivier et autres ?

Ils ont puisé au sein de la nature suisse, qui offre tant d'aspects divers, et l'ont prise sur le fait. Qui nous empêche d'en faire de même ? Il est vrai qu'il y a assez longtemps que nous avons échappé à la fêrule de Noël et Chapsal et que certaines expressions pourront peut-être avoir un petit goût de terroir. Qu'importe ! Apprenti n'est pas maître.

Le livre de la nature est toujours ouvert et ouvert à tous. Nous y trouverons une ample moisson à récolter ; notre pays est le plus beau ; nos Alpes ont chacune leur cachet particulier ; il y a encore pour une longue période d'années à décrire et observer, avant que de retomber dans des sentiers battus.

Il y a certains faits dans la vie d'un peuple qui, sans appartenir au domaine de l'histoire proprement dite, n'en sont pas moins des souvenirs que l'on aime à recueillir, c'est ce que nous avons cherché à faire.

Si parfois nous nous élevons contre certains abus, c'est avec l'espoir de contribuer à les faire disparaître, persuadés que nous sommes que ce ne sont pas toujours les moralistes les plus sévères et les plus renfrognés qui produisent le plus d'effet.

Parmi les types divers qui passeront sous ses yeux, le lecteur est prié de ne voir que des caractères généraux, telle ayant été notre pensée formelle.

Si l'on nous fait un reproche d'être trop Neuchâtois, cela ne nous causera point trop de soucis, et ce reproche nous l'accepterons de grand cœur, étant persuadés de nous trouver en nombreuse compagnie.

Ces bases posées, réclamons l'indulgence du lecteur et entrons en matière.

Neuchâtel, Avril 1868.

AZELINE.

SOUS LES SAPINS



LE SIMMENTHAL, LE KAISERECK & LE LAC NOIR.

Le nombre des touristes s'accroît chaque année parmi la population suisse.

Naguères on se bornait encore à suivre quelques routes, hantées seulement par le flot d'étrangers et dont nos peintres suisses avaient fait la vogue, — la chute du Rhin, le Staubbach, le Reichenbach, Rosenlaui, Interlaken, le lac des Quatre-Cantons, le lac de Wallenstadt, la Via-Mala, le lac de Genève, Chamounix.

Aujourd'hui qui de nous, pendant les longues soirées d'hiver, au coin du feu, ne suit pas sur la carte l'itinéraire de sa prochaine excursion? C'est surtout lorsque la neige blanchit nos rues, et que souffle au dehors une bise froide et pénétrante, que l'on reporte plus volontiers ses souvenirs sur le passé et que l'on revoit, courant dans la prairie si belle verte, ce sentier bordé de jalons de bois destinés à éviter tout empiétement des passants; — cette troupe d'enfants du hameau, avec leurs joues roses et leurs cheveux couleur filasse; — ce ruisseau murmurant sur les cailloux,

auprès duquel la halte était si douce à l'ombre de ce grand sapin ; — ce ciel d'un azur si beau ; — ces glaciers dans le fond ; — ces montagnes aux contours parfois brusques et parfois arrondis ; — ces rochers affectant des formes si bizarres ; — aiguilles, dômes, minarets s'élançant dans les nues et au lointain, suivant les sinuosités de la rivière, ce petit ruban blanc, qui s'appelle la grande route !

—

La grande route, c'est l'affaire des commis-voyageurs ; c'est bon tout au plus pour la poste, les Anglais rebondis, qui voyagent en compagnie de leur Murray ou de leur inévitable Bradshaw, et pour les paralytiques.

Le véritable touriste, lui, ne fait usage de la grande route qu'en cas de nécessité absolue ; — il a la poussière, la boue et la ligne droite en horreur ; — le véritable touriste est artiste en son genre ; il part sans savoir bien au juste s'il arrivera à heure fixe. — L'essentiel pour lui est de trouver un chemin qui ne soit pas encore trop battu par ses devanciers, où il y ait pas mal d'imprévu ; — il s'inquiète moins de savoir s'il mangera bien que de savoir, en définitive, s'il aura quelque chose à manger ; — pourvu qu'il y ait de beaux points de vue, que le spectacle offert par la nature soit varié et que l'on n'ait pas besoin du parapluie trop souvent, — cela lui suffit.

Content de peu à l'ordinaire, il saura à l'occasion savourer d'autant mieux ce qu'une bonne aubaine lui offrira. — Ce sentier conduit à un hameau, à un carrefour ; — il n'y a personne pour vous mettre sur la voie que vous devez suivre ; — qu'importe, — on rétrogradera s'il le faut, mais on aura au moins vu quelque chose de nouveau, d'inédit ; — les chalets ont tous un certain cachet de pittoresque, qui varie suivant les conditions d'emplacement, d'âge et de lumière auxquelles ils sont soumis.

Dans le Simmenthal, par exemple, au fond de la vallée, nous trouvons les magnifiques chalets que chacun admire; — on les lave extérieurement tous les deux ou trois ans; — ces poutres qui font saillie et dont le commun des touristes ne s'informe guère, servent à serrer les parties de l'édifice, qui, construit à partir du premier étage entièrement en bois, est sujet à se tourmenter plus ou moins; le rez-de-chaussée est soigneusement blanchi à la chaux; les galeries, servant de véranda, sont vitrées, ornées de sofas et garnies de plantes et de fleurs de toute beauté; vous y trouverez tout le confortable désirable, voire même un pianino; les demoiselles de la maison parlent français aussi bien que vous et moi, elles n'ont qu'un défaut à mes yeux, c'est de suivre nos modes. Qui se serait imaginé de trouver des demoiselles en chemise russe et en garibaldi blanc dans les chalets du Simmenthal? Pourquoi délaissier le gracieux costume de la contrée? Hélas! *Vanitas vanitatum, omnia vanitas*, aurait dit notre excellent pasteur D., dans le temps où nous allions recevoir l'instruction religieuse chez lui.

Le bourgeois, aurait dit Töpfer, ce diable de bourgeois, qui nous porte à faire autrement que nos voisins pour nous distinguer et qui envahit toute notre humanité, du haut de l'échelle jusqu'en bas, si bien que les grandes dames en sont réduites à se distinguer plutôt par la simplicité et le bon goût que par le luxe et la profusion.

Plus sur la hauteur sont les chalets servant de greniers, où l'on conduit les vaches manger le foin qui y a été amassé pendant l'été, lorsque la provision de la vallée est épuisée. Le Simmenthal est tapissé de ces chalets, qui se comptent par milliers et se détachent admirablement sur le penchant des monts. Il y en a qui sont si vieux, que le bois a pris cette magnifique teinte brun-noir qui fait l'admiration des coloristes.

Enfin, tout à fait sur la montagne, presque à la limite des neiges éternelles, sont les chalets où se fabriquent les fromages pendant les mois d'été. C'est sur ces hauts pâturages que se trouve alors le nombreux bétail dont le Simmenthal est si fier et que le voyageur, traversant la vallée, s'étonne de ne pas rencontrer.

Sur une longueur d'environ 13 lieues, cette vallée n'offre qu'une série de tableaux, changeant à chaque détour de la route, pour ainsi dire. L'entrée du côté de Thoune, resserrée entre l'énorme pyramide du Niesen et les ramifications du Stockhorn, a quelque chose de grandiose ; la Kander et la Simmen réunies roulent leurs ondes au fond d'une profonde coupure, faite primitivement par la main de l'homme, au commencement du siècle passé, et que les eaux ont dès lors agrandie considérablement. La vallée latérale de Blumenstein s'ouvre ici, à droite ; son caractère est plus stérile et plus sauvage que celui du Simmenthal ; de grandes landes de bruyères, des marais, d'innombrables troupes de corbeaux, quelques maigres champs d'avoine ou de pommes de terre, une tour blanche sur la hauteur, qui sert actuellement de poudrière, un ruisseau serpentant au milieu de la plaine et l'inondant parfois, des chalets délabrés ; tout cela paraît triste en comparaison du Simmenthal. Heureusement plane au-dessus de toute cette scène la dent du majestueux Stockhorn, qui se présente si bien depuis Thoune.

A Brodhüsi se trouve la première fabrique d'allumettes chimiques de la contrée ; dans le fond, au pied du Niesen, les tours blanches du château de Wimmis ressortent délicieusement de la sombre verdure des alentours.

Près du pont traversant la Simmen pour conduire à Wimmis, les déboisements ont causé d'immenses avalanches de

pierres et de gravier, qui se mettent en mouvement à la première pluie un peu forte.

Les avalanches et les inondations sont les deux fléaux qui ravagent cette belle vallée, de sorte que les ingénieurs sont occupés toute l'année à faire de nouvelles digues ou un nouveau tracé de route.

Mais, tout en babillant, je m'aperçois que nous sommes entrés tout de bon dans le Simmenthal; l'essentiel pour nous, c'est d'en sortir, non point comme un bourgeois ou une douairière, par le Gessenay et la Gruyère, ou en retournant sur nos pas, mais en touriste.

Voici Latterbach, longue montée, maisons éparses. Avez-vous faim? avez-vous soif? Voilà un banc et une table chargée de beignets, avec du lait et du café qui vous attendent, à côté d'une maison rustique.

Avez-vous besoin d'un chapeau de feutre? Voici une boutique de chapelier qui étale, aux yeux des passants, un chapeau destiné à donner dans l'œil à plus d'un paysan bernois. Aimez-vous les fleurs? Regardez ces champs de pavots que l'on cultive en grand pour en récolter la graine; admirez ces jardins soignés si coquettement; chaque tuteur d'arbuste est soigneusement peint; les bordures de buis y sont encore en honneur et le goût des œillets y est encore plus prononcé qu'à la Sagne.

Aimez-vous monter et descendre sans cesse? Venez dans le Simmenthal, vous serez servi à souhait.

Mais vous n'êtes guère poli! Les passants vous saluent encore à la bonne vieille manière bernoise. *Grüss euch Gott!* vous disent-ils, et vous leur répondez par un *juten Tag!* trop sec et qui semble arriver des bords de la Sprée.

Gare! Tirez-vous donc de côté! Ne voyez-vous pas ces billons gigantesques que l'on amène à Thoune, à grand renfort

d'hommes, de chars et de chevaux ; cela fera de beau bois de marine et ira plus loin que vous.

Avez-vous votre album sur vous ? Crayonnez-moi vite ce vieux moulin délabré, cette auge tremblante sur ces piliers de bois mal assujettis, cette roue qui bat la breloque et nous inonde d'écume blanche.

Faites-y figurer ce vieux poirier noueux, ce bout de barrière rustique, et vous aurez-là un joli croquis. — Êtes-vous prêt ? — Quoi, déjà !

Aimez-vous les cerises de montagne, avec lesquelles se fabrique le *Kirschmuss* ? La route est bordée de cerisiers et on les cueille en ce moment ; on vous en offre ; prenez-les donc, vous n'aurez plus qu'à dire merci ! Nous ne sommes pas dans l'Oberland, où tout se vend au poids de l'or. — Vieux cailloux, vieilles fleurs et vieilles chansons, — tout passe au *trabuchet* et se cote à tant la pièce ; à peu près comme le gru, l'habermehl et les schnitz sur le marché de Berne.

Voici même la poste qui s'arrête et le conducteur qui grimpe sur la *vache*, aux fins d'accrocher quelques cerises. — Par exemple. — Si le directeur de l'arrondissement postal savait cela ! Les voyageurs mettent le nez à la portière. — « Qu'y a-t-il conducteur ? » — « Oh ! rien qu'une branche qui gêne ! Hue ! »

Seulement à Latterbach il ne faut pas parler de taons, ni les contrefaire, pas plus qu'à Peseux, au canton de Neuchâtel, il ne faut siffler, sous peine d'avoir la communauté aux trousses, dit-on. Une autre fois, lorsque je ne serai pas là, je vous permets de vous informer sur place de la légende à ce relative.

Regardez donc d'où nous venons, l'entrée semble fermée par un contrefort du Niesen ; voyez-vous cette caverne au milieu de cette paroi de rochers ? Cette vallée qui s'ouvre là-bas, à votre gauche, de l'autre côté de la Simmen, c'est

la vallée de Diemtigen, qui communique par le Mänlifluh avec celle d'Adelboden. Ces montagnes blanches que l'on aperçoit dans le fond du tableau, doivent être l'Altels ou l'Engstligenalp, à moins que ce ne soit encore le Strubel; nous verrons cela mieux tout à l'heure depuis Erlenbach, où l'on arrive tout piano par une magnifique allée d'arbres fruitiers. A la bonne heure, cela fait regretter nos promenades entre deux murs de vigne de Neuchâtel à Auvernier ou à la Coudre, par une belle journée d'été; on marche dans la poussière, on en avale, on en a dans les cheveux et sur les habits; quel pays de cocagne pour les aubergistes et les tailleurs!

Le bon prétexte qu'ont les ivrognes d'avoir soif! Il est vrai qu'il y en a qui ont toujours soif, depuis l'instant où ils se lèvent jusqu'à celui où ils se couchent. Ils ne boivent jamais qu'une demi-chopine à la fois; seulement ils sortent du Poisson pour aller au Soleil, puis à la Couronne, ensuite au Vaisseau ou à l'Ancre. On prend le vermouth n'importe où, et l'on va dîner. Après quoi on fait sa tasse au café, au piquet ou au binocle; ensuite on se paie une bouteille de Neuchâtel rouge bouché, et les jours se suivent et se ressemblent.

Il faut, comme ils disent, reprendre du poil de la bête le lendemain et ainsi de suite. L'ouvrage est négligé, la pratique se perd, la santé se délabre, les dettes viennent; en un mot, le nerf est brisé.

Dans le canton de Berne, les auberges sont interdites aux buveurs de profession et leurs noms sont affichés dans la salle du débit.

Entrons à l'hôtel de l'Ours (il n'y a guère d'autres enseignes dans le canton de Berne) et pendant que l'on apprête notre souper, rendons visite à M. le colonel K., qui peut passer pour le type parfait du propriétaire bernois. Outre la maison d'habitation, son train de rural occupe cinq autres chalets ou fermes, tous en un mas, au milieu de magnifiques vergers,

parfaitement irrigués ; au midi s'étale une treille garnie de grappes, ce qui est une rareté à une pareille hauteur ; plus loin est le parterre où s'épanouissent à l'envi diverses fleurs aux vives couleurs. Sans doute le voisinage des serres de la Schadau, d'Oberhofen et autres, est pour beaucoup dans ce goût inné pour les fleurs que l'on trouve porté à un si haut point dans cette vallée.

M. K. nous propose de jouir encore des derniers rayons du soleil couchant pour aller faire une petite promenade dans les vergers. « Un village n'a pas grand'chose à vous offrir à vous autres citadins », nous dit-il. Au contraire, tout est nouveau et tout nous charme, le soir surtout. C'est alors que l'activité règne au village ; on rentre les chars de regain embaumé ; les chèvres et les vaches reviennent à l'étable ; les femmes bavardent sur leur porte avec d'autres commères, les hommes battent leur faux en cadence, les moutards piaillent à qui mieux mieux, et les montagnes voisines projettent de grandes ombres ; le garçon de dix ans s'amuse de voir que sa petite personne fait déjà sur la route une ligne d'ombre de vingt pieds de long, qui va, vient et s'enfuit avec lui.

Pour parvenir à la terrasse qui entoure la petite église, il faut gravir un large escalier de bois, couvert ; c'est le cas de se demander comment font les crinolines de l'endroit. Peut-être préfèrent-elles faire le grand tour ?

En tout cas, depuis là-haut, on jouit d'un splendide coucher de soleil qui colore tout en or et donne au vert des prairies des teintes veloutées, que jamais peintre n'osera reproduire sur ses toiles, crainte d'être taxé d'exagération, tandis que les grands bois de sapins deviennent d'un beau bleu foncé.

Et cette cure si paisible, à demi cachée par la verdure !

Quel asile de paix et de tranquillité ce doit être, si la paroisse n'oblige pas à faire beaucoup de courses au dehors, ce que j'ignore.

Le soleil n'éclaire déjà plus la vallée, mais les cîmes environnantes se colorent d'un rose tendre ; l'hôtel situé presque au faite du Niesen brille encore, comme la flèche d'un paratonnerre, aux rayons du soleil. — De Wimmis, on y va en 5 heures.

Avant de rentrer, visitons encore, si vous le voulez bien, la cave d'une *fruiterie* que voici. Tout d'abord ce qui vous frappe, c'est l'exquise propreté qui y règne ; le sol est couvert de sciure de bois pour attirer l'humidité, de grands *tablars* sont garnis d'énormes meules de fromage de 140 à 200 livres l'une, chacune dans une boîte en bois, qui l'accompagnera outre-mer ; le jour de la fabrication et le poids sont notés soigneusement ; il paraît que le meilleur fromage se fabrique lorsque l'herbe des prairies est en fleurs.

Le *fruitier* est occupé à les saler et à les retourner sur un grand *trabuchet*. Le gaillard vous retourne une meule de deux quintaux avec autant de facilité que vous tournez le feuillet de votre journal. La fabrication des fromages a pris naissance dans le Simmenthal avant de passer dans l'Emmenthal, et aujourd'hui ils se vendent tous sous le même nom générique de fromage d'Emmenthal.

Avec le petit-lait, chacun sait que l'on fabrique du *seret*, mais ici on fabrique encore du sucre de lait, très-recherché dans les pays chauds pour la fabrication des sorbets, à cause de ses qualités rafraîchissantes et qui se vend jusqu'à fr. 1 la livre, soit le double de l'autre.

La fabrication est assez simple, paraît-il. Le petit lait se verse dans de vastes récipients en bois, où sont tendus, de haut en bas, de distance en distance, des fils. La partie sucrée du lait vient s'attacher au fil, et de fil en aiguille, au

bout de trois à quatre semaines vous avez là un joli pain de sucre de lait cristallisé, qu'il n'y a plus qu'à raffiner.

Lors du blocus continental décrété par Napoléon I^{er}, cette industrie était très-prospère, plus qu'aujourd'hui.

Il n'est plus question de souper à l'hôtel ; en notre absence on a décommandé notre souper ; force est donc d'accepter l'invitation bienveillante qui nous est faite. Au reste, nous n'y perdons rien ; les cuisinières bernoises ont bien leur mérite ; n'y aurait-il déjà que l'amabilité de l'invitation, sans parler d'un quartier de chamois en venaison et de certaines petites truites de rivière, que notre ami M., de Genève, reluquait d'avance. Fameux ! fameux ! les petites truites, s'écriait-il, avec son accent des bords du Rhône.

Certain flacon poudreux de Neuchâtel rouge 1849 fut aussi apporté et dégusté ; décidément, l'air de la montagne lui fait du bien, ainsi qu'à l'Yvorne blanc.

Tout en conversant, le colonel nous apprit qu'il était possible de sortir du Simmenthal près de Boltigen, en traversant la chaîne du Roth-Kasten et en venant déboucher soit à Bellegarde, soit au Lac Noir. Voilà notre affaire. « Seulement, comme ce sera une forte journée, il faut partir de bonne heure et un de mes chevaux vous conduira jusqu'à Boltigen. »

D'un côté, aller en char, ce n'est guère fait pour des touristes, surtout après la définition que nous en avons donnée ; de l'autre, la nécessité d'arriver à Boltigen de bonne heure et la considération surtout que la règle est confirmée souvent par l'exception !

Enfin l'on se décide pour le dernier parti et nous nous retirons, non sans conserver de cette aimable famille un souvenir bien doux ; ce n'est point là l'apparat et les formes qui

enlèvent à l'hospitalité son plus bel attrait ; c'est au contraire la simplicité et la franchise qui en font sentir tout le mérite.

Le lendemain, le soleil à son lever est tout étonné de nous trouver debout. — Pourquoi en voyage se lève-t-on en général de bonne heure ?

Notre hôte de la veille est déjà là avec le char à banc à la bernoise qui nous attend. On attelle un magnifique cheval noir d'Erlenbach et tout à l'heure, la dernière poignée de main échangée, nous partons comme une flèche.

Vous souvient-il de Balet, cet assassin valaisan qui fut arrêté à Lenk, il y a quelque temps ? Voici l'endroit où il piqua une tête dans la Simmen et disparut dans la forêt voisine. L'endroit était bien choisi, au reste, pour s'évader ; et penser encore que les gendarmes bernois, au lieu de venir chercher du secours à Erlenbach, qui était tout près, préférèrent s'en retourner à trois lieues en arrière tout honteux de leur déconfiture !

Voilà là-haut le chalet d'Oberweissenburg, puis, de l'autre côté de la rivière, le modeste clocher de Därstetten, qui sort du feuillage. J'ai toujours beaucoup aimé cette forme de clocher en usage dans l'Oberland, et qui surplombe la tour gracieusement.

Presque partout il y a encore des croix qui les surmontent, quoique le pays ne soit pas catholique. — Voici une longue descente et l'auberge où s'arrêtent les personnes qui vont aux eaux de Weissenbourg. Voilà l'échelle de Jacob par où il faut monter pour se rendre aux bains. Quelle grimpe !

Il ferait pourtant bon serrer la main à nos connaissances de Neuchâtel qui doivent être là-haut, mais le temps nous manque. Ce sera pour une autre fois, car on dit que ce séjour a bien ses attrait pendant la belle saison, surtout sous le rapport de la température.

D'ici à Boltigen la route côtoie constamment la rivière, qui

charrie d'innombrables bûches, et que traversent plusieurs ponts rustiques, qui font un effet merveilleux dans le paysage. Ça et là de gros blocs erratiques sortent de la rivière ou se penchent au flanc des monts, recouverts de quelques sapelots; cela est d'autant plus curieux que, presque partout, le sol de la vallée est formé d'une sorte de poudingue, très-friable lorsqu'il est à nu. L'air est très-vif au fond de la vallée, où ne pénètrent pas encore les rayons du soleil. Enfin, à six heures du matin, nous arrivons à Boltigen tout transis.

Pendant que le déjeuner s'apprête, informons-nous de la traversée que nous méditons. L'hôte se gratte l'oreille; le préfet du district, M. J., qui est devant sa maison, s'approche et la consultation commence. Il paraît qu'il est plus facile de parler de l'entreprise que de l'exécuter. Il n'y a, au dire de ces messieurs, que deux personnages au village qui puissent servir de guides, Jacob VonAlmen, le chasseur de chamois, et Peter Zumbrun, le bûcheron.

Incontinent on les envoie quérir; en attendant, on *kirschmusse*; avec de bon café au lait et d'excellent beurre d'herbe, que veut-on de mieux, je vous prie? Il est vrai qu'au premier abord le *Kirschmuss* n'a pas mal d'analogie avec de la graisse de char; au reste, c'est une affaire de goût, et là, comme en bien d'autres choses, il n'y a que le premier pas qui coûte.

Le chasseur de chamois est absent, il faut se contenter de Zumbrun, quoique la route ne lui soit pas entièrement connue; il n'a jamais été plus loin que le château. La voiture nous conduit encore un bout de chemin; on fait halte et nous voilà partis. Après tout, il faut qu'on sorte avec honneur de cette entreprise, d'une façon ou de l'autre. En avant!

Examinons un peu le pays. En face se trouve l'énorme

cône de rochers connu dans la contrée sous le nom de Mittagsfluh (Dent du Midi), nom qui se retrouve assez fréquemment dans les Alpes. La surface inclinée du côté de la vallée est jaunâtre et vient se perdre dans un abattis de forêt qu'une avalanche ravagea, il n'y a pas encore bien des années. A droite est le Schaafberg, longue crête pelée qui paraît être de même hauteur que la montagne que nous avons à escalader et qui nous sépare du Lac Noir. A gauche, les Alpes fribourgeoises, par où l'on se rend à Bellegarde et dans la magnifique vallée de Charmey.

Reidenbach, l'endroit où nous nous trouvons, sert de dépôt à l'anthracithe que l'on extrait de la montagne et qui alimente les forges et les petites industries de l'Oberland. Les arbres fruitiers ne remontent pas plus haut la vallée; les chalets, quoique gracieux, n'ont pourtant plus le luxe de ceux de Boltigen et d'Erlenbach. La vallée s'est sensiblement élargie et de magnifiques prairies en occupent le fond, qui est uni comme une carte.

La journée est délicieuse pour la marche et, à mesure que l'on avance, le joli petit vallon de Tauben, que nous parcourons, déploie de nouveaux attraits. Chaque chalet a sa fontaine, pour ainsi dire, et s'épanouit au soleil; un ruisseau s'écoule doucement à travers l'herbe tendre des prairies et sur notre passage se montrent de petites têtes blondes, pieds nus et se tenant par la main, qui ont l'air de regarder avec une curiosité naïve des gens qui parlent un langage inconnu.

Bientôt le vallon se resserre; nous contournons la base de la masse imposante du Mittagsfluh. Quittez-vous avec regret le Simmenthal? jetez encore un coup d'œil en arrière, car bientôt il aura disparu. — Voyez-vous ce rétrécissement de la vallée là-bas? Là se trouvent les rapides de Laubek, qu'un des Girardet n'a pas trouvés indignes de son crayon. — Plus loin c'est Zweisimmen, où se réunissent les deux bras de la

rivière. Le plus important prend sa source aux Sept-Fontaines, au pied des glaciers du Strubel et du Rätzli, et au petit lac d'Iffigen, sur le chemin des Ravins qui conduit à Sion. On dit des merveilles de cette belle contrée, où le lecteur nous suivra bien un jour.

Ce n'est bientôt plus qu'une gorge étroite et resserrée entre deux montagnes granitiques ; le sol est dallé de larges blocs de rochers, que le passage des chevaux et des mulets a rendus lisses et brillants ; le soleil ne pénètre point dans ces profondeurs et la douce température dont on jouissait tout à l'heure s'est brusquement abaissée.

Mettez donc votre plaid sur vos épaules, vous frissonnez ! Imprudent ! ne buvez pas de cette eau glacée, c'est la fontaine de la Cluss, célèbre par ses qualités à dix lieues à la ronde ; au gros de l'été, elle ne mesure jamais que 8 degrés.

Enfin l'espace s'élargit et tout à l'heure nous voici au fond d'un entonnoir formé par les montagnes voisines ; l'herbe est toute humide de rosée ; çà et là des *glisses* de montagne solidement ferrées, des tonneaux d'antracithe, une petite baraque délabrée ; d'un côté une forêt de mélèzes ; devant nous, à une assez grande hauteur, la chaîne de montagnes s'abaisse gracieusement en deux endroits et forme deux demi-lunes ; ce sont les passages qui conduisent l'un à Iaun, et l'autre au lac Domène, ce dernier plus à l'Est ; une énorme coulée de pierres en descend, on dirait qu'une armée de pionniers et de cantonniers a choisi cet endroit pour y verser toute la *groise* faite depuis de longues années. Au beau milieu de la coulée, l'œil distingue une magnifique ligne blanchâtre.

Si c'était le sentier ! Quelle perspective d'escalade ! Il y aurait de quoi faire reculer le plus intrépide touriste, surtout au soleil de dix heures du matin !

En attendant, faisons halte à l'ombre !

Ce trou noir là-haut à gauche, c'est l'entrée de la mine ; les moyens d'extraction sont encore bien primitifs, la veine peu abondante et la qualité du charbon inférieure ; de sorte que le moment n'est pas éloigné où la houille étrangère mettra fin à son exploitation. Aucun chalet de montagne, nul être vivant n'interrompt la monotonie du site, qui porte ce cachet sévère et grandiose des hautes Alpes. On entre dans la montagne et l'on sait que la montagne aime à cacher ses trésors et n'en fait part qu'à ses adorateurs que ne rebute pas la fatigue.

A vue de pays, notre ascension ne doit pas être plus pénible que celle de Chaumont ! Quelles erreurs d'optique ne commet-on pas à chaque instant dans les Alpes ! Tout ce qui vous environne est grandiose ; le sens de la vue, habitué à d'autres points de comparaison, est désorienté et ce col, dont nous espérons avoir raison facilement, se trouvera finalement être à 6,000 pieds de hauteur.

Le sentier commence à zigzaguer agréablement ; nous en avons au moins pour deux longues heures de montée ; de temps en temps il se rapproche de la coulée de pierres, et lorsque l'on arrive près du sommet, la montée devient plus pénible ; Zumbrun, qui porte le bagage, est tout en nage ; il n'a plus, en fait de vêtement, que son pantalon et ses souliers. C'est absolument comme dans la chansonnette du badi-geonneur :

L'on grimpe, grimpe, grimpe !
Grimperait jusqu'à l'Olympe ! etc.

Enfin, l'on atteint le haut du col, soit de la demi-lune dont nous avons parlé plus haut. Halte à volonté !

Près de là se trouvent de nouveau de robustes *glisses* ferrées.

Quel est donc ce mystère ?

Zumbrun nous apprit alors, à notre grande satisfaction, que les fruitiers chargeaient tous les deux jours sur ces *glisses* les fromages qu'ils avaient fabriqués et descendaient ensuite la coulée en quelques minutes ! Nous aurions donné beaucoup pour assister à ce spectacle ; malheureusement il nous aurait fallu attendre encore deux heures. L'endroit où nous étions n'était autre chose que l'entrée d'une vallée transversale de la chaîne du Roth Kasten, revêtue au dernier degré de la physionomie des hautes Alpes ; région toute de pâturages ; les mélèzes et les arolles n'apparaissent plus que de loin en loin, tout rabougris ou brisés par la foudre et les ouragans ; la gentille gentiane bleue se montre çà et là.

Au bout d'une demi-heure, arrivée aux premiers chalets ; la chaudière est sur le feu et le fromage se fabrique. Quelle consommation de bois ! Quel luxe de fumée ! Quelle sobriété de paroles ! Pendant les mois d'été, les fruitiers avec leur aide, qui est d'ordinaire un garçon de 14 à 15 ans, sont là, seuls, vis-à-vis d'eux-mêmes et séparés des humains, à l'exception de celui qui conduit les produits dans la vallée.

Un estivage de 80 vaches consomme environ 14 moules de bois pendant la campagne, et l'on conçoit de quelle importance il serait de pouvoir réduire cette consommation au moyen d'appareils moins primitifs et moins dispendieux.

L'on se plaint du déboisement des hautes Alpes ; ce n'est pas étonnant : les fruitiers, petit à petit, abattent toutes les pièces de bois à proximité, puis les autres y passent aussi, même les plantes qui n'ont pas atteint leur grosseur !

Ces braves gens nous offrent du laitage et bientôt on les perd de vue ; la vallée oblique un peu, de grandes flaques d'eau verdâtre s'efforcent de passer à nos yeux pour de petits lacs ! Voici un mur en pierres sèches qui sépare la vallée en deux ; c'est la frontière du canton de Fribourg et dans ces

chalets là-bas, où nous arrivons tout à l'heure, ce sont déjà des *Dzozés*; il est du reste facile de le voir à la coiffure rouge de cette femme qui se chauffe au soleil avec un enfant sur les bras.

Zumbrun, qui n'est jamais venu jusqu'ici, s'informe où est le château. On s'efforce de nous le montrer, mais nous ne distinguons rien. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que cette paroi de rochers nous sépare seule de la vallée du Lac Noir, il n'y a plus qu'à l'escalader, c'est là l'essentiel.

Il semble vraiment qu'il y a eu quelque cataclysme ici; les quartiers de granit sont entassés les uns sur les autres; dédale d'un nouveau genre, où l'on court risque à chaque instant de se casser bras et jambes.

Le brave Zumbrun marche d'un pas assuré, chargé de son lourd fardeau, tandis que l'espoir d'être bientôt au point culminant de la montagne nous soutient et nous fait accélérer la marche.

L'œil distingue une informe mesure en pierres; c'est là le château en question !

Enfin on touche au sommet, petit plateau d'une trentaine de pieds de longueur; chacun se jette de son long sur l'herbe. On n'en peut plus. Une douzaine de moutons à laine blanche sont à quelque distance, cherchant à se mettre à l'ombre; toutes leurs têtes se touchent et ils figurent ainsi une rosace dont le centre est formé par les têtes.

Qu'elle est belle, la vue dont on jouit de notre observatoire aérien ! Au Midi, se déroule la magnifique guirlande des glaciers du Valais et du massif du Mont-Blanc; le tout se détachant sur un ciel d'un bleu admirable, ce qui permet à l'œil d'en examiner les moindres détails; — le Mittagsfluh se trouve être encore plus élevé que nous, ce que nous n'aurions pu supposer depuis la vallée.

Au Nord, c'est bien un autre spectacle, peut-être unique en son genre.

Là où nous savions qu'était la belle vallée du Lac Noir, un magnifique nuage blanc remplissait entièrement le vide et tourbillonnait dans l'espace; à mesure qu'il voulait s'élever dans les airs, le vent d'Est l'en empêchait et détachait de temps à autre quelque flocon de brouillard qui s'en venait nous humecter. On eût vraiment dit que cette masse de vapeur était mise en mouvement par une puissante turbine. Avec l'aide de la lunette on distinguait parfaitement les lacs de Neuchâtel et de Morat, et au pied de la ligne bleuâtre du Jura un point blanc, qui n'était autre que le gymnase de Neuchâtel et la ligne des quais.

Quelle douce sensation que le repos pour des membres fatigués; — on s'étend d'un côté, on se retourne de l'autre; — on s'accoude; on cherche, comme Jérôme Paturot, une autre position; bref, l'aspect pittoresque de notre petite caravane aurait séduit le pinceau d'Albert de Meuron, le peintre alpestre par excellence et qui s'y connaît en fait de moutons, témoins ses moutons de la Bernina qui étaient, l'on s'en souvient, le chef-d'œuvre de la dernière exposition de peinture dans la galerie Léopold Robert à Neuchâtel.

Seulement il est probable que Jérôme Paturot avait dîné; quant à nous, sauf une tasse de lait, nous n'avions rien pris depuis six heures du matin.

A force de chercher dans le bissac, on y trouve quelques croûtes de pain et voilà notre Zumbrun qui a emporté de Boltigen un petit flacon d'eau de cerises.

Une heureuse idée, tout de même, car maintenant que nous sommes arrêtés, l'air est vif.

Aussi le moment de partir est là.

Quel abominable descente pendant le premier quart d'heure !
— Comme les pierres roulantes sont surtout faites pour remettre les jarrets !

Comme c'est encore amusant de cheminer au milieu d'une nuée, sans voir à vingt pas de son nez ! Et penser que l'on vient de quitter un soleil radieux !

Tout nous apparaît alors en noir, même ce lac que nous n'apercevons toujours pas.

Les parois de la montagne sont ici à peu près verticales et si vous connaissez le beau tableau d'Edouard Girardet « Le retour de la Montagne », vous pourriez aisément croire que c'est ici que le peintre s'est inspiré.

Enfin l'horizon s'éclaircit, le sentier court sur le bord d'un profond entonnoir et voici que l'on aperçoit les chalets de la Riggisalp, en même temps que le tintement argentin des clochettes d'un troupeau de vaches se fait entendre ; — dans le fond, une petite nappe d'eau, entourée de montagnes ; un bâtiment jaune assez long, au bout d'une petite avenue, des bois, des pâturages, des chalets. — Bref, figurez-vous une carte de la Suisse en relief !

Tout cela est fort beau ; il n'y a qu'une ombre au tableau. — Les taureaux dont on nous a parlé là-haut.

J'aime beaucoup cet animal-là, — de loin ; — de près, c'est une autre question. — Ici surtout ils voient peu de monde ; ils sont seigneurs et maîtres sur leurs domaines et il ne s'agit pas de les regarder de travers.

Cependant l'on passe, crânement, cela va sans dire, toutefois au pas accéléré, sauf Zumbrun, qui est chargé comme un baudet par les bagages.

Encore d'autres chalets, puis un petit ravin à traverser, et pour se remettre, un joli petit chemin tout pierreux, au milieu duquel court un ruisseau, ce qui fait qu'on ne sait pas au juste si l'on marche dans un sentier ou dans un ruisseau.

J'aurais aimé voir se promener sur ces pierres roulantes un de nos directeurs de travaux publics de la ville de Neuchâtel, passés, présents ou futurs ! Il aurait été dans la jubilation. — Cela lui aurait rappelé le gravier que l'on répand avec tant de profusion et tant d'intelligence sur nos promenades publiques. — Tout comme si on ne pouvait pas ménager une allée pour les personnes qui n'aiment pas le petit gravier !

A moins qu'on ne veuille à toute éreinte forcer les gens à l'aimer !

C'est comme si on voulait forcer chacun à manger des épinards, sous prétexte d'hygiène publique.

Or, en fait d'hygiène publique, le petit gravier sert à procurer des cors, oignons, durillons, œils de perdrix et autres agréments de ce genre à ceux qui sont privés de ces douceurs-là, et à faire souffrir le martyr à ceux qui les possèdent déjà.

J'ai toujours soupçonné nos édiles ou d'avoir un tant pour cent de remise sur les opérations des artistes pédicures ou de porter des bottes à triple semelle. — Il faudra éclaircir ce mystère.

Le petit gravier sert à garantir de l'humidité, soit. — Seulement quand il pleut, on ne va pas à la promenade et un luxe pareil de petits cailloux est au moins discutable.

Toutes ces réflexions surgirent dans mon esprit en faisant halte au pied d'un grand sapin, brisé à moitié hauteur par la foudre ; le ruisseau continue à serpenter de ci, de là ; les compagnons n'arrivent toujours pas. — En attendant, quel peut être l'âge de ce billon qui attend là paisiblement qu'on le mène à la « Raisse », aurait dit le pasteur Jacquemot, dont on se rappelle toujours avec plaisir la verve.

Il mesure une canne et demie de diamètre ; c'est une expression peu décimale, j'en conviens franchement, mais à

défaut d'avoir un mètre dans la poche, il faut faire usage de ce qu'on a sous la main, comme Robinson dans son île.

Comptons maintenant les anneaux ; comme l'opération est longue, je vous dirai tout de suite qu'avec l'aide d'un couteau, j'arrivai au chiffre 180, de sorte qu'en faisant la part des erreurs et des anneaux que l'on ne peut plus compter, voilà un sapin qui a plus de deux siècles d'existence. Je ne vous souhaite pas un pareil nombre d'années sur la tête.

Enfin, arrive le gros de la troupe, échinée, éreintée et crachant blanc, nous dit l'ami L., de Lausanne. — Il ne comprend pas le plaisir que l'on peut éprouver à des ascensions ou *descensions* du genre de la nôtre ! — Quel profane !

Clopin-clopant, au bout d'une demi-heure nous débouchons à côté de la gypserie sur la route de Planfayon. — Zumbrun, qui a des notions de bienséance, passe derrière les buissons pour remettre sa chemise à col de bique dont il est si fier.

Vingt minutes après, nous faisons notre entrée aux bains. — Un bonhomme à culotte de peau nous reçoit. — Il paraît que c'est le tenancier de l'établissement.

« Vite à boire et à manger, de grâce ! » — « Des chambres aussi, s'il vous plaît ! »

Et tout est en émoi. — Le sommelier nous donne la chambre de noces, nous dit-il.

La cuisinière s'en va au vivier, pêcher deux brochetons qui vont chanter tout à l'heure dans la poêle. — L'hôte s'en va tirer le vin. — Les curistes manifestent une étrange curiosité à l'égard de ces messieurs, qui viennent du Kaisereck.

Les malles sont défaites ; on change vite de linge ; on se débarbouille et l'on s'en va boire de l'eau bien fraîche, coupée avec du vin rouge.

« Etes-vous mieux ! » — Oui, cela commence à mieux aller. » -- Et vous ? »

Et tout à l'heure arrivent — soupe à la farine, omelettes, brochetons, pommes de terre, veau froid et une tourte pour le dessert. — Tout disparaît. — Arrive le café.

Quelle heure est-il? — Quatre heures!

« Si nous visitons les environs? » — Vous êtes donc le mouvement perpétuel! »

En attendant, Zumbrun mange des omelettes, n'accepte que la moitié d'une bouteille qu'on lui passe, et cache soigneusement les dix francs qu'on lui donne et qu'il a bien gagnés, au lieu de cinq qu'on lui avait promis, — le tout avec force remerciements.

Il repart immédiatement pour retourner chez lui ce soir et reviendra dimanche apporter quelques pots de Kirschmuss à l'hôte. — Voilà un gaillard qui a des jarrets, qu'en pensez-vous?

Promenons-nous cette fois en flâneur et non en touriste pressé de dîner. — Faisons la promenade de digestion; allumons un cigare...

« Tiens, voilà un réservoir à écrevisses, » c'est pour les jours maigres.

« Voilà des jardins et des kiosques. — Hélas! le jardin est en désordre et les kiosques ont des airs penchés, ce qui atteste leur ancienneté. — Voici un bateau au milieu des joncs et des nénuphars! Mais il est aussi vieux que le reste et ôte toute idée de promenade aquatique. — Décidément, il vaut mieux rester sur terre ferme.

Voici l'établissement des bains, où il y a une dizaine de chambrettes; on n'a pas de peine à entrer, les serrures sont remplacées par des loquets de bois. Quant aux baignoires, ce sont des espèces d'auges en bois, assez semblables pour la forme aux pétrissoires des boulangers. Tout cela ne vous donne-t-il pas des envies de vous baigner?

Voici un petit chemin qui côtoie le lac, du côté de l'ouest,

suivons-le. On rencontre un R. P. capucin à barbe blanche, qui chemine paisiblement ; il a au moins 90 ans et nous salue amicalement.

Tout à l'heure le chemin se perd parmi les joncs et les marécages. Rétrogradons. Voilà là-bas deux amateurs, le fusil sur l'épaule. — Pourvu qu'ils ne nous prennent pas pour des oiseaux de passage !

Voici, au bord du chemin, quelques beaux sabots de Vénus. Arrachons les racines, enveloppons-les de feuilles et de terre humide et nous verrons si, au pied du Jura, ils conservent cette magnifique teinte violette. Enfant de la montagne, la plante languit dans la plaine ; elle s'étiole ; elle perd ses couleurs ; il lui faut l'*humus* vigoureux et naturel, la fraîcheur des nuits, les brises du soir et l'air éthéré des hautes régions ! — En effet, le violet a tourné au bleu pâle !

A notre retour, les curistes sont au grand complet devant l'établissement ; ils ne sont pas nombreux. Une vieille dame est étendue dans un grand fauteuil ; elle est sourde au plus haut point, sa nièce la soigne avec attention. Un monsieur silencieux comme un grand inquisiteur. Un charmant jeune homme de Fribourg, qui doit être artiste en quelque chose. Enfin, le R. P. capucin, qui a nom Ignace.

Cependant, voici la cuisinière qui va au vivier faire des victimes pour le souper. Le sommelier vient lui aider, prend un brochet et le jette à la tête de la cuisinière, qui, toute égrillarde qu'elle paraît, ne l'entend pas de cette oreille-là. Elle prend un autre brocheton, court après le sommelier sur la pelouse, et n'aura ni trêve, ni repos, jusqu'à ce qu'elle lui ait rendu la pareille.

Voilà notre souper compromis ; heureusement que l'on a dîné tard.

Chacun suit avec intérêt les péripéties de cette course au clocher d'un nouveau genre. Enfin, le sexe aimable a rem-

porté la victoire. Tous deux vont se débarrasser des écailles de poisson qui sont collées sur leurs joues.

Quant aux malheureux brochetons qui ont servi à ces exploits, tout vivants, on les jette au lac ; s'ils en réchappent, ils auront de belles choses à raconter à leurs parents, sur la façon de vivre de la race humaine.

Tout à l'heure notre sommelier va sonner l'Angelus.

Ah ! Pardon ! J'allais oublier de mentionner la petite chapelle, qui s'élève sur la pelouse, en face de l'établissement, et où le R. P. capucin dit la messe tous les matins à 6 heures.

Aimez-vous les cloches du soir ? Non pas celles que M. B. de la Chaux-de-Fonds a si bien chantées l'autre soir au concert de la société de musique de Neuchâtel, mais ce son argentin, qui dans tous les pays catholiques s'élève, à la même heure, vers le Seigneur, pour lui rendre des actions de grâce et lui demander sa bénédiction.

C'est surtout dans les solitudes que le son d'une cloche vous frappe au cœur. Au Grand Saint-Bernard, qui ne l'a entendu avec plaisir et émotion ?

Ici le son argentin traverse l'espace, réveille les échos et tous les pâtres et armaillis des environs se signent dévotement et sincèrement. O cloches du soir ! Quels échos réveillez-vous dans mon cœur !

La salle à manger où nous soupions frissonne à travers les joints des fenêtres. C'est d'elle que Béranger eût pu dire :

Dans un grenier
Qu'on est bien à vingt ans.

Le révérend dit le Benedicite : « Quoique vous soyez des huguenots, dit-il, nous croyons tous au même Dieu ; nous sommes tous frères et nous sommes tous Suisses, enfants de la même patrie ! » Et moi qui croyais que tous les curés de Fribourg étaient des jésuites ! Au dessert, on offre une bou-

teille de Beaujolais au révérend, qui accepte. — « Le vin a été donné à l'homme pour l'égayer et réchauffer son sang dans le grand âge; usez-en donc sobrement; l'usage, qui en est permis, finit où l'abus commence. »

On se retire de bonne heure au Lac Noir, surtout en venant du Kaisereck. Ma fenêtre donne sur le petit lac; la lune inonde toute la scène de sa douce clarté et scintille dans les ondes; les voix mystérieuses de la montagne seules se font entendre et du cœur s'échappent ces paroles toujours si belles :

« O Eternel ! que tes œuvres sont en grand nombre, et que tu les as toutes faites avec sagesse !

» O Suisse ! patrie de la liberté ! que tes bois, tes vallons, tes monts et tes lacs sont imposants !

» O liberté ! égide de la patrie ! Puisses-tu régner jusqu'à la fin des siècles sur le pays de nos ancêtres ! »

—
On entend des bruits étranges pendant la nuit dans les corridors en bois de l'hôtel du Lac Noir !

—
Au petit jour on se lève et pendant que l'on attelle le bidet à l'unique char à banc qu'il y ait, on déjeune. Le R. P. capucin s'en va dire la messe, car le sommelier sonne déjà. C'est un garçon qui cumule, paraît-il; un peu tonnelier, un peu menuisier, « car, dit-il, en hiver, à Fribourg, nous sommes tous menuisiers de père en fils; on rafistole là-bas le mobilier des bains. »

On règle la note; cela fait un total de fr. 6»50 par tête. Pas cher, voyez-vous. — On s'aperçoit bien que les Anglais ne passent pas souvent par ici.

—
M. Ræmy de Bertigny nous a raconté autre part ce qu'il vit au Lac Noir en 1850. Nous avons narré fidèlement ce que

nous y avons vu en 1862. Son beau rêve ne s'est pas encore réalisé; espérons que cela viendra un jour.

Le bonhomme qui conduit la carriole est un joyeux compère, qui tient à faire les honneurs du chez-lui. Il met les touristes au courant de tout. — En passant à Planfayon, il nous montre la maison à la Zabeau chez Louison. « Joli brin de fille, dit-il, et qui aura du bien. » Quel dommage que nous ne soyons pas, pour le quart d'heure, d'humeur matrimoniale et que nous soyons des « huguenots ! » On pourrait descendre de l'équipage et faire sa demande séance tenante.

Tous les villages que nous traversons ont le devant de leurs maisons orné d'un « Mai » planté là le jour de la Fête-Dieu. Ils sont tous desséchés et font triste figure.

—

Voici que nous rencontrons un monsieur accompagné de deux demoiselles qui nous font un gracieux salut, auquel nous répondons de grand cœur. Ils ont l'air aussi étonnés de nous voir ici, que nous de les y rencontrer.

Voici Dirlaret, puis Bourguillon, les tours de Saint-Nicolas, les ponts suspendus et l'hôtel de Zæhringen ou l'hôtel de la seringue, comme dit notre bonhomme !

A une autre année.

LES TRIBULATIONS D'UN PLAIDEUR.

Avez-vous jamais eu de procès ? Non ! — Tant mieux pour vous et tant pis, d'un autre côté. — Pourquoi donc ? Ce sera un peu long à vous expliquer, mais comme il a été question à Fleurier, au 1^{er} mars, de tribunaux de commerce, et que j'ai applaudi à l'idée, il ne sera pas inutile d'un peu vous initier aux arcanes de la chicane. Vous jugerez si le peuple a raison de demander une justice plus expéditive et moins coûteuse.

Vous avez une difficulté commerciale avec votre correspondant. Naturellement, chacun croit avoir raison. Au lieu de prendre chacun ses titres et pièces à l'appui, et de venir devant un tribunal arbitral expliquer ses raisons, vous vous entêtez ! — On n'est pas du Val-de-Travers pour rien. — La marchandise arrive, vous la refusez ; la traite vient, elle est protestée. Un beau jour vous recevez une assignation à comparaître devant le juge de paix, de la part d'un des rares avocats du Val-de-Travers. — Un juge de paix peut être excellent juge en matière civile et pas du tout en matière commerciale. Heureusement le greffier est là ! Il entrevoit un joli petit dossier à écriture grossoyée, vingt ou vingt-cinq lettres à la ligne au plus, une marge qui tient le tiers de la page, la copie intégrale des pièces, lettre de voiture, facture, traite, protêt, assignation, expertise, audition de témoins, inventaire juridique de la caisse qui contient la marchandise, aunage, étiquetage, etc... Bref, on ne sait jamais ce dont un bon greffier est capable, cas échéant.

N'en a-t-on pas vu un qui, pour faire plus de pages, lors de la liquidation d'un magasin d'épicerie et de l'inventaire du magasin, s'était donné la peine d'écrire tout au long le détail des marchandises, à peu près comme suit :

Lot N° 1. Vingt-cinq livres et demie de café Rio lavé, à quatre-vingt-sept centimes et demie la livre, ce qui produit francs vingt-deux et trente et un centimes, nous disons fr. 22»31

Lot N° 2. Deux douzaines et demie couverts de pipes en métal jaune, dans un bocal à cornichons, à vingt centimes la douzaine, ce qui produit cinquante centimes pour le tout, nous disons fr. —»50

et ainsi de suite. Aussi, comme le syndic à la masse était de même très-expert dans l'art de faire des notes, se trouva-t-il que le dividende revenant aux créanciers leur suffit à peine pour payer les procureurs qui avaient fait leurs inscriptions à la masse, et qu'il ne leur resta que les yeux pour pleurer et la langue pour en parler.

Revenons à nos moutons ou à notre assignation. C'est fort grave ; votre vendeur s'est adressé à un avocat, donc il vous en faut un aussi. Vous prenez le train pour Neuchâtel. Vous n'avez que l'embarras du choix. Entrons chez un des principaux. Deux clercs, assis sur des escabeaux, griffonnent des exploits, des mémoires, tout en consultant de temps en temps quelque volumineux dossier. Le patron ayant justement quelqu'un en consultation, on vous offre une chaise, et vous avez le loisir de penser que votre affaire donnera lieu peut-être à autant de paperasses.

Enfin, au bout d'une demi-heure, la porte du cabinet s'ouvre et vous êtes admis à entrer. *Dignus est intrare*. L'avocat vous reçoit amicalement, vous avance le traditionnel à clients, et vous demande ce qui lui vaut l'honneur de votre visite. Vous exposez votre affaire, en examinant de temps en

temps les traits de votre voisin, qui deviennent graves. Evidemment, l'affaire est plus compliquée que vous ne le pensiez ; à entendre l'avocat, il y a énormément de chances à courir, cependant..... Vous lui laissez votre assignation, et le procès va commencer.

Vous repartez enchanté de votre homme, charmé de son amabilité, et, s'il faut mesurer ses talents à l'étendue de sa bibliothèque, il n'y a pas de doute que votre cause, jouissant d'un tel appui, ne soit gagnée.

Enfin, le jour de l'audience du juge de paix arrive. Comme de juste, il ne peut être question de conciliation ; on vous demande tout, et vous ne voulez rien donner, chacun estime avoir raison.

L'affaire ira donc au tribunal de Môtiers.

Le grand jour arrive. L'avocat adverse formule sa demande et l'expose à son point de vue ; cela dure deux grandes heures. Votre avocat prendra la parole une autre séance ; en descendant, les malins des arcades de Môtiers, qui ont assisté à l'audience, vous interpellent, et, cela va sans dire, vous donnent tous les torts.

Le jour avant la prochaine audience, vous recevez de votre avocat de Neuchâtel une lettre où il vous annonce qu'il ne peut monter ce jour-là, et qu'il faut contreciter.

Mais voici que l'avocat adverse, qui est un rusé matois, annonce au tribunal qu'avant de juger le fond du différend, il a une question préalable à soumettre au tribunal. — L'inévitable incident fait son apparition.

Comme le Grand-Conseil s'assemble la semaine prochaine, et que votre avocat en fait partie, la reprise des hostilités n'aura pas lieu avant trois semaines. Mais au bout de ce temps-là, il y a les affaires du Jura qui sont urgentes, et votre avocat convient d'un nouveau sursis.

Quand arrive le mois de juillet, adieu les affaires ; les avo-

cats sont à la campagne, ou aux bains, ou au service militaire; vous écrivez lettre sur lettre. Peine perdue.

De guerre lasse, à la fin d'août, vous prenez le train pour Neuchâtel, mais votre avocat est absent encore pour trois semaines, vous répondent les clercs, et vous répondra incessamment. — Réponse logique et sublime!

Enfin il est de retour et vous écrit qu'aussitôt qu'il se sera mis à jour avec les affaires arrivées pendant son absence, il s'occupera de la vôtre. Mais l'avocat adverse est indisposé depuis quelque temps, de sorte que l'affaire traîne jusqu'en octobre.

Pour faire avancer les affaires, vous descendez à Neuchâtel un beau matin, mais vous tombez au milieu des vendanges; votre avocat fait ses récoltes, et vous êtes Grosjean comme devant.

Voilà sept ou huit mois que votre affaire est pendante, et vous n'êtes pas plus avancé que le premier jour.

Enfin, vous écrivez de votre plus beau style une lettre à votre avocat pour lui demander, s'il veut ou non s'occuper de votre affaire.

Deux jours après vous recevez une lettre où il vous annonce que cela va recommencer.... — Il était temps.

Pour l'incident, il faut suivre la même filière que pour le fond. Cela vous mène aux fêtes de Noël. Puis vient le Nouvel-an. Enfin, vers la fin de janvier, il y a comparution à l'audience, mais les avocats conviennent qu'à cause d'une session extraordinaire du Grand-Conseil, l'affaire sera renvoyée à trois semaines. — Nous voici à la fin de février. Il y a juste un an que votre procès a commencé. Vous recevez le premier mémoire de votre avocat pour l'année écoulée.

L'incident se poursuit enfin vigoureusement pendant le mois de mars, la réplique et la duplique ont été entendues;

le tribunal prononce et vous donne gain de cause sur l'incident. Vous êtes dans la joie, mais votre avocat vous fait observer que probablement la partie adverse en appellera, et que l'affaire ira en appel au mois de mai.

Un jour d'avril, vous recevez de votre avocat une lettre où il vous annonce que la partie adverse s'est *restituée*. Vous allez aux informations, et l'on vous dit que la partie adverse, reconnaissant qu'elle a fait fausse route, entend recommencer les plaidoiries *sur l'incident* par le premier bout. Vous êtes à peu près aussi avancé qu'il y a dix-huit mois !

De plaid en plaid, nous voici en juin, il n'y a plus que la dernière réplique à faire, mais votre avocat a une école militaire à inspecter le jour de l'audience, et votre affaire est renvoyée. Les mêmes agréments que vous avez éprouvés l'année dernière, à pareille époque, se renouvellent pour vous cette année. Vous êtes forcé d'en prendre votre parti. Cependant votre humeur est changée ; votre femme s'en aperçoit et vos amis aussi. Vous avez des insomnies, et vous vous impatientez lorsqu'on vous demande des nouvelles de *votre affaire*.

Enfin, le tribunal de Môtiers prononce vers la fin d'octobre, et c'est encore en votre faveur. Mais avant que le délai fixé soit écoulé, l'avocat adverse en appelle et la cause arrive en décembre devant la Cour d'appel. — Brillantes plaidoiries de part et autre, la Cour est indécise ; de guerre lasse, une voix fait pencher la balance et vous êtes tondu. Vous repartez pour le Val-de-Travers, après avoir conféré avec votre avocat, qui remet vos esprits de son mieux et vous fait observer judicieusement que chaque grand général a perdu des batailles ! Après tout, ce n'est qu'un incident, et pourvu que la partie adverse n'en suscite pas encore une demi-douzaine, il n'y a pas lieu de désespérer sur le fond.

Au mois de janvier, l'avocat adverse et le vôtre conviennent de traiter l'affaire de bureau à bureau, pour accélérer. — Le mémoire n° 2, pour l'année écoulée, arrive. Pour le coup, cher ami, il faut prendre patience.

Traiter les affaires de bureau à bureau est un expédient commode pour se débarrasser des clients trop persévérants; c'est toujours la partie adverse qui traîne; et ce sont les malheureux plaideurs qui sont entraînés sur le long banc.

Un beau jour, vous recevez sommation par l'huissier de porter présence le lendemain à la vérification du contenu de la caisse de marchandise qui fait l'objet du litige.

Le lendemain de bonne heure, vous prenez votre bâton de voyage et vous vous mettez en route pour Planessert; l'air est vif, et les gouttelettes de rosée scintillent comme autant de perles dans le calice des fleurs; les merles et les pinsons babillent à l'envi dans les taillis voisins ou dans les haies du chemin; la Reuse serpente dans le vallon, dont les clochers étincellent aux rayons du soleil.

Autrefois, un spectacle pareil, où tout dans la nature remercie le Créateur d'une si belle journée, avait le don de vous charmer. Pourquoi aujourd'hui êtes-vous morose et insensible à cette fête de la nature? D'où vous vient cet air sombre et sévère? A quoi destinez-vous mentalement ces furieux coups de bâton que vous administrez avec tant d'ardeur aux broussailles qui dépassent l'alignement, à la façon de ce Romain de l'antiquité qui abattait des têtes de pavots dans son jardin?

Le procès, voilà le ver rongeur qui mine votre existence. C'est le champignon parasite qui s'est attaché à votre cœur. Le jour vous y pensez et la nuit vous en rêvez. Ah! que cette calamité n'est-elle restée dans la boîte de Pandore avec toutes les autres!

Le procès n'a pas mal d'analogie avec le champignon ; comme ce dernier, il croît et embellit chaque jour ; il bourgeonne sans cesse, il renaît de ses cendres ; — incident, procès sur le fond, procès en appel ; c'est le cas de dire que l'on procède du connu pour arriver à l'inconnu.

L'ouverture du *Guillaume Tell*, de Rossini, commence par un admirable solo de cornets, auquel se joignent peu à peu les autres instruments de l'orchestre, et le tout finit par un *fortissimo* redoublé, étourdissant. — A peu près comme dans votre procès, cher ami.

Tout le monde vous attend, il faut vous dépêcher ; pour inventorier une caisse de mercerie, il faut du temps. — Il paraît que le long séjour à la gare n'a pas été favorable à la conservation de la marchandise ; il y a pas mal de laines piquées ; d'autres articles se ressentent de l'humidité, d'autres passent de mode. Vous contemplez avec stupeur le désastre.... Qui va donc payer les pots cassés ?

Le train de Pontarlier emmène toutes les personnes présentes à l'expertise dîner à l'Ecu-de-France à Couvet. Avant le dîner, les uns prennent une ration d'absinthe ; un des experts en prend même deux de verte ; « ça donne du montant et ouvre l'appétit, » dit-il. On est du Val-de-Travers ou on n'en est pas ! La truite est bonne, mais cependant les gourmets préfèrent, disent-ils, celle de la mère Henchoz. — Après le café et les petits verres, on s'en retourne par le train à Planessert. — L'expertise continue. Enfin, à la nuit close, le greffier a terminé ses opérations. On s'en retourne, jasant déjà un peu haut ; mais avant de se séparer on boit encore un verre de rouge au Cercle, et les heures s'écoulent. La conversation s'anime ; après une bouteille en vient une autre ; il est vrai que la conversation est intéressante : elle roule sur la proposition relative à l'établissement de tribunaux de commerce chez nous. Vous parlez plus haut que vos

voisins, et la fumée du cigare aidant, vous êtes légèrement ému lorsque vous regagnez votre domicile.

Vous parvenez après beaucoup de tâtonnements à trouver le trou de la serrure, et ce n'est qu'avec des difficultés inouïes que vous parvenez à vous coiffer de votre prosaïque bonnet de coton. Ce satané casque à mèche a deux bouts aujourd'hui et point d'ouverture.... Enfin, vous voilà entre deux draps.

A peine avez-vous fermé les yeux, que la grande fantasmagorie commence. Vous voyez (en songe, bien entendu), réuni au clair de lune, sur les prés de Môtiers, vers le vieux château, tout un congrès d'avocats, gens de barreau et de tribunal. Deux huissiers, la plaque au côté, sont chargés des introductions; les avocats admis à la Cour d'appel sont en frac de cérémonie; les autres en habit de fantaisie. Les procureurs, agents d'affaires, greffiers, stagiaires, avoués et clercs sont un peu sur la gauche, à l'écart.

Les uns ont le verbe haut et l'éloquence facile; d'autres sont longs, méticuleux et filandreux; les uns parlent avec complaisance du temps des expropriations du Franco-Suisse; les autres de la liquidation du Jura.

Le menu fretin de la Basoche parle assignations, exploits, clâme, tutelles, curatelles, inventaires juridiques, bénéfices d'inventaires, faillites, expertises, saisies, procurations, dossiers, copies, papier timbré, protêts, poursuites, permissions, émolument, mise sous scellés, etc.

Une famille de grands-ducs, perchée sur les sapins voisins, chante en chœur l'air si connu :

Des avocats! Dieu! quelle fourmilière!

Plus il y en a, moins clair l'on y voit!

—

Sur la plaine de Longereuse, c'est bien un autre spectacle! Toute l'armée des plaideurs, tondeurs et tondus, est là, en

troupe serrée, chantant la même gamme. Au milieu est le chef d'orchestre qui donne le *la*.

Au moment où les deux troupes vont se heurter, vous voilà pris comme entre deux feux, vous et les malins des arcades de Môtiers, qui examinaient cet étrange spectacle.

Gare les coups et les éclaboussures ! Vous vous dites comme Jocrisse : « C'est le moment de se montrer, cachons-nous. »

Hélas, il est trop tard !

Vous attrapez dans la bagarre un coup de riflard qui vous transperce l'épaule. Un profond cri de douleur s'échappe de votre poitrine.

Réveillée par le bruit, votre femme accourt avec de la lumière et vous trouve dans un état difficile à décrire. Pourtant vos yeux sont ouverts, c'est bien votre Lolotte qui est devant vous, et, cependant, vous avez le bras meurtri !

Cher ami, vous aviez le cauchemar, à n'en pas douter ! Vous aurez gesticulé trop fort avec le bras. Buvez cette tisane que vous offre votre moitié ; cela vous calmera la circulation du sang ; dormez bien et ne réveillez plus les voisins. — Bonne nuit !

Le lendemain matin, vous vous levez de bonne heure ; — vous allez prendre le frais et boire une ou deux bonnes gorgées à la fontaine du Guilleri. Cela remet.

Avant de déjeuner, vous vous installez à votre secrétaire et vous écrivez à votre correspondant :

Monsieur,

Voici deux ans que nous sommes en procès et nous ne sommes pas plus avancés que le premier jour, en ce sens qu'il n'a été jugé qu'un incident.

On me dit que votre chargé de pouvoirs peut en soulever

encore quatre ou cinq. Au train dont vont les choses, cela nous promet une moyenne de 8 à 10 ans pour vider *vos* incidents. — Mais ce n'est pas tout.

Mon avocat en a, cas échéant, aussi cinq ou six à soulever. Cela additionné nous donnera de 16 à 20 ans de procès.

Et penser que le fond ne sera pas seulement jugé !

J'ai déjà reçu deux mémoires de mon avocat, et je présume que vous en aurez reçu autant du vôtre.

Avez-vous assez de plaidoiries comme cela ? Voulez-vous vous arranger ?

Recevez, etc...

Huit jours après, vous recevez de votre correspondant la lettre qui suit :

Monsieur,

Puisqu'il paraît que dans le canton de Neuchâtel, *qui se pique parfois d'être à la tête de la civilisation, et qui a des notions sur la législation de la Chine et du Japon*, IL N'Y A PAS DE TRIBUNAUX DE COMMERCE, arrangeons-nous. Mon voyageur passera dans la quinzaine.

Recevez, etc.

Vous montrez triomphant cette lettre à votre voisin Jean-Pierre, qui est toujours de bon conseil, comme on sait.

« Dis-donc, Louis, vous fait-il, sais-tu qu'au fond la pensée de cet Allemand est plus maligne qu'il ne le semble. Nous autres, fiers républicains du Val-de-Travers, avons démolis les us et coutumes, le carcan, la peine de mort, établi l'instruction gratuite, etc., et, sous le rapport commercial, nous sommes encore si arriérés!! — Aussi, pourquoi n'avons-nous pas de *Chambres de commerce*, régulièrement constituées, comme dans les autres cantons, qui auraient certainement provoqué depuis longtemps l'établissement de *Tribunaux de commerce*, et qui, par les temps critiques que nous

traversons, sauraient mettre en garde notre canton pour ses intérêts commerciaux et discuteraient l'avantage ou le désavantage des traités de commerce qui sont à l'ordre du jour actuellement.

Un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès.

PAR-CI, PAR-LA.

Dans les Grisons. — Aux îles Borromées. — Dans la Suisse italienne et la Suisse primitive.

SOUVENIR DE PENSION

La *pension*. — C'est un de ces mots de notre langue que l'on peut interpréter de bien des manières. Pour le bambin, élevé sous le toit paternel, c'est le fantôme que ses parents lui font entrevoir, aux jours de désobéissance, dans un avenir plus ou moins éloigné ! — Pour les tuteurs, c'est un agréable moyen de se décharger pendant quelques années de la surveillance de leurs pupilles, moyennant finance perçue sur l'avoir de ces derniers confié à leurs bons soins. — Pour les petits *choux*, les petits *chéris*, qui ont à la maison une grand'maman qui les cocole, c'est l'endroit où ils en seront privés ; — pour les instituteurs catholiques, c'est souvent un avant-goût du purgatoire ; — pour le directeur, c'est un procédé fort simple de faire valoir ses champs de maïs et de pommes de terre ; — témoin certain conseiller d'état de ma connaissance, dont l'obésité égale celle proverbiale de Louis XVIII et qui tous les samedis s'en venait répandre sur nous, qui n'en pouvions mais, la bile que lui avaient faite, au sein du conseil exécutif de Zurich, les progrès croissants du paupérisme, les tendances jésuitiques et les menées des ultramontains.

Pour les adolescents, c'est l'endroit où l'on les initie, non

pas aux saints mystères, mais à la langue germanique et à ses profondeurs (et Dieu sait si elle en a), le tout au moyen d'une infusion de Rüfer et de Hülstett, accompagnée d'une décoction de thèmes, versions, traductions, etc., entremêlée quelquefois de *pensums*. — Thèse générale, — c'est l'endroit où le jeune homme passe de l'état de moutard à l'adolescence; c'est l'endroit où il fait en cachette ses premières armes dans l'école du cigare (précisément parce que la règle s'y oppose); c'est l'âge où il devient difficile sur l'article sous-pied, et où il commence à gourmander son tailleur sur la façon de l'habit qu'on vient de lui apporter; c'est l'âge où chaque matin il regarde à son miroir si pendant la nuit quelque poil de barbe n'a pas poussé; il s'intéresse tout particulièrement à cette lacune dans sa physionomie; il s'enquiert s'il n'y a point de baume, point de recette merveilleuse, pour la faire croître; en attendant, lorsque le rémouleur, qui est du Montbéliard, arrive, il se précautionne, et pour deux *bocks* lui achète un rasoir, que le vendeur lui garantit fin acier anglais. — C'est aussi l'âge où, d'un regard timide encore, il suit les robes blanches, bleues ou roses des jeunes filles prenant leurs ébats dans la prairie.

Pour les artisans de l'endroit, la pension est une vache à lait qui les nourrit à qui mieux mieux; aussi dans l'endroit y a-t-il généralement peu de gens maigres.

—

Pour nous autres, c'est, aujourd'hui du moins, un endroit de délices. — Ce qui peut servir à expliquer le fait, c'est que nous n'en sommes point, au moment où commence ce récit, au quart d'heure de Rabelais; au contraire, nous venons de toucher notre mois, et en habiles capitalistes, travaillons sérieusement à le placer à fonds perdu chez le « Cousin. »

Le cousin, style de pension, c'est un pâtissier quelconque;

pour nous, c'en est un en particulier, qui, prenant sans doute compassion de pauvres reclus, est venu habiter, avec sa moitié, une toute petite maison dans l'enceinte de notre enclos; la maison est petite, mais Schiller a dit quelque part :

Raum ist in der kleinsten Hütte
Für ein glücklich liebend Paar.

Ce cousin-là excelle dans la fabrication des *Mandelschnitte*, dont nous sommes très-friands; sa montre en est toujours garnie; elles sont si jolies, si appétissantes, et ont toujours un si bon air de sortir du four, qu'il faut être bien à cheval sur ses principes, ou être à sec comme les finances de l'Autriche, pour ne pas lui dire un petit bonjour en passant. — Nous sommes donc là occupés à savourer des *Mandelschnitte*, arrosées de sirop de framboises. N'est-ce pas un joli quart d'heure que nous passons ici? Surtout quand les vacances sont proclamées et que l'entretien roule sur nos projets de voyage. — Nous autres, frais débarqués en pension depuis quelques mois, écoutons avec respect nos aînés dans la carrière, qui d'un ton grave et doctoral, expliquent, décrivent et donnent des conseils, tout comme les grognards de la vieille aux conscrits; c'est qu'il s'agit d'un voyage aux îles Borromées par le Bernardin avec retour par la Lévantine et le Saint-Gotthard.

Le reste de la journée se passe en préparatifs; les sacs sont faits, défaits et refaits plusieurs fois; enfin, chacun gagne son dortoir et déjà, en songe, on aperçoit des montagnes hautes dix fois comme les pyramides, des lacs tout bleus, avec des palais habités par des fées, puis des montagnes encore, des masses de chamois, le pont du Diable; que sais-je encore quoi....

PREMIÈRE JOURNÉE

Enfin l'aube paraît. — L'agitation est à son comble parmi les partants; jamais on ne s'était levé avec autant de bonne volonté que ce matin-là; longtemps avant l'heure du déjeuner nous étions au réfectoire, où la *Grenadière* ne pouvait se lasser d'embrasser les plus jeunes, tandis que la *Vivandière*, non moins émue que la *Grenadière*, donnait des conseils à ceux d'un âge plus avancé.

La grenadière et la vivandière n'ont rien de militaire; ce sont au fond de bonnes pâtes de femmes; la première, respectable épouse de S. E. M. le conseiller d'état de Zurich, est plus spécialement chargée du soin de visiter le linge, de soigner les malades et de préparer les goûters en été; — la seconde, vénérable mère de notre directeur, s'occupe plus particulièrement des provisions pour le ménage et c'est une rude tâche que d'entretenir une soixantaine de pensionnaires, une famille composée de dix personnes, plus quatre domestiques, sans compter *Bécasse*, magnifique chien anglais, qui l'autre jour s'est amusé à piquer de ses dents pointues les mollets du gendarme de l'endroit, lequel n'entend pas plaisanterie sur l'article et qui lui a extirpé deux molaires avec beaucoup de grâce

cum gladio

aurait dit Juvénal; il lui a cependant fendu le museau quasi jusqu'à l'oreille gauche, ce qui donne à *Bécasse* des accès de mélancolie noire et des fureurs canines contre le corps entier de la gendarmerie; c'est pourquoi on le tient à l'attache, ce qui fait rire généralement tous les gendarmes, guets de nuit et autres. Encore quelques mois de ce régime et le pauvre chien, à force de rages concentrées, passera à l'état de momie vivante.

Je n'étais pas encore assez fort sur l'allemand pour comprendre les touchantes et pathétiques recommandations que nous faisaient ces dames, néanmoins j'en fus fort touché ; — au moins je me figure que je l'étais. De nos jours, on n'en dit pas la moitié autant aux particuliers qui vont tenter la fortune en Australie ou en Californie, quoiqu'ils aient plus de chances que nous de laisser là leur peau et leurs os. On leur fait comme nous fit Jacob, un des domestiques de l'institut, qui bêchait un carreau de choux : Lorsqu'il nous vit passer : — « *Glückliche Reise* » — nous dit-il, avec un flegme délicieux, et il redevint Grosjean comme devant, bêchant ses choux, comme si de rien n'était.

Au moment de s'embarquer, on s'aperçoit qu'il n'y a que onze voyageurs au lieu de douze annoncés sur le programme ; pendant que l'on fait le dénombrement pour découvrir l'absent, le voici qui arrive ; — c'est Samuel Stoll, qui, en passant devant la boutique du coiffeur, a vite fait donner un coup de fer à ses frisons, comme il l'affirme.

Il dit encore, que déjà le *Linth-Escher* a viré de bord et cingle vers Meilen. — C'est le cas de s'écrier :

Et vogue la nacelle

qui porte, non pas nos amours, mais nos onze compagnons de voyage. — Pendant que le vapeur à grands tours de roues nous emporte de Horgen à Meilen, de Meilen à Stäfa, de Stäfa à Wädenschweil et de Wädenschweil à Richterschweil, j'entreprendrai de faire apparaître les dits compagnons sous leur véritable jour et tels que j'eus occasion d'apprendre à les connaître pendant la durée de cette petite expédition.

Rien, en effet, ne met plus à même d'apprécier le caractère de son semblable, que lorsque la nécessité unit pour quelque temps et lie pour ainsi dire votre destinée propre à la sienne. — La nature même du plaisir est que jouissance partagée est toujours doublée, et il en est de même dans un

sens inverse de la peine. — Pendant tout le temps de notre excursion, nous nous trouverons isolés au milieu de gens parlant un langage différent du nôtre, nous serons avec des étrangers qui nous feront doublement apprécier le bonheur de posséder des amis.

Pour procéder hiérarchiquement, nous commencerons d'abord par les conducteurs temporels de l'escouade buissonnière.

M. *Otto* est notre *grand* trésorier, bien que pas très-favorisé sous le rapport de la stature; autant à l'institut il sait garder son décorum, autant en voyage, en petit comité, il sait se mettre à la portée de chacun, explique et a du reste assez à faire à défendre sa caisse contre les propositions fallacieuses dictées par la soif dans les jours tropicaux.

M. *Himmel* est le noyau de l'avant-garde, et à ce poste, par manière de passe-temps, se fait l'avocat adverse de toutes les discussions qui s'y engagent en allemand. Chacun de ces messieurs a l'organe visuel garni d'une paire de bésicles et des allures caractéristiques; le premier a conservé d'Oxford un certain chic aristocratique et des sous-pieds; quant au second, drapé dans un paletot-sac en lasting noir, il ne lui manque que le chapeau d'un jésuite pour être pris, à s'y méprendre, pour un des adeptes de l'école de Loyola. — Son caractère semblerait s'y prêter. — Du reste, marcheur intrépide.

Le premier est à l'arrière-garde et trouve aussi que c'est une chose admirable que de se reposer au pied d'un arbre. La fatigue agit sur son moral comme sur son physique et, grâce à cette disposition, on extorquera quelquefois à la caisse de quoi louer, de temps à autre, sinon un phaëton brillant, du moins quelque robuste char à foin.

A l'avant-garde on trouve Fritz *Streif*, de Wädenschweil, au nez recourbé et à la langue aussi déliée qu'une lavan-

dière; il entame à tout instant des discussions à propos de bottes et de bien d'autres choses.

André *Mini*, de Poschiavo, nous sert de trucheman en Tessin, pour divers achats; il a du reste l'organe du langage très-pointu et est aussi grand amateur de discussions scientifiques.

Hermann *Seiler*, de Lenzbourg, qui déplore encore les désastres des corps-francs de ce printemps, chemine pendant le voyage sous son nom de famille; à l'institut, les français l'appellent *Saindoux*, à cause des dispositions de ce jeune homme à oindre sa chevelure longue et plate avec toutes sortes d'huiles et de pommades.

A l'arrière-garde, on voit Robert *Snowden*, natif de la plus grande ville de l'Europe, qui ne voit rien au monde de plus grand que ce que les Anglais font et produisent. — Ce qui, malheureusement, ne milite pas en faveur de ses assertions, c'est que, quoique déjà âgé, il est encore fort petit.

Ce corps d'armée subit de fréquentes mutations, suivant la fatigue, et tels qui, le premier jour, en firent partie, surent à l'avenir se maintenir au centre où l'on parle exclusivement français et où se trouvent :

Charles *Monod*, de Vevey. Il est du nombre de ceux qui ont à la maison un grand-père qui les chérit, ce qui l'a rendu un peu enfant gâté; à cela près, bon enfant et intime ami de

Samuel *Stoll*, de Vevey, dont le père est marchand de vins, c'est pourquoi le fils connaît déjà passablement la partie et raisonne vin claret et Valteline; il a aussi un faible pour le sexe aimable, aux yeux duquel il cherche à faire valoir sa personne, qu'embellissent des frisons qui n'ont rien à envier à ceux de Bacchus, nom que nous lui donnons quelquefois. Alors la moutarde lui monte au nez et, dans son idiome vaudois, il nous appelle dédaigneusement, nous autres Neuchâ-

telois, des *Brichons*. Il s'ensuit une discussion sur la gentille façon dont les Vaudois prononcent certains mots, tels que : caisse, bouquet, etc., et cette discussion est à peu près la seule que se permette le centre.

Viennent aussi deux Neuchâtelois qui, pendant les premiers jours, n'éprouvèrent pas d'autres impressions que celle de la fatigue, au début de leurs courses alpestres; puis Gustave *de R.*, doyen de la caravane, tant sous le rapport de l'âge que des connaissances, et enfin Jules *R.*, du Locle, le loustic de la société. — Voilà pour le personnel; le cours de la narration fera apparaître sous son véritable point de vue chaque voyageur, et au lecteur de décider.

Cependant le vapeur cingle déjà vers Stäfa et Rapperschwyl, et laissant derrière nous Wädenschweil avec son château pour couronne, Richterschweil se mirant dans son golfe, nous admirons les îlots de Lützelau et d'Ufenau; ce dernier, couvert de bosquets et de prairies, contient une ferme et une église construite en 973 par la mère d'Adelrich, duc de Souabe. On nous assure que l'église couvre les restes d'un enfant illustre de la Germanie — Ulrich de Hütten. — Nous distinguons déjà le célèbre pont qui unit les deux rives du lac, à cet endroit peu profond et large seulement de 1800 pas. — Ce pont fut construit en 1358 et repose sur 188 paliers; en 1799 et 1800 les armées russes et françaises brûlèrent une grande partie des planches du tablier, mais dès lors le dommage a été réparé. — Plus nous en approchons, plus la profondeur du lac diminue; on distingue plusieurs petits monticules qui doivent être au-dessus de la surface du lac dans les basses eaux. Le pont-levis s'élève et à notre grande satisfaction on passe le détroit sans accident. — L'aspect de Rapperschwyl avec ses tours et son vieux castel est fort pittoresque, de quelque partie du lac qu'on l'envisage, et rappelle le moyen-âge. Au delà du pont, la scène et le tableau se rembrunissent; au sud

brille un petit point blanc; c'est Lachen, au pied de l'Etzel, où nous débarquons un contingent de pèlerins des deux sexes qui se rendent à Notre-Dame-des-Ermites. La plupart sont Alsaciens et ne craignent pas d'entreprendre un tel voyage de privations, pour s'épargner dans l'autre monde les tourments du purgatoire. Beaucoup reviennent par terre et il ne se passe pas de jour à Horgen que nous n'en voyions défilér quelques troupes, qui regagnent leurs foyers, la conscience plus légère et la bourse aussi.

Nous croisons de nouveau et débarquons à Schmerikon. A peine eûmes-nous fait connaissance avec l'hôte de l'endroit, qu'il fallut nous en séparer à regret et goûter les douceurs de l'omnibus jusqu'à Weesen. C'est encore une invention sans pareille que l'omnibus, surtout l'omnibus à vingt places; le nôtre a sur le derrière une portière par laquelle le propriétaire enfourne les voyageurs ni plus ni moins qu'un boulanger ses miches; nous ne pouvons plus bouger dans le local, et les chevaux sont déjà en course que le propriétaire trouve cependant moyen d'y enchâsser encore un particulier. Dans l'omnibus on rencontre toute sorte de types; on y rencontre l'homme ivre, la nourrice et son nourrisson, le gendarme même de temps à autre.

Dans notre omnibus heureusement, il n'y a ni homme ivre, ni nourrice, ni gendarme, mais nous avons le syndic de Schännis, qui achève son dîner ou y supplée en mangeant, comme on dit vulgairement, un morceau sur le pouce. — Passe encore si ce morceau était du pâté, mais du *Schabzieger*! — L'omnibus fut donc parfumé au Schabzieger et force fut de nous en accommoder; le tout sous le soleil brûlant de midi, sans la plus petite brise.

Le canal de la Linth que la route côtoie assez longtemps, rappelle le grand citoyen qui, par son génie et ses efforts, est parvenu à rendre à l'agriculture un vaste espace de ter-

rain et à éloigner les miasmes délétères qui s'exhalaient de ces terrains submergés.

Weesen, petite ville du canton de Saint-Gall située à l'extrémité occidentale du lac de Wallenstadt, était autrefois inondé à chaque crue d'eau et sa population décimée par les miasmes; aujourd'hui ses marchés sont très-fréquentés; l'hygiène publique s'est améliorée, en un mot, la misère a cédé la place au bien-être. — Nous quittons là notre véhicule et montons aussitôt à bord de la *Minerva*, pyroscaphe d'un nouveau genre et heureusement rare dans son espèce. Comme il n'y a point de route, le vapeur est l'unique moyen de transport sur cette ligne importante; aussi, à l'avant du bateau se trouve un troupeau de bêtes à cornes, qui se croient dans leur étable, ce qui empêche toute espèce de promenade sur cette partie du bâtiment. — Nous descendons dans la cabine pour dîner, mais cette opération fut abrégée par une odeur nauséabonde qui nous fit déménager pour aller respirer un air plus pur sur le pont. Là, un inconvénient d'un autre genre nous attendait; des charbons ardents vomis par la cheminée monstrueuse du bâtiment, percent la tente malgré les efforts de deux hommes de l'équipage occupés continuellement à la secouer, inondent le pont et nous obligent sans cesse à être sur nos gardes, de peur d'accident. Ces inconvénients sont rachetés par la beauté du site; le colossal Glärnisch resplendit aux rayons du soleil; la rive nord que nous longeons est formée d'énormes parois de rochers descendant à pic dans le lac; point d'arbres; quelques arbustes seulement et des lierres se sont acclimatés dans les fissures du rocher; la rive opposée, moins abrupte cependant, offre aussi peu de points abordables, si ce n'est au fond d'une gorge, Mühlehorn; à quelques cents pieds au-dessus du lac, des pâturages rians, des forêts et des rochers; l'onde est d'un bleu foncé, et n'était la chaleur et les inconvénients du bateau-limaçon, l'ensemble serait parfait.

Wallenstadt, où nous débarquons, faisait partie autrefois du bailliage de Sargans, et depuis 1802 appartient au canton de Saint-Gall, auquel ce bailliage fut alors incorporé. — Située à l'entrée de la vallée du Gaster, l'une des plus fertiles de la Suisse, cette bourgade a une importance majeure pour le transit. — C'est, pour le moment, l'endroit à partir duquel nous allons nous servir de nos jambes comme moyen de locomotion. Il est 4 heures ; les rayons d'un soleil de juillet ne laissent pas que de se faire sentir à ce moment de la journée, sur une route poussiéreuse ; le voyageur Monod et les Neuchâtelois, qui ont des chaussures neuves, au bout d'une demi-heure de marche forment déjà l'arrière-garde, qui peu après est boiteuse, et, tout en admirant les immenses plantations de maïs et les champs dorés, admire et révère encore mieux les nombreux poiriers qui bordent la route, semblent avoir été plantés en vue de voyageurs altérés, écloppés, et sont à portée des cannes à corbins. — Elle fait une halte charmante, à côté d'une petite cascade, halte qu'elle aurait sans doute prolongée, si elle n'eût pas eu en perspective le souper que le reste de la troupe, arrivée à Sargans depuis longtemps, faisait préparer. — A sept heures, elle arriva enfin au *Grand Cerf*, harassée. Le repas n'étant pas encore servi, une petite excursion à l'ancien château seigneurial de Sargans, appartenant dans le temps aux comtes de Toggenbourg, fut décidée.

La colline sur laquelle il est situé domine la vallée de Sargans et renferme du marbre. — La vue dont on y jouit est admirable ; les cîmes des montagnes environnantes étaient encore colorées des derniers reflets du soleil ; dans un lointain ténébreux nous distinguons le Rhin, dont le mugissement traversait l'espace et parvenait à nos oreilles ; les cours et les recoins de l'antique manoir étaient déjà plongés dans l'obscurité, lorsque nous regagnâmes notre logis ; les clochettes des troupeaux et le murmure confus des bruits de la vallée

montaient jusqu'à nous, tandis que les petits points lumineux qui commençaient à se montrer çà et là dans le fond, ressemblaient à autant d'étoiles destinées à rompre le voile de la nuit.

DEUXIÈME JOURNÉE.

L'aube matinale nous trouve debout; il s'agit de gagner notre déjeuner, non avec nos bras, mais avec nos jarrets.

Mauvaise nouvelle pour les éclopés de la veille, qui ont passé une bonne partie de la nuit à soigner l'organe. — L'organe. — Pour le touriste, c'est de la plante du pied qu'il s'agit. — Cet organe leur ôtant désormais toute faculté de suivre le gros de la troupe, ils se constituent derechef en arrière-garde, admirant fort peu l'aspect matinal de la vallée et traversant, sans s'en douter, la Tamina à Ragatz. — Plus loin, pendant une halte, vient à passer, comme on disait autrefois, un manant; mais ce manant-là vend des prunes. — En attendant le déjeuner futur, toute l'arrière-garde s'administre une ration de prunes.

Toutefois, comme c'est un mauvais fondement en fait de nourriture, elle juge prudent de poursuivre, et, traversant la plaine marécageuse aussi vite que le permet l'état de ses jambes, passe le Rhin, arrive à Zollbrück, où le reste de la troupe achève de digérer un déjeuner succulent.

Quoi de plus voluptueux qu'un repas matinal très-confortable par lui-même et épicé par l'appétit?

Adieu fatigue passée, fatigue à venir! — Vive le déjeuner!

Cependant, parmi les marcheurs intrépides de la veille, quelques symptômes de fatigue se manifestent; pour éviter

une démoralisation générale, un char à foin est bientôt trouvé, et nous voilà tantôt sur la route de Coire.

Modeste véhicule, dont nos jambes fatiguées s'accommodent à merveille. — Et la gaité donc!

Un pont couvert nous permet de franchir la Landquart, qui descend du Prättigau, dont un petit coin se déroule devant nous à l'Est. — De Zizers à Malans, nous rencontrons plusieurs torrents desséchés, qui font apprécier d'autant plus les vertes prairies et les magnifiques noyers qui nous prêtent leur ombrage. — Le Rhin roule à notre droite ses flots impétueux d'un beau vert foncé qui se détache admirablement du blanc mat des rochers de la rive opposée, où le soleil darde ses rayons. — Tout à l'heure, nous sommes à Coire et demandons l'hospitalité à la *Croix blanche*.

Coire, chef-lieu des Grisons, est, selon la chronique, d'origine romaine, et déjà en 452 était le siège de l'épiscopat de Coire; la réformation y fut introduite de bonne heure par Jean Comander, qui contribua de toutes ses forces à la prolonger dans les Grisons.

L'intérieur de la ville se ressent encore du moyen-âge; rues étroites, mal pavées, maisons noircies par le temps; mais n'en disons pas tant de mal, car certains salamis ont bien leur petit mérite; et le majestueux Calanda?

Mais voici que nous traversons la Plessur sur un joli pont, puis nous sommes tout à l'heure en face de Felsberg, malheureux village dont chacun prévoit la funeste destinée. La montagne qui le domine est fissurée en plusieurs endroits et tôt ou tard sa couche supérieure, se détachant, viendra ensevelir sous ses débris la frêle habitation des hommes et rappeler au monde l'effrayante catastrophe de Goldau en 1806.

L'attachement que l'homme porte au coin de terre qui l'a vu naître, où ses premières années se sont écoulées, heureuses années où il voit sans comprendre, où plus tard une

compagne vient partager ses plaisirs et le soulager, où le père de son père a vécu, où tant de mille riens qui laissent le cœur d'un étranger sec lui rappellent à lui, habitant du sol, de si nombreux souvenirs, cet attachement est tel que quantité de ces villageois, au lieu de transporter leurs pénates et leurs dieux lares au nouveau village de Felsberg, construit par le gouvernement, préfèrent rester dans l'ancien où ils sont continuellement sur le qui-vive.

Notre caravane s'était munie à Coire de pantoufles ! d'occasion ; Monod et Stoll, pour se rehausser aux yeux de la gent féminine, avaient une chaussure rose ; d'autres bleu de ciel, orange, etc. Mais celui qui fait plaisir à voir, c'est notre loustic, en pantoufles vert-pomme, qui pile du poivre et commence à trouver que la terre est terriblement grande, surtout lorsque l'on voyage à pied.

Survient une ondée. Adieu les belles pantoufles ! il paraît que les semelles sont de carton, car elles font eau de toutes parts.

A Reichenau, visite au château et au magnifique jardin de M. de Planta. On ne parle guère de Reichenau sans y mêler le souvenir de Louis-Philippe d'Orléans, qui y fut précepteur et d'où la volonté d'un peuple le fit sortir pour le mettre sur les marches d'un trône.

Un véhicule se trouve préparé pour nous conduire le soir même à Kazis : on s'aperçoit que Robert n'est pas là. — Hélas ! plaignez le malheureux ; il a perdu ses pantoufles vert-pomme qui faisaient sa gloire et son bonheur ! — Tout en énumérant ses infortunes, il trouve encore moyen de briser une vitre. Il y a de la prédestination dans ce bas monde !

La nuit couvre depuis longtemps la nature d'épaisses ténèbres lorsque nous arrivons à Kazis, petit hameau dont nous envahissons l'auberge. Là sont rassemblés une douzaine de gaillards de la grosse espèce, à ce qu'il paraît, puisque chacun d'eux mesure au moins 6 pieds.

Les indigènes parlent un baragouin effroyable. Après un laborieux entretien et aidé par une pantomime, le drogman Mini parvient à leur faire comprendre que nos estomacs demandent à manger n'importe quoi, arrosé d'une goutte de quelque chose, et que nos carcasses éreintées réclament du repos.

Vivent les drogmans, les truchemans et surtout Mini ! Grâce à lui, un monstrueux quartier de veau tout fumant apparaît enfin et met pour le moment un terme à toute discussion.

Lorsqu'il s'agit de gagner les réduits qui nous sont assignés pour salons à coucher, grand vacarme. Streif et Seiler ont trouvé dans leur chambre un naturel de l'endroit, qui reposait en paix, comme on dit vulgairement, un mal de tête occasionné par des libations. — Il paraît que le verbiage de nos deux particuliers déconcerte le naturel, qui ne comprend pas ce qu'ils lui disent, mais se décide enfin à aller chercher un gîte ailleurs.

La nuit se passe sans autre incident, et pourtant quel endroit plus propice à d'étranges incidents que le repaire où nous nous trouvons.

Incapables de verrouiller aucune porte de cette cassine enfumée; précaution du reste assez inutile avec de telles portes; dédale d'escaliers, d'allées, de portes, de soupentes, naturels à demi-sauvages. Sans compter les histoires de revenants, qui empêchent Robert de dormir pendant une bonne partie de la nuit; à peine a-t-il fermé les yeux, qu'il a le cauchemar, ce qui est assez ennuyeux pour ses voisins.

TROISIÈME JOURNÉE.

Délivrés des visions de cette nuit fantastique et les fatigues du jour précédent oubliées, on s'achemine sur Thusis aux premières lueurs de l'aube matinale.

La vallée de Domlesgh, où nous nous trouvons, est une des plus fertiles des Grisons et, pour le voyageur qui sort des scènes, sublimes d'horreur, des défilés de la Via-Mala, s'offre à lui comme une riante oasis. Du Nord au Sud elle a environ deux lieues de longueur sur une de largeur.

Le soleil colore de ses rayons naissants une quantité de vieux châteaux; celui de Ræzuns dans le fond, célèbre à l'époque de la fondation de la liberté helvétique; celui de Rietberg, près Fürstenau, tout dégouttant encore du sang du malheureux Planta; enfin ceux de Baldenstein et d'Ehrenfels.

Le Rhin reçoit l'Albula, qui lui amène toutes les eaux de l'énorme groupe des monts Fluela, Albula, Scaletta, Julier et Septimer.

L'œil étonné découvre environ une vingtaine de villages et autant de châteaux, soit ruinés, soit habités. Si les pentes de la vallée offrent un joli coup d'œil, le fond est ravagé par les débordements du Rhin et de l'Albula. — Heinzenberg, d'où arrive la Nolla, et sur le versant de laquelle se trouve Thusis, est couverte jusqu'à mi-côte d'habitations éparses, de villages et de riantes prairies.

Bientôt voici Thusis, cité naguères comme l'un des beaux bourgs des Grisons et où aujourd'hui on trouve à peine quatre à cinq maisons debout; le reste, environ 200 bâtiments, ayant été dévoré par les flammes, ainsi que l'église, quatre semaines auparavant. Le feu se déclara à 3 heures et demie et par l'action d'un vent violent qui soufflait contre les

rochers du Piz-Beverin, en face du bourg, en moins de deux heures tout fut consumé.

C'est à grand' peine que l'on trouve à déjeuner dans une de ces maisons, où nous eûmes le plaisir d'admirer un magnifique lämmergeyer tué la veille, et dont les ailes mesureraient au moins quinze pieds d'envergure.

Nous nous frayons un passage au travers des rues obstruées par les décombres et la boue et recouvertes de planches et de poutres à moitié consumées. En passant près des ruines de l'église, la fumée qui s'en échappait encore annonçait assez que, malgré la pluie des jours précédents, le feu couvait toujours.

Çà et là quelque rare habitant était occupé à contempler les débris de son désastre et quelques enfants en haillons venaient implorer l'obole due au malheur.

Mais n'oublions pas qu'à côté de cette grande désolation, la charité a de belles pages à enregistrer. Les habitants des villages voisins ont recueilli chez eux les malheureux incendiés. Des chariots remplis de provisions à la sortie du village, attestent assez la part prise au sinistre par les personnes plus éloignées.

On croit que Thusis a une origine antique et qu'il fut fondé par les Toscans qui vinrent se réfugier dans ces montagnes du temps des Romains.

Au delà de Thusis, la vallée est fermée entièrement par les parois du Piz-Beverin et du Muttenhorn, entre lesquelles le Rhin s'est frayé un passage et où l'homme n'a pu s'en pratiquer un qu'à force de persévérance et de hardiesse.

Cette longue gorge qui nous conduira à la vallée de Schams, c'est la fameuse Via-Mala. — Large seulement de quelques toises, les rayons du soleil n'y pénètrent pas et pendant trois longues heures le voyageur chemine ayant le Rhin qui roule ses ondes dans l'abîme à quelques cents toises au-

dessous de lui, et le ciel à quelques cents toises au-dessus de sa tête. — Nous traversons le « Trou perdu », roc percé pour le passage de la route, et arrivons au hameau de Rongella, qui se trouve dans un endroit où la gorge s'élargit un peu et reste privée du soleil pendant six mois de l'année. — L'avant-garde reçoit l'ordre de s'arrêter.

Dorénavant, les trois corps d'armée chemineront ensemble, par motif de prudence. A mesure que nous pénétrons dans la gorge, l'obscurité augmente, le site devient de plus en plus effrayant; la grande voix du fleuve remonte de l'abîme et couvre tous les autres bruits humains; chacun est réduit à faire ses remarques personnelles, puisqu'il est impossible de se faire entendre de son voisin.

Un pont en pierre hardi, d'une seule arche, nous conduit sur la rive gauche du fleuve, dont la trace blanchâtre parfois devient invisible et semble se perdre sous les anfractuosités cavernieuses des monts.

De sombres parois de rochers, où peuvent à peine prendre racine quelques sapins, s'élèvent vers le ciel à 1,200 ou 1,500 pieds de haut, et quelques oiseaux de proie voltigent dans l'espace où ils trônent en maîtres. — Parfois les parois de rochers se resserrent, s'étreignent pour ainsi dire, et la gorge présente l'aspect d'une fente étroite, qu'il semble aisé de franchir d'un saut. — Un troisième pont nous conduit enfin sur la rive droite; on décharge là deux pistolets qui font résonner les échos et dont la détonation trouble les habitants aériens de ces antres ténébreux et finit par se perdre dans le mugissement majestueux des flots.

Au débouché d'une galerie taillée dans le granit, on aperçoit le riant vallon d'Andeer et l'on quitte la Via-Mala, un des sites alpestres les plus sauvages de notre belle patrie suisse.

Halte à Zillis, où la caravane s'accorde un léger réconfortant, et à midi nous sommes à Andeer.

Un dîner succulent, — au moins nous parut-il tel, — préparé sur les ordres de l'avant-garde à l'hôtel de la *Couronne d'or*, fut le bienvenu. Après le repas, une sieste sur le gazon, où l'on goûte un cigare, fut le moment où les diverses impressions du matin se firent jour; mais la plume reste impuissante à décrire ces sublimes horreurs et ne peut qu'inviter l'habitant du Jura, dont l'œil est accoutumé aux lignes douces et uniformes de cette chaîne, et qui possède la volonté et l'ardeur juvénile nécessaires, à aller admirer cette scène imposante de la création qui parle au cœur, plus que tous les livres, de la puissance du Créateur, et qui est une des belles pages de la géologie et de la configuration terrestre de notre patrie.

Voici le voyageur Monod qui manifeste des symptômes de malaise dû probablement soit au cigare, soit à certaines fritures auxquelles il a voué une affection toute particulière. — Un émétique le soulage.

Nous tâchons d'émouvoir la compassion du trésorier aux fins de se procurer des véhicules pour nous transporter à Splügen, mais M. Otto résiste, la bourse commune ne veut pas en entendre parler; et l'éternel M. Himmel, avec ses jarrets d'acier, conspire aussi contre les pauvres éclopés. — L'avant-garde est déjà en marche. — Force fut de suivre le torrent.

Qu'elles sont longues les trois lieues qui nous séparent de Splügen! Véritable supplice pour les pauvres diables d'invalides qui pilent du poivre à l'envi et se désopilent la rate en riant chacun des infortunes de son voisin, qui en fait de même. Les naturels du pays auxquels on demande quelle distance nous sépare de Splügen nous répondent, les uns trois lieues, d'autres encore une, et après avoir marché une

demi-heure survient un troisième qui nous dit qu'en cheminant bien, nous pourrons peut-être y arriver dans deux heures et demie !

Enfin, sur le déclin du jour, apparut dans le lointain Splügen et son église, qui furent salués par un triple hurrah, et nous fûmes bientôt casernés à l'hôtel de la *Poste*.

Débauche de petits raisins de Corinthe pour les amateurs ; — souper copieux ; — lits aussi larges que des billards et hauts en proportion.

Sur ce, bonne nuit !

QUATRIÈME JOURNÉE.

Les fatigues de la veille ne sont pas encore dissipées, que l'on quitte Splügen à 6 heures du matin. Laissant à gauche la route qui conduit par le passage si pittoresque du Splügen à Chiavenna et au lac de Côme, nous nous dirigeons par Nüfenen sur Hinterrhein, hameau à 3,460 pieds au-dessus du lac des Quatre-Cantons et où se trouvent les dernières maisons de la vallée.

Dans l'impossibilité de déjeuner à l'unique guinguette de l'endroit, on organise une distribution de pain et de fromage, arrosés avec de la piquette. Quand arriva le quart d'heure de Rabelais, il se trouva que nous devions une quantité innombrable de *Blutzgers*. — Or, deux *Blutzgers* font un creutzer, et comme nous n'avions pas de monnaie du pays, ce ne fut qu'après un laborieux travail et aidé par le trucheman Mini que nous pûmes nous tirer d'affaire.

En cet endroit on traverse le fleuve — qui pour le moment n'est qu'un torrent bourbeux — sur un frêle pont de bois,

en même temps que la diligence d'Italie, et voilà tantôt toute la troupe gravissant les pentes du Bernardin. A notre droite s'élèvent les cimes altières du Piz Val Rhein et du Mont-Adula, chanté par Boileau, au pied duquel le Rhin prend sa source.

Dédaignant la grande route, l'escouade buissonnière cueille des rhododendrons dont il y a abondance, fait une ample moisson de plantes alpines, remplit ses havresacs de cailloux brillants et de morceaux de granit rouge. Un soleil de juillet radieux et une légère brise rendaient la marche facile, et dans l'herbe des prairies bourdonnaient à l'envi mille insectes divers.

L'on grimpe, grimpe, et grimperait encore, si tout à coup l'avant-garde, qui était en embuscade, n'eût fait une décharge générale de boules de neige qui porta le désordre dans les rangs de la troupe. Une mêlée générale s'ensuivit. La victoire fit toutefois défaut à la valeur et le nombre l'emporta, faisant fuir l'avant-garde qui, toute essoufflée, arriva à l'hospice où elle eut la bonne idée de faire préparer un *Bischoff* pacificateur.

Pendant que nous goûtons quelque repos à l'hospice, élevé de 5,600 pieds au-dessus de la mer et qui n'est qu'une simple maison en pierre habitée par un paysan et sa famille, d'épais brouillards survinrent et les réservoirs célestes s'ouvrirent.

Il fallut en prendre son parti et quoiqu'on ne vît pas à vingt pas, nous quittons l'hospice et, longeant un petit lac où la Moesa prend sa source, nous descendons le revers italien de la montagne.

La route fait en cet endroit de nombreux zig-zags et on arrive bientôt à l'entrée d'une galerie creusée dans le granit. — Deux hommes se chauffent là auprès d'un bon feu; nous nous arrêtons quelques instants, puis au bout d'une demi-heure de marche voici Bernardino, premier village sur le

penchant méridional de la montagne. Halte à l'hôtel des Bains, qui fourmille de curistes.

C'est avec peine que nous parvenons à dîner dans un vestibule, où bientôt viennent nous inspecter des abbés guillerets, des moinillons pansus et au visage rubicond. Heureusement que cela ne nous ôte pas l'appétit. Dans une salle nous trouvons un buste de moine en gypse, mobile. Par forme de représailles, Seiler lui coupe le nez et toute la bande de rire aux éclats de voir cette face épatée, qui va, vient et est en locomotion perpétuelle.

A une demi-lieue environ de Bernardino, l'arrière-garde voyant défiler le gros de la troupe au-dessous d'elle, veut abréger et rejoindre; elle enjambe la barrière et la voilà lancée sur la pente; une fois lancée, il n'est plus question de regagner la grande route; l'herbe n'est point fauchée; la pluie tombe par torrents; impossible de se servir de parapluies pendant cette course au clocher; bref, elle s'empêtre dans un marais et si on ne fût venu la repêcher, elle y serait encore. Au bout de deux heures, arrivée à Misocco, chef-lieu de la vallée du même nom, longue d'environ neuf lieues, qui suit le cours de la Moesa et va se réunir à une demi-lieue en deçà de Bellinzzone à celle de la Lévantine.

Les auberges faisant défaut, nous fûmes logés chez le landammann; la maison est petite, mais l'hôte est un brave homme qui connaît tout juste assez d'allemand pour qu'on puisse se comprendre. Le souper — sans ressembler à ceux de Lucullus — est confortable pour des estomacs affamés; un grand feu à la cuisine sèche nos habillements et chasse la mauvaise humeur; — les rires viennent et les histoires aussi; — puis, lorsqu'il s'agit de gîter, le fou-rire s'empare de tous sans exception. — Il n'y a qu'un seul lit de disponible! Au moyen de planches, de poutres et de quelques

grabats, on fabrique une espèce de reposoir semblable à ceux des corps de garde et c'est là-dessus qu'il faut aller trouver le sommeil.

Avec tout cela, qu'on fasse la remarque que nous sommes entrés dans la patrie des punaises et des *mousselions*, et l'on aura une idée bien imparfaite de la nuit que nous y passâmes, par la raison surtout que tout le monde était au fait des démarches les plus intimes de son voisin, vu le demi-sommeil dont on jouissait. — La Moesa gronde au dehors et la pluie tombe à torrents; enfin l'aube paraît et l'on fait les préparatifs de départ, car que faire en un gîte pareil?

CINQUIÈME JOURNÉE.

On se procure des chars à foin; sur le premier s'embarquent le trésorier et le chef de l'avant-garde avec les rhétoriciens; sur le dernier, se trouvent les Brichons et les compatriotes de Laharpe et ce n'est pas sur le dernier que la gaiété manque; on apporte d'énormes bottes de foin pour nous garantir de la pluie; néanmoins, les voyageurs ne se trouvant pas suffisamment garantis, empruntent des sacs qu'on leur attache sous les bras et dans lesquels ils sont emprisonnés; ce n'est pas commode, mais c'est utile.

Enfin les carosses se mettent en route et laissent derrière nous Misocco et son antique manoir dont les débris sèment encore l'effroi. — La route est bordée de châtaigniers au riche feuillage et n'étaient les torrents de pluie, la course serait magnifique.

La rosse qui nous emporte n'est point un Bucéphale, tant s'en faut; les ans ont passé sur sa tête et les coups de fouet

qu'on lui donne à satiété, et l'avoine qu'on ne lui donne pas, ne peuvent lui rendre son ardeur juvénile.

Le cocher est encore à la vieille mode : culottes courtes, bas bleus, veste de velours, chapeau de feutre indescriptible, tout est à l'avenant. — Il est au reste aussi têtue que sa mule, et s'il tire à droite, la mule s'en va à gauche et arrache en passant quelques brins de verdure à la haie voisine ; le vieux se fâche, tape, enrage, jure dans un jargon à lui seul connu, puis la carriole fait un soubresaut et tout reste Grosjean comme devant ; même la pluie qui nous inonde à flots.

Voici tout à l'heure la chute de la Buffalora, qui égale pour le moment celle, tant renommée, du Staubbach. Du haut d'une paroi de rochers verticale de 8 à 900 pieds, s'élance le torrent qui, à quelques vingts pieds de la route, vient briser ses flots sur une petite plate-forme ; puis toute la masse d'eau se précipite dans la vallée sans autres ricochets ; deux antiques châtaigniers, une maisonnette rustique à leurs pieds, voilà l'entourage de cette délicieuse cascade que plusieurs peintres n'ont point trouvée indigne de leurs pinceaux. Le fond de la vallée est jonché de débris de granit et de graviers, témoins muets des fureurs du torrent.

Halte à Lostallo, — pour déjeuner d'abord, — puis pour voir le phénomène de l'endroit. — Pendant que l'eau bout et que l'on va quérir le lait, entre l'objet tant désiré, bonne femme au reste, mais large, large, et d'une graisse donc ! La porte n'étant point de taille à la laisser entrer comme d'autres personnes, elle donne un demi-tour et sans être étonnée en quoi que ce soit de notre ébahissement, dispose elle-même les tasses avec une prestesse qui jure avec sa corpulence.

Un crin-crin étique est découvert ; Mini exécute ; les autres écoutent et le tout finit par un chœur général avec accompagnement de crin-crin.

Dîner à Roveredo, où l'on rencontre les premières vignes; ce sont à bien dire de vastes berceaux où les ceps s'éparpillent et procurent de l'ombrage sous lequel sont cultivés des légumes, qui ne croîtraient pas ailleurs, vu l'aridité du sol et la sécheresse.

Plus loin, la façon singulière de sonner les cloches nous fit croire à un incendie quelconque, une fumée épaisse que nous voyions sortir d'un village nous le faisait supposer; au lieu de sonner, on frappe la cloche avec un marteau, en la faisant tourner.

Au-delà de la Moesa, voici le champ de bataille d'Arbedo ou de Saint-Paul; une petite chapelle construite sur l'emplacement où elle fut livrée, constate la valeur des Suisses, dont l'armée de 3,000 hommes seulement défit en cet endroit, le 30 juin 1422, celle du duc de Milan, forte de 24,000, commandée par Carmagnuola et Pergola.

La bataille dura dès neuf heures du matin jusqu'au soir. — Du côté des Suisses tombèrent le banneret Hansroth et Puntimann d'Uri, Pierre Colin, landammann de Zug et son fils. — Honneur à leur mémoire!

Cependant les nuages se sont dissipés et nous rencontrons une caravane de curés, jésuites et autres. A l'horizon se dressent déjà les trois châteaux féodaux de Bellinzone, assis chacun sur une haute colline.

L'Aigle d'or nous offrit un gîte et nous y fûmes logés confortablement, si l'on veut bien se reporter aux délices de la précédente nuitée.

Visite à la cathédrale, à l'hôtel de ville, promenade en ville, achats de fruits et de raisins. Au souper, chacun est de bonne humeur, à part la bourse commune qui regimbe, parce qu'on nous annonce que, pour nous embarquer à temps le lendemain matin à Magadino, il était nécessaire de faire ce trajet en voiture. En devisant, le temps se passe et chacun va

gagner sa chambre et chercher le sommeil, que personne ne trouve, vu les insectes et autres agréments du climat italien. Nuit mémorable pour le voyageur Robert, poltron de sa nature, sur lequel les histoires de brigands racontées pendant la soirée, ont fait impression. — Il occupe une mauvaise chambre, au fond d'un long corridor, — laquelle ne peut être fermée à clef, faute de serrure, — est ornée d'un portrait en pied de quelque détrousseur de grand chemin et n'a pour fenêtre qu'un œil de bœuf, hors de portée.

A minuit, quelques Brichons vont faire du vacarme à la porte de Robert, qui s'est barricadé, souffle épais, n'a point encore fermé l'œil et est transi de peur.

SIXIÈME JOURNÉE.

Le coq a chanté et voici qu'on nous réveille ; les chevaux piaffent et nous roulons vers Magadino. — Robert, qui n'est pas encore tout à fait réveillé, nous raconte ses aventures de la nuit et nous de le berner.

Mais vient à passer la pension Stapfer, de Horgen, qui s'en retourne à Bellinzone ; chacun pousse un vigoureux hurrah et déjà nous sommes loin les uns des autres.

A Magadino, entrepôt général des fromages suisses pour la Lombardie, se balance mollement le *Verbano*, cette huitième merveille du monde, pyroscaphe modèle. A peine sur le pont, le bâtiment vire de bord et nous cinglons vers Locarno, qui partage avec Bellinzone et Lugano les honneurs du gouvernement.

Pour le moment, elle se mire, gracieuse, au fond de son golfe bleu et au pied de ces Alpes qui, aux portes de l'Italie,

semblent arrondir leurs formes et cacher leurs anfractuosités.
— On n'est plus en Suisse.

Après avoir doublé un petit cap, nous voici à Brissago, puis à Canobia; de là l'illustre *Verbano* nous transporte à Luvino sur l'autre rive, puis vire de bord et cingle vers Intra, Palanza, Stresa et les îles Borromées.

Débarquement à Stresa, où les carabiniers de S. M. nous prient d'exhiber et le contenu de nos havresacs et le passeport de rigueur. — Comme il ne se trouve dans les premiers guère autre chose que du linge ou des pierres des Alpes, l'inspection ne dure pas longtemps, car les carabiniers ont l'odorat subtil; le passeport reconnu exact, et la main tendue de la part du carabinier, vif mouvement du trésorier au fond du gousset! Après s'être débarrassé de ces aimables compagnons, une chaloupe avec ses rameurs nous emporte vers les îles enchantées.

N'eût été notre estomac et le brûlant soleil dardant ses rayons de midi, cette petite navigation aurait été charmante, mais les bateliers sont italiens et ne s'échauffent pas beaucoup; ils vont leur petit train, de sorte que si nous arrivons ce pourrait bien être demain.

Enfin nous prenons terre droit au pied d'un hôtel dont le propriétaire est tout ébahi de voir cette troupe d'oisillons qui tombe dans ses filets.

MM. Himmel, Monod et les plus affamés sont déjà à l'office pour savoir s'il y a de quoi nous rassasier tous, et du haut de l'escalier crient d'un air triomphant : des côtelettes! des côtelettes! Malheureusement ces misérables côtelettes se font attendre longtemps, puis elles sont rares; on les arrose avec du jus de limon, c'est délicieux; enfin il faut les payer, décidément c'est fort cher et la bourse commune prend des pamoisons. — Pauvre bourse! le temps de la saignée est venu; il faut en prendre son parti, hélas!

Comme tout le monde n'est pas encore là, on attend quelques instants avant de visiter le palais, et l'on achète des figues vertes.

Seiler, qui n'en a jamais mangé, en ouvre une ; elle est rouge intérieurement ; il croit qu'elle est gâtée et la jette ; il en ouvre une seconde, une troisième, ainsi de suite et à nos grands éclats de rire finit par les jeter toutes.

Le palais, vu du dehors, présente la forme d'un fer à cheval. Au bas du grand escalier, ce ne sont que cuirasses, casques, morions, piques, lances, hallebardes, souvenirs du moyen-âge.

La salle de gala est magnifique, dallée en marbre blanc et rose ; les chambres à coucher avec lits revêtus de riches tentures bordées de perles. N'omettons pas une jolie collection de tableaux répartie dans plusieurs salles. Dans un petit salon se trouve le buste de saint Charles Borromée, dont les successeurs viennent encore habiter quelques semaines le palais.

Les salles de la seconde aile du palais sont aussi magnifiquement décorées ; là se trouvent la chapelle et le théâtre de la villa.

Dans la troisième aile du palais est la salle de bal, dallée en marbre rose ; de moelleux divans en velours rouge règnent autour de la salle ; un lustre de cristal l'embellit.

Puis viennent les salons de toilette, une salle où Napoléon I^{er} a couché, nous dit-on, probablement avant la bataille de Marengo.

Un escalier dérobé conduit au rez-de-chaussée, dont les appartements sont remarquables, surtout par la fraîcheur qui y règne. Les murailles sont garnies de rocailles et de fossiles ; le plancher pavé de mosaïques et le plafond soutenu par une colonnade artistement décorée ; des statues représentant les divinités mythologiques ornent les salles. Dans l'une

d'elles, Pan et les Faunes se sont donné rendez-vous, tandis que dans un angle un monstre marin laisse échapper de sa gueule un filet d'eau dans une conque.

De grands bocaux en verre renferment la collection complète, imitée en cire, des fruits que l'île produit, ainsi que celle des insectes. — Bonaparte, 1^{er} consul, dîna, dit-on, dans cette salle avec son état-major.

Gravissant ensuite quelques marches d'escalier, ombragées par de magnifiques lauriers de diverses espèces (on prétend que ce sont les plus gros de l'Europe), qui en font un berceau impénétrable aux rayons du soleil, nous entrâmes dans les parterres de l'île, garnis d'une multitude de fleurs rares, magnolias, hortensias et autres, qu'un botaniste seul pourrait énumérer. Superbe terrasse au bord de l'eau, garnie de citronniers et de limoniers aux fruits dorés, scintillant au soleil et embaumant l'air; c'est bien là le pays dont parle Goethe :

Wo Zitronen blühen.

De larges escaliers, bordés de chaque côté de statues en pierre, conduisent au sommet de l'île; vue délicieuse du haut de la plateforme.

De là, chacun erre à son gré parmi les jardins et les bosquets; au bout d'une allée de lauriers se trouve un berceau de verdure. Le point de vue est admirable : à gauche, la Lombardie et vis-à-vis Pallanza et la Sardaigne. Au fond, le golfe de la Tosa, qui vient de parcourir la riante vallée de l'Ossola; en face de nous, Luvino se mirant dans les flots azurés du lac. Que l'on joigne à toutes ces magnificences de l'Eternel, un ciel italien, et l'on pourra se faire une idée bien faible, bien incomplète, mais enfin approximative de cette île fortunée.

La chaleur se faisant sentir, entrons dans ce petit bois d'orangers; l'eau ne vient-elle pas à la bouche de nos lec-

trices en voyant briller aux rayons du soleil ces fruits dorés, tandis qu'une légère brise vous rafraîchit et vous en laisse découvrir d'autres encore verts.

L'architecte de cette île enchantée n'a rien négligé, pas même une vieille tour qui sort de l'onde, comme un débris des anciens temps; tout auprès se trouve une caverne dont l'air est tellement méphytique qu'on ne peut y rester impunément plus de vingt secondes.

De l'autre côté de l'île fleurissent mille plantes diverses, parmi lesquelles on remarque de vigoureux aloès et des arbres à pain; plus loin, au bord d'un sentier, voici l'arbre d'Adam. La femme du premier des mortels a bien pu être tentée par ses fruits, car ce sont des oranges plus grosses que la tête d'un petit enfant.

Avant de quitter ce séjour enchanté, qui jouit à juste titre d'une si belle renommée, quelques détails seront peut-être bien placés.

Les îles Borromées, au nombre de trois, sont Isola-Bella, Isola-Madre, Isola dei Pescatori. Jusqu'au XVII^e siècle, elles n'étaient que des rochers stériles, lorsque le comte Vittaliano Borroméo, de Milan, résolut de les embellir et aujourd'hui elles présentent toutes les beautés de l'art et de la nature réunies. Leur climat est délicieux et l'on récolte dans leurs bosquets une quantité étonnante d'oranges.

Les jardins d'Isola-Bella s'élèvent en douze terrasses à 120 pieds au-dessus du niveau du lac. Ceux d'Isola-Madre, au dire des botanistes, l'emportent peut-être encore sur ceux d'Isola-Bella. La troisième de ces îles renferme un petit village habité par des familles de pêcheurs. On comprend quelquefois parmi les îles Borromées l'Isola di Canonici di Palanza.

Notre gondole emporte bientôt la troupe buissonnière sur les ondes bleues du lac; adieu villa, palais, bosquets, terrasses, bois d'orangers, de citroniers, belles perspectives!

Puissé-je, sensible, un jour vous revoir !

La connais-tu la terre où l'oranger
Rougit son or dans la sombre verdure ?
Le ciel d'azur y souffle un vent léger ;
Le myrte y croît et le laurier y dure.

La connais-tu ? la connais-tu, dis-moi ?
Mon bien-aimé ! que n'y suis-je avec toi !

Le connais-tu, le palais radieux ?
Dans ses lambris tout resplendit, tout brille.
Les marbres blancs fixent sur moi leurs yeux
Et semblent dire : Hélas ! ma pauvre fille !

Le connais-tu ? le connais-tu, dis-moi ?
Je veux partir — c'est là-bas ! — avec toi !!

L'esquif longe l'Isola-Madre et l'Isola dei Pescatori et l'on est à Palanza.

Ici, comme à Stresa, messieurs les carabiniers royaux de S. M. le roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem nous prient d'exhiber. — Quand cette méthode de tracasser les honnêtes gens et de leur soutirer quatre francs pour chaque exhibition prendra-t-elle fin ? D'un côté, la canaille sait toujours s'arranger pour se passer ou se procurer des passeports en règle ; de l'autre, les gendarmes sont beaucoup moins arrogants vis-à-vis d'elle, et pour cause. Donc, à tous égards, ce n'est plus qu'un impôt prélevé sur les honnêtes gens en voyage.

Palanza, petite ville proprette, fait un commerce assez considérable avec la rive lombarde, et du côté du lac se présente très-bien.

De Palanza à Intra, une petite demi-lieue de marche, entrecoupée de haltes. Villas italiennes à terrasses et colonnades,

ciel d'azur, chaleur tropicale. — Descente à Intra à l'hôtel du Vitello d'Oro; achat de figues, de pêches, de raisins. Visité deux églises, construites dans le style italien, qui donne pour ainsi dire à chaque édifice ce cachet gracieux qui le distingue. Souper italien, lits du même pays aussi larges que longs et hauts en proportion; même agrément du reste qu'à Bellinzone.

Sur ce, bonne nuit!

SEPTIÈME JOURNÉE.

Après avoir déjeuné, ou plutôt fait collation, comme disent les Italiens, visite à une filature dont le propriétaire est Zuricois et ami de M. Otto.

Chemin faisant, longue discussion à propos de la traduction en italien du verbe déjeuner et sur le danger de vouloir italianiser nos mots français.

Un touriste entre dans un petit hôtel, *una locanda*. Le garçon arrive : *Voglio digiunare*, dit notre homme, en se jetant sur le sofa circulaire qui se trouve habituellement dans le vestibule de tout hôtel de catégorie un peu relevée.

Ebahissement du garçon. — *Voglio digiunare!!* répète notre homme. — *Se il signor lo vuole così, bastà*. Et le garçon disparaît.

Au bout d'une demi-heure, vint enfin à passer le propriétaire de l'hôtel.

Comme chacun peut se l'imaginer, notre touriste éprouvait des tiraillements d'estomac assez désagréables; aussi fit-il de vives doléances à l'hôte sur la lenteur du service.

« Mais, Monsieur, le garçon m'a dit que vous aviez l'inten-

tion de *jeûner*; comme nous sommes appelés à voir des originaux de toute espèce, je ne me suis pas autrement préoccupé de cette fantaisie, qui me paraît toutefois bizarre. »

Enfin, le quiproquo s'explique; le malheureux touriste aurait dû dire *fare colazione*.

Réception amicale de la part de M. F., propriétaire de la fabrique, qui nous présente à M^{me} F. et M^{lles} Mina et Bianca F., qui par leur aimable accueil nous firent apprécier d'autant plus leur bonne hospitalité.

La fabrique, vaste construction à quatre étages, occupe environ 400 ouvriers; au rez-de-chaussée existe un atelier de construction, où se fabriquent et se réparent toutes les machines nécessaires à l'établissement, qui possède en outre trois pompes à incendie.

Magnifiques jardins, jets d'eau, parterre émaillé de fleurs aux vives couleurs; aloès d'une taille peu commune et croissant à l'état sauvage. — Collation offerte par les dames de la maison à la gent buissonnière, sous une vigne au feuillage luxurieux, tandis que parvient à nos oreilles, comme dans un rêve, la belle mélodie de l'Alpenhorn, exécutée sur le piano par M^{lle} Mina F.

Touchante attention, qui nous rappelle la patrie absente! Ce n'est qu'à l'étranger que l'on peut apprécier à leur juste valeur ces petites prévenances de la part de compatriotes! Au moment du départ, plus d'un jeune cœur était ému et le souvenir de cette journée, à vingt ans de distance, n'est pas encore effacé.

Ainsi va le monde; on le voit; on ne fait que l'apercevoir pour ainsi dire, et le tourbillon de la destinée vous emporte aux quatre coins de l'univers. Que sont devenus tous ces jeunes cœurs réunis à l'ombre de la vigne de la villa F.? A peine le sort de trois ou quatre d'entre eux m'est-il connu, à l'heure où je trace ces lignes!

Le chemin qui conduit à Intra est des plus romantiques : il côtoie un petit bois ; mille parfums embaument l'air ; une multitude d'insectes bruissent à l'envi autour des buissons en fleurs ; de nombreuses échappées sur le bassin du lac Majeur présentent des tableaux riants et animés ; les montagnes n'offrent point ces formes rudes, ces déchirements qu'on voit dans les Alpes suisses ; le châtaignier, le pâle olivier, la vigne qui s'élève sur les mûriers ou qui s'arrondit en berceau, couvrent les collines et les embellissent par le contraste de différentes teintes de verdure ; plusieurs petites villes, une foule de villages éclatants de blancheur, des édifices remarquables par la légèreté de leurs toits, l'élégance et la variété de leur construction, décorant le bord du lac, un ciel d'azur — tout en un mot — jusqu'au cri strident de la cigale — nous dit que nous touchons enfin le sol de l'Italie.

Il bel paese dove il si suona.

Italia! Italia!

Tout ! Jusqu'aux fainéants qui se chauffent au soleil sur une borne ou accroupis à la porte du *Vitello d'Oro*, se drapant dans leurs guenilles, non sans un certain air de dignité ! — Le peuple préfère les couleurs éclatantes pour ses vêtements, comme en général les habitants des pays du soleil. — Les femmes vieillissent vite, et certaine marchande que nous vîmes à l'angle d'une rue n'était pas faite en particulier pour inspirer une haute idée des beautés italiennes : grosse, grasse et rubiconde ; des cheveux en désordre, mal retenus par une flèche de taille peu commune ; des vêtements de couleur inconnue ; ayant un teint couleur citron sec, un œil crevé et l'autre chassieux, et les poings sur les hanches ; jacassant comme une pie un patois local détestable, ruisselante de sueur, de telle sorte qu'on ne sait plus au juste si le lard qui s'épanouit au soleil sur son échoppe et qu'elle vend concur-

remment avec des figues, des melons, des citrons, du raisin, n'est pas plus ragoûtant qu'elle !

Je vois d'ici plus d'une belle lectrice m'accuser de charger le tableau, et pourtant rien de plus vrai !

Au *Vitello d'Oro*, dîner italien, plus épicé et moins substantiel que notre cuisine suisse ; au dessert, la bourse commune éprouve un accès de générosité, comme dit Monod ; elle paie des sorbets, du café, voire même trois ou quatre flacons d'Asti mousseux !

On n'en revient pas ; néanmoins on accepte, cela va sans dire ; pendant ce temps notre ancienne connaissance *il Verbano* sonne ; on s'embarque et nous voguons de nouveau sur le *lacus Verbanus* des anciens, qui de Magadino à Sesto a quinze à seize lieues de long, est à 600 pieds au-dessus du niveau de la mer, et a, devant Locarno, 3 à 400 pieds de profondeur.

A gauche, sur la hauteur, se détache la fabrique et la villa F., où nous étions le matin ; Samuel agite un mouchoir blanc — que déjà elle disparaît parmi le feuillage d'une colline voisine. Adieu beaux rêves !

Tandis que Mini est en grande conversation avec quelques moinillons, frais et guillerets, coiffés de chapeaux qui rappellent celui de Basile dans « *Il Barbiere di Siviglia* », examinons avec attention, pendant qu'il en est temps, ce magnifique paysage qui s'enfuit à chaque minute.

Du côté du Nord, se présente une charmante échappée sur les cîmes voisines du mont Rose. A l'Est, on aperçoit Laveno, petit fort autrichien, célèbre depuis par les exploits de Garibaldi. Voici tout à l'heure sur un rocher une espèce de petit temple décoré d'une colonnade ; on nous dit qu'il appartient à la villa Prina. La rive occidentale n'offre qu'une série de coteaux parsemés de jolis villages et d'innombrables maisons blanches ; Ronco, Cadivechio, Sasso, Cannero. Sur la rive

orientale, Castello, Porto, Germignaga à l'embouchure de la Tresa. — Luino, vis-à-vis de deux espèces de châteaux à moitié ruinés, qui au moyen-âge servaient de repaire à une bande de malfaiteurs qui infestaient les deux rives du lac. Situés sur deux rochers, ils portent maintenant le nom de Castelli di Cannero et appartiennent à la famille Borromée. Tantôt la vue est resserrée entre les plus étroites limites, tantôt elle embrasse un horizon immense. Une majesté sauvage, jointe aux beautés d'une nature douce et riante, caractérise ce vaste bassin.

Les flancs brisés du Pino et du Canobio semblent fermer le lac, qui prend quelquefois, au-delà de ce détroit, le nom de lac de Locarno et est excessivement poissonneux. Nous voici devant Canobio, situé dans la gorge d'une vallée ; puis se présente Brissago, qui étincelle au soleil. Avant d'arriver à Ronco, la petite île de Brissago. Vis-à-vis, les montagnes sombres et sauvages du Gaborogno s'élèvent rapidement du sein des ondes jusqu'à 6,000 pieds au-dessus de leur surface.

Voici Ascona et l'embouchure de la Maggia, sortant des vallées d'Onsernone et de Centovalli, qui déploient toutes les horreurs d'une nature menaçante et tous les charmes des paysages les plus délicieusement variés.

La partie des rives du lac entre Locarno et Brissago est la plus favorisée par le climat, protégée qu'elle est contre les vents du Nord par les hautes montagnes qui l'avoisinent.

Le printemps y commence en mars ; la première récolte au mois de juin et la seconde, ainsi que la vendange, a lieu en septembre, sur un seul et même sol.

Les figuiers sont si grands qu'ils couvrent de leur ombre des maisons entières.

Là croissent le laurier, l'olivier, le laurier-cerisier, le cyprès et le grenadier.

A Brissago même, les orangers, les citronniers et les plus beaux melons viennent en pleine terre; les haies sont embellies et parfumées par le jasmin, le myrte et le romarin; les flancs escarpés des montagnes sont couverts de châtaigniers; la fougère élancée, le genêt fleuri tapissent les rochers, et les chemins passent sous des berceaux de pampre. — Le bateau dépasse le promontoire formé par les atterrissements de la Maggia; voici tout à l'heure Locarno, qui, vu du lac, présente un aspect imposant que viennent encore augmenter les rochers qui forment le fond du tableau et sur un desquels est situé le couvent de Notre-Dame de la Roche.

L'intérieur de la ville ne répond pas à son aspect extérieur. L'église collégiale est située dans le hameau voisin de Murato. Du reste, petites chapelles sur les collines, clochers blancs et élancés, platanes et peupliers, vignes en berceaux, tout rappelle qu'on est ici à la porte de l'Italie.

Arrivée à Magadino à cinq heures; c'est le moment de reprendre le havresac et de faire à pied les quatre lieues qui nous séparent de Bellinzone. C'est aussi ce qu'on fait; seulement quelques-uns des touristes commencent à trouver que les échantillons de granit rose, de poudingue et de quartz, qui se trouvent dans les sacs, sont terriblement lourds; aussi les jette-t-on pour ne conserver que les cristaux.

L'avant-garde entonne, le reste accompagne, et à nuit noire nous arrivons à l'*Aquila d'Oro*, où la troupe prend ses quartiers, soupe et gagne ses lits, où l'on retrouve le même agrément qu'autrefois.

HUITIÈME JOURNÉE.

On a beau faire toute espèce de propositions insidieuses à la bourse commune aux fins de lui extorquer, sinon des voitures, du moins des véhicules plus modestes pour arriver à Airolo, qui est l'étape de ce jour. Rien n'y fait ; pas même les arguments de Robert Snowden, qui est tenace comme tous les Anglais. Elle est revêche, intraitable ; elle est atteinte du décroît et, au dire de la Faculté, c'est une maladie dont on ne se remet pas.

« Messieurs les touristes, nous dit-elle, les douceurs de l'Italie ont amolli vos sens ; depuis deux jours nous n'avons fait que quatre petites lieues à pied et vous vous plaignez ; faites le compte de vos voies et rentrez en vous-mêmes ! »

A cette véhémence apostrophe, il n'y avait plus à répliquer ; on se met en route ; ce sera une journée chaude et démoralisante ; la tâche du narrateur s'en ressentira ; il y aura des haltes fréquentes et bien des soupirs !

Au bout d'une demi-heure de marche, arrivée au pont de la Moesa, où se bifurquent les routes du Gothard et du Bernardino.

Nous traversons le bourg de Claro, qui fut détruit en grande partie par le Tessin, il y a quelques années. A mi-côte, on distingue, dans une situation des plus romantiques, le couvent de Claro, assis sur une terrasse ombragée de magnifiques châtaigniers. D'ici à Osagna, la route côtoie le Tessin, dévastateur constant et indomptable, qui envahit toujours et ne rend rien qu'un sable stérile. On ne peut même en profiter que pendant une saison pour flotter le bois ; autrefois il était cependant navigable dans sa partie inférieure, mais l'irrégularité de son lit est maintenant tellement vaste

que c'est un labyrinthe de filets d'eau. L'aspect de cette partie de la Lévantine est désolant.

Près de Cresciano, il y a plusieurs jolies chutes ; à droite de la route, près des villages, les vignes sont cultivées en berceaux sous lesquels croît le maïs ainsi que quelques autres légumes. Du reste, de nombreux châtaigniers offrent au voyageur un abri contre les rayons du soleil ; les Brichons et les Vaudois en usent largement ; quand on chemine sur une route poudreuse, au brûlant soleil de midi, n'est-il pas agréable de s'étendre de son long sur le gazon, de boire frais au courant d'un ruisseau argenté qui descend là-bas du rocher ; de savourer quelques poires ou quelques raisins ; c'est là l'avantage des voyages à pied.

Point d'heure fatale pour le départ et l'arrivée ; l'oiseau qui chante, le paysan qui passe avec son attelage rustique, la chaumière délabrée qui s'appuie contre ce rocher qui semble vouloir l'écraser de sa masse, tout a son charme pour l'esprit flânant et errant en liberté !

N'est-il pas amusant de suivre dans ses détails les plus intimes les mystères de cette création sublime du grand Maître de l'univers, qui prend soin de tout ici bas, qui voit tout, entend tout, la complainte du pauvre et les doléances du riche ; qui connaît les besoins des petits et des grands ; pour qui mille ans ne sont qu'un jour ; qui est tout, est présent partout !

Certes si l'incrédulité a des adeptes, c'est dans les villes qu'ils sont ; l'homme des campagnes reconnaît sa main puissante sous mille formes diverses.

Monod suit d'un œil attentif la manœuvre d'un fourmi-lion, qui, blotti au fond de son trou en entonnoir, de couleur grisâtre, et immobile, attend la fourmi ordinaire ou le scarabée inconscient du danger qui s'avance sur le bord de l'abîme ; le fourmi-lion lui jette de la terre, le sol manque sous ses

pieds, que le pauvre scarabée est déjà étreint par les serres de son terrible adversaire.

N'est-ce pas là l'image de ce qui se passe parmi les hommes, où le faible devient la proie du plus fort !

Comme il est pénible, après une halte, de reprendre le havresac ! les épaules sont meurtries, les reins plient, les jambes sont devenues faibles et rien n'est plus démoralisant que d'être à l'arrière-garde !

Il est midi, qu'elle traverse seulement Biasca, à l'entrée du Val Blegno, qui s'ouvre entre deux montagnes et d'où sort une rivière allant se joindre au Tessin ; la plaine devient plus large. — C'est par le Val Blegno que débouchera la ligne du Lukmanier.

Sur la hauteur, Pontirone, hameau habité par des bûcherons, qui exploitent en hiver les forêts du voisinage, souvent au péril de leur vie, car les flancs des montagnes sont tellement abrupts, qu'il semble qu'il n'y a que les oiseaux qui puissent y parvenir. Au moyen d'un glissoir en bois, qu'ils établissent en été au-dessus des torrents, des gorges et d'affreux précipices, avec le talent de véritables ingénieurs, et qui est formé de pièces de bois posées transversalement, ils transportent en hiver d'innombrables pièces de bois, après avoir préalablement versé de l'eau sur le glissoir, qui se revêt de glace et devient, comme disent les Brichons, un *loton*.

En l'an 1512, une partie de la montagne située en face de Pontirone s'écroula, vint couvrir de décombres la vallée de Blegno et obstrua les eaux du torrent, qui forma bientôt un lac, recouvrant une grande partie de la vallée.

Les habitants en avaient pris leur parti, lorsque, deux ans plus tard, en 1514, la digue se rompit, au grand effroi des gens de Biasca, qui virent une montagne mouvante de terre, de pierres, d'arbres et de maisons, venant fondre rapidement

sur leur village. Il était trop tard pour fuir; aussi le torrent emporta-t-il plus de 600 cadavres humains et une quantité de bestiaux, au travers du Val Riviera, que nous venons de traverser et qui a un aspect si désolant, lui alors si frais et recouvert d'une si belle verdure!

Les eaux refoulées du lac Majeur s'élevèrent au-dessus de leurs rives et causèrent encore d'autres malheurs.

Voici encore un village: c'est Poleggio, puis un autre, Bodio.

Les madones dans leurs petites niches blanches et les saints des chapelles semblent avoir pitié de nous. A Bodio, nous espérons trouver le gros de l'armée; on a beau s'informer dans les hôtels de la localité; on n'en trouve pas trace.

Bodio est dans un site fort agréable et jouit après de fortes pluies de la vue de jolies cascades, dont l'une devint, il y a quelques années, un objet de terreur pour les habitants, qui furent pendant plusieurs jours dans des transes terribles. Menacés de tous les côtés, ils ne savaient où fuir; à chaque instant des pierres et des quartiers de rochers roulaient sur le haut du village, en faisant d'affreux dégâts, tandis que l'eau menaçait de détruire le bas.

Entre Bodio et Giornico, on trouve les Sassi-Grossi, énormes blocs de rocher, monuments impérissables et témoins muets de la glorieuse journée de Giornico, en 1478, où 600 Suisses mirent en déroute plus de 15,000 Milanais. On voyait encore autrefois à Giornico une dizaine de canons que les Suisses, au retour de leurs campagnes d'Italie, y avaient laissés.

Ces trophées furent enlevés en 1799 par les Autrichiens, qui y attelèrent les paysans pour les conduire hors du pays.

Giornico, où nous arrivons enfin, est un grand village à 1100 pieds environ au-dessus de la mer, entouré par de magnifiques châtaigniers et divisé en deux parties par le Tessin.

L'église Saint-Nicolas passe pour avoir été un temple païen.

On nous montre dans le même bourg les restes d'un arc-de-triomphe romain et l'église appelée Santa-Maria-di-Castello, qui s'élève, nous dit-on, sur les fondements d'un temple gaulois. Dans le fond, quelques jolies cascades.

Assez d'antiquités, car voici que des éclats de rire, partant de la locanda du *Cervo*, accueillent notre arrivée à Giornico ; le gros de la troupe, qui y est installé depuis trois quarts d'heure, festoie avec du pain et du fromage, arrosés par d'excellent vin rouge. — Qu'il est doux le moment de l'arrivée où, jetant havresac et bâton, calciné par les rayons d'un soleil brûlant, la gorge desséchée par la poussière de la route, vous reposez votre personne sur le modeste banc rouge d'une humble auberge de village et ingurgitez la première gorgée de vin trempé ! Raffinement de bien que ne connaît pas le citadin et que les trésors du riche ne peuvent lui procurer.

Le *Cervo* est au reste une véritable locanda italienne. Le bénitier, le buis bénit, le crucifix garnissent les murs, à côté de gravures grossièrement enluminées et représentant les batailles de l'empire, l'histoire de Geneviève de Brabant ou des saints quelconques : le tout revêtu de cet enduit propre aux auberges et produit par le tabac et les mouches.

L'heure du dîner étant passée depuis longtemps, la faim a disparu ; l'on décide, en conséquence, de pousser ce jour jusqu'à Faido seulement et de souper alors confortablement.

Au sortir de Giornico, la route en corniche monte rapidement suivant le cours du Tessin ; les montagnes se rapprochent subitement ; le Tessin, tout blanchi d'écume, bondit de rochers en rochers avec le bruit du tonnerre, et forme une superbe chute.

Un pont d'une construction hardie franchit d'un seul bond la rivière en fureur et irritée par les obstacles que lui présentent les énormes blocs de granit dont son lit est encombré.

Bientôt la route, soutenue du côté de la rivière par de hauts murs, est taillée dans le roc qui surplombe.

Un second pont en pierre conduit sur l'autre rive et voici Lavigo.

Le paysage devient charmant; pendant une heure de marche, le voyageur traverse une contrée des plus agréables; tantôt ce sont des forêts, des cascades, des groupes de beaux noyers et châtaigniers, parsemés çà et là d'énormes blocs de granit; tantôt c'est le clocher d'une chapelle brillant sur la hauteur, au reflet du soleil couchant; puis enfin les berceaux de vigne supportés par des piliers de bois ou de pierre de six pieds de hauteur à l'ordinaire.

L'église posée là-haut, sur la pointe d'un rocher à pic, dominant la route à une grande hauteur, c'est celle du village de Calonico. La marche est délicieuse; toute la troupe buissonnière chemine ensemble, ce qui ne s'était pas vu de longtemps, aussi la gaieté est revenue et les discussions reprennent de plus belle. L'air est devenu vif, de lourd et embrasé qu'il était; on se rapproche des grandes Alpes; le tintement des clochettes des troupeaux se marie agréablement avec le bruit sourd de la rivière, et les grands châtaigniers, par un soleil couchant de toute beauté, produisent des ombres fantastiques sur le vert des prairies et des pâturages, qui semble passer du vert foncé au jaune, suivant l'éloignement.

En général, le châtaignier a un port majestueux. Les rameaux sont noués, tortueux; son feuillage présente, par cette disposition même, des trouées, des alternatives de tons clairs et de fonds obscurs; son écorce est rugueuse; le commun du public lui préfère peut-être l'orme et l'acacia, soigneusement taillés par le jardinier, qui ombragent nos promenades; les artistes préféreront toujours le châtaignier.

Otez à la Lévantine ses châtaigniers et vous lui ôtez tout son charme.

Halte à Faido et reposons-nous à l'hôtel de l'Angelo. Or ça, cuisinier, marmiton et tourne-broche, remuez casses et casseroles, saignez poules et pigeons, n'oubliez pas le poisson, non plus que les côtelettes et le salami; que la salade soit assaisonnée à point; que le vin soit frais et bon, et qu'on n'omette pas surtout les entremets, le dessert et le potage! C'est la bourse commune qui paie! *Bastà così!*

Voilà l'hôtel en émoi.

En attendant, flânons.

Charmante occupation, quand on est arrivé au terme de sa journée et qu'il vous reste une heure ou deux de crépuscule par une belle soirée d'été.

On a dit que la vie d'un Russe de bonne maison se passait à arriver, et à partir, et que la moitié de la vie d'un Anglais s'écoulait à faire et à défaire ses malles.

Si le fait n'est pas impossible, du moins pour quelques-uns, je le comprends, quant à moi, assez volontiers, pour des gens blasés sur tout et qui comptent sur l'imprévu et les accidents du voyage pour dissiper leur spleen et leur nostalgie. — La succession d'objets variés qui passent sous les yeux en voyage, les divers personnages que l'on rencontre, les accidents inséparables d'une locomotion perpétuelle, les incidents divers qu'elle fait naître, les positions parfois comiques où l'on se trouve, les usages des pays que l'on traverse, le contraste de la simplicité des mœurs rustiques et parfois la vue de la pauvreté, frappent l'opulent touriste qui se pelotonne mollement dans le coin de sa berline de voyage. Ces marmots qui grouillent au soleil, au bord d'une mare où s'ébattent des canards, et qui regardent passer la voiture, ont souvent fait envie à plus d'une noble dame, qui pense à ses enfants chétifs, qu'on élève au milieu de la plume et du coton! Ces enfants du peuple sont pieds nus, mal vêtus, mal nourris, ont les cheveux en désordre, ne sont pas lavés, mais

le Dieu de bonté leur a donné en partage ce qui vaut mieux que tous les biens de ce monde, une santé florissante, qui s'épanouit sur leurs joues roses et rebondies! *Cuique suum!*

Gustave de R. et les Brichons savourent un cigare loin de la vue des supérieurs et furettent tous les coins et recoins de Faido, tandis que Robert Snowden et Monod achèvent de se ruiner en achat de cristaux et autres minéraux.

Mini et Streiff jouent à la *Morra* sur la place avec des jeunes gens de l'endroit, pendant que d'autres ont retrouvé ici le jeu favori des Italiens de la pension, le ballon, que l'on jette en l'air à coups de poignets et qui exige beaucoup d'adresse et de force.

L'angelus tinte et nous rassemble déjà autour de la table, que l'on entend encore les joueurs de *Morra* qui crient à tue-tête : « Uno — tre — cinque — due! »

Souper excellent, chacun retrouve sa verve et des lits-billards. — A demain !

NEUVIÈME JOURNÉE.

Le gai carillon des clochettes des muletiers nous réveille de bonne heure et à six heures du matin nous étions sur la route d'Airolo.

Si la route que nous avons parcourue la veille était grande, celle que nous suivons ce matin l'est encore davantage. Bientôt nous nous engageons dans une gorge effrayante. Le Tessin bondit avec fureur entre les rochers et se précipite de gouffre en gouffre avec un bruit étourdissant, ébranle et humecte la route, qui, devenue plus étroite, semble s'avancer

avec crainte au-dessus de l'élément en furie. La rivière occupe tout l'espace existant; la route est presque partout construite sur des voûtes suspendues au-dessus de l'abîme et accolée aux énormes rochers qui la dominent et dont elle suit toutes les anfractuosités.

Lorsque cet appui lui manque, ce qui arrive par trois fois, un pont hardi la transporte sur l'autre rive. Les parois de rochers qui surplombent, paraissent s'élever jusqu'aux nues et laissent à peine entrevoir le ciel. Cette gorge, c'est celle du Platifer. Les rochers sont de couleur jaunâtre et très-friables. Somme toute, par les belles chutes que fait le Tessin dans ce défilé, et par l'horreur sauvage de ce ravin, c'est un des endroits les plus remarquables que nous ayons rencontrés jusqu'ici. Dans la Via-Mala, le Rhin mugit à une grande profondeur au-dessous du voyageur, tandis qu'ici la profondeur est bien moindre et le bruit de la rivière l'étourdit et lui ôte, pour ainsi dire, le sentiment de la parole.

Au débouché du dernier pont, la route passe sous un vaste portail de rochers, au-delà duquel se trouve le village de Dazio-grande, à 2,800 pieds au-dessus de la mer. A droite, une belle cascade.

La route continue à être des plus intéressantes, et au bout de deux heures environ nous parvenons au défilé de Stalvedro, dominé à gauche par la tour du roi Didier, débris de l'architecture lombarde du VII^e siècle et qui porte encore dans le pays le nom de *Casa dei Pagani*. Le défilé pittoresque de Stalvedro fut en 1799 le théâtre d'un combat acharné entre Français et Russes, les premiers, au nombre de 600, et les seconds de 3000. Du reste, les galeries où passe la route semblent se prêter admirablement à la défense.

Au-delà du défilé s'ouvre le Val Canaria, fréquenté d'ordinaire par les géologues, et qui vient aboutir à Airolo, dont l'altitude est de 3,600 pieds.

Comme on ne dînera pas aujourd'hui, il faut déjeuner à la fourchette à Airolo, à l'hôtel de *La Poste*, car le Saint-Gothard avec ses nombreux zig-zags se dresse devant nous et il s'agit de prendre des forces pour l'ascension.

Depuis Airolo, on peut faire plusieurs jolies excursions, soit à Haut-Châtillon, par les Nüffenen, en suivant le Val Bedretto, soit aux magnifiques chutes de la Tosa, soit à Dissentis, par le Val Piora, soit encore à Andermatt, par le Val Canaria et l'Unteralp. Le passage du Saint-Gothard est connu dès l'an 569 de l'ère chrétienne et fut ouvert pour les chevaux deux siècles plus tard. Le célèbre passage connu sous le nom de Trou-d'Uri fut percé au XVII^e siècle; déjà à cette époque plus de 15,000 personnes utilisaient cette voie de communication. Le point culminant est élevé de 6,650 pieds. Entre Altorf et Bellinzone, on compte vingt à vingt-quatre ponts en pierre. La route, du reste, très-bien entretenue, a presque partout une largeur de vingt pieds et est protégée contre les eaux par de nombreux aqueducs. Elle a été achevée complètement en quatre ans, de 1828 à 1832. Les ingénieurs n'ont pas eu besoin de pratiquer des galeries dans le roc, comme au Simplon et au Splügen. Pendant l'hiver, la neige atteint parfois, dans les fonds, une hauteur de 40 à 50 pieds et presque chaque année des avalanches causent quelques victimes. On se sert en hiver, pour le transport des voyageurs, de petits traîneaux, à une ou deux places tout au plus. Près de la seconde maison de refuge, l'on jouit d'une vue magnifique sur la fraîche vallée d'Airolo. C'est surtout pour le voyageur qui vient de traverser le célèbre Val Tremola que le contraste est frappant, car il laisse derrière lui une véritable scène de désolation où l'on ne passe en hiver qu'en tremblant. C'est en effet l'endroit de la montagne le plus exposé aux avalanches. D'ordinaire, en suivant la route, on met trois heures d'Airolo jusqu'à l'hospice, mais grâce

aux nombreuses spéculations et abréviations que nous fîmes, nous y parvînmes en deux heures et demie.

Les spéculations ne réussissent cependant pas toujours, même en voyage ; témoin celle qui nous conduit au bord d'un torrent qui nous barrait la route bel et bien. Que faire ? Retourner sur nos pas, c'était perdre trois quarts d'heure pour gagner le pont.

A la guerre comme à la guerre, dit M. Himmel, et crac, le voilà dans l'eau jusqu'aux genoux et toute la troupe de faire de même. Ce petit bain forcé ranime nos forces et tout à l'heure, à l'hospice, nous changeons de linge et de chaussure, avant de faire une buvette, comme dit Samuel Stoll.

Suffisamment séchés et restaurés, examinons ce célèbre plateau du Saint-Gothard.

On parle souvent du Saint-Gothard qu'on ne voit jamais. Ce n'est point en effet une montagne isolée, mais on comprend sous le nom de Saint-Gothard une réunion de hautes montagnes situées entre les cantons du Tessin, des Grisons, d'Uri et du Valais, d'une hauteur moyenne de 9 à 10,000 pieds ; c'est ce que les Allemands appellent *Knotenpunkt* (nœud), et les Français un massif. Aucun passage n'est plus digne de l'admiration du naturaliste que celui-ci, et nulle part ailleurs, dans les Alpes, on ne trouve un nombre aussi prodigieux de fossiles et de cristaux que sur le Saint-Gothard.

Quatre courants d'eau, le Rhin, le Tessin, le Rhône et la Reuss, prennent leur source dans ce massif et vont rouler leurs eaux vers la Méditerranée ou la mer du Nord. Le massif du Saint-Gothard est extrêmement remarquable en outre par sa situation centrale entre le Mont-Rose au Sud-Ouest et l'Ortlès sur la frontière du Tyrol à l'Est.

La chaîne des Alpes traverse ce massif par le Gallenstock, la Furca, le Mouthorn, le Fieudo et le Peterstock, jusqu'au Lukmanier.

Ce vaste plateau renferme environ une trentaine de petits lacs de grandeur diverse et des flancs du massif s'avancent huit glaciers.

Le vallon nu et sauvage où se trouve l'hospice forme un bassin d'environ une lieue de long, s'étendant du Sud au Nord, qui est entouré de toutes parts de pics d'une grande hauteur.

Ce ne sont, pour ainsi dire, que rochers gigantesques et squelettes de montagnes escarpées tombant en ruines.

A l'extrémité du lac qui borde la route, se trouve le nouvel hospice. A quelque distance, on aperçoit les ruines de l'ancien, où tant de milliers de voyageurs ont été recueillis et hébergés gratuitement. Sa destination semblait devoir le recommander à la bienveillance de tout le monde, mais il n'en fut pas ainsi. Les marches et contre-marches des Russes de Souvarow, des Français de Lecourbe, auxquels se joignirent encore les Autrichiens, causèrent aux bâtiments de fâcheuses détériorations.

Un détachement de Français passa l'hiver de 1799 à 1800 dans l'hospice et acheva la destruction de l'édifice. Les fenêtres, les contrevents, les portes, les planches, les poutres et la charpente même disparurent successivement. Tout leur était bon pour se chauffer.

L'idée première de la construction d'un hospice sur le Saint-Gothard revient à un abbé de Dissentis, de qui relevait cette contrée. Il fit même construire une petite chapelle, dédiée à saint Gothard, presque au sommet du passage.

La descente sur Hospital se fit gaiement. L'œil était réjoui à l'aspect de ces jolies nappes d'eau reflétant les rochers moussus de leur entourage, où s'épanouissent les plus belles espèces de gentiane des Alpes. Une multitude de filets d'eau, au cours irrégulier, serpentent dans toutes les directions. Bientôt la route devient monotone et ce n'est guère qu'au

bout d'une heure et demie que l'on atteint Hospital, dont l'antique tour domine la vallée et passe, à tort ou à raison, pour être un souvenir des Lombards du sixième siècle.

Hospital, situé dans la vallée d'Urseren, au pied du Hühner-Ecke et au confluent des deux sources de la Reuss, offre un certain aspect de vie, grâce à la route du Saint-Gothard. Du reste, rien de plus nu que la partie de la vallée où il est situé. Pas un arbre, pas un buisson ne vient en interrompre la monotonie.

Le fond de la vallée est recouvert d'un tapis de verdure et l'on en est réduit à se demander quel combustible emploient les habitants du pays.

La Reuss roule tranquillement ses ondes dans le fond de la vallée, avant d'aller se perdre dans l'affreuse gorge où se trouve le pont du Diable, qui la ferme au Nord.

A gauche commence la route de la Furca par Realp.

On est souvent tenté de se demander comment les énormes masses de neige qui recouvrent les hautes vallées du versant septentrional des Alpes peuvent se dissoudre assez rapidement pour faire place à la nouvelle végétation.

Les habitants du pays vous apprennent bientôt que le föhn, ce vent brûlant qui arrive des déserts du Sahara, fond et dissipe, parfois en vingt-quatre heures, des masses de neige considérables. La végétation se développe alors étonnamment et c'est à l'action de ce phénomène que les habitants de ces contrées sauvages doivent de pouvoir faire leurs récoltes de fourrage peu après les habitants de la plaine.

A côté de cette action bienfaisante, le föhn cause parfois des désastres terribles dans les vallées des Alpes; il déracine de gros arbres, provoque des avalanches, enlève même la toiture des maisons; aussi prend-on alors des précautions

inusitées ailleurs ; des règlements de police, fort sévères, interdisent de couler des lessives, de cuire au four, et même, dans certains endroits, d'allumer du feu sous quelque prétexte que ce soit.

A Hospital on voit, dans la vitrine d'un boulanger, des petits pains de son qui semblent sortir du four. — Comment résister ? L'air du soir est rude et l'estomac n'est pas trop chargé par le dîner que nous n'avons pas fait. Les riches prêtent aux pauvres. Débauche générale de petits pains de son.

Il paraît que le temps de la fenaison est là ; de tous côtés arrivent des charrettes de foin, assez longues et montées sur deux roues ; l'homme dans la limonière et la femme derrière. — L'on pense à la gaie chansonnette du porteur d'eau :

*Cent sous, cent sous, pour monter notre ménage,
Cent sous ! cent sous ! femme ! Comment ferons-nous ?*

De temps en temps un troupeau de chèvres, portant fièrement leur impériale et gambadant folâtement sur la route, regagne ses pénates, tandis que le son rustique de l'Alpenhorn, ou d'une espèce de long cornet fait avec de l'écorce d'arbre, le rappelle au village.

A Andermatt, on serre la main du paysan avec lequel nous avons fait route depuis l'hospice et qui nous a donné tant d'utiles renseignements. Halte à la *Couronne*, où la troupe prend ses quartiers pour la nuit.

On s'aperçoit qu'on est sur une route fréquentée ; dans une vaste salle à manger sont attablés des touristes de toute nation ; des sommeliers frisés et pommadés, la serviette sous le bras, vont et viennent comme les petits pois dans le pot-au-feu.

Enfin, la soupe arrive. A vos postes ! Au dessert, Snowden se fait présenter à des touristes uï-uï.

DIXIÈME JOURNÉE.

Ce matin, le ciel est pur et l'air vif. Nous quittons Andermatt, chef-lieu de la vallée d'Urseren, à environ 4,500 pieds au-dessus de la mer, et protégé contre les avalanches du côté du Sud-Est par une forêt de sapins, plantée en triangle, à laquelle il est défendu de couper un arbre sous peine d'avoir la main tranchée.

En 1799, cette localité eut beaucoup à souffrir par le passage des armées belligérantes ; mais maintenant, grâce au trafic de la route du Saint-Gothard et à l'élève du bétail, elle a un air de prospérité dont font foi ses maisons blanches si propres.

Au bout de vingt minutes, on se trouve au célèbre Trou-d'Uri, qui traverse le Teufelsberg sur une longueur de 70 à 80 pas.

Au milieu de la galerie est une ouverture qui l'éclaire faiblement, par où l'on peut voir la crevasse dans laquelle la Reuss se précipite, et se faire ainsi une idée de l'ancien passage qui, jusqu'en 1807, ne s'effectuait qu'au moyen d'un pont suspendu par des chaînes de fer scellées dans le rocher, et qui était extraordinairement dangereux.

Rien n'est plus curieux pour le voyageur quittant la riante vallée d'Andermatt, que le contraste avec les horreurs sauvages qui l'attendent au-delà de ce passage. Il entre en effet dans la vallée des Schöllenen, et le portail et le pont du Diable, qui en forment l'entrée, sont dignes des scènes grandioses dont la nature a été si prodigue en cet endroit.

Le pont du Diable, que nous traversons tout à l'heure, est jeté hardiment au-dessus d'un abîme de plus de cent pieds, où la Reuss forme une magnifique chute, couvrant sans cesse

le voyageur d'une fine poussière d'eau. Tout à côté est l'ancien pont du Diable, maintenant délaissé et tombant en ruines ; des deux côtés, les rochers sont à pic, et on peut dire que cette scène, dans son ensemble, est une des plus sublimes, des plus effrayantes et des plus extraordinaires que l'on puisse voir dans les montagnes de la Suisse. Les rugissements de la Reuss tonnante ébranlent sans cesse ces lieux et un vent impétueux ne laisse pas que d'être désagréable au voyageur.

Les cîmes gigantesques du Titlis et du Mütnerhorn, près de la Furca, se perdent dans l'azur du ciel, tandis que l'on aperçoit encore une petite échappée verte sur la gracieuse vallée d'Andermatt.

D'ici à Göschenen, le voyageur se trouve dans la gorge affreuse et glacée des Schöllenen, empire du néant et du silence ; enfermé entre deux énormes parois de granit séparées seulement par le lit de la rivière et la route ; nul buisson n'y repose la vue fatiguée par la teinte grisâtre et monotone du granit. — Tout est désert ; aucun chalet ; nul sapin ne balance sa tête au-dessus de l'abîme ; la Reuss règne en maître dans ces lieux, tonne, mugit et bondit avec une violence incroyable de rochers en rochers... En un mot, c'est l'image de la destruction et du chaos, dans sa nudité la plus complète. Ça et là quelques croix de bois indiquent la place où l'avalanche a fait une victime, et l'on a hâte de sortir de cette triste solitude. Ce ne fut qu'à Göschenen, où nous nous arrêta mes pour déjeuner, que les diverses impressions se firent jour.

Tout en savourant le lait écumant, chacun décrit, cite et cherche à fixer dans sa mémoire quelque coin du magnifique tableau que vient de nous offrir la nature. On ne sait véritablement ce qu'il faut le plus admirer, ou de la puissance du Créateur, qui a présidé à la formation de ce chaos, ou de la

volonté tenace et énergique de l'homme, qui a su se frayer un passage où la nature semblait lui en refuser un et qui a réussi à en faire un des plus beaux ornements de la Suisse.

Voici même Robert qui prétend avoir vu l'empreinte des griffes de Satan sur l'énorme pierre qui se trouve près du village où nous déjeunons.

Ici, un petit bout de légende relative à cette fameuse pierre du Diable.

On prétend que, lorsque l'ancien pont n'existait pas encore, la commune de Göschenen, ne trouvant point d'architecte assez hardi pour se charger de cette construction, résolut, sur la proposition d'un de ses membres, voué, à ce qu'il paraît, à la magie, de s'adresser à Messire Satan, qui s'engagea en effet à construire le pont à l'endroit indiqué, à condition qu'on lui abandonnerait la première âme qui passerait sur le pont.

En effet, le pont fut achevé en une nuit ; Satan attendait patiemment sa récompense ; mais, comme on peut bien se l'imaginer, aucun habitant du village n'était curieux de traverser le pont le premier. Le conseil s'assemble ; un des plus malins dit alors : « Nous avons bien abandonné à Satan la » première âme qui passerait sur le pont, seulement le mar- » ché ne stipule pas qu'il faille nécessairement que cela soit » celle d'un chrétien ; je propose en conséquence de faire tra- » verser le pont à un caniche, auquel nous attacherons, pour » l'effrayer, une poêle à la queue. » L'avis fut goûté et le programme exécuté de point en point ; seulement Satan, voyant qu'il était dupe de la ruse des habitants de Göschenen, saisit un énorme bloc de rocher pour détruire l'ouvrage qu'il avait fait. — Heureusement une bonne vieille, qui rencontra le prince des ténèbres aux pieds fourchus et chargé de son énorme fardeau, en conçut une telle peur qu'elle fit pieusement, à deux reprises, le signe de la croix. Satan, épouvanté

à son tour, jeta là la pierre, qui porte encore de nos jours le nom de pierre du Diable.

La vallée latérale qui s'ouvre à Göschenen offre un magnifique coup d'œil sur les arêtes de glace entre le Gallenstock et le Sustenhorn, sur le revers duquel se trouve le glacier des pierres (Steingletscher).

Plus loin, une bonne vieille réclame le péage : un demi-batz par tête ; évidemment, l'impôt direct doit avoir pris naissance par ici. — Un pont conduit sur la rive droite ; un autre, près de Wattingen, vous reconduit sur la rive gauche ; près de là une fort belle chute. Tout à l'heure nous voici à Wasen, petit village de 500 à 600 habitants, à l'entrée de la vallée de Mayen, par où débouche le passage du Susten, qui conduit par le Gadmenthal dans l'Oberland bernois.

Bientôt voici le Saut-du-Moine, où la tradition veut qu'un moine, enlevant une jeune fille dans ses bras, y ait franchi la Reuss d'un saut. Aujourd'hui un pont, aussi élégant que solide, d'une seule arche de 90 pieds, permet au touriste de contempler les sites magnifiques qui s'offrent à lui des deux côtés, ainsi que la rivière tourbillonnant dans le fond, dans une fente de rocher.

La route côtoie les flancs de l'énorme pyramide du Bristenstock ; encore deux ponts et deux belles cascades et voici Amsteg, où commence la vallée de Madéran, si riche en beautés pittoresques et qui s'étend jusqu'au Tödi du côté de l'Est.

Pendant que l'on apprête les truites qui figureront à notre dîner, quelques détails sur le canton d'Uri, que nous traversons dans sa plus grande longueur, ne seront pas hors de propos.

D'énormes montagnes, de profondes vallées, un chaos de gorges, une surface recouverte en grande partie de glace et

de neige, font concevoir que sa population, relativement à l'étendue du territoire, soit la plus petite des cantons qui composent la confédération. Elle n'atteint pas, en effet, 300 âmes par lieue carrée, ce qui n'est pas étonnant, si l'on réfléchit que le Saint-Gothard et ses diverses ramifications occupent presque toute l'étendue du canton, dont la partie fertile ne sert, pour ainsi dire, qu'à l'élève du bétail.

Par l'acte de médiation, le canton d'Uri a perdu la Léventine. La seule rivière est la Reuss, mais chaque ravin, chaque gorge, a son filet d'eau, torrent fougueux au printemps à l'apparition du föhn.

Les mœurs du peuple, principalement de la partie montagnaise, sont simples, et ses croyances religieuses profondément enracinées; aussi éprouve-t-il peu de besoins. Les grandes questions intéressant le pays se discutent encore de nos jours par le peuple tout entier, réuni en comices (*landsgemeinde*). Comme on le voit, c'est de la démocratie pure et non représentative.

La partie du lac des Quatre-Cantons qui lui appartient, et qui est la plus pittoresque, est célèbre par les souvenirs qui s'y rattachent, et s'appelle parfois lac d'Uri. Le canton d'Uri eut énormément à souffrir par l'invasion des armées étrangères qui choisirent, en 1799 et 1800, notre patrie pour théâtre de leurs exploits. Le pillage, l'incendie et des réquisitions de toute espèce mirent le comble à la détresse, et l'on comptait par milliers les familles réduites à la misère.

Décidément, la table est parfaite à l'hôtel de l'*Etoile*, à Amsteg, et Monod, qui admirait tout à l'heure les truites noirâtres, tachetées de rouge, qui s'ébattaient dans le vivier, trouve que, toute réflexion faite, elles font encore mieux dans un plat, nageant, la queue recoquillée, dans une belle sauce aux câpres.

C'est aujourd'hui dimanche ; aussi le trésorier éprouve-t-il un de ces accès de générosité malheureusement trop rares. — Au dessert, il offre le vin d'Asti et la tasse, aux applaudissements de son auditoire, qui est encore plus réjoui lorsqu'on lui annonce que, pour s'embarquer à temps à Fluelen, il faut prendre des voitures.

Des cochers de retour se trouvent à point nommé ; mais leurs prétentions sont exorbitantes et la bourse commune résiste de son mieux.

Laissons-les aux prises et faisons un bout de toilette en attendant, car ce n'est pas de luxe.

Les sacs ont imprimé au dos de nos paletots de larges taches noirâtres ; les glissades sur l'herbe ont agréablement nuancé certaine partie des pantalons de triège, qui offrent bien aussi çà et là des solutions de continuité et dont le bas est devenu de couleur inconnue. Les chapeaux ont pris des formes indescriptibles ; les souliers, à force d'être mouillés et graissés, au lieu d'être cirés, ont repris tout à la douce la teinte rougeâtre du cuir. — Bref, on a fort à faire pour se donner un air tant soit peu présentable. On y parvient néanmoins, sauf Samuel, qui s'informe s'il n'y a pas de perruquier pour donner un coup de fer à ses frisons. « C'est dommage, nous dit-il, on ne sait pas où le culte bien compris du coup de fer, des frisons, de la pommade et du cosmétique peut conduire ! Une miss quelconque, une princesse russe même, peut parfois jeter les yeux sur vous. »

Espérons que sa théorie lui aura enfin fait trouver une princesse russe ou du moins une infante de première classe.

Les Brichons, qui sont prêts les premiers, tout en regardant atteler, se distraient en regardant les fidèles qui vont aux vêpres, tout endimanchés.

Le costume des femmes surtout, avec leur jupon rouge dépassant la robe bleue ou noire, le tablier de cotonne, de

larges bonnets en tulle noir, aux ailes de papillon formidables, de longues tresses pendantes, traversées par une flèche en métal, un chaîne d'argent autour du cou, est intéressant.

Une petite surtout, qui s'avance coquette et mignonne, toute parée de ses atours, sous le grand noyer là-bas, semble intéresser vivement notre ami Gustave de R. Il rêve encore, que les chevaux nous emportent déjà sur la route d'Altorf.

—
Ici les rêves et les illusions font place à d'autres sentiments plus nobles et plus relevés. On touche au sol natal de la liberté, où la grande épopée de 1307 se déroula.

Voici les ruines du fameux château de Zwinguri, que le tyran Gessler faisait construire pour mâter ses vassaux. — Voici la place de la landsgemeinde. Voilà, de ce côté de la Reuss, le clocher d'Attinghausen, où demeurerait Walther Fürst; de l'autre, voilà Burglen, où naquit Guillaume Tell; voici le torrent de Schechen, où il trouva la mort dans les flots en 1354, en sauvant un enfant de la fureur des eaux, à l'âge de 80 ans. Voilà la chapelle bâtie sur l'emplacement même de la maison qu'il habitait!

Voici Altorf! Halte!

—
On foule ce sol sacré de la liberté; le cœur bat plus vite. Les souvenirs se pressent. Voici la tour qui fut bâtie sur l'emplacement où Walter, le fils de Tell, était placé lorsque le père abattit la pomme; sur la surface extérieure des murailles son histoire est peinte. Voici l'hôtel du gouvernement, où l'on peut voir le portrait du libérateur de la patrie, fait de son vivant. Voici la fontaine construite sur l'emplacement où l'archer de Burglen visa le but fatal, où le cœur du père dut faire place à l'habileté de l'arbalétrier; où Tell dit fièrement à Gessler que la seconde flèche lui était destinée, au cas où la première eût manqué son but. — Voici la place où

était le chapeau au haut de la perche, où le héros refusa de s'abaisser devant l'emblème du despotisme!

Sceptiques docteurs de la Germanie, n'espérez pas profaner nos souvenirs historiques par vos élucubrations! — Nouveaux Thomas, venez, voyez et sentez! — Si votre cœur reste froid et impassible, continuez à vous perdre dans les nuages de vos dissertations; disputez, discutez, écrivez sur l'âge et la formation du monde; fumez votre pipe, buvez même de la bière si cela vous fait plaisir; délectez vos oreilles aux sons des douces mélodies de Schubert, de Weber et de Beethoven; chantez même le refrain de Arndt:

Was ist des Deutschen Vaterland?

mais de grâce, au nom du ciel, n'alambiquez pas, ne souillez pas des souvenirs qui nous sont chers, qui vivent dans le cœur de chaque citoyen, qui ne sont pas écrits dans les livres (la littérature ne florissant pas alors comme de nos jours), *mais qui subsistent par les monuments qui sont encore là, après cinq siècles*, les témoins muets, mais indéniables des hauts faits du fondateur de la liberté helvétique.

N'oubliez pas que l'un des plus illustres enfants de l'Allemagne en a fait une de ses pièces les mieux senties et a mérité la reconnaissance de toute la Suisse, ce dont vous pouvez vous convaincre en naviguant devant le Mythenstein, où se trouve cette inscription, en lettres dorées colossales, simple et touchante:

*Dem Sänger Tell's, Friderich von Schiller,
die Schweizer Ur-Cantone 1859.*

A Fluelen, le vapeur *Saint-Gothard* nous prend à bord.

Recueillons-nous un instant loin de la foule et laissons l'esprit errer en liberté et se reporter à ce qui se passait en ces lieux il y a tantôt cinq siècles et demi. La soirée est superbe, l'air tiède; les flancs abrupts de l'Axenbergl et les der-

nières ramifications de l'Urirothstock viennent se perdre brusquement dans les flots verdâtres....

Or, en 1307, le bateau seigneurial d'Uri naviguait aussi ici; à bord étaient Gessler et Tell, chargé de fers à cause de la réponse hardie qu'il avait faite au tyran. — Le föhn se déchaîne, le lac devient terrible, les flots menacent de fracasser l'embarcation contre les rochers; les rameurs déclarent au tyran qu'ils n'ont plus d'espoir qu'en l'adresse du prisonnier, aussi habile nautonnier qu'adroit arbalétrier.

Gessler fait délivrer Tell de ses chaînes et ce dernier prend le gouvernail....

Ici, à cet endroit, au pied de l'Axenbergl, où le rocher offre une plateforme au bord de l'eau, Tell saisit son arbalète, saute à terre et repousse d'un pied ferme l'esquif du tyran, qui, éperdu, devient le jouet des flots. Tell l'attend à son retour au chemin creux de Küssnacht; là son bras ne tremble pas et sa flèche atteint au cœur l'infâme oppresseur, qui rend l'âme en murmurant :

« C'est la flèche de Tell ! »

L'aurore de la liberté commence à poindre.

Depuis lors, cet endroit a toujours porté le nom de Tell's-platte, et trente et un ans après la mort du héros, ses compatriotes érigèrent en ce lieu la chapelle qui y subsiste encore.

L'an 1388, le vendredi après l'Ascension, on célébra pour la première fois la fête du libérateur et il se trouva parmi les assistants cent quatorze personnes qui l'avaient connu.

—
Quelle est cette prairie solitaire, là-bas, ombragée d'arbres, au pied des rochers du Seelisberg, et qui s'étend jusqu'au lac ? Un chalet l'embellit et trois sources l'arrosent.

C'est la première fois que je la vois, mais le cœur ne s'y trompe pas; cette solitude, cet entourage imposant, ces gla-

ciers là-haut, ces rochers escarpés, ce lac sévère et silencieux, c'est bien là le sol sacré de la patrie, c'est le berceau de l'indépendance helvétique, c'est le but de la jeunesse suisse en vacance, c'est le phare de la liberté, c'est le Grütli!

Chapeau bas!

Il est amis, une terre sacrée,
Où tous ses fils veulent au moins mourir,
Du haut des monts dont elle est entourée,
Lequel de nous la vit sans s'attendrir?
Cîmes qu'argente une neige durcie,
Rocs dans les airs dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie, Helvétie!
C'est toi, c'est toi, que nous aimons toujours.

La liberté depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent les sapins.
Là, sa voix forte éclate et s'associe
Avec la foudre et ses roulements sourds.
A cette voix, Helvétie! Helvétie!
Nous répondrons, nous qui t'aimons toujours.

Or la nuit du 17 novembre 1307, que se passait-il en ces lieux? Mon cœur et mon âme, aidez-moi de vos souvenirs, guidez ma plume, faites vibrer la fibre patriotique de mes jeunes lecteurs et racontez-leur la douce vision que j'entrevis :

« La nuit est calme; la lune argente les flots du lac et fait scintiller les glaciers, le génie de la Liberté plane dans les airs.

» De hautes montagnes projettent leur ombre sur le lac. Deux heures sonnent à Seelisberg, et dans le lointain, du

côté de Schwytz, le tintement argentin de la cloche d'une chapelle traverse l'espace et parvient en murmurant à mes oreilles.

» Le long des rochers, qui descend là-bas au moyen de cordes et d'échelles ?

» C'est Melchtal et dix hommes d'Unterwald.

» Ils sont les premiers au rendez-vous.

» Un feu brille. — Un canot aborde.

» Voici Stauffacher et dix hommes de Schwytz.

» En voici d'autres encore, naviguant sur le lac : C'est le vénérable Walther Fürst et les gens d'Uri, aussi au nombre de dix.

» Ils se rangent en cercle autour du feu. »

Walther Fürst. — « Chers et fidèles confédérés ! Nous sommes donc obligés de nous réunir de nuit, comme des malfaiteurs ! Nos droits sont évidents et cette terre est l'héritage que nous ont laissé nos pères ! Vous savez tous à quel désespoir les tyrans nous ont réduits ! — Toi, Melchtal, le Landenberger a fait crever les yeux à ton vieux père ! — Toi, Stauffacher, le Gessler ne te trouve pas digne de posséder une maison ! — Vous savez tous le sort que réservait à l'épouse de Baumgartner le Wolfenschiess ; — nous autres d'Uri, nous savons ce que nous vaudra la construction de Zwinguri. Un tel état de choses ne peut durer ! Nous sommes tous menacés dans nos biens, notre honneur et notre liberté !

Plutôt mille morts qu'un esclavage pareil !

» Alors Melchthal, Walther Fürst et Stauffacher s'avancèrent, et ces trois têtes vénérables levèrent la droite vers le ciel étoilé, et à la face du Dieu tout-puissant, du Dieu des rois et des paysans, firent le serment solennel, au nom de leurs compatriotes :

» *De vivre et de mourir pour maintenir avec toute*

fidélité les droits du peuple opprimé — de faire tout de concert — de ne point souffrir d'injustice, mais aussi de n'en point faire — de respecter la propriété des comtes de Habsbourg, mais de les empêcher de nuire au peuple et à ses droits. »

Ils étaient là tous trois ! A travers les nuages,
La lune révélait sur leurs mâles visages
D'un héroïque espoir les présages vainqueurs !
Sous leurs habits grossiers battaient de nobles cœurs.
Un serment généreux sort de leurs bouches pures.
Et l'écho menaçant, par l'écho répété,
Redit de monts en monts avec de sourds murmures :
Liberté ! Liberté !

Liberté, c'est ton jour ; ce sol est ton empire ;
Là, nulle ambition sous tes traits ne conspire :
D'un peuple pauvre et fier, toi seule armes les mains :
Sur ces pics sourcilleux, vierges de pas humains,
L'aigle au vol indompté semble te rendre hommage,
Le bleu miroir des lacs réfléchir ta beauté,
Et le bruit des torrents dire à l'écho sauvage :
Liberté ! Liberté !

« Leurs trente compagnons levèrent aussi leurs mains au ciel et firent le même serment.

» La nuit du 1^{er} janvier 1308 fut fixée comme moment d'agir.

» Puis tout disparaît. »

« Et je vis aussi la nuit du 1^{er} janvier 1308, les feux de joie briller sur les montagnes, le peuple se ruer sur les châteaux des tyrans, les raser, et d'abondantes actions de grâces s'élever au Tout-Puissant. La Suisse était fondée et l'ange de la liberté déployait ses grandes ailes blanches. »

Et les échos du voisinage redisent encore de nos jours. Liberté! Liberté!

Comme pour clore dignement cette belle journée, notre débarquement à Brunnen se fit par la plus magnifique incandescence des Alpes dont j'aie souvenir. Les deux Mythen surtout, aux formes pyramidales, semblent être deux volcans enflammés, de la base au sommet, tandis que les glaciers de l'Urirothstock sont d'un rose tendre superbe et que les sombres montagnes d'une altitude moindre, revêtent des teintes violacées, venant se refléter dans les ondes paisibles du lac des Waldstetten.

Ceux de nos lecteurs qui ont été témoins de cette incandescence des Alpes (*Alpenglühen* des Allemands), dont on est quelquefois favorisé à Berne et encore mieux à Neuchâtel ou à Chaumont, pourront se faire une idée de la splendeur déployée par la nature ce soir-là.

A l'hôtel du *Cerf*, à Brunnen, on loge à pied et à cheval; ce sera notre gîte pour ce soir; les conversations se prolongeront encore longtemps après souper, sur la galerie de bois de l'hôtel. Ce calme de la nature, ces sites grandioses, ce lac si beau, donnent envie à plus d'un de venir planter sa tente sur ces bords hospitaliers.

Lamentable histoire du touriste Robert, qui, pendant la nuit, est obligé de se rendre à certain endroit, décoré par les Anglais du nom de « Closet » et par les Viennois de « Retirade ». La porte est à secret, de sorte qu'il est pris comme dans une souricière. Il tape, et taperait encore, si le portier, attiré par ce vacarme, ne fût venu le délivrer de la position embarrassante et peu odoriférante où il se trouvait. Triste et confus, il regagne sa chambre, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

ONZIÈME JOURNÉE.

La marche de ce matin est délicieuse ; les cailles et les pinsons saluent les premiers rayons du soleil, que nous sommes déjà sur la route de Schwytz, qui parcourt de riantes prairies et côtoie les bords d'une rivière qu'on traverse à Ibach, au coude qu'elle fait en sortant du Muotta-Thal, la vallée la plus pittoresque du canton de Schwytz et que la retraite de Souvarow, en 1799, par le Klönthal, a illustrée à jamais.

L'aspect que présente Schwytz est très-séduisant et tout y respire un air d'ordre et de propreté. Les maisons sont groupées d'une manière pittoresque et entourées de jardins ; le tout est couronné par le couvent des Jésuites (actuellement un collège) et par l'église de Saint-Martin, que l'on dit être une des plus belles de la Suisse. Dans le cimetière reposent les dépouilles du brave Aloïs Reding, qui défendit, avec plus de vaillance que de bonheur, son pays contre l'invasion des Français en 1798 à Rothenthurm et à la Schindellegi, et qui fit voir alors que, pas plus qu'auparavant, les Suisses n'ont coutume de compter le nombre de leurs ennemis.

De Schwytz à Seewen, la route passe au milieu de vergers garnis d'arbres fruitiers. Les bains ferrugineux de Seewen, où nous déjeunerons tout à l'heure, sont un véritable nid de verdure, et doivent être une délicieuse retraite pendant les chaleurs de la canicule.

Un déjeuner matinal, après une légère course, a bien un certain petit charme : le lait, le thé, le café, le beurre bien frais, le miel de montagne, le jambon, les œufs mollets, tout semble délicieux. Comme on le voit, la bourse commune, à

la fin de sa carrière, n'est pas pingre. Elle diffère en cela du commun des mortels, qui sur la fin de leurs jours professent un culte spécial pour la pièce de cent sous et maigrissent à mesure que leur pécule s'arrondit.

Comme c'est le dernier jour de notre excursion pédestre, elle veut faire les choses en règle et pourvu que l'on ait de quoi regagner ses pénates sans encombre, son ambition ne va pas au-delà. « Suivez mon exemple, jeunes oisillons, nous dit-elle, économisez pour vos vieux jours. » Bonne vieille, elle a du bon ; elle paie même un bateau pour traverser le lac de Lowerz.

Ce lac, situé au pied du Rigi, n'a guère qu'une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur ; sa profondeur est peu considérable et la couleur de ses eaux est jaunâtre.

Les deux petites îles de Schwanau et le majestueux Rigi, dominant le village de Lowerz à l'autre extrémité, lui donnent un aspect des plus pittoresque. La plus grande des îles est couronnée par les ruines d'un château, qui fut détruit par Stauffacher et les hommes de Schwytz le jour de l'an 1308, le lac étant gelé, ce qui facilita la destruction de ce repaire de brigands. La tradition veut qu'une fois par an, à minuit, une jeune fille, vêtue de blanc, victime des anciens seigneurs, paraisse entre les ruines à la lueur des éclairs, poussant des cris lamentables et poursuivant, une torche à la main, son ravisseur, qui cherche en vain à échapper, et vient se jeter dans le lac. — Vis-à-vis, le village de Steinen, qui a eu la gloire de donner naissance à Werner Stauffacher, l'un des trois libérateurs de la Suisse. Sa maison n'existe plus, mais une chapelle fut élevée en l'an 1400 sur son emplacement. La plus petite des îles était habitée autrefois, jusqu'à la fin du siècle passé, par un ermite. Lors de la catastrophe de Goldau,

en 1806, les eaux du lac dévastèrent et submergèrent entièrement ces deux îles.

Tout à l'heure, nous abordons et continuons à pied jusqu'à Arth.

La route traverse en plusieurs endroits les débris de l'éboulement du Rossberg. Là où naguère était situé, au milieu d'une belle vallée couverte de prés et de vergers, le village de Goldau, on n'aperçoit plus que quelques cabanes éparses, quelques essais de culture, quelques mares d'eau croupissante ; voilà tout ce qui reste d'un endroit remarqué autrefois par son aisance et sa beauté.

Le 2 septembre 1806, après deux jours d'averses sur les hauteurs, on entendit un bruit sourd dans l'intérieur de la montagne ; des pierres tombèrent de la cîme, mais les habitants, accoutumés à ces circonstances, ne s'en inquiétèrent pas. — Tout à coup, vers les cinq heures du soir, toute la cîme de la montagne se détache, glisse le long des rochers et entraîne une forêt jusqu'au milieu de la pente. C'est l'éboulement connu sous le nom d'éboulement du Rossberg ou de catastrophe de Goldau, et qui, sur un espace d'une lieue de long, a causé de si affreux désastres et de nos jours frappe encore le voyageur l'examinant des hauteurs du Rigi, dont la composition géologique lui offre une frappante analogie avec celle du Rossberg. Ces deux montagnes sont en effet composées de diverses couches de poudingues, reliées par un ciment calcaire. Ces couches reposent sur d'autres couches de sable, sujettes à s'affaisser par l'action des eaux souterraines. Il n'est donc pas étonnant que l'été pluvieux de 1806 ait déterminé la catastrophe qui occasionna la mort de plus de cinq cents personnes et une perte totale évaluée à près de trois millions de francs.

Ces souvenirs poignants poursuivent le touriste jusqu'à

une petite distance d'Arth ; c'est un véritable dédale de rocs et de débris. Plusieurs énormes quartiers de rocher remonteraient même les flancs du Rigi.— Avant d'arriver à Arth, on voit encore quelques débris d'une ancienne muraille, garnie de tours, qui fermait de ce côté l'entrée du pays, et qui s'étendait du Rigi au Rossberg, sur une étendue d'environ 12,000 pieds. On ne connaît guère l'origine de cette construction, qui fut démolie en dernier lieu en 1805. Ce fut par dessus cette muraille que Hünenberg lança la flèche qui avertit les confédérés de se tenir en garde le 16 novembre 1315 au défilé de Morgarten.

Arth, agréablement situé à l'une des extrémités du lac de Zug, est en général bien bâti et caché dans la verdure. Un incendie y détruisit, en 1719, près de 80 maisons, et lors de l'invasion des Français en 1798 le bourg eut beaucoup à souffrir. Depuis Arth, un chemin à mulets conduit au Rigi. L'église de Saint-Georges se fait remarquer par sa construction gracieuse et par trois vases précieux qui y sont conservés et proviennent de la bataille de Grandson.

Navigation de Arth à Zug sur le joli lac de ce nom. Immensee, au fond de son golfe, se mire capricieusement dans les ondes. Du reste, la chaleur est accablante et les nacelles, de construction plutôt gracieuse que solide, comme au reste celles en usage sur les lacs de la Suisse allemande. Une toile cirée rouge forme un berceau au-dessus de la nacelle, ce qui est très-agréable par un temps calme ; mais si, par malheur, le bateau venait à chavirer, on aurait toutes les chances du monde d'être pris comme des souris dans une souricière.

Arrivée à Zug pour dîner. — Pendant qu'on le prépare, nous parcourons la ville, visitons l'église de Saint-Oswald et l'ossuaire, où l'on conserve proprement les crânes des personnes enterrées dans le cimetière. Sur chaque crâne il y a une étiquette, indiquant le nom de la personne à qui il a

appartenu; on dirait des bouteilles sur un épuroir. Qu'on dise après cela que nous ne sommes pas dans la Suisse primitive! Au XIV^e siècle, le rempart qui existait du côté de l'eau et contre lequel se trouvait adossée une rue de la ville, s'abîma dans les ondes, faisant ainsi de nombreuses victimes. En l'an 1565, la peste enleva à Zug plus de 2,500 habitants. — L'origine de cette ville n'est pas très-connue; l'on sait seulement que les premiers possesseurs furent les comtes de Lenzbourg. Du reste, la position de la ville est des plus riante, toute entourée de magnifiques vergers; on sait d'ailleurs qu'il se fabrique dans ce canton d'énormes quantités de ce Kirschwasser si renommé, qu'on expédie dans toutes les parties du monde. Les hauteurs voisines offrent de magnifiques points de vue sur le majestueux Rigi, sur le Pilate aux formes décharnées, et même sur les montagnes neigeuses de l'Unterwald et de l'Oberland bernois.

Ce n'est point encore la plaine suisse; ce n'est point non plus la partie alpestre de notre pays; c'est l'endroit où la transition s'opère entre ces deux régions si différentes.

Avant de quitter Zug, notons que l'hôtel du *Lion*, au bord du lac, se recommande de lui-même par son service et ses prix modérés; celui qui vient de parcourir les grandes artères suivies de préférence par les touristes, l'apprécie doublement. Certains maîtres d'hôtel s'ingénient chaque jour à trouver moyen d'enfler les notes; il y a même eu des congrès de maîtres d'hôtel, destinés à régler la manière la plus honnête de plumer le *pigeon* sans trop le faire crier! Quand verra-t-on aussi une association de touristes réunie pour défendre leur bourse contre les exigences de certains hôtels?

Pourquoi n'y aurait-il pas le journal des touristes, destiné à recommander les bons hôtels et à signaler les autres? Les

réclamations fondées des étrangers y seraient accueillies et serviraient de guide aux touristes. — Quand cessera l'abus que la bougie joue sur les notes d'hôtel ?

On traverse le beau village de Baar, qui est fier à juste titre de son cimetière, et bientôt arrive la Sihlbrücke, pont couvert en bois et qui, deux ans plus tard, fut brûlé pendant la guerre du Sonderbund.

Ici l'on se retrouve en pays de connaissances ; c'est un de nos buts de promenade depuis la pension. C'est ici qu'un jour de vacances nous fûmes témoins, avec notre ami G....., de la Chaux-de-Fonds, d'une atroce plaisanterie.

Un dogue entra dans la salle de l'hôtel, où quelques compagnons mangeaient des cervelas. L'un d'eux, pour se débarrasser des importunités du chien, conçut l'inférieure idée de vider un cervelas et de le remplir de moutarde. Le cervelas, soigneusement ficelé, fut jeté au dogue, qui le déchira et l'avalait.

Dire les bonds et les sauts de l'animal à cet assaisonnement, est impossible ; seulement, il n'y a plus lieu de s'étonner s'il y a tant de chiens enragés.

L'Albis, que l'on commence à gravir au-delà de la Sihlbrücke, ne ressemble déjà plus aux grandes Alpes, dont il est un des contreforts. Ses formes sont plus gracieuses, plus poétiques ; c'est le théâtre des idylles de Gessner ; forêts de hêtres touffus, ruisselets courant dans les prairies ; cascades ombragées, rien n'y manque. — En passant près d'un chalet, l'avant-garde aperçoit un gros mâtin, qui montre les dents. Elle marche ferme. — Le mâtin se fâche ; elle marche alors crânement. — On en a vu de plus braves avoir peur. En effet, la perspective de sentir des incisives canines venir se planter, n'importe où, sur votre carcasse humaine, n'a rien de bien attrayant.

—

Voici le lac de Zurich, hurrah !

Qu'il est beau, surtout vu des hauteurs, par le soleil couchant, avec ses rives mollement ondulées, s'inclinant en pente douce dans des eaux d'une limpidité admirable ; elles sont ombragées de groupes d'arbres et animées d'une quantité de villages et d'habitations isolées, que leur blancheur permet d'apercevoir à une grande distance ; l'œil les suit dans leurs nombreux et élégants contours ; ici elles s'arrondissent en large baie ; plus loin, elles s'avancent dans le lac et y forment de petits promontoires de l'effet le plus varié et le plus pittoresque. Dans le fond du paysage règne un amphithéâtre de belles montagnes, sur lesquelles se déroulent des pâturages, interrompus çà et là par des bouquets de noirs sapins. L'horizon est borné par les hautes sommités de Glaris et d'Appenzell.

Etape à Bocken ; hélas ! c'est la dernière ! Tout à l'heure, voici la pension avec nos anciennes connaissances qui viennent nous serrer la main ! Le règne de la poésie est fini et celui de la prose recommence.

Adieu, beaux rêves ! Via-Mala, Isola Bella, pont du Diable, lac des Waldstetten, Grütli !

Au revoir !

LES TRIBULATIONS D'UN RENTIER

Qui de vous, chers lecteurs, n'a pas aspiré, au moins une fois, au bonheur d'appartenir à cette classe intéressante de la société moderne ? Hélas ! vous ne vous doutez guère des petites misères du rentier, de ses inquiétudes, de ses soucis, de ses insomnies ! Vous avez encore foi dans le vieux refrain populaire :

« Le meilleur métier
C'est d'être rentier ! »

Quant à moi, quand je vois le savetier, mon voisin, tapant la semelle en cadence et chantonnant tous les jours, sauf à l'heure des repas, où toute sa nombreuse famille se rassemble autour de la soupe aux pois, du lard, des choux et de la piquette, — quand je vois toutes ces faces rayonnantes de santé, je pense à ma goutte, à mes rhumatismes, à mes migraines, à mon notaire, à mes héritiers, et je me demande si le meilleur métier n'est pas celui de savetier.

Que de fois n'aurais-je pas eu envie de chanter à gorge déployée, comme le savetier assis près de sa fenêtre ouverte et regardant le ciel bleu ! Hélas, la nature m'a refusé une voix tant soit peu agréable. L'exercice, il est vrai, eût pu la modifier, mais qu'eût dit ma gouvernante et le public, de voir un homme revêtu des importantes fonctions d'ancien d'église,

se livrant à des exercices de solfège ? O décorum ! tyran moderne, ce sont là de tes tours ! J'en ai donc été réduit à ne me passer cette fantaisie que quelquefois à la Roche de l'Ermitage, lorsque j'étais sûr qu'il n'y avait point dans le voisinage quelque troupe folâtre de jeunes filles, cueillant le muguet ou la violette, que mes roulades auraient pu effrayer. Par exemple, je n'ai jamais pu savoir si le coucou, cet intéressant chanteur que chacun connaît, quoique n'ayant que deux notes dans son répertoire musical, n'avait pas l'impertinence de se moquer de moi, en attendant la fin d'une ritournelle pour faire retentir les airs de son solennel coucou ! Quel gredin, si cela était ! Je serais capable de me faire recevoir de la compagnie des Fusiliers, de m'acheter un Lepage, un Lefauchaux, un Devisme même, s'il le faut, — de mettre de longues guêtres, un habit vert, un chapeau de feutre, — d'endosser le carnier et la gibecière, — de fumer du mauvais tabac dans une pipe en bois à couvercle et d'aller à la chasse du malheureux coucou ! J'aurais soin de ne pas oublier le bouteillon en sautoir, car on dit que les chasseurs ont volontiers soif, et puis je n'irais à la chasse que les jours de marché, comme certains chasseurs de mes amis, qui ont toujours soin d'être munis de grenaille plate.

Que de lièvres et de bécasses ne rapportent-ils pas à la maison, d'un air flambard, à leurs ménagères, et qui proviennent purement et simplement de la place des Halles !

Que de fadaises et d'histoires fantastiques n'ai-je pas à subir de leur part, aux jours où ils viennent dîner chez moi. Aussi ma gouvernante prétend-elle que le café m'assoupit ! La pauvre ! Ne devine-t-elle donc pas que ce sont leurs discours qui sont de nature soporifique encore plus que le Moka !

Ce malheureux coucou ne m'empêche pourtant pas d'admirer la vue splendide dont on jouit depuis le haut de la Roche de

l'Ermitage. Il est, au reste, parfaitement compréhensible que du temps où l'abbaye de Fontaine-André était occupée par des moines, l'un d'eux soit venu vivre en ermite dans la grotte qui se trouve aux flancs du rocher ; peut-être lui doit-on l'établissement de la petite fontaine qui se trouve au pied des grands chênes frissonnant au vent du soir. En tous cas, j'aimerais avoir son avis sur les blocs de granit qui se trouvent sur la hauteur et si déjà de ce temps-là, comme l'a fait depuis notre savant DuBois de Montperreux, il leur attribuait une origine celtique et druidique.

Jetant encore un petit coup d'œil sur le riant vallon du Pertuis-du-Soc, je m'enfonce sous la voûte des magnifiques bois de chênes et de hêtres feuillus ; suivant un sentier sinueux qui vient déboucher en dessous de l'abbaye de Fontaine-André et au-dessus des carrières de pierre jaune de la Coudre, qu'appréciaient déjà les Romains, je contemple, — toujours avec vénération, — la Favarge, cet amas informe et diffus de murs, de poutres, de toits en biais et en biseau, d'angles saillants, d'angles rentrants, d'angles obtus, d'angles aigus, dont les constructeurs ne furent ni architectes, ni ingénieurs, ne connurent la ligne droite que de nom tout au plus et furent de simples maçons ; — abri de légions de chauves-souris que le chemin de fer respecta dans son tracé, en mémoire de sa haute antiquité. Sans doute berceau de toutes les familles Favargier et Favarger connues ; — asile de je ne sais combien de ménages, composés de je ne sais combien d'enfants et de grandes personnes ; — nid de pêcheurs qui ne daignent pas même honorer d'un regard ceux qui vont à Champveyres admirer le gros *læger* et goûter le fameux vin blanc du crû.

Salut à toi donc, ô Favarge, vénérable antiquité, où l'on n'ose planter un clou de peur d'effondrer la maison ! Tu es encore habitée et habitable, tandis que la Maigroge, ta

contemporaine sans doute, ce Trou-des-Nonnes, comme l'appellent les gens du pays, ne l'est plus ! Tu es et seras habitable d'éternité en éternité ! Tu auras la destinée du couteau à Jeannot, qui était toujours neuf, parce qu'une année on lui remettait le manche et l'année d'ensuite c'était la lame !

Et si je rentre à la maison un peu tard, le souper qui m'attendait pour 7 heures s'en ressent, la gouvernante est *gringe* ; la digestion se fait mal.

Et le savetier fredonne toujours !

Le plus beau métier !
C'est d'être rentier !

Peste soit de la rime ! Je voudrais t'y voir, savetier mon voisin ! Tu ne chanterais plus.

Orphelin de bonne heure, un mien oncle se chargea de mon éducation, qui fut celle que l'on recevait alors à Neuchâtel. On allait au Trésor, vieux bâtiment auquel on trouvait déjà des défauts, mais point autant qu'à présent. Je declinai *rosa*, la rose, je conjuguai le verbe *amo* et, de fil en aiguille, je suivis la filière qui vous mène en belles-lettres, installées alors dans le magnifique bâtiment que la bourgeoisie avait élevé, le Gymnase. Plus tard, mon oncle m'envoya au dehors achever mes études et je revins me fixer auprès de lui.

Les années s'étaient écoulées, la barbe était venue ; Lise était jolie, je le lui dis, et comme elle me plaisait, je crus devoir informer mon oncle de la chose et lui demander son consentement pour notre mariage....

Mon oncle, qui avait justement eu un accès de goutte le jour auparavant, entra dans une colère épouvantable, déclara ne jamais consentir à une mésalliance, et menaça de

me déshériter. Comme l'éducation reçue ne me conduisait qu'à être rentier, que je n'étais rien par moi-même, que je dépendais presque entièrement de mon oncle, adieu les beaux projets d'avenir.

Lise se maria un an après, et moi je fis le serment de ne jamais me marier.

Ainsi va le monde, savetier, mon voisin; personne n'a contrarié tes inclinations; pourvu que l'ouvrage aille et que l'on mette beaucoup de *groise* sur les routes, tu chantes tes ritournelles.

Deux ans plus tard, mon oncle quitta ce monde et me voilà rentier.

Mais soufflons la bougie; voilà le guet qui passe et qui crie d'une voie fêlée :

« Guet, bon guet ! Il a fr-a-a-p-p-é onze h-e-u-r-e-s ! »

La nuit a été assez agitée; les songes les plus fantastiques voltigeaient autour de moi; j'assistais à la création du monde, en voyant la Roche de l'Ermitage sortir peu à peu des flots bouillonnants; une voix de basse, que je reconnus pour celle du savetier, bourdonnait à mes oreilles le beau récitatif de Ségur sur la Création du monde :

« Dieu tira du néant et le ciel et la terre. — La terre, masse informe, à ses regards parut; un voile ténébreux la couvrait toute entière. »

Et le chœur des anges reprenait : « Dans la profonde nuit, planant sur la matière, Dieu voulut la lumière, et la lumière fut ! »

Et le gros bloc erratique de Pierre-à-Bot et la grosse pierre de la forêt de Peseux, Pierre-Gelée, qui tourne quand elle entend sonner midi, dansaient une sarabande échevelée; au moment où la Pierre-à-Bot s'enfonça dans le sol pour y pren-

dre cette position oblique qu'elle a de nos jours, il me sembla que cette énorme masse me pesait considérablement sur l'estomac et que j'avais de la peine à respirer. J'ouvris les yeux ! Inutile de songer à se rendormir. On entendait le bruit cadencé de la garde de nuit faisant sa ronde. (De ce temps-là on avait encore une garde de nuit, hélas !) Deux capitaines, dont l'un boiteux, commandaient 60 hommes, portant encore le schako à pompon en forme de seille à choucroûte : aujourd'hui on a une garde municipale, aux ordres d'un chef tout chamarré de broderies avec galons et étoiles d'or, pire qu'un officier fédéral ; on a un poste de gendarmerie, mais les gendarmes de nos jours sont trop grands seigneurs pour faire la police de nuit, de sorte que la ville et banlieue de Neuchâtel, qui s'étend de Monruz à Serrières, soit une lieue et un quart environ, est surveillée par *quatre* municipaux la nuit ! Il y a progrès, on le voit. Pendant le jour, c'est autre chose ; allez près des fontaines, où il y a des cotillons à inspecter, il est rare qu'il n'y ait un municipal au milieu d'eux.

Nos deux anciens capitaines payaient de leur personne ; l'un, par un soir de tumulte populaire au bas de la rue des Chavannes, recut d'une main plébéienne un *atou* qui lui enfonça le schako jusque sur les épaules ; l'autre, hélas ! était peu lettré et demanda de suite par écrit du renfort par ces mots laconiques : *Cat'rom* et un caporal. — Et le nom lui en resta.

Le clapotement monotone de la fontaine voisine, le tremblement des volets agités par le joran, puis le fracas des charrettes de laitiers arrivant en ville, tous les mille bruits d'une ville qui s'éveille, rendent tout sommeil impossible. Levons-nous donc et faisons notre promenade matinale.

Après déjeuner, nous verrons comme quoi je goûtai les douceurs de la vie de rentier.

Descendons le Faubourg et la rue de l'Hôpital; il n'y a encore que des laitiers qui lavent leurs *bouilles* à la fontaine de la Grand'Rue, surmontée, alors comme aujourd'hui, de la justice aux yeux bandés.

Le pont des Boutiques est encore désert, la Grand'-Rue aussi, le pont des Petites-Boucheries seul offre une apparence de vie, grâce aux bouchers qui ouvrent leur étal; de là à la rue des Moulins il n'y a qu'un pas, et voilà déjà le père Chapaley, l'archer de la Seigneurie, qui sort de la maison. La rue des Moulins était alors dans ses beaux jours et les édiles ne dédaignaient pas d'y demeurer. Voici la maison du banneret M., celle du conseiller P., celle du ministre P., celle du maître-bourgeois S. et puis voici le moulin dont le tic-tac empêche les habitants du quartier de dormir. — Une fois la porte de l'Ecluse franchie, voici le Gouffre, puis la maison du père R., au bout du petit pont en bois qui conduit chez M. G., lithographe du roi. Nous sommes au Tirage; voilà là-bas trois cibles où les *gingars*, habillés de rouge, font leurs farces le dernier jour du tir. — Il y a toujours ici de grandes cuves remplies de marc de raisin que les tonneliers distillent et dont on fait ensuite de petites tourbes rondes, puis d'immenses cages de bois de chêne, qui sèche là en attendant qu'on le transforme en *lægers* et en *bolers*. Voici encore un pont de bois et nous sommes à la caserne des Prussiens, où on exerce les recrues avant de les expédier à Berlin. — Ils sont déjà là au nombre de 30, allongeant méthodiquement une jambe devant l'autre, sous le commandement du père G. Eins. — Zwei. — Eins. — Zwei. — Kehrt um!

Et toutes ces casquettes plates vont et viennent que c'est une bénédiction de les voir là, la main sur la couture du pantalon de triège, les coudes au corps, tandis que le cordier tortille déjà son chanvre, gagne son pain à reculons, et qu'un enfant fait tourner l'éternel cri-cri, cri-cri.

Nous sommes au Prébarreau, où notre ami J. L. nous a si bien régalé le jour où il a été reçu du conseil de ville. Il est vrai que j'ai échoué, quant à moi, et ce fut une cruelle blessure pour mon amour-propre. — Savetier, mon voisin, tu ne sens pas ces piqûres-là, n'est-ce pas ?

Gravissant le sentier de l'Ecluse, descendons par les Zigzags et nous irons voir le marché, c'est justement le jour. Quelle chance de rencontrer Farnet, avec sa brande sur le dos. Il me fait toujours pitié, ce pauvre crétin, qui osa, un lundi de Pâques, se présenter pour ramasser les œufs, lui qui pouvait à peine remuer les jambes !

Quand on voit Farnet, on est sûr que son maître, le bourreau Steinmeyer, n'est pas loin. Chacun se rappelle son caractère jovial et les tours qu'il aimait à jouer.

Un matin, il voit entrer chez lui un étranger qui lui demande de le raser.

Sans se troubler à cette question, il lui avance un siège devant la glace, lui passe une serviette autour du cou, le savonne avec toute la dextérité d'un Figaro, — puis, ouvrant une armoire, en décroche le terrible damas....

L'étranger, qui suivait tous les mouvements du prétendu barbier dans la glace, saisi de peur à la vue de l'instrument insolite, s'enfuit, serviette au cou et tout couvert de savon, sans s'inquiéter, dit-on, de son chapeau.

La place du Marché m'a toujours paru un curieux spectacle ; d'abord, il est gratis et à portée de toutes les bourses ; c'est ensuite le rendez-vous forcé de nos ménagères, qui trouvent le moyen de faire la causette, tout en marchandant une corbeille de cerises ou un quarteron de choux. Elles sont indignées de voir les *crampets* leur enlever ce qu'il y a de plus beau. Elles vont et viennent d'un bout du marché à l'autre avant de se décider à acheter quelque chose. Les *marquettes* les hêlent au passage. Mais elles s'en vont d'un petit

air dédaigneux, en levant les épaules d'une manière presque imperceptible, ce qui veut dire : Je reviendrai si je ne trouve rien de mieux.

Il y a la place des jardinières, des Vuilleraines, des femmes de Chaumont, des femmes du Val-de-Ruz, des Allemandes de Champion, qui arrivent avec leurs charrettes à deux roues. De sorte que, suivant ce qu'elles veulent, nos ménagères savent où le chercher. Enfin, tout au bord du lac sur la berge, vous trouverez les *marmettes* à mouchoir rouge de Portalban, Gletterens, Dellay et autres villages fribourgeois. Si vous voyez là, debout, quatre ou cinq de ces *marmettes* groupées ensemble, en cercle, de manière à en cacher une sixième qui se baisse, passez vite, car jamais œil masculin n'a pu voir ce qui se faisait là. On ne peut que se perdre en conjectures. C'est le cas de penser à la parole adressée par l'ombre de Virgile à Dante : « *Guarda et passa.* »

Il y a d'immenses corbeilles de *Schnitz*, des cuveaux de *grus* et d'*Habermehl*, de grandes cages renfermant lapins, poules, canards et autres volatiles ; c'est là l'amusement du gamin, qui trouve toujours moyen en passant de soutirer à son profit un *Schnitz* d'une corbeille ou une pincée d'*Habermehl* du cuveau. Jusqu'à un petit cabri qui attend qu'on l'achète et qui fait *bée, bée*, tout effaré de voir tant de gens. Voilà Yossaud (cette énigme vivante) en culotte blanche, sandales aux pieds, jaquette en milaine, qui fait aussi son petit tour de marché.

Les Vuilleraines apportent aussi du beurre de Berne, et voilà justement le justicier M., suivi du sautier de Messieurs les Quatre-Ministres, en manteau moitié rouge, moitié vert, qui procède à la vérification du poids. Malheur aux livres de beurre qui n'ont que 16 onces ! Et ce gibier rangé en file, lièvres, bécasses au long bec, canards sauvages ! On voit bien que les gourmets ont passé par ici ; il n'y a plus que quel-

ques rares échantillons. C'est que, voyez-vous, les gourmets et les Vuilleraines ça se connaît; le gourmet est d'ordinaire matinal les jours de marché; à quatre heures, il a déjà fait sa tournée de marché, les mains derrière le dos, et revient à la maison tenant délicatement son petit oiseau du bout des doigts. Il le laissera faisander un jour ou deux, puis quand trois gouttes seront tombées par le bec, il permettra à sa cuisinière de le prendre.

Savetier mon voisin, j'aime encore mieux ton lard et tes choux, ils ne sont pas faisandés et tu n'as pas le palais blasé. Ton assaisonnement à toi, c'est l'appétit. Tu n'as pas besoin d'eau de Vichy pour tes maux d'estomac. — Encore une économie !

Pour retourner à la maison, si nous allions par le pont des Grandes-Boucheries; on monte trois marches d'escalier toujours gluantes et visqueuses; on voit de grands quartiers de bœuf tout pantelants et saignants; des garçons bouchers qui vous manient la hache brillante, comme vous votre canif; puis des deux côtés, à droite et à gauche, vous apercevez des façades de maisons sales et noires, ornées chacune d'une verrue. Par exemple, il y en a de toutes les formes, de toutes les dimensions et de toutes les longueurs. En dessous, le Seyon, quasi à sec, mare infecte où grouillent quelques canards et où vont se perdre les détritrus de la boucherie. Dans le fond, du côté du lac, le pont de la Poste et plus loin le pont Neuf.

Passons vite, car cette odeur de viande et de sang mêlée avec l'arôme du Seyon, pourrait occasionner une congestion cérébrale.

Voilà la cloche argentine du conseil de ville qui sonne déjà et sur le perron de l'hôtel de ville quelques conseillers en manteau, chapeau à claque et épée au côté. J'arriverai trop tard pour déjeuner, que va dire Marianne, ma gouvernante?

« Marianne, voilà une botte de petits radis pour le déjeuner que j'ai achetée en passant. »

« Je m'inquiète peu des radis de Monsieur; en attendant, voilà une bonne demi-heure que le café se refroidit. » — Et elle me laisse seul avec mes radis.

Elle est un peu *méchette*, Marianne, mais elle a aussi du bon, c'est pourquoi il me faut prendre patience; en changeant, je tomberais peut-être pire. Que c'est triste d'être célibataire! S'il n'en coûtait pas tant aux jours d'aujourd'hui et si le souvenir de Lise n'était pas là!

J'ai le physique agréable, la barbe grisonne bien un peu, l'abdomen a une légère tendance à prendre de l'extension, néanmoins ma taille est encore cambrée; il est vrai que je ne puis plus boutonner mon uniforme. Si je faisais une fin. C'est ça qui ferait enrager Marianne! Et mes deux petits cousins, qui m'écrivent de si belles lettres de l'Université quand la bourse est à sec! Mais il faudrait entendre des marmots *piailler*! — Bah! restons garçon.

Donc, mon oncle mort, en vertu du testament qui m'instituait son héritier universel, à charge d'acquitter divers legs, il fallut me mettre au courant de la succession, avoir de fréquentes conférences avec son notaire, examiner les titres, faire connaissance avec les débiteurs, et correspondre avec deux ou trois banquiers de l'étranger, chargés de la perception d'arrérages de rentes, en un mot, devenir rentier. Jusqu'alors je n'avais qu'à recevoir tous les trois mois de la main de mon oncle le trimestre de ma pension; maintenant, c'était une autre affaire, il fallait surveiller moi-même mes rentrées sous peine de voir tout aller a-vau-l'eau.

Mon oncle n'avait jamais pu se décider à acquérir un immeuble en ville, craignant les désagréments avec les loca-

taires, c'est pourquoi la fortune qu'il me laissait, consistait surtout en titres, créances, hypothèques, engagères, une vingtaine d'ouvriers de vigne et un petit bien à la Montagne. Tout compte fait et après avoir ramené chaque chose à sa juste valeur, il me restait une centaine de mille livres courantes, ce qui était fort bien pour l'époque.

Parmi les nombreuses paperasses laissées par mon oncle, il y avait des actions du Palladium, compagnie d'assurances qui fit faillite depuis lors, des actions des mines d'asphalte du Val-de-Travers, dont on se promettait monts et merveilles et qui s'en allèrent en fumée; il y avait aussi une part de cent louis dans l'*Industriel*, ce premier bateau à vapeur en fer qui fut lancé sur un lac suisse. Celle-là m'intéressait particulièrement, parce que j'avais assisté à l'opération de la mise à l'eau du bâtiment, qui eut lieu près des peupliers de l'hôtel Bellevue, où se trouvait alors le môle de la guillotine. Je me rappelle qu'il y avait bien des sceptiques qui prédisaient que le bateau en fer s'enfoncerait dans l'eau, ni plus ni moins qu'une marmite en fonte.

Heureusement que Cavé, lui qui avait construit la *Normandie*, le premier vapeur qui fit le trajet de Paris à Rouen, savait à quoi s'en tenir. Et le bateau ne s'enfonça pas, à la grande confusion des sages d'alors, qui n'avaient pas hasardé un sou dans l'entreprise, mais qui, assez semblables à ceux de nos jours, parlent de toute chose *ab hoc* et *ab hac* et s'efforcent de paraître utiles à la société, tandis qu'en réalité ce sont des égoïstes au cœur sec.

A quiconque il aura été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé.

Plus tard, l'*Industriel* enfonça les actionnaires, et fut *pincé* par les Vaudois, c'est vrai, mais au moins le problème était-il résolu.

A mesure que je voyais mes titres dégringoler, le cœur me

saignait; c'étaient mes enfants, à moi. Ce qui ne m'empêcha pas plus tard de faire aussi quelques excellents placements de ce genre.

Nous étions alors en 1845/46, années de cher temps et de disette pour ainsi dire; on apprit avec stupéfaction qu'une expédition de corps-francs avait eu lieu en Suisse; il fallut s'occuper de soupes économiques, de jetons de bois pour les pauvres et tout cela donnait du tracas. Une des occupations qui m'ennuyait le plus, c'était d'aller surveiller mes vignes, compter les fosses, etc. Mon vigneron me disait que mon oncle n'y mettait que du fumier d'hirondelles, ce qui me semblait en effet un peu léger. Il fallut acheter du fumier, puis des échalas, réparer les murs, bref, les déboursés ne tarissaient pas, ce qui fit que mes vignes ne me produisirent rien. Il y eut enfin peu de vendange.

Mon fermier de la Montagne se plaignait de ne pouvoir s'en tirer avec son bail; il fallut le diminuer et par dessus le marché faire cimenter sa citerne qui coulait.

Quand je consultais le *Constitutionnel* pour voir à quoi mes fonds publics en étaient, tantôt c'était la reine Victoria qui était accouchée d'une nouvelle princesse, ce qui faisait baisser les consolidés; tantôt c'était le roi Louis-Philippe qui mariait un de ses enfants et qui demandait aux chambres un petit million de dot, le 5 % baissait. A peine la reine Victoria était-elle remise de ses couches, que voici la reine Isabelle d'Espagne qui était dans un état intéressant, ce qui ne faisait pas remonter ma dette intérieure d'Espagne, et puis, Espartero par-ci, Cabrera par-là, les carlistes, O'Donnell, tous ces gens-là ne connaissaient, paraît-il, pas d'autres arguments que les fusillades et les pendaïsons. Je n'ai jamais compris qu'un bon homme de capitaliste comme mon oncle ait pu fournir de l'argent à tous ces drôles pour s'entretenir.

Les seules rentrées qui se fissent un peu régulièrement,

c'était l'intérêt des créances hypothécaires; mais là encore il y avait des déboires; au lieu de payer en bonnes grosses espèces sonnantes, ayant cours dans le pays, les débiteurs apportaient des paquets de monnaie contenant chacun 35 batz du concordat, qu'il me fallait accepter pour 36 $\frac{1}{4}$ de Neuchâtel.

Outre l'ennui qu'il y avait de recompter cette sale monnaie crasseuse et noirâtre de tous les cantons de la Suisse, il y avait toujours quelques-uns de ces batz qui étaient faux ou hors de cours, par exemple, ceux à la Chaudière ou les crütz de Serrières.

D'autres étaient tellement usés qu'on ne distinguait plus rien. Cela ôtait tout appétit.

A peu près à la même époque, le notaire P., chargé de mes petites affaires aux Franches-Montagnes, s'enfuit en sauvant la caisse; je fus aussi du nombre des dupes.

Cependant des bruits de guerre se répandaient en Suisse; il était question du Sonderbond, de jésuites, etc.; bref, moi qui ne lisais les gazettes que pour suivre mes fonds, il me fallut aussi me mettre au courant de la question. Impossible donc de vivre tranquille dans ce bas monde! Après le service du matin, on en parlait sur la terrasse du château avec quelques amis et chacun était fort inquiet. Un beau jour de novembre, on entendit ronfler le canon du côté de Fribourg. Fribourg fut pris et Lucerne et le reste.

Neuchâtel s'en tira avec de l'argent pour avoir refusé ses contingents. Alors il y avait à Neuchâtel tous les ambassadeurs possibles et les voitures roulaient, et puis nous eûmes des militaires tout l'hiver.

Par un soir de février, le bruit se répandit que Paris était en révolution, Louis-Philippe parti. Mon pauvre 5 % qui était hier à 120! Impossible de fermer les yeux cette nuit-là. Et le lendemain une troupe de Montagnards venait aussi nous mettre en révolution.

Marianne était allée se cacher à la cave, croyant sans doute sa dernière heure venue. A 9 heures, trois militaires arrivent avec un billet de logement ; il fallut les héberger, les coucher, et Dieu sait s'ils se faisaient servir. Heureusement que c'étaient de bons enfants et que je compris qu'il valait mieux les bien recevoir, pour en être plus vite débarrassé. Après tout, ce n'était pas comme les Kaiserlick de 1814, qui mangeaient les chandelles et attelèrent les paysans du Val-de-Travers à leurs pièces de canon, les fustigeant comme des bêtes de somme ; et pour traverser le bois de Larmont, près de la Brévine, c'était du rude par la neige qu'il y avait. On entendait gronder le gros canon du fort de Joux jusqu'à Mô-tiers !

Quelque temps après, la révolution était à Vienne, à Berlin, je ne sais pas où elle n'était pas. Et mes pauvres métalliques, vous n'avez de métallique que le nom ! Les rentrées ne se faisaient plus ; les fournisseurs à qui je devais m'envoyaient leurs notes, enfin je n'étais plus rentier que de nom. Il me fallut faire le retrait d'une petite somme que j'avais heureusement à la Caisse d'épargne et manger mon capital. Et on ne savait pas ce que tout cela donnerait. Chacun se lamentait, chantait misère, seul mon voisin faisait des souliers, les faisait payer comptant et fredonnait sa ritournelle favorite.

Les sautiers avaient disparu pour faire place aux huissiers.

Cependant on apprit que le prince Louis-Napoléon venait d'être nommé président de la république française ; jusqu'à ce jour, on ne savait de lui que ses équipées de Boulogne et de Strasbourg, et qu'un de nos compatriotes avait été son secrétaire. Quant à lui, il se disait le neveu de son oncle.

Chez nous, on commençait aussi à voir l'avenir sous des couleurs moins sombres. Les lois et les décrets se succédaient ; il fallut racheter les dîmes, à moitié prix, il est vrai ;

il fallut payer l'impôt extraordinaire. Tout cela, outre les dépenses du ménage, nécessitait de l'argent et les rentrées ne se faisaient pas. Il me fallut emprunter !

Pour le coup, savetier mon voisin, si tu eusses appris la chose, c'est alors que tu aurais mis les poings sur les hanches et en ressemelant mes bottes, chanté :

Le meilleur métier, le meilleur métier,
C'est encore celui de savetier !

On me donna un millier de livres courantes en écus de brabants, à 42 batz l'un. En réalité, ils n'en valaient que 41 $\frac{1}{2}$, mais un décret du gouvernement les avait tarifés à 42 ! L'économie politique était encore dans l'enfance, on le voit. Bref, le pays fut inondé de brabants, de florins, de Kronenthalers, d'écus à la vierge et autre sale monnaie.

Or, en ces temps-là, on avait découvert d'immenses gisements aurifères en Californie ; chacun ne parlait que de pépites d'or, de minerai, et beaucoup émigrèrent. On organisa en France une loterie dite des « Lingots d'or », je fis comme beaucoup d'autres, je pris des billets, mais jamais on ne sut qui eut le gros lot. On prétendit plus tard que c'était une immense carotte qui avait servi au neveu de son oncle à se procurer des fonds.

On me dit une fois que mes fonds autrichiens couraient de grands risques, l'Autriche étant près de faire banqueroute ; je vendis à vil prix, je perdis sur le change et sur le cours, et pour me récupérer je fis comme bien d'autres, j'en plaçai le produit en Californie, où on recevait le 15 %.

Hélas ! j'aurais mieux fait de les mettre, comme mon oncle, dans un bas, au fond de l'armoire. Au bout de quelques années, on ne revit ni capital, ni intérêt !

Et voilà comme quoi mes métalliques disparurent. Pauvres métalliques !

Ce fut à peu près en ces temps que mourut le dernier adepte de la cadenette à Neuchâtel. Chacun de mes contemporains sait de qui je veux parler et plusieurs vinrent avec moi lui rendre les derniers honneurs !

Parler de cadenette à la génération présente, c'est quasi lui parler d'un phénomène antédiluvien ; or donc, petits et grands, oyez ce que fut la cadenette.

C'était un aimable appendice dans le genre de celui dont raffolent encore les Chinois de nos jours. Cela descendait gracieusement en bas le dos et avait un peu la tournure d'une queue de porc. Je n'ai jamais pu savoir l'utilité de cet appendice capillaire, mais il paraît qu'il fut un temps où cela était très-bien porté.

Bref, je vois toujours ce vétéran de la cadenette et du tricorne noir, trônant au milieu de ses bouquins poudreux, rue du Temple-Neuf, dans une sale échoppe, aux vitres jaunies par le temps et noircies par les mouches et la fumée nauséabonde qui s'échappait d'une pipe légendaire. Un lit à baldaquin de serge semblait aussi noir que le reste, et le jour des armourins, quand on allait lui faire visite, je vois toujours sa petite mine fûtée et terreuse sortir de l'arrière-boutique et venir recevoir les batz que nous lui tendions pour recevoir en échange l'objet de nos convoitises, soit un mameluck enluminé, un grognard de la vieille garde exposé en montre, ou encore un exemplaire de la librairie de Montbéliard, soit l'histoire de Mandrin ou de Cartouche, soit la Belle au bois dormant ou le petit Chaperon rouge.

Libraires et bouquinistes de nos jours, une larme à la mémoire du Nestor des bouquinistes ! Ce fut un bon homme, se lavant assez rarement, dit-on ; mais que ne dit-on pas de nos jours, hélas !

Si la librairie Hachette eût connu l'échoppe, elle en eût crevé de dépit.

Depuis la nouvelle organisation de notre pays, on était constamment en votation. Quelques-uns de mes amis ne voulaient pas que j'y allasse; d'autres le voulaient. J'étais un peu comme l'âne de Buridan, entre le zist et le zest, craignant de mécontenter les uns et de déplaire aux autres. Et puis on me nomma du bureau électoral, ancien d'église, et on prétendait toujours que je ne pouvais refuser. Enfin une véritable tyrannie. Sous le fallacieux prétexte de mon célibat, on me chargeait de fonctions publiques qui n'avaient rien que d'honorifique, c'est vrai, mais qui me prenaient tout mon temps, sans compter les nombreuses souscriptions auxquelles, en ma qualité de rentier, je ne pouvais décemment me soustraire. En définitive, tout cela me prenait mon temps et mon argent, les affaires d'autrui me donnaient à travailler trente fois plus que les miennes, et les gens se fourrent dans l'idée que la vie de rentier c'est l'idéal du far-niente.

Marianne n'y comprend plus rien; elle trouve que je maigris et voudrait me mettre à la tisane. Mon oncle, en fait de tisane, aimait assez la tisane d'octobre le soir avant de se coucher: moi, qui suis aussi le neveu de mon oncle, je m'accorde volontiers du thé des Parcs, mais à petite dose et non point comme le savetier mon voisin, qui en ses jours de liesse (ce qui lui arrive rarement) en abuse, rentre à la maison en titubant et en chantant avec sa basse-taille, de façon à mettre tout le quartier en émoi. Il a eu des chagrins domestiques; l'excuse est belle et celui qui se laisse aller au vin, se laisse gouverner par sa femme et s'en console derrière la bouteille. Une fois là, la paix du ménage est perdue; la femme porte les culottes. Les rôles sont changés.

On parle d'établir une Banque cantonale; si c'est pour développer le vrai commerce, c'est bon; si elle doit faciliter les emprunts à celui *qui n'emprunte que pour dépenser*, cela ne vaut rien.

Nous avons maintenant un système de monnaie qui vaut mieux que l'ancien, et un nouveau système de poids et mesures qui, au dire d'une de mes connaissances, ne vaut rien, attendu que les chopines fédérales sont plus petites que les autres, et qu'on les paie plus cher. Il prétend que si l'on change encore une fois de système, on en arrivera aux bouteilles de pharmacie.

Il est de fait que le brave homme n'a pas tant tort, surtout quant à la cherté du vin. Mais il y a actuellement tant d'entremetteurs entre le propriétaire de vigne et le consommateur, que quand chacun y a pris son bénéfice, le prix de la marchandise augmente aux dépens du consommateur. En outre, on mélange du vin du petit crû vaudois avec les nôtres, on *broyonne* du vin de France avec du blanc vaudois, on y ajoute du $\frac{5}{6}$ pour le faire tirer à l'éprouvette, et on s'étonne après cela que la réputation des vins de Neuchâtel se perde.

Mon vigneron, lui qui s'y connaît, ne veut aller prendre son vin du labour qu'à la pinte du Concert ou chez Jean des Escaliers.

La vie industrielle se développa chaque jour parmi nous, ce qui amena à Neuchâtel un renfort de population, qui se traduisit pour moi par une augmentation de loyer. Aussi je fus un des premiers qui s'intéressèrent à la Société de construction, qui heureusement paie chaque année ses intérêts. Que n'en puis-je dire autant des autres entreprises auxquelles j'ai contribué et que j'appelle, aux jours de plaisante humeur, mes valeurs patriotiques, dont voici le bilan :

1 ^o Jura-Industriel,	2 actions.
2 ^o Franco-Suisse,	2 »
3 ^o Union horlogère,	1 »
4 ^o Compagnie neuchâteloise d'exportation,	1 »

5 ^o Musée Challandes,	1 action.
6 ^o Manège de Neuchâtel,	1 »
7 ^o Salle des concerts,	1 »
8 ^o Société Léopold Robert,	1 »
9 ^o Combustibles de Saint-Jean,	1 »

Je crois avoir fait mon devoir, tant pis pour mes cousins ; on se doit aussi à son pays. Pour les deux premières affaires, j'estimais que l'établissement des chemins de fer dans notre pays était utile à chacun et j'ai partagé ma souscription, ce qui m'a valu des reproches amers des deux côtés. Les n^{os} 3 et 4 me paraissaient devoir rendre des services en étant bien dirigés. Quant au n^o 5, j'avoue que la collection du Rheinecke Fuchs me tentait, c'est donc une affaire de caprice. Le n^o 6 était une nécessité aux yeux de tout homme qui a endossé l'uniforme. Pour le n^o 7, j'avoue que j'en avais assez de notre vieille salle des concerts, son vieux lustre pleurait une huile verdâtre ; les quinquets fumaient ; les bancs de bois étaient si sales qu'on avait toujours des taches à ses habits ; les escaliers de bois ressemblaient à une échelle et d'ailleurs les crinolines-oudinot n'y pouvaient plus passer !

Amateur des arts, j'étais las de voir nos collections de tableaux se promener du Gymnase au Collège des Terraux. Il fallait absolument un pied à terre aux Muses et je me laissai aller pour le n^o 8.

J'espérais, en entrant dans la dernière affaire, coopérer à assurer la solution du problème du combustible à bon marché. — Hélas ! tout alla en fumée.

Savetier mon voisin, trouvez-vous que ma tâche soit remplie ? L'impôt que je paie sert à l'instruction de vos enfants, ce qui vous encourage, paraît-il, d'en augmenter le nombre chaque année ; de là des baptêmes, et l'on va à l'église en voiture, comme si les vingt francs dépensés à cette occasion n'auraient pas pu l'être d'une manière plus utile.

Il faut convenir que, si les dépenses augmentent, il faut en faire remonter la source à cette manie de vouloir faire ce que — On — c'est-à-dire tout le monde, fait, — sans réfléchir si nos moyens nous le permettent. — On — est un tyran. — Et il faut que l'on sache lui résister, si l'on veut être vraiment républicain, car c'est un tyran impitoyable, qui flatte nos goûts et nos penchants pour mieux nous maîtriser, et quand on est dans le borbier, dans les dettes et la misère, à qui faut-il s'en prendre? — A soi-même!

Quand je vois tant de galopins, en âge de gagner leur vie, qui sont encore à charge à leurs parents, ficelés comme des muscadins et attendant que les cailles tombent toutes rôties, je me demande pourquoi ils n'iraient pas tenter fortune dans le Nouveau-Monde, où les terres sont bon marché et ne demandent que des bras?

A Neuchâtel, celui qui ne sait plus que faire tient un magasin d'épicerie ou un café! Voilà la panacée universelle! On n'a pas même la ressource d'une école d'horlogerie pour former des horlogers et non des patraqueurs et des limeurs! On abandonne petit à petit tous les bons métiers manuels, qui vont toujours aux Allemands; on veut faire des savants de tous les enfants; quant à des travailleurs, on n'y pense guère.

Et puis on trouve que les places ne sont plus assez rétribuées, cela augmente le budget. Et ceux qui ne vivent pas du budget?

Et l'on trouve étrange que les prisonniers ne reçoivent pas de viande tous les jours! Si messieurs les philanthropes qui s'inquiètent tant des prisonniers voulaient aussi s'occuper des honnêtes gens qui préfèrent rester honnêtes et ne pas être pensionnaires de l'Etat, ils ouvriraient de grands yeux sur ce qu'il y aurait à faire de ce côté-là. Ils trouveraient peut-

être que cette dernière classe mérite aussi bien leurs tendresses que les prisonniers, peut-être un peu plus.

Mais on ne poserait pas aussi bien dans un congrès d'illustrations savantes, seulement on aurait fait un peu plus de bien autour de soi.

Tout ceci me donne la migraine et je cède volontiers ma place d'ancien d'église à celui de ces messieurs qui la voudra.

Quand j'étais jeune, comme mon oncle me parlait toujours du petit caporal (il avait été dans les *Canaris*), mon souhait le plus ardent c'était d'être caporal.

Souhait d'enfant !

Rêve d'enfant ! J'en ai vu un l'autre jour, assis près de ma fenêtre, sur un fauteuil où me clouait la goutte. C'est le maître de près de 40 millions de Français ; c'est l'axe autour duquel tout pivote en Europe ; il fut à Magenta, à Solferino ; il n'a qu'à faire un signe et ses volontés s'exécutent ; — il a pour femme une Espagnole qui laisse ici bien des regrets par son extérieur gracieux et aimable ; — il a un héritier ; — il est le neveu de son oncle. Honneur, richesses, gloire, tout lui sourit. Il voudrait enchaîner l'avenir à ses volontés et s'il lit le beau poème de Victor Hugo sur la naissance du roi de Rome, le poète lui répond :

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire ! l'avenir est à Dieu !

Et le penseur avait raison : si Dieu l'eût voulu, tout à l'heure, sur la route de la gare, empereur, impératrice, comtesse, général et toute la suite, tout était moulu, hâché comme chair à pâté.

Et il passa à pied, drapé dans son paletot brun, donnant le bras à l'impératrice éplorée, qui accompagnait la princesse Murat contusionnée. L'œil était sombre, la contenance calme et je reconnus de suite l'homme dont lord Cowley disait : C'est un sphynx !

Certes ce ne fut point là une entrée triomphale et le souvenir lui restera longtemps de l'escorte qu'il avait ce jour-là ; gens en blouse et de toute nation, Italiens à veste de velour râpé, tout y était. Et plus tard, passa sur un brancard M^{lle} Bouvet, la lectrice de l'impératrice. Tout lui souriait aussi. Jeunesse, beauté rare, hymen prochain. Et sa belle tête sortant d'entre les draps blancs et ses grands yeux si expressifs dirigés vers sa souveraine en garibaldi rouge, qui accompagnait le triste convoi de son amie, en la protégeant contre les rayons du soleil — semblaient dire : Voici un exemple de la fragilité des choses humaines.

Et le savetier avait l'air de dire : Moi, quand je descends de la gare, je suis plus heureux que ces gens-là ; je vais à pied et j'ai cette liberté-là qui en vaut bien une autre. Et puis je me promène sans avoir deux mille personnes pour m'escorter.

Sans cette maudite goutte, j'aurais aussi pu faire partie de la cavalcade d'honneur qu'on offrit plus tard à S. M. l'impératrice Eugénie ! C'eût été une occasion d'endosser mon uniforme et de chausser mes grandes bottes à l'écuyère ! Cela m'aurait rajeuni de 30 ans ! Il faut avouer que cette Espagnole, depuis que je l'ai vue si bonne, si aimable, saluant avec tant de grâce, m'a un peu tourné la tête. Heureusement je ne suis pas le seul dans ce cas.

Elle vient de partir emportant mon cœur. Si elle le savait ! Le cœur d'un vieux grison ! De charmantes dames et demoiselles offrant de magnifiques bouquets à la grâce personifiée ! Quelle belle apparition dans l'automne d'un vieux garçon !

Et cloué dans mon fauteuil à clous dorés, je me posai cette question :

Qu'est-ce donc que le bonheur ?

Enfant, le bonheur ce sont les joujoux, les confitures et les jours de congé. — Adolescent, une chaumière et un cœur dans une île fortunée, comme Paul et Virginie. — Age mûr, les honneurs, les richesses. — Vieillesse, souvenirs de jeunesse, mêlés de regrets.

Et j'en arrivai à cette conclusion : — c'est que le bonheur existe souvent à côté de nous ; — qu'il n'y a qu'à étendre la main pour le saisir ; — que le sage seul le fait ; — que chaque classe de la société a ses grands et petits bonheurs et a aussi ses épreuves à supporter ; — que l'envie, la calomnie, la médisance viennent souvent en empoisonner la source ; — qu'il faut avoir du support les uns pour les autres ; — que l'on ne transgresse jamais impunément les lois de la morale et de l'honnêteté ; — et qu'enfin, depuis que notre grand-mère Eve fit manger à Adam le fruit défendu, il n'y a plus de bonheur sans mélange dans ce bas monde.

UNE NUIT AU MOLÉSON

Qui n'a contemplé plus d'une fois et toujours avec un nouveau charme, depuis la table d'orientation, en se promenant le soir, par un beau soleil couchant, sur les quais de Bellevue, le splendide panorama qui se déroule à perte de vue, depuis les sommités du Sentis au Mont-Blanc et au Salève. A chaque minute, pour ainsi dire, la scène change d'aspect. Pendant que le soleil dore de ses derniers reflets le plateau fribourgeois, on voit étinceler de nombreux clochers; on distingue parfaitement les deux renflements produits par les monts qui bordent le cours de la Sarine et celui de la Singine. Peu à peu la nuit étend son voile sur la plaine suisse; — les clochers fribourgeois ne scintillent plus; — le soleil a disparu derrière la montagne de Boudry et le Creux-du-Vent; — le fond du Val-de-Travers passe à l'orange vif; — l'onde limpide du lac, que sillonnent de légères chaloupes aux blanches voiles, prend les teintes les plus magiques. Les géants de nos Alpes, seuls, sont encore teintés de rouge; parmi les cîmes secondaires du premier plan, une leur tient tête encore un instant, c'est ce magnifique cône de 6,000 pieds de hauteur qui se dresse fièrement en face de la table d'orientation, comme une sentinelle avancée des grandes Alpes; à sa droite sont les montagnes du Valais, qui bordent le Léman. C'est le Moléson, l'orgueil de la Gruyère.

Et lorsque les derniers reflets rosés ont disparu, que la

Jungfrau, l'Eiger, le Moine ont repris leur manteau blanc, l'on distingue au crépuscule, là-bas au sud-ouest, belle encore pour quelques instants, notre vieille connaissance, le Mont-Blanc, comme le dernier flambeau d'une fête à son déclin. Et tout rentre dans l'ombre. La foule des promeneurs reprend son va et vient, les lilas et les acacias s'inclinent à la brise du soir qui s'élève et emporte au loin leur senteur pénétrante et vient redonner à nos membres, abattus par la chaleur, la fraîcheur et le repos.

C'est l'heure où les balcons de Bellevue se peuplent, où les douces causeries s'établissent ; où l'œil mutin des jeunes miss se perd dans l'immensité, ou se plait à contempler ces cygnes blancs qui se bercent mollement et gracieusement sur l'onde.

Et là-bas, entre les deux Wetterhörner, quel magnifique globe de feu roule dans l'espace ! Quel rouge foncé, venant épandre une longue traînée rougeâtre sur la nappe liquide !

Et cette étoile du soir, la préférée de tant de jeunes cœurs, quel éclat aujourd'hui !

Et ces myriades d'autres étoiles, de petite et moyenne grandeur, qui pourra jamais les dénombrer ? On en suit une du regard ; elle paraît, disparaît et reparait. Image frappante de l'immensité de la création. Et cette longue traînée blanchâtre à la voûte étoilée, qui a nom voie lactée !

« Et notre Moléson ! dis-je à mon ami ; j'attends toujours ton récit. »

« Patience, allumons un cigare et continuons notre promenade du soir jusqu'au Jardin anglais ou jusqu'au Crêt ; nous serons plus à l'aise pour causer, commodément assis sur un banc, que d'être sans cesse en mouvement, comme les Péripatéticiens. »

Après avoir effarouché, bien involontairement, un ou deux couples, nous trouvâmes enfin un banc solitaire sous les

magnifiques marronniers du Crêt et mon ami commença sa narration.

Une chaude journée du mois de juillet 185., je débarquais à Bulle, patrie par excellence du fromage de Gruyère, du vacherin et des pailles tressées. J'avais fait route depuis Fribourg sur l'impériale, aux côtés du conducteur, — bon enfant comme tous les conducteurs à qui l'on offre un cigare de temps en temps, — portant sa casquette traditionnelle un peu *à la crâne*, comme disent les gamins de Neuchâtel, — s'arrêtant volontiers aux étapes pour prendre un verre, comme disent souvent Fribourgeois et Neuchâtelois et comme disent encore plus souvent les Vaudois. La matinée avait été charmante; je paraissais tellement enchanté de la verte Gruyère et de ses collines si agrestes et à la croupe arrondie, que le conducteur me demanda si j'avais jamais fait l'ascension du Moléson. C'était me prendre par mon côté faible; le drôle le savait bien. — Non, lui répondis-je, et probablement que ce ne sera pas encore de sitôt, car j'ai un billet de poste jusqu'à Château-d'Ex, une malle, point de compagnon, point de parapluie et surtout pas de carte. »

Mais mon homme savait si bien lever toutes les objections; — de mon côté j'avais probablement bonne envie de me laisser convaincre; de sorte que, la série des arguments qui commencent avec *mais* et qui finissent au *si* étant épuisée, je fus forcé de m'incliner devant un raisonnement irrésistible. *Il n'y a souvent que les impromptus qui réussissent.* Et l'ascension fut décidée. La malle cheminerait à la garde de Dieu, sous la conduite des messageries fédérales et m'attendrait bureau-restant; je dinerais à Bulle au Cheval-Blanc; il ne pleuvrait pas, le temps étant au beau; je n'aurais donc pas besoin de riflard; on ne pouvait manquer le chemin, partout il y en avait; on pouvait s'égarer sans doute, mais se perdre, oh! jamais. Fi donc!

Le Moléson, en forme de pain de sucre, ne servait-il donc pas de point de repère ?

Plan charmant, diront les jeunes. Aligné comme des noix sur un bâton, diront les vieux. Et les derniers pourraient bien avoir raison.

En quittant Bulle et son tilleul mémorable, le voyageur suit quelque temps la route de Vevey ; auprès d'une papeterie, il prend un sentier qui le conduira au couvent de la Part-Dieu. Ce sentier, très-pittoresque d'ailleurs, passe auprès d'un moulin et l'on franchit la Trême sur un mauvais pont de bois. A travers de magnifiques forêts de hêtres centenaires, le pied glisse quelquefois sur la feuillée de l'an dernier qui recouvre le sol ; mais sous ce vaste dôme de verdure, on chemine plus à l'aise. Les écureuils noirs sautillent gentiment de branche en branche ; de temps en temps un rayon de soleil se joue à travers le feuillage, colore le tronc des vieux hêtres, et vient semer un peu de vie dans cette solitude, que l'on traverse comme le sage traverse la vie, sans bruit et à l'abri des orages du destin.

Au bout de trois quarts d'heure, arrivée au couvent de la Part-Dieu.

J'entre dans un des chalets avoisinants pour me reposer et tâcher de me procurer un guide. Toute l'habitation est en émoi : d'abord, parce que c'est le jour où l'on repasse la lessive ; ensuite parce que c'est l'heure de prendre le *caafé*, et les repasseuses fribourgeoises chérissent la décoction de cette fève autant que les nôtres.

Figure-toi donc, mon cher, un intrus arrivant à l'improviste dans ce guêpier !

« Quand le vin est tiré, il faut le boire, » dit un vieux proverbe.

Il paraît que, quand il s'agit de café, c'est la même chose,

au moins ici. J'ai beau résister, on insiste. J'ai beau représenter que l'heure du dîner n'est pas encore si éloignée que la faim puisse déjà se faire sentir. On m'objecte que là-haut on n'est pas toujours sûr d'avoir à manger ; les armaillis, ça vit un peu de l'air du temps ; beaucoup de lait ; souvent avec du pain rassis. Il fallait manger, non à cause de la faim présente, mais en vue de la faim à venir.

Comme c'était encore un argument et qu'un argument bien appliqué emporte presque toujours votre homme, force me fut donc de prendre la place qui m'avait été réservée à l'un des bouts de la table.

Franchement, tu aurais bien ri, comme j'en ris encore de tout mon cœur quand j'y pense, de voir ton ami présidant gravement cet aréopage féminin et babillard, coiffé uniformément du mouchoir rouge à la fribourgeoise !

Aussi, qu'allais-je faire dans cette fourmilière ? Pourquoi le conducteur de Fribourg à Bulle ne m'en avait-il pas parlé ? Pourquoi ai-je la chance d'arriver ici le jour où l'on repasse la lessive ? Pourquoi fallait-il que ce fût précisément l'heure du *caafé* ? Pourquoi ces femmes ont-elles la langue si bien pendue ?

Tes pourquoi, lui dis-je en riant, ne tarissent donc jamais ?

Hélas ! il y a de la chance dans ce monde ! Et il paraît que j'étais destiné à avoir furieusement de chance ce jour-là, comme on le verra plus loin ; seulement je ne m'en doutais pas alors. Quelle chance !

Cependant la ménagère de céans, qui n'entend pas que l'ouvrage chôme, lève la séance, que les repasseuses, qui n'ont sans doute pas tous les jours l'occasion de voir un *Monsi*, auraient prolongée sans regrets.

Je profite de ce répit pour m'informer d'un guide et de

mander si l'on ne pouvait pas visiter les bâtiments du couvent, pour lors inhabités.

Il se trouve que l'un des armaillis des chalets de Plane était descendu à Bulle et devait remonter sous peu; j'aurais donc le temps de visiter la Part-Dieu, achetée par des Bâlois, ainsi que le magnifique domaine qui en dépend.

La garde des bâtiments est confiée pour le moment à une jeunesse de 25 ans, qui a été décorée par sa marraine du nom de Philomène. Ce nom te fait rire, mais rassure-toi, la Philomène en question est chaussée de lourds sabots, ce qui gâte un peu, j'en conviens, la poésie de la chose. Elle remplit au reste son rôle de cicérone aussi bien qu'un autre; elle ne vous fait grâce d'aucun détail. Tout est passé en revue : les jardins, le cimetière, l'église, les cellules des Chartreux, avec leurs guichets pratiqués dans les murailles. Le bruit des pas se perd dans les longs corridors; la voix réveille des échos depuis longtemps endormis; l'araignée tisse en paix sa toile sous les voûtes ogivales, et si l'on entre dans une cellule, le froid vous saisit; il semble que l'on va se trouver en présence d'un de ces moines encapuchonnés qui vous disent : « Frère, il faut mourir ! » Et la tombe toujours creusée le leur rappelle ! Tout est austère et sépulcral; cela sent la tombe et ses sombres mystères; mystères encore plus redoutables, puisque ceux qui étaient cloîtrés dans ces cellules s'y condamnaient de leur vivant.

Franchement, je crois que ceux qui s'astreignaient à une pareille séquestration devaient être ou de grands pécheurs, ou avoir eu de grandes déceptions en ce monde, ou douter grandement de la bonté de Dieu dans l'autre.

Et tout cet amas de constructions où l'on pourrait caserner convenablement un bataillon, y compris le frater et le tambour-major, ne servaient en dernier lieu qu'à une douzaine de frères Chartreux !

Dans les jardins, c'est le plus adorable fouillis qu'on puisse s'imaginer; une treille a étendu ses pampres sur quelques mi-tiges qui bordent une allée, poussent leurs folles branches vers le ciel d'un air désespéré et semblent réclamer la main du jardinier à grands cris; une rose à cent feuilles, en retard, s'épanouit à côté d'un magnifique chardon de grande taille, qui se prélassé dans la plate-bande et semble protester contre la mauvaise réputation dont il jouit. Après tout, le chardon peut, aussi bien qu'une autre plante, avoir son utilité; il y en a une espèce dont on peut faire un très-bon plat, dans le genre de l'artichaut, pourvu que la sauce soit bonne et que la cuisinière ne se pique pas trop les doigts en les préparant. Ils n'ont qu'un inconvénient à mes yeux, c'est de se rappeler d'une manière par trop désagréable à votre souvenir, lorsqu'il vous arrive parfois de vous asseoir sur le gazon à Combe-Varin ou ailleurs. Un berceau de chèvre-feuille et de seringa abrite un gros chat noir, au poil luisant, qui a l'air de trouver étrange qu'on le dérange dans son domaine. Toutes les mauvaises herbes semblent s'être donné le mot pour envahir les sentiers, et la grande ortie, aux dards aigus, signale sa présence au passage.

Fondé en 1307 par la comtesse Wilhelmine de Gruyère, le couvent fut incendié en 1800; les moines se retirèrent à Wuippens; lorsque les bâtiments actuels furent réédifiés, ils revinrent à la Part-Dieu, qui fut sécularisée en 1848.

L'armailli m'attendait depuis quelque temps; il donna une bonne poignée de main à Philomène, qui a souri de plaisir. Quel est donc ce mystère? Il y a peut-être quelque chose, vont dire les dames.

Cependant le temps presse, il faut partir. La nature du ter-

rain semble changer. Bientôt le sol devient marécageux et le sentier court sur des rondins alignés systématiquement les uns à côté des autres et qui en forment le tablier. La chaleur de 4 à 5 heures est étouffante; la montée devient plus rapide; on atteint enfin la région des pâturages, si riches en herbages aromatiques.

A chaque instant de nouveaux horizons se découvrent; çà et là quelques chalets; des sites délicieux, mais la fatigue commence à se faire sentir et la soif surtout. Les haltes deviennent plus fréquentes et l'on soupire après le moment où les chalets de Planè apparaîtront à l'horizon.

Enfin, au bout de deux heures de marche, voici un grand troupeau de vaches, puis quelques armaillis. C'est le moment de la traite. Voici les chalets tant désirés. Pourquoi faut-il donc que leurs abords soient si repoussants, comme au reste ceux de la plupart des chalets? L'œil n'y découvre que boue, flaques d'eau sale, grosses pierres et fondrières. Je m'informe où est l'hôtel; on me montre à une portée de fusil un chalet plus neuf que les autres; c'est là où l'on gîte. On festoie avec les vachers quand il y a de quoi; à défaut, on s'accommode de ce qu'il y a. Heureusement pour notre gosier désaltéré, il y a de la piquette.

O piquette du Moléson, nectar incomparable! Quoique tu n'aies pas été servi à ton humble dégustateur par Ganymède ou la jeune Hébé, mais bien par un vacher crasseux et à la poitrine velue, puisses-tu vivre longtemps dans ma mémoire, en souvenir de la douce sensation que tu me procuras alors!

Maintenant que la soif est apaisée, la fatigue est oubliée; la dernière corne du Moléson reste encore à escalader; la nuit vient; aucun des armaillis ne peut quitter son occupation pour le moment, pour me servir de guide, car c'est à cette heure-ci qu'ils ont le plus à faire. Pourtant il semble qu'en vingt minutes on doit être en haut! Que faire? Flâner,

errer en liberté, à l'aventure; grimper une pente gazonnée de 45 degrés au moins; jeter un coup d'œil impatient sur cette dernière sommité qui semblait me narguer; m'installer sur l'herbe et contempler l'admirable panorama que l'on découvrait depuis là; allumer un cigare; rêver; penser aux amis que l'on a laissés au pied du Jura et qui ne soupçonnent guère ma présence ici; penser à ceux qui nous ont quittés pour habiter un monde meilleur; penser au conducteur, à Philomène en sabots, à ma malle, le tout en compagnie de Rousse, superbe Terre-Neuve, qui me tient bonne fidélité et avec lequel je suis dans les meilleurs termes.

C'est ce que je fis. Le bassin du Léman étincelle comme un miroir aux derniers reflets d'un soleil couchant de toute beauté et qui va disparaître tout à l'heure derrière la Dôle. Le Jura forme une longue ligne bleuâtre uniforme, au pied de laquelle, à l'aide d'une lunette, on distingue Nyon, Rolle, Morges, Neuchâtel et son lac. Genève disparaît dans une brume rougeâtre. En échange, on distingue parfaitement Thonon et Evian sur la rive savoyarde du Léman.

Dans un voisinage plus immédiat, Bulle, Romont, assis sur sa colline, Fribourg et les tours de Saint-Nicolas, Payerne, Avenches, Estavayer, Morat et son lac.

Quelques nuages voilent aux yeux le fond du Léman et les montagnes de Savoie.

Enfin, à mes pieds, les chalets de Planè; les vaches errant dans l'alpage; le son harmonieux de leurs clochettes argentines; les armaillis qui les hêlent d'un ton monotone particulier aux habitants des montagnes; une troupe de jeunes pourceaux se vautrant dans la fange et prenant leurs ébats à leur façon. Si notre ami Simon, de Berne, lui qui savait si bien les croquer, de face, de profil, en trois quarts, couchés, de toutes les manières, en un mot, eût été là, quelle moisson pour son album!

Quelle belle soirée ! Quelle douce solitude ! Quelle sérénité dans la nature !

Auf der Alpen
Lichten Höh'n,
Ist es schön,
Ja so schön !

Mais tu connais cela de longue date et mieux que moi.

Les ombres de la nuit me ramènent aux chalets, c'est le moment de s'informer du souper. L'armailli en chef seul sait apprêter le café, et il était absent pour deux jours ! Il était de la dernière évidence que, si je ne pouvais m'en passer, il fallait le préparer moi-même. Heureusement que ce n'est pas difficile, quand on a tout sous la main, comme ici ; on met un peu de poudre de café et de chicorée au fond d'un pot, en guise de cafetière ; de l'eau dans un petit chaudron ; on verse l'eau quand elle bout ; on laisse tirer, tout comme dans les grandes cafetières jaunes à trois pieds de nos grand-mères, et le tour est fait. A défaut de tasses, on boit son café dans un verre, cela se fait bien en Styrie, pourquoi donc pas au Moléson ? A propos, tu ne le diras point à ta cousine Elisa, elle qui en prépare comme on en boit peu. L'aimable espiègle se rirait de moi.

Ici une magnifique étoile filante qui disparut derrière le Vully, arrêta le fil de la narration. Nous en profitâmes pour allumer un nouveau cigare et mon ami reprit.

Je ne te dirai point que ce breuvage fût exquis ; je te le dirais que tu ne le croirais pas et tu aurais raison. Mais, quand un des armaillis fut allé lever la crème sur un des baquets où repose le lait, je t'assure que cela fit un délicieux

café à la crème. Ajoute à cela d'excellent beurre, du pain bis tout frais que Félicien, l'armailli qui m'avait servi de guide, avait rapporté de Bulle, et un morceau d'excellent Gruyère, et tu verras que mon souper, sans ressembler précisément à ceux de Gargantua, était cependant passable. Le difficile était seulement de se tenir en équilibre, car nous étions tous assis sur des escabeaux à un pied, comme ceux des paveurs et des vachers. Ce que c'est que de ne pas avoir le pied marin !

Je dis nous, parce que les armaillis soupaient aussi, assis autour d'un énorme baquet de lait, où ils puisaient à même avec des cuillères de bois fabuleuses, tout comme à la gamelle. Quelques tranches de pain nagent dans le baquet et voilà leur souper : rien avant, rien après. Cela rappelle le brouet de Lacédémone dont on entretient si souvent la jeunesse. Et pourtant ce sont de robustes lurons, à en juger par leurs bras musculeux.

Après le souper, on passe dans un autre chalet, où l'on fabrique le fromage; la grande chaudière tourne sur son pivot et est reléguée dans un coin. Un feu clair flambe dans l'âtre; on l'entretient avec un tronc entier de sapin; j'offre deux bouteilles de piquette aux armaillis, qui acceptent, cela va sans dire. C'est un luxe qu'ils ne se permettent que lorsqu'ils descendent dans la plaine avec leurs troupeaux. Cela leur délie la langue, les met en belle humeur; la gaieté vient et les chants aussi.

C'était la première fois que j'avais l'occasion d'entendre dans son berceau ce fameux Ranz des Vaches, ce chant qui donnait la nostalgie aux Gardes suisses.

Ce n'est point aussi beau que le Ranz des Vaches exécuté l'an dernier à Neuchâtel, lors de la fête de chant, par la musique de Genève et qui a ravi chacun; c'est plus simple et plus monotone, mais cela va au cœur; c'est bien là le lien qui rattache l'armailli à son alpage, à ses chalets rustiques,

à sa montagne, à ses vaches, qu'il connaît toutes, rouges, noires et *motailés*, et qui remplacent ici pour lui, dans la solitude, la société humaine. Elles font sa fortune, sa joie et son bonheur; il aime à les voir s'approcher, le soir, des chalets pour débarrasser leurs pesantes mamelles; il aime à leur voir le poil luisant, à leur caresser le large museau, à leur donner la lèche, soit la poignée de sel accoutumée, et leurs grands yeux noirs semblent le remercier. Au lieu de leur donner des « Béné », comme nous donnait le papa Grangier cadet, quand cela lui arrivait, ce qui était rare, tu t'en souviens (car qui n'était pas plus ou moins polisson de ce temps-là)? on leur distribue des clochettes ou des clarines comme l'on dit à Fribourg, dont le son varie depuis les notes les plus aiguës jusqu'au gros bourdon. Et si on les ôte de leur cou, les vaches sont tristes.

A propos du père Grangier, tu te rappelles la singulière méthode qu'il avait de réveiller ceux de ses élèves que les profondeurs de Noël et Chapsal finissaient régulièrement par endormir et qui rêvaient, les pauvres petits, à une partie de pêche ou à leurs courses dans les bois et les prés, ces jardins du bon Dieu.

Il leur *fourrait*, c'est le mot, une pincée de Macouba, dont sa tabatière était toujours garnie, dans les narines, et au bout de 30 secondes le gamin était réveillé, aux applaudissements de toute la classe.

Son frère, papa Grangier l'aîné, avait un autre tic. Après être arrivé, non sans peine, en *cambillonnant* à son pupitre, c'était de se frotter la tête avec une demi-main de papier-brouillard. T'en souviens-tu? Bertrand!

Et cette nuit au Moléson? — Patience.

Donc, à dix heures, cette heure solennelle pour tous les bons bourgeois de Neuchâtel, dont il ne reste alors plus rien de visible qu'un casque à mèche blotti entre deux draps, quoique ne pouvant entendre depuis là la grosse cloche de la tour de Diesse, on songea à se retirer. Un des armaillis me conduisit à l'hôtel en question, qu'a fait élever le gouvernement de Fribourg et qui contient cinq chambres à deux lits, fournies du strict nécessaire, mais non du confortable ; l'inventaire du mobilier n'est certes pas long à faire : deux escabeaux, une table, un banc, un pot à eau, un vase secourable, un lit avec une pailleasse remplie de copeaux en guise de sommier élastique, deux draps et une couverture ; voilà ce que je découvris du premier coup d'œil à la clarté d'une maigre lampe de cuisine qu'alluma l'armailli, après quoi il me souhaita une bonne nuit et s'en fut rejoindre ses pénates. Demain on se lève à trois heures. La fenêtre est encore ouverte, quel calme dans la nature ! Les clarines des vaches de l'alpage tintent harmonieusement dans le calme de la nuit aux flancs de la montagne. C'est encore un de ces souvenirs alpestres qu'on aime à se rappeler.

Le premier somme passé, un œil s'entr'ouvre, se referme, puis s'ouvre tout à fait ! L'autre œil lui vient en aide. Entre les deux ils ne peuvent croire à ce qu'ils voient. Suis-je éveillé ou bien est-ce un rêve ? En pareille occurrence on se frotte les yeux ? On voit aussi clair dans la chambre qu'en plein jour. Est-ce que j'aurais laissé passer l'heure fixée pour le départ ? Mais non ! La montre indique une heure du matin et les étoiles brillent encore au firmament. Est-ce un incendie ? Vite à la fenêtre !

Toi qui fus au Rigi et au Faulhorn, tu commences peut-être à saisir de quel phénomène il s'agissait ; seulement tu auras vu la chose de jour, et moi c'était la nuit.

Donc toute la vallée au-dessous était couverte de nuées phosphorescentes, sillonnées incessamment par ce que nous appelons bien à tort, à Neuchâtel, des éclairs de chaud ; car il n'y a pas d'éclairs sans tonnerre ; seulement, la lumière électrique peut parfois parvenir à nos yeux, lorsqu'il y a un de ces orages si fréquents dans les vallées des Alpes, et la configuration de la vallée ou la direction du vent empêche le bruit des éclats du tonnerre de parvenir à nos oreilles.

Il ne faisait pas clair de lune, le fond du Léman semblait être une mer de feu et le Moléson une nouvelle montagne de Sinäi. C'était sublime !

Par précaution, il fallait allumer la petite lampe et s'habiller. Evidemment la tourmente approche ; le chalet étant seul sur ce haut plateau, où il n'y a pas de sapins pour servir de paratonnerre, peut être atteint par la foudre ; il serait plus prudent d'aller rejoindre les armaillis là-bas. Mais hélas ! la lourde porte d'entrée est fermée depuis le dehors et il m'est impossible de l'ouvrir. Que faire ? Placer sa confiance dans les mains du bon Berger, se préparer à escalader la fenêtre du premier étage et attendre.

On n'attend pas longtemps ; les étoiles disparaissent ; du fond de la vallée les forêts exhalent de lugubres gémissements ! Une première rafale me force à fermer la fenêtre ! Une seconde la suit de près.

—
La nuée éclate !
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Et jette tremblante
La lueur sanglante !

comme dit si bien Victor Hugo. Les éclairs sillonnent l'espace et tracent dans mon réduit, sur les parois, mille figures fantastiques ; on est au centre d'une vaste fournaise ardente ;

la foudre fend les nues et ses roulements sourds font trembler le chalet jusqu'à la base. Au dehors des torrents de pluie ; un vent furieux arrache les bardeaux du toit et menace d'emporter l'établissement, contenant et contenu. Les commotions électriques se succèdent sans interruption. A chaque instant la corne du Moléson est sillonnée par la foudre, qui l'entoure comme un serpent de feu gigantesque. C'est là que les gros coups se donnent et au chalet on n'en était pas loin. En un mot, on n'était pas précisément à noce. La tempête tord et brise les volets. Si cela dure encore une demi-heure, la place sera intenable. Il semble de temps en temps que l'on bat en brèche le chalet avec un énorme bélier ; ces coups sourds inquiètent.

Heureusement, ce qui est violent ne dure guère ; les éléments se calment un peu ; je me jette tout habillé sur le lit.

A cinq heures on se lève ; il est trop tard pour faire l'ascension de la corne du Moléson ; au reste, l'état du temps la rend impossible. Les nuées empêchent le soleil de se faire voir. Au Nord-Est la vue est admirable ; toute la côte neuchâteloise est inondée par les rayons du soleil levant ; Neuchâtel, en particulier, bâti en amphithéâtre sur ses collines, étale sa ceinture de villas et de maisons blanches, légèrement teintées de rose par l'action solaire le grand matin, et offre quelque analogie avec Gênes, la superbe, vue au soleil levant. L'azur du lac est d'un beau bleu et ses ondes scintillent légèrement. Décidément, le lac de Neuchâtel, vu de ce côté-ci, est charmant ; la pointe du Bied, celle de Bevaix et celle de Concise sont d'un effet gracieux dans ce paysage matinal ; mieux que le soir où tout est déjà plongé dans l'ombre.

Mais là-bas, du côté du Léman, les nuées s'amoncellent, se coalisent. Cela promet un nouvel orage. Et point de riflard ! Si le temps se met à la pluie, quelle perspective ! Il faut se hâter de partir. Un *bouèbo* me servira de guide.

Nous contournons l'énorme masse de granit du Moléson pendant une bonne demi-heure; combien elle semble imposante, vue depuis sa base !

Les botanistes feraient ici une ample moisson parmi ce beau désordre de blocs désagrégés, détachés de la montagne par l'action de la gelée, plutôt que par la foudre; mais les herbes et les broussailles sont mouillées, je n'ai qu'un pantalon de triège, et la crainte d'un orage donne des ailes, dit-on, en tous cas des jambes !

C'était en cet endroit que le spectacle de cette nuit avait lieu; on se hâte d'en sortir. Nous avons cheminé une heure à peu près, lorsqu'il n'y a plus trace de sentier quelconque : des fougères et des pâturages. Le petit bonhomme n'est jamais venu plus loin; il croit cependant qu'en continuant à se tenir à la même hauteur et en suivant la région des pâturages, on arrivera aux chalets du Gros-Moléson. En tous cas, il eût été imprudent de hasarder une descente de la montagne en droite ligne dans des fourrés aussi épais. En temps ordinaire, quand on a le temps de flâner, ce n'était rien; mais en ce moment, avec un nouvel orage sur les talons, il fallait prendre un parti. Je congédie donc le *bulbo*, en suivant toutefois son conseil, qui était bon.

Au bout de demi-heure, une petite colonne de fumée bleuâtre annonça la présence des chalets du Gros-Moléson. De là on peut descendre à Gruyère, c'est plus long; ou à Villars-sur-Mont, c'est plus court.

Inutile de dire que je choisis ce dernier chemin. Quel adorable chemin! C'est là qu'il faut avoir le pied montagnard, des sabots ou des bottes à triples semelles! C'est le digne pendant de la Forclaz. Enfin, au sortir des grands bois, on aperçoit une rivière noirâtre serpentant dans une belle vallée couverte de prairies : c'est la Sarine qui prend sa source au

piéd du Sanetsch, une autre de nos vieilles connaissances ; un village, c'est Villars-sur-Mont. Il était temps.

Villars-sur-Mont est un de ces villages comme on les aime ; la diligence y passe une fois par jour, c'est un événement. Si le maréchal de l'endroit ferre un cheval, il a bientôt un petit cercle de gamins autour de lui. Une fois les travaux de la campagne finis, on ne s'en donne pas beaucoup ; aussi y arrive-t-on à un âge avancé.

L'auberge est proprette ; on peut y déjeuner à la fourchette passablement. En attendant que le repas soit prêt, il est permis de se reposer sur un antique canapé recouvert d'indienne rouge. Que de choses se sont passées dans ces vingt-quatre heures ! Je ne recommencerais pas de sitôt une équipée pareille, mais je suis toutefois content de l'avoir faite.

Tout en déjeunant, l'hôtesse, assez babillarde de sa nature, me demanda d'où j'étais. Je lui dis que j'étais d'un pays où l'on fabriquait beaucoup de montres, que les Genevois vendent sous le nom de montres de Genève. — Et pourquoi ne met-on pas le nom de votre endroit ? Ici nous vendons bien nos fromages sous le nom de notre pays, qui est la Gruyère, et on n'en a pas honte, ajouta-t-elle avec emphase.

J'avoue que sa question était embarrassante. C'était une de ces positions dont il faut sortir par la tangente.

Je l'ignore comme vous, ma bonne dame ; en tous cas, elles indiquent l'heure mieux que votre coucou de la Forêt-Noire, qui ne marche pas, quoique si agréablement *peinturluré* en rouge et en blanc.

J'avais eu tort de lui parler de la chose, car l'idée lui vint soudain que parce que j'étais d'un pays où l'on fabrique les montres, la conséquence naturelle était que je devais pouvoir faire marcher son horloge de bois. — C'était encore un argument.

Heureusement qu'il ne faut pas avoir de grandes notions

de mécanique pour démonter un coucou. Pour la rareté du fait, j'essayai et au bout d'une demi-heure de tâtonnements, je vins à bout de le faire cheminer tant bien que mal. Sitôt que la bonne femme entendit de nouveau le tic-tac monotone, elle fut toute réjouie et, ce qui plus est, lorsqu'il s'agit de régler mon écot, elle ne voulut rien accepter ; au contraire, elle m'était redevable, disait-elle.

Naturellement, je résiste à des prétentions aussi étranges. Mais elle insiste et, ce qui est encore plus fort, elle persiste. Il paraît que les femmes sont tenaces dans ce pays !

« Ce que femme veut, Dieu le veut, » dit-elle.

Encore un argument ! Il fallut se soumettre. Décidément c'est le pays des bonnes gens et des arguments !

Et voilà comment ton ami est devenu horloger sans le vouloir !

Lorsque nous reprîmes le chemin de la maison, la lumière brillante du gaz se reflétait dans les ondes du lac sur un espace de plus d'une demi-lieue, des Saars jusqu'à l'Evoles ; on aurait dit une vaste illumination. Les sons vibrants d'une musique lointaine troublaient seuls le silence de la nuit et venaient mourir à nos oreilles. Les étoiles scintillaient au firmament.

La Terre se reposait et le Ciel veillait.

CHAUMONT

LE RÊVE.

« Le dîner tirait à sa fin ; chacun se dirigea à droite ou à gauche pour faire la sieste. Le hasard guida mes pas du côté du Signal de Chaumont. Un petit bouquet d'arbres m'offrait un abri contre l'ardeur d'un soleil de juillet.

» Mollement couché sur le gazon, je suivais de l'œil les efforts d'une fourmi se frayant un chemin dans l'herbe, ou j'admirais autour de moi des végétaux presque imperceptibles, dont le nom même m'était inconnu, et qui, eux aussi, font partie de ce tout immense qu'on appelle le monde.

» Quel doux passe-temps que la flânerie ! Que de choses n'ont pas découvertes les flâneurs, sans s'en douter ! Mais, comme le dit quelque part notre Töpffer, ne flâne pas qui veut ; l'âge, le contentement d'esprit, le beau temps et surtout l'air vif de la montagne, influent sur notre caractère d'une manière sensible. Tout était donc réuni ce jour-là pour inviter au repos et à la méditation.

» Qu'elle est puissante la main de Celui qui prend soin de tout dans cet univers, depuis ces atômes de végétation qui ont aussi leur utilité, jusqu'à ces géants des Alpes, qui dressent là-bas, vis-à-vis de moi, leurs crêtes altièrès dans les cieux, jusqu'à l'être humain enfin, qui est appelé à jouir des trésors innombrables de ce monde, et qui en jouit souvent sans s'en rendre compte !

» A mes pieds, Neuchâtel, reine du lac, avec son riant entourage de villas, avec ses quais, son vieux château et ses allées d'arbres, se mire dans les flots azurés; plus loin, le groupe imposant des Alpes bernoises, avec leur immense manteau blanc, projetant aussi leur image dans le lac, et unissant l'emblème de leur virginité à l'azur des cieux.

» En suivant dans l'espace les spirales de la fumée d'un havane, que le soleil colorait de teintes capricieuses, mon imagination fugitive prenait son essor.

» En ces lieux si paisibles et pourtant si beaux, si pittoresques et jusqu'à présent si peu appréciés, un jour, peut-être, la mode et la vogue enverront chaque année leur contingent de touristes; les voitures, les omnibus, les chevaux et les guides en troubleront la solitude. — Klopstock a chanté le lac de Zurich, M^{me} de Staël, Byron et d'autres ont chanté celui de Genève. Neuchâtel et son Chaumont sont restés dans l'ombre.

» Neuchâtel, première étape de la ligne de Paris en Suisse, s'il sait faire usage de sa position et des faveurs que la nature lui a départies, ne peut manquer d'en tirer de notables avantages.

» Ma pensée, poursuivant son cours, me faisait entrevoir une société par actions formée pour un établissement confortable, vaste caravansérail pour les touristes voyageurs, pension pour nombre de familles de Neuchâtel qui, pendant les chaleurs de la canicule, cherchent un refuge pour les enfants, asile pour nombre de convalescents que la faculté envoie respirer l'air pur de la montagne; établissement de cures de petit-lait; enfin, chose importante, source d'un bénéfice raisonnable pour les actionnaires et le maître d'hôtel, et d'un intérêt incontestable pour la ville de Neuchâtel et les propriétaires fonciers dont les immeubles augmenteraient de valeur, par suite du séjour de riches étrangers qui achèteraient ou se créeraient de riantes villas.

» Les idées une fois lancées poursuivent leur vol. L'achat du terrain ne coûte pas grand'chose; de nombreux ouvriers sont occupés à des terrassements, à des plantations, à tracer dans la forêt de petits chemins ombreux, à créer enfin à Pierrabot et à la Roche de l'Ermitage de charmants reposoirs.

» L'édifice s'élève par enchantement; il affecte la forme d'un carré long et assez semblable pour le style au Kursaal d'Interlaken, seulement il comporte deux étages sur le rez-de-chaussée.

» Une foule nombreuse assiste à l'inauguration; sur la galerie qui règne au midi de l'édifice se trouvent de nombreux étrangers, ne se lassant pas d'admirer la vue imposante qui s'offre à leurs yeux; il s'y trouve aussi beaucoup de personnes de la ville qui se disent: « Comment Neuchâtel n'a-t-il pas pensé plus tôt à créer cet établissement? » et se félicitent de l'heureux achèvement de l'entreprise.

» Un joyeux banquet réunit les actionnaires, parmi lesquels on se plaît à retrouver ces hommes qui sont toujours à la tête de ce qui se fait de bien à Neuchâtel, et qui ont contribué à l'exécution de l'hôtel Bellevue. — Le drapeau à la croix blanche flotte sur l'édifice et invite tous ses hôtes à la corde. »

Des pas se font entendre et me tirent de ma rêverie; le charme est fini, plus d'hôtel, plus d'étrangers, plus d'ouvriers. Les Alpes, ceinture blanche à l'horizon, demeurent seules avec les lacs bleus à leurs pieds et leurs sentinelles imposantes, la Jungfrau, l'Eiger et le Mönch, admirable trio, auquel pense souvent le Neuchâtelois à l'étranger, et vers lequel son regard se tourne toujours, comme celui du Napolitain vers son Vésuve, noir géant, fumant à l'horizon.

Signal de Chaumont, juillet 1862.

LA RÉALITÉ.

Thèse générale, la première nuit que l'on passe hors de la maison, en voyage, est toujours plus ou moins agitée, tant il est vrai que l'habitude est une seconde nature. L'un trouve le lit trop court, l'autre trop étroit; l'un a la tête trop haute et l'autre trop basse; l'un a la nostalgie de ne plus entendre le doux murmure produit par les ronflements sonores et réguliers qui lui ferment chaque soir les paupières; l'autre n'entend plus le tic-tac de sa pendule à grande sonnerie, frappant le quart et la demie et répétant l'heure chaque fois, ce qui fait que, quand il est onze heures et demie, il en a pour plusieurs minutes à entendre frapper. Morphée saisit toujours ce moment pour venir répandre ses pavots.

Une nuit donc, le 1^{er} juin 1867, j'étais à Chaumont.

Depuis longtemps je dormais du sommeil du juste, lorsque mon voisin, en allumant sa bougie, me réveilla.

« C'est le jour, fameux entre tous ! » me cria-t-il. — « Mais non, c'est la nuit », lui répondis-je. Et en effet, les étoiles brillaient encore au firmament.

Mais en homme têtue, il ne voulut pas en convenir, se leva, s'habilla et me laissa achever mon somme.

Quand on est réveillé et que l'on a encore envie de dormir, on se retourne contre le mur, et l'on s'efforce de fermer les yeux.

Mais quand vous avez affaire à un têtue, ce n'est pas chose facile.

A peine avais-je commencé à me rendormir qu'une épouvantable détonation me réveilla en sursaut.

J'oubliais de vous dire que notre voisin en question est artilleur à l'occasion.

D'ordinaire, les jours de fêtes nationales, on tire les salves à 6 heures du matin. C'est au moins une heure raisonnable. Un honnête homme est censé avoir eu le temps de faire sa toilette et d'embrasser sa femme et ses enfants. Mais à 3 heures, c'est trop fort. Il est vrai que c'est à Chaumont.

Pan ! Nouvelle détonation.

Quel brigand de voisin ! Toute la collection de la *Gazette de Neuchâtel* va y passer pour servir de bourre.

Pif ! autre détonation, plus éloignée que la première.

C'est encore un autre artilleur, à ce qu'il paraît, peut-être le père Hugon, en qualité de vieux militaire, qui a fait la campagne du Trocadero.

Paf ! Pouf !

Double détonation presque simultanée. Ah ça ! donne-t-on l'assaut ? L'ennemi est-il aux portes ? Quels profonds scélérats !

Levons-nous ! Il n'y a plus moyen d'y tenir.

Et les sommeliers arrivent les uns après les autres, l'un se frottant l'œil droit et les autres l'œil gauche. Pourquoi cette différence ? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir.

Jusqu'à M^{lle} Bertha, qui arrive sur le champ de bataille, et qui n'a pas pris le temps de passer le tablier blanc de rigueur !

Donc à eux trois, le voisin, le père Hugon, et un cantonnier, ils faisaient ce beau vacarme.

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre !

Quand on fait du vacarme, on n'en saurait trop faire, paraît-il ?

Quand on hisse pavillon à bord d'un navire, on l'appuie par une salve.

Ici, à Chaumont, on tire avant, pendant et après. Pour que nul n'en ignore sans doute. Pas même les sourds. A la bonne heure !

Cependant le voisin réfléchit qu'il a encore de l'ouvrage à faire.

Heureusement. J'en profiterai pour tailler ma plume, prendre mes notes et signaler à tous les amis du repos public les hauts faits de ces trois perturbateurs.

La silhouette blanchâtre des Alpes se dessine toujours plus distinctement sur le vaste horizon ; le soleil dore les cîmes les unes après les autres ; le tintement harmonieux des clochettes des vaches au pâturage retentit dans l'espace ; l'air est un peu vif et tout fait présager une splendide journée, après le temps pluvieux de la semaine précédente. Décidément, c'est une belle chose que le lever du soleil à Chaumont. Cela me raccommode un peu avec le voisin. Sans lui et son artillerie, je serais encore sous l'édredon.

« Artilleur, mon ami, allons déjeuner sur la terrasse, au grand air. »

« M^{lle} Bertha, faites-nous servir un déjeuner d'artilleur, s'il vous plaît, pour nous préparer aux fatigues de ce jour fameux, comme disait le voisin en se levant. Que les produits du Jura s'associent à la fève d'Arabie et à l'arbrisseau de Chine, pour composer notre festin. »

« Servez-nous chaud et avec cette grâce qui vous caractérise, sous ce bosquet là-bas. »

« En ce jour fortuné, *albo dies notanda lapillo*, rien ne saurait être trop chaud, rien ne saurait être trop bon pour des actionnaires, qui veulent se régaler..... à leurs frais. »

Chers lecteurs, vous souvient-il du *rêve* ?

Rêve il y a cinq ans, *réalité* aujourd'hui.

Car la réalité s'étale là-haut, au soleil du matin, entre deux bouquets de bois, dominant une vaste pelouse, sous la forme d'un magnifique hôtel de montagne, pavoisé et guirlandé, comme une jeune fille le jour de ses noces.

C'est que pour lui, c'est le grand jour ; c'est l'inauguration

solennelle de cet édifice ; c'est aussi un jour de noces pour les actionnaires et leurs invités ; c'est le jour où l'on pend la crémaillère, au figuré bien entendu, puisque, depuis l'invention des potagers, l'antique crémaillère de nos ancêtres tend de plus en plus à passer au nombre des objets d'une haute antiquité et ne sert plus guères qu'à quelque vieil ivrogne, las de la vie, qui va s'y suspendre en guise de jambon fumé et qui a l'eau en horreur, même pour se noyer.

C'est le jour où les marmitons mettent les petits pots dans les grands, où le chef allume les fourneaux, où les casseroles battent la breloque, où la cave doit rester ouverte, où l'on va juger du savoir-faire du maître d'hôtel ; où l'on va critiquer, enfin !

Car le Neuchâtelois est ainsi fait, il faut bien l'avouer. Il a du goût pour le beau ; il aime ce qui est bon ; mais encore faut-il que cela ne coûte pas cher.

Or, satisfaire à ces trois conditions à la fois, est un problème aussi insoluble jusqu'à présent que de chercher la pierre philosophale, la quadrature du cercle, et le mouvement perpétuel, quoiqu'un habitant de la Chaux-de-Fonds ait prétendu l'avoir trouvé ces temps.

Peu à peu, arrivent les acteurs de la petite fête ; les uns en voiture, d'autres *pedibus*.

Chacun admire, chacun loue le bon goût de l'architecte. Bien peu critiquent. Mais enfin, comme l'exception confirme la règle, il faut qu'il y en ait aussi. L'ameublement, simple, mais de bon goût, plaît généralement. La distribution intérieure ne laisse rien à désirer.

A dix heures, la cloche annonce le service divin, où se porte un nombreux auditoire.

Monsieur le pasteur P. implore d'abord la bénédiction divine, — sans laquelle aucune entreprise humaine ne peut prospérer, — sur le nouvel édifice, où se célébrera doréna-

vant le service religieux, qui se faisait autrefois dans la modeste salle d'école; puis, dans un discours, écouté avec charme par l'auditoire, consacre l'édifice à l'hospitalité, et invite les assistants à se joindre à lui pour remercier Celui qui nous a donné une si belle patrie, des lacs et des Alpes, pour nous faire mieux sentir la toute-puissance et l'infini de la création, et un observatoire comme Chaumont pour mieux en admirer les détails et l'immensité.

L'union et la concorde ont été à la base de l'entreprise, puissent-elles continuer à régner sur notre chère patrie, dit-il en terminant, et chacun était ému. — Le chant laissait quelque chose à désirer, mais maintenant qu'une généreuse donatrice, pensionnaire de l'établissement, a eu la bonne idée de faire présent d'un harmonium, cela ira mieux, il faut l'espérer.

La foule augmentait toujours; les uns font une partie de quilles, les autres une promenade, pour gagner de l'appétit, chose qui manque rarement à Chaumont. — Enfin, la grande horloge électrique au fronton de l'édifice marquait une heure, que plus de 200 personnes étaient à leur poste; le dîner allait commencer.

C'est toujours un moment solennel que le commencement d'un grand repas. — Vous suivez de l'œil les garçons, de noir tout habillés, comme défunte dame de Marlborough, qui apportent le potage; vous examinez le gastronome là-bas, la serviette soigneusement passée dans le gilet, buvant un coup pour se mettre en appétit.

Enfin vous donnez le premier coup de dent.

La conversation a cessé; arrivent les entrées.

Vous suivez, toujours de l'œil, le gastronome, qui parle, mange et boit, sans perdre une minute. Quelle belle fourchette! Comme il fait usage indistinctement de la main droite et de la gauche. Et avec quelle grâce! Quelle précision! Quel

coup d'œil marin ! Il en remontrerait au baron de Grattelard lui-même.

Quel puits de science et de faconde ! Il sait, le savant homme, d'où proviennent le piment, les truffes et le gingembre ; en quelle saison l'ombre et la truite sont les meilleures, préfère le crû de la ville au Cortaillod, et ne voit rien au-dessus du fruit provenant des collines néocomiennes. Suivant lui, la mâchoire est une des plus belles inventions de la création.

Il prend encore un bouchon de fromage des Joux, puis déclare à son voisin qu'il lui aurait été impossible de mieux dîner, et que si Dumas le père venait lui offrir une patte de son ours, une côtelette de panthère, ou un beefsteak d'éléphant, il serait dans la triste nécessité de ne pouvoir accepter.

Je comprends la chose relativement à l'éléphant, j'en ai mangé de celui qui a été tué à coups de canon à Morat, il y a quelques années. Que c'était dur ! Que c'était coriace ! Autant aurait valu s'escrimer à manger des bretelles en caoutchouc vulcanisé ou des tiges de bottes de gendarme.

Le télégraphe a porté à Berne les remerciements des actionnaires qui viennent d'être votés par acclamations, car les toasts ne firent pas défaut, on peut se l'imaginer, et l'artillerie non plus.

En voici un que je n'ai pu résister à la tentation de sténographier, toujours d'après la méthode américaine, non sans peine, car j'étais placé dans un coin de la salle et n'entendais l'orateur que difficilement, sa voix n'étant pas sonore et le brouhaha étant à son apogée.

Je le prie donc d'avance de pardonner les erreurs involontaires que j'aurai sans doute pu commettre.

UN TOAST OMNIBUS.

Messieurs,

Le toast que j'ai l'honneur de vous proposer doit vous sembler extraordinaire; mais vous savez qu'à Chaumont tout ce qui se fait est plus ou moins extraordinaire.

Ce qui l'est, en effet, à mes yeux, c'est de me voir porter un toast.

Pour commencer par le commencement, mon toast s'adresse d'abord à la *Feuille d'avis*. C'est une bonne vieille qui court maintenant sa 102^{me} année. Malgré son grand âge, elle a bravement combattu pour la création de l'établissement dont nous fêtons aujourd'hui l'achèvement.

Cette bonne vieille porte le deuil de feu la *Gazette de Neuchâtel*, qui, elle aussi, a vaillamment combattu pour le même but. Une larme, en passant, à sa mémoire! — *L'Union libérale*, ainsi que son éditeur, mérite aussi une mention spéciale et honorable pour la vigueur dont elle fait preuve en maniant la grosse caisse. Quant aux autres journaux qui n'en ont point encore parlé, espérons qu'ils le feront.

Mon toast s'adresse aussi aux créateurs de la belle route qui conduit à Chaumont, ainsi qu'aux actionnaires qui n'ont pas craint de contribuer à la création d'un établissement qui peut avoir une heureuse influence au point de vue des destinées économiques de notre pays. Mais, il faut le reconnaître, nous avons eu le bonheur d'avoir un président comme on n'en voit point, et un secrétaire comme on en voit peu.

Mon toast s'adresse aussi aux diverses administrations qui nous ont témoigné de la bienveillance, notamment à la Commune, à la Caisse d'épargne de Neuchâtel et à sa direction,

que l'on est sûr de retrouver partout où il y a une entreprise d'utilité publique en jeu.

J'ai dit en commençant que tout, dans la création de l'hôtel de Chaumont, avait été extraordinaire. Je vais m'expliquer. D'abord, il était extraordinaire qu'il n'y eût pas encore, sur notre beau plateau de Chaumont et en face de ce magnifique panorama des Alpes, un hôtel-pension convenable. Vous souvient-il encore de la façon mystérieuse en laquelle vous êtes allés déposer dans la boîte aux lettres vos modestes souscriptions de fr. 100? On pensait alors pouvoir faire avec un capital de cent mille francs. Plus tard on a élevé le chiffre des actions à fr. 500. Et le capital engagé dans l'entreprise ascende maintenant à plus de trois cent mille francs! — Est-ce un bien, est-ce un mal? Je penche pour la première alternative; car dès l'instant que nous devons entrer en lice avec d'autres établissements analogues, il fallait les égaler, sinon les surpasser, quant au confortable et à la sécurité des constructions. Sous ce rapport, je crois qu'en fait d'établissements de montagne, il n'y a guères que celui du Rigi-Kaltbad qui puisse être comparé au nôtre; quant à la facilité d'accès, le nôtre défie toute concurrence.

Lorsqu'il s'est agi de procéder à la construction, le cas était le même que pour faire un bon civet, chose pour laquelle un lièvre est nécessaire. Il fallait de l'eau, du sable, de la pierre, de la chaux et du bois.

L'eau manquant, il a fallu recueillir l'eau de pluie descendant de la route et la conduire dans de grandes cuves faisant provisoirement l'office de citernes. On a heureusement trouvé une carrière de sable dans votre domaine, où les pierres ne manquent pas. On a établi un four à chaux; une carrière de pierres de taille a été également découverte sur votre domaine; les ouvriers ont été baraqués comme l'armée française en Crimée; en un mot, on eût été au milieu d'un désert,

que l'on n'eût pas agi différemment. Aujourd'hui, Messieurs, cette entreprise, si difficile, touche à son terme, et je crois qu'elle sera de nature à remplir le but que l'on se proposait. Deux vastes citernes permettent une consommation journalière de deux mille quatre cents pots d'eau pendant 100 jours, sans qu'il tombe une goutte de pluie. Or, une pareille sécheresse et surtout une pareille consommation ne sont point à craindre chez nous. Le mobilier, quoique simple, n'exclut pas toute idée de confortable. La vue n'est point aussi étendue sans doute qu'au Signal, mais les personnes en séjour pourront faire facilement cette petite course. Cela leur donnera de l'appétit.

Messieurs les actionnaires ! On ne vous a point payé d'intérêts pendant la construction avec votre capital, comme cela se fait ailleurs. C'est un peu extraordinaire, j'en conviens, mais j'espère aussi que par la suite on pourra vous les servir régulièrement. Vis-à-vis d'autres entreprises qui ne payent des intérêts que pendant la période de construction, cela sera encore bien plus extraordinaire, mais pour cela, il faut que tous les actionnaires prennent à cœur les intérêts de l'hôtellerie de Chaumont ; il *faut* surtout que les dames, qui sont souvent pour beaucoup dans les choses de ce monde, veuillent bien faire un peu de propagande bien entendue dans son intérêt.

J'espère que la faculté neuchâteloise trouvera de nombreuses qualités au séjour de Chaumont. Les personnes maigres peuvent déjà s'y rendre facilement ; les personnes corpulentes, en y montant fréquemment, perdront de leur embonpoint ; en passant, je signale déjà cet avantage à son attention.

Le Conseil fédéral nous a accordé à des conditions très-douces l'établissement d'une ligne télégraphique. Je vous propose donc, puisque c'est l'usage reçu, de lui envoyer la

première dépêche télégraphique pour le remercier. Enfin, Messieurs, je résume mon toast en le portant à nos invités *et à tous ceux qui, de près ou de loin*, par leur argent, leur plume ou leur langue, ont contribué et contribueront encore, je l'espère, à la réussite de notre entreprise. A notre jeune architecte qui a si bien compris et exécuté votre idée, au tenancier, aux entrepreneurs, aux ouvriers et à tous les dévouements connus et inconnus,

OMNIBUS.

De nombreux applaudissements accueillirent cette boutade humoristique, qui résumait les autres toasts.

Cependant la foule des visiteurs s'accroissait toujours : la pension R., avec ses 70 élèves, avait eu la précaution de se faire servir à dîner de bonne heure dans le petit bois de mélèzes et bien lui en prit, car à partir de 4 heures du soir, l'hôtel du Château était à sec.

Maintenant que la journée tire à sa fin, il est temps de partir, laissant là-haut les amateurs consommer le pale-ale de Bass et C^e, et passer la revue du bouteiller.

Le drapeau à la croix blanche flotte sur l'édifice, qui est d'ailleurs conforme de point en point à celui qui est décrit dans le Rêve !

Chose curieuse, l'architecte n'avait jamais lu le Rêve !

DE L'UTILITÉ DES REPOSOIRS.

Il n'y a plus que les reposoirs qui manquent à Pierre-à-Bot et à la Roche de l'Ermitage.

Chose inutile, dira-t-on peut-être ?

Demandez-le donc aux traînards de cette journée, faisant une retraite restée célèbre, au doux son d'un flageolet, s'ar-

rétant dans les bois, pour faire tourner un soleil, pour lancer une fusée, puis, surpris par la foudre et les éclairs qui les aveuglaient, les glaçaient de terreur et d'effroi, et par des torrents de pluie qui rappelaient le déluge universel ?

■ Demandez-le aux robes blanches et aux chapeaux de soie ?

■ Demandez-le à cette vaillante arrière-garde qui se réfugia au Plan Sandoz, au Plan Renaud, ou plutôt à celle qui demanda l'hospitalité et une lanterne, fût-ce même celle de feu Diogène, dans une ferme ?

L'hospitalité fut accordée et la lanterne refusée, sous prétexte qu'il n'y en avait pas.

O sainte hospitalité au doux regard ; — hospitalité de nos ancêtres ; — hospitalité vantée par les Anciens !

Où étais-tu ce soir-là ?

« Pourquoi êtes-vous allés à Chaumont ? demanda celle du XIX^{me} siècle, sous les traits d'une mégère antique. Est-ce que j'y suis allée, moi ? Est-ce que je suis mouillée, moi ? Fallait pas y aller. » La logique était désespérante.

« Du moment où vous n'avez pas de lanterne, vous êtes en contravention avec la police du feu, et nous sommes dans la nécessité de vous signaler. »

Alors, ô miracle, la lanterne se trouve et la vaillante arrière-garde se remet en route, cahin-caha, toujours au doux son du flageolet, qui accompagnait une marche triomphale, chantée en chœur ; le lac semblait être un vaste récipient de lave ardente, et les peupliers de la fontaine de l'Alambic, qui a toujours soif (pourquoi ?), d'immenses paratonnerres ; aussi traversa-t-elle cet endroit en ayant un peu la chair de poule, et finit par arriver. Mais dans quel équipage !

Voyons ! franchement ! Un wigwam de Peaux Rouges, un carbet de Caraïbes, un ajoupa d'Indiens, un blockhaus d'Algérie, un refuge du Saint-Bernard, un boucan de boucanier, l'ermitage de Saint-Antoine, un chalet en bardeaux ou une

hutte quelconque, fût-ce même celle du dernier des Mohicans, enfin un simple toit en troncs de sapins, reposant sur quatre poutres, n'eussent-ils pas fait son affaire ? Il est probable aussi que l'on pourrait se procurer dans ces reposoirs une goutte d'eau ou de n'importe quoi, car la côte de Chaumont est aride, surtout quand on prend le chemin de la Soif.

UN FESTIN DE NOTAIRES.

Et puis, chacun n'est pas,

Notaire,

Notaire,

Notaire,

pour envoyer un commissionnaire avec une hotte de provisions à mi-côte.

Quel dommage de n'être pas

Notaire !

Notaire !!

Notaire !!!

Tant de gaieté entre-t-elle dans l'âme d'un notaire ?

Il est vrai que c'était à Chaumont.

Quel festin de notaires !

Le plus grave de tous les notaires portait le chant et le reste des notaires chantait en chœur :

« Et le dieu Bacchus,

Criaient tout ému :

Mes soldats ont bu

A n'en pouvoir plus.

Ah ! quel chagrin !

Ah ! quel chagrin ! »

Farceurs de notaires ! Gens débonnaires, qui hériteront la terre ! Vous avez toujours le petit mot pour rire.

Témoin celui qui disait :

« La plume que je préfère, ce n'est pas la plume d'oie, ni celle d'acier, ni la plume Alexandre, ni la plume aluminium, ni la plume diamantée, ni la plume Humboldt :

C'est la plume à émoluments ! »

Et ce vieux notaire qui disait à son voisin :

« Egalement, dans la nature, comme tout a été bien prévu ! S'il nous fallait des dents pour boire le vin, nous n'en pourrions plus boire depuis longtemps. »

Heureux notaires ! trois fois heureux : on vient de réviser le tarif des notaires !

Or réviser, c'est corriger, améliorer et augmenter.

Il est vrai que leur tarif avait survécu à toutes les révolutions depuis 150 ans.

Tout vient à point à qui sait attendre.

EPILOGUE.

Maintenant, chers lecteurs, vous tous qui n'êtes pas plus notaires qu'actionnaires, à nous les mois de septembre et d'octobre pour notre course à Chaumont.

A en croire le *Guide du Voyageur* à Chaumont, petit ouvrage fort bien fait, que je signale à votre attention, le mois de septembre est surtout favorisé par ses belles vues.

Au lieu de respirer le brouillard de la plaine, nous percevons cette enveloppe brumeuse qui donne le spleen aux Anglais et à bien d'autres, et nous verrons surgir de l'océan de vapeurs, qui a ses vagues et ses abîmes comme l'autre océan, ces Alpes si belles de blancheur, cette Jungfrau si resplendissante, que vous admiriez tant l'autre jour à la fête des lutteurs d'Unspunnen, dans ce beau cirque gazonné, entouré de forêts, où 20,000 spectateurs trouvaient place facilement.

En montant la côte, nous entendrons les horloges annoncer de leur voix d'airain les heures aux mortels et le sifflet aigu des locomotives percer le voile ténébreux et se répercuter dans les profondeurs de la forêt, qui se revêt déjà de teintes magiques, colorées encore davantage par les reflets d'un soleil d'automne.

Si vous êtes chasseur, vous n'oublierez pas votre fusil à deux coups ; chemin faisant, vous abattrez bien pour notre dîner un tétras quelconque, je n'y regarde pas de si près.

A défaut de tétras, je me contenterai même d'une douzaine de grives.

A défaut de grives, on se rabattra sur les merles, comme dit le proverbe.

Enfin, si l'on ne rencontre ni tétras, ni grives, ni merles, décidément nous n'aurons pas de chance.

Je prendrai toutefois mon sac à noisettes, et vous votre casse-noisettes.

Et pendant que nous éplucherons nos noisettes, assis sur l'herbe, vous me conterez une de ces histoires de chasseurs, que vous savez si bien émailler et qui me font toujours plaisir, ne fût-ce que celle des 200 canards pêchés à l'hameçon dans les marais de l'Orbe.

Egalement, c'étaient de fameux canards, qu'en pensez-vous ?

Par exemple, nous dînerons avant. Cela vous va-t-il ?

— Parbleu ! je vais nettoyer mon fusil, préparer mon carnier et je viens vous prendre demain au petit jour.

LES AVENTURES D'UNE PIÈCE DE CINQ FRANCS.

PREMIÈRE PARTIE.

PROLOGUE.

Par une triste journée de novembre 1866, en remuant quelques papiers placés au fond d'un tiroir, mes regards tombèrent sur un écu de cinq francs, déposé là depuis quelques mois, et qui me rappela tout un monde de souvenirs. Ce n'était point une belle pièce toute neuve, comme celles que les parrains réservent pour leurs filleuls, et que ceux-ci conservent soigneusement jusqu'au jour où elles seront portées à la Caisse d'épargne.

Au contraire, c'était une petite pièce usée, limée et frottée, n'ayant plus même le poids voulu ; mais elle était d'une espèce peu commune, semblait avoir beaucoup voyagé, passé dans beaucoup de mains et avoir ainsi bien des choses à raconter. Sur la face on lisait : *Gaule subalpine*, et au milieu se trouvaient deux figures de femmes, représentant sans doute la France appuyée sur l'Italie. Au revers on lisait : *Cinq francs, l'an IX*, le tout entouré par une couronne de lauriers et par la devise *Liberté, Egalité, Eridania*.

J'ai dit que cette pièce éveillait en moi un monde de souvenirs. En effet, cela me rappela le jour où je l'ai reçue des mains de l'hôtesse du Château de Chaumont. Il y avait grande fête à la montagne ; un drapeau avait été offert le matin par

des demoiselles à l'*Orphéon* de Neuchâtel, qui, en retour, donnait un festival champêtre à toute cette jeunesse, accompagnée soit par des frères, soit par les grands parents. Il y avait une petite tribune dressée, où une dame avait fait la remise du drapeau d'une manière tout à fait aimable et sans être trop intimidée. La nouvelle bannière flottait là gaie-ment, aux caprices du vent, entourée de ses aînées. Au-dessous d'elle, de grandes tables rustiques, dressées en plein air, devaient servir au modeste banquet. Les membres du comité étaient tous affairés; les uns à déballer des piles d'assiettes, des monceaux de verres, à découper les jambons, les pâtés, les saucissons. D'autres étaient encore plus affairés à placer les bouteilles et à remplir les carafes, tout en s'excusant auprès de leurs belles invitées de la lenteur du service, ou en adressant quelques gais propos aux intrus comme nous, qui, tout en venant respirer le bon air de la montagne, prenaient indirectement leur part de cette petite fête.

Il faut convenir que l'emplacement était au reste admirablement choisi. C'était cette partie du Chaumont Jeanjaquet où, après avoir débouché au travers d'une haie de jeunes hêtres, l'on se trouve tout à coup en face du splendide panorama que chacun sait, avec la plaine de Marin à ses pieds, Saint-Blaise, Montmirail, Préfargier, épars dans la verdure, la Thièle et la Broie serpentant dans les marais, dont la partie la plus grande est comme coupée en deux par le grand ruban, bordé de peupliers, qui indique la route d'Anet à Morat. La crête du Jolimont surnage comme une île entre le lac de Bienne et celui de Neuchâtel, et l'on se reporte assez facilement, soit au temps où les trois lacs étaient réunis, soit à celui où les lacustres avaient établi à la pointe de la Tène une de leurs principales stations, puisqu'on en évalue l'étendue à environ 150,000 mètres, et que les deux âges du bronze et du fer s'y trouvent réunis; l'âge de la pierre se trouve

aussi non loin de là, à la Tenevière d'Hauterive. Plus à gauche, le pont de Thièle et l'antique abbaye de Saint-Jean.

Tout en dirigeant mes pas vers le nouvel hôtel, je fis rencontre de deux amis, accompagnés d'un énorme molosse, répondant au nom de Colosse. En traversant le petit bois de mélèzes, Colosse part comme un trait. Il avait flairé un pâté, que des imprudents avaient laissé là sans défense, et s'en-fuyait, l'emportant entre ses dents. Ce ne fut point sans peine que l'on parvint à le rattraper et à lui faire restituer son larcin; les propriétaires du pâté n'auront probablement jamais su à quel péril ils venaient d'échapper, ni quel était l'auteur d'un pareil ravage. Le nouvel hôtel n'était point encore couvert et l'échafaudage, qui avait permis à une paire de bœufs attelés à un char de bois de construction d'arriver au sommet de l'édifice, — ce que ne voudront pas croire sans doute nos après-venants, — subsistant encore, nous en profitâmes pour juger du point de vue dont on jouira depuis le nouvel hôtel. Ce qui plaît généralement, c'est la verte pelouse qui occupe le premier plan, ainsi que les arbres, au feuillage varié, qui, tout en interceptant naturellement une partie de la grande vue, forment un encadrement délicieux au groupe des Alpes bernoises et valaisannes.

En général, l'un des beaux côtés de Chaumont, considéré comme séjour de montagne, ce sont les points de vue, si différents, qu'une course de quinze à vingt minutes offre aux promeneurs. Ainsi, la vue du Chaumont Pury n'est point la même que celle du Chaumont de Pierre, celle du Chaumont Jeanneret ne ressemble point à cette dernière; mais, comme vue d'ensemble, c'est toujours celle du Signal qui sera préférée.

Si l'on jette de là ses regards du côté du Jura, l'on rencontre d'abord une magnifique échappée sur le Val-de-Ruz et ses nombreux villages. Cette dépression de la chaîne vis-

à-vis du Signal, c'est le col des Loges, dont on distingue parfaitement l'hôtel. C'est par là, sans doute, que cheminait, il y a quelques trente ans, Lamartine allant rendre visite au berceau de Léopold Robert, comme il nous l'apprend dans une de ses leçons du cours familial de littérature. Laissons-lui la parole pour quelques instants :

« Le matin d'une des chaudes journées du mois de juin 18.., je partis seul et à pied de la jolie petite ville de Neuchâtel pour gravir le Jura. On sait que le Jura est une épaisse muraille de montagnes à pente douce du côté de la Suisse. Ce sont des Alpes sans neige; quelques bouquets de sapin, suspendus au flanc des rochers, y encadrent des pâturages d'herbes hautes et fines, perpétuellement arrosés par la brume des nuages (??). Ces pâturages sont plus savoureux que ceux des Alpes; le foin, qu'on n'y fauche jamais, monte jusqu'au-dessus des jarrets des énormes vaches blanches, qui semblent nager, à demi ensevelies, dans une mer de fourrages. Après qu'on est sorti d'une gorge profonde, qui mène de la ville au Jura, et à mesure qu'on s'élève sur les pentes de cette chaîne, le lac de Neuchâtel, dont on s'éloigne, paraît se rapprocher quand on se retourne. On le voit bleuir au pied des tours blanches et des noirs sapins; les anses et les ports, qui le bordent, se dessinent comme sur une carte de géographie; quelques voiles de pêcheurs y semblent immobiles; l'eau se rétrécit par l'éloignement, et enfin la vaste chaîne des Alpes blanchâtres vient encadrer cette magnifique page du livre de la nature. — De rampe en rampe, et de croupe en croupe, on arrive, après trois ou quatre heures de marche, au dernier plateau du Jura. Il est raboteux et mamelonné comme le dos d'un dromadaire; il est nu aussi comme le désert. Seulement, il y avait une chose dont je fus frappé, et qui m'a mille fois frappé depuis, dans mes voyages : C'est un horizon très-élevé et par conséquent très-lumineux, dont on

jouit ordinairement sur les hauts plateaux de la terre, et qui semble baigner les cîmes du Jura d'une pluie de rayons venant d'en bas et d'en haut, à la fois, sur le paysage. Il y a loin de là aux sites poétiques, voluptueux ou majestueux des villas romaines, du golfe de Naples ou des lagunes et des canaux de Venise, que Léopold Robert devait reproduire un jour. »

—
Tout cela est très-beau, sans doute, seulement, nous autres Neuchâtelois, nous croyons que nos Montagnards savent parfaitement faucher leurs foins, et que nos magnifiques forêts de sapin méritent autre chose que le nom dédaigneux de *bouquets de sapins*.

Mais ce sont là licences de poète !

En échange, la réflexion que fait Lamartine de voir le lac se rapprocher à mesure qu'on s'en éloigne, est parfaitement juste, et offre une certaine analogie avec l'effet d'optique qui fait paraître les sommités des Alpes, lorsqu'on les contemple depuis Chaumont, deux ou trois fois plus élevées que lorsqu'elles sont vues depuis Neuchâtel. Sans aller même aussi haut que Chaumont, qui n'en a fait la réflexion depuis les hauteurs du Mau-Jaubia, de Pierre-à-Bot, du Chânet, de la Roche-de-l'Ermitage ou de Tête-Plumée ?

—
Cependant la cloche du dîner nous appela, et ce dîner, à jamais mémorable, restera longtemps gravé dans la mémoire de ceux qui y participèrent. Après le dîner, la foule des promeneurs augmentait à vue d'œil ; chaque sentier perdu amenait son contingent, soit du Val-de-Ruz, soit de la Châtellenie ; de Neuchâtel on arrivait, soit par le sentier des Poules, soit par la vieille route, soit par le chemin de la Bannerette, mais surtout par la nouvelle route, décrétée le 1^{er} juin 1835, par le conseil général de la bourgeoisie de Neuchâtel. Cette

route, commencée en août 1836, fut terminée en 1838, coûta fr. 27,582, soit 20,000 livres d'alors, sur lesquelles 11,900 livres étaient le produit de souscriptions particulières, y compris une somme de 3,000 livres donnée par le roi. Ce bel ouvrage fut le digne complément de l'entreprise des défrichements de Pierre-à-Bot, qui, tout en ayant procuré du travail aux vigneron sans ouvrage pendant l'hiver, forme maintenant deux beaux domaines de rapport. — Une musique du Val-de-Ruz est arrivée; elle alterne avec celle de Neuchâtel; les danses s'établissent sur l'herbe; c'est un va et vient continuel, qui ne convient guère à des personnes de notre âge; aussi, tranquillement assis *sous un de ces magnifiques sapins centenaires*, qui sont les ornements de Chaumont, passons-nous en revue les avantages que pourront rencontrer les touristes et les étrangers en séjour dans le nouvel hôtel-pension.

D'abord, par la configuration même de la montagne, des promenades de une et deux heures peuvent se faire très-facilement, sans monter et descendre, comme c'est le cas sur d'autres sommités. Les malades, outre les cures de petit-lait, qui pourront être organisées sans beaucoup de frais, trouveront dans le nouvel hôtel, convenablement abrité contre les vents du Nord, un séjour agréable et, pour beaucoup d'entre eux, surtout les personnes faibles de poitrine, le parfum balsamique des sapins, auquel, depuis quelques années, on attribue une grande efficacité, soit dans le grand-duché de Bade, soit même plus près de nous, en Suisse, aux bains de Weissenbourg, situés pour ainsi dire au milieu des sapins. La vie de société se développera là, comme ailleurs en Suisse, dans des établissements analogues. L'établissement d'un fil télégraphique contribuera aussi à rendre la distance moins sensible.

Enfin, sans doute que l'établissement de petites voitures

de montagne assurera une communication journalière avec la ville de Neuchâtel, et permettra ainsi aux Anglais d'assister chaque dimanche au culte anglican.

A Chaumont, les géologues trouveront des blocs erratiques, peut-être des roches striées; les botanistes, une flore du Jura variée, quoique moins complète qu'au Creux-du-Vent; les chasseurs, le lièvre, la bécasse, la gélinotte, la perdrix, le coq-de-bruyère, la grive surtout, à l'époque où la sorbe rougit.

La montagne de Chaumont (*Calvus Mons*) forme diverses propriétés particulières, séparées l'une de l'autre par de simples murs en pierre sèche ou quelques haies. Pour distinguer ces propriétés, elles portent le nom de leurs propriétaires, qui, pour la plupart, vont y passer la belle saison.

Le domaine où se trouvent les deux hôtels appartenait autrefois à la famille de Pourtalès et à la famille de Bosset, et c'est ce qui explique les belles avenues et les arbres d'essence diverse que l'on y rencontre.

A l'arrière-saison, lorsque le feuillage des hêtres, des ormes, des aliziers jaunit, et que la plaine est recouverte chaque matin de ces brouillards qui sont nécessaires, dit-on, pour amollir la peau du raisin, Chaumont offre encore ses beautés. La plaine suisse est alors comme recouverte d'une immense mer de brouillards, de laquelle surgissent, comme un archipel, les grandes sommités des Alpes.

Chaumont est doté d'une station météorologique, qui aurait pu démontrer à Lamartine que la brume *perpétuelle* des nuages n'existe que dans son imagination, et à Bædeker que la remarque qu'il fait relativement à la vue de Chaumont peut s'appliquer au Weissenstein ainsi qu'aux autres établissements de montagnes sans exception. A moins, toutefois,

que les conditions climatologiques ne soient autres pour Chaumont que pour le reste de la Suisse. A Coblenz, l'on peut sans doute le croire ; en Suisse, jamais. De grâce, Messieurs les éditeurs d'itinéraires, un peu de réflexion. — Au reste, pour les étrangers qui commencent leur tour de Suisse, ou qui l'ont achevé, l'ascension de Chaumont est le complément nécessaire et obligatoire de tout voyage en Suisse. A l'arrivée, — pour embrasser d'un seul coup d'œil l'immense chaîne des Alpes que l'on s'appête à visiter. Au départ, — pour jeter encore un dernier regard rétrospectif et général sur toutes les merveilles de la nature que l'on vient de parcourir ; pour comparer enfin la hauteur des géants des Alpes bernoises et valaisannes avec le massif du Mont-Blanc, avant de quitter, par le pittoresque railway des Verrières, cette Suisse que des milliers de touristes viennent admirer chaque année.

Combien il est à regretter qu'en 1845, lorsque la reine de Hollande, fille de l'empereur Nicolas I^{er}, dîna avec une suite nombreuse à Chaumont, ou en 1843, lorsque Léopold de Buch y allait souvent, accompagné de MM. Agassiz, Guyot, Coulon et autres, il n'ait pas déjà existé à cette époque un établissement convenable !

Enfin « mieux vaud tard que jamais, » dit le proverbe, et se dira sans doute aussi le lecteur, en voyant le fil de la narration se rapprocher de la pièce de cinq francs, qui doit en être l'objet.

Il est d'autant plus à propos pour moi de clore ici la description de Chaumont, qu'on pourrait bien me dire avec Molière :

« Vous êtes orfèvre ! » Hélas, non ! Et c'est là ce qui me désespère.

Car, par le temps qui court, où chacun veut être et pa-

raître surtout, le métier doit être bon et surtout meilleur que celui de gratte-papier !

Que de chaînes d'or et de breloques de fantaisie, s'étalant sur un abdomen proéminent, ont donné dans l'œil au marchand-tailleur qui a fait crédit pour les habillements de haute nouveauté, qu'on choisit avec un aplomb imperturbable, avec un goût de bon ton et avec l'idée bien arrêtée que le tailleur ne doit jamais être pressé pour le paiement, qu'il est la Providence qui aide à franchir le premier échelon du crédit, que tel est son sort, comme celui des dindons est d'être plumés, et qu'il doit s'y résigner !

Comment les autres fournisseurs pourront-ils refuser du crédit à quelqu'un habillé au dernier goût du jour et qui fait étalage de bijouterie ?

Il n'y a plus guère que les banquiers qui ne se paient pas de cette monnaie-là et qui se souviennent du proverbe : « Tout ce qui brille n'est pas or. »

Mais ces gens-là sont évidemment reculés et ne sont pas à la hauteur du progrès. Quel dommage, et combien c'est regrettable !

Ayant donc tisonné convenablement le feu et allumé un cigare, je priai la petite pièce de me raconter l'histoire de ses pérégrinations, et c'est ce qui suit qui forme l'objet de ce récit.

TEMPS ANCIENS.

Autant que mes souvenirs peuvent s'étendre, les différentes parties qui composent mon tout, au moins la majeure partie d'entre elles, virent la lumière du jour, la première fois, vers la fin du siècle dernier, par le vingt-unième degré parallèle à l'équateur, dans l'intendance de San-Luis de Potosi, en Nouvelle-Espagne.

La pioche des ouvriers détachait péniblement des entrailles de la terre de petits cristaux octaèdres ou cubiques, à une profondeur de 1,600 pieds. Il y avait un grand nombre d'ouvriers mineurs employés à ce pénible travail. Pour parvenir jusqu'à leur gîte, il avait fallu exécuter des travaux gigantesques au sein de la terre, puisque les galeries horizontales que l'on nous fit parcourir, s'étendaient environ à 40,000 pieds.

C'était la mine appelée Valenciana, située dans le district de Guanaxato, à peu près à égale distance du tropique du Cancer et de la ville de Mexico, où l'on nous transporta pêle-mêle, à travers un riche pays, dans un vaste bâtiment appartenant, pour lors, au gouvernement espagnol. Là, tous les petits cristaux furent soumis à une opération, pour les séparer de leurs gangues; sur mille parties, il y en avait environ 950 d'argent pur et 50 d'alliage, sulfure de plomb, de fer ou de zinc. Pour extraire l'argent de son sulfure, on grille celui-ci avec du sel marin, traitant par le mercure et le fer et distillant ensuite l'amalgame, qui fond à 22° du pyromètre de Wedg-Wodd. Le métal est alors d'un blanc éclatant, qui devient d'une ductilité très-grande, et sa pesanteur spécifique est de 10,4743.

Dans d'autres endroits, le métal d'argent se trouve mêlé à d'autres substances, telles que l'arsenic, le soufre, le mercure, l'oxygène et le chlore. Il est en général allié à l'or, au cuivre, à l'antimoine ou à l'arsenic.

Quelquefois il est disposé au sein de la terre en arborisations; les rameaux sont disposés en feuilles de fougères ou en réseaux. Souvent on le trouve en filaments cylindriques et contournés, depuis la grosseur du doigt à celle du fil le plus délié; quelquefois en lames minces.

—
Donc après avoir été, par le moyen de l'opération qui a été

décrite plus haut, réunis en petits lingots, qui furent estampillés par un intendant, nous prîmes, quelque temps après, bien emballés et surtout bien escortés par une *cinquantaine* de lanceros espagnols et une troupe d'Indiens, tous à dos de mulet, par Puebla, la route de Vera-Cruz, où nous devions être embarqués pour l'Europe. La navigation n'était point alors ce qu'elle est aujourd'hui. Fulton n'avait point encore essayé d'appliquer la vapeur à la propulsion des navires. La navigation à voile était donc lente, incertaine et dangereuse, surtout à cause des corsaires, qui épiaient toujours les navires chargés de transporter en Espagne les richesses de ses colonies. Je ne vous ferai point l'historique de mes divers voyages et me bornerai à vous dire brièvement qu'arrivés à Cadix, nous fûmes transportés à Madrid, ensuite en France et en dernier lieu à la Monnaie d'une grande ville d'Italie. — En tout pays, la Monnaie est l'endroit désigné où l'on convertit, au moyen d'un alliage, les métaux précieux, or et argent, tout comme aussi le cuivre et le nikel, en petites pièces d'une dimension déterminée, d'un poids convenu et qui servent aux diverses nations de moyen de paiement. Probablement que, dans les temps primitifs et avant que la Monnaie fût inventée, on en était réduit au moyen d'échanger une quantité de marchandises contre une autre quantité de marchandises différentes, troc pour troc. Les difficultés résultant du transport réitéré de la marchandise, firent naître l'idée de recourir à un moyen d'échange plus commode. On pensa naturellement aux métaux qui, parce qu'ils étaient plus rares, plus beaux même, passaient pour avoir une plus grande valeur. D'autres métaux étaient pourtant et sont encore plus utiles que nous. Ainsi le fer, qui a servi à confectionner la pioche des ouvriers qui nous arrache à notre gîte profond, le fer qui sert à fabriquer le soc de la charrue est d'une utilité bien plus grande que nous. Depuis que le mouvement

des affaires est devenu plus grand, que la vapeur raccourcit les distances, brise les barrières qui séparaient autrefois les peuples et même les continents, depuis que le proverbe des Anglais « *time is money* » a été toujours plus apprécié par les diverses nations, on a trouvé, sans doute, qu'on perdait trop de temps à compter les diverses pièces de monnaie, surtout maintenant que la vie devient courte et que l'on ne vit plus pendant neuf cents ans, comme du temps de Mathusalem, et l'on a inventé une nouvelle monnaie de papier, destinée à nous suppléer, qui est le signe représentatif d'une certaine quantité de monnaie métallique. On l'appelle le billet de banque. Cette nouvelle monnaie est plus commode que la monnaie métallique, surtout dans les pays où la loi en laisse l'usage facultatif; mais dans les pays où la loi *prescrit* aux citoyens de la recevoir en lieu et place de la monnaie métallique, ce qui est appelé cours forcé, le public préférera toujours la monnaie métallique, dont la valeur augmentera de tout ce que la monnaie de papier perdra.

L'usage des monnaies est extrêmement ancien. Les Chinois sont toujours munis de balances et de petits lingots d'argent, qu'ils divisent en morceaux proportionnés à leurs besoins. Du temps de Néron, suivant un écrivain de cette époque, les changeurs d'alors reconnaissaient les monnaies à la vue, au tact, à l'odorat même et à l'ouïe. Ils jetaient la monnaie et observaient le son qu'elle rendait. Le cuivre échauffé par le frottement, même un alliage où le cuivre domine, exhale une odeur particulière. Chacun sait qu'au toucher, on distingue parfaitement les fausses pièces d'avec les autres, à cause de leur poli gras. Enfin, c'est au moyen de la pesanteur spécifique qu'Archimède découvrit la fraude de l'orfèvre Démétrius, qui avait introduit de l'argent dans l'or qu'Hiéron, roi de Syracuse, lui avait donné pour faire une couronne, et

qu'il établit même la proportion dans laquelle ce métal était allié.

Si l'on en croit Hérodote, ce sont les Lydiens qui en ont fait usage les premiers. Suivant d'autres, les Assyriens battirent monnaie longtemps avant la naissance d'Abraham ; suivant d'autres écrivains enfin, l'origine des monnaies remonte au temps où Janus et Saturne régnaient sur l'Italie.

Lorsque le métal fut introduit dans le commerce, le poids seul et le degré de pureté en déterminaient la valeur. Plus tard, pour remédier aux inconvénients qu'amenait la nécessité de peser, à chaque marché conclu, la quantité d'or ou d'argent que l'on donnait en paiement, on imagina d'imprimer sur chaque pièce de métal une empreinte qui devait en déterminer le poids et la pureté.

L'origine de cette marque n'a jamais été bien précisée ; d'après Moïse, l'art d'imprimer sur les métaux était connu longtemps avant Abraham, puisqu'il dit qu'Abimélech donna mille pièces d'argent à ce patriarche (Genèse, chapitre XX, verset 16).

Chez les Romains,

La livre d'or équivalait à 100 sesterces.

La livre d'argent à 100 deniers.

Le denier à 10 as, soit 47 centimes.

Le quinarius à 5 as, » 23 »

Le sesterce à 2½ as, » 12 »

Enfin, à la station lacustre de la Tène, on a trouvé des monnaies gauloises en bronze coulées dans des moules, et dont un exemplaire est déposé au musée de Neuchâtel, ayant sur la face l'effigie d'un homme de profil et sur le revers le cheval cornu. (Desor, les *Palafittes*.)

Comme on le voit, les Romains avaient déjà le système décimal.

En France, la plus ancienne monnaie date de Théodebald, petit-fils de Clovis. Au commencement du neuvième siècle, on commença à perfectionner la monnaie, qui prit le nom de livre, parce que la pièce contenait une livre d'argent. Philippe I^{er} commença à y mêler le cuivre. L'an 1003, on y allia un tiers de cuivre; en 1113, la moitié, et enfin, sous Philippe de Valois, les trois quarts. On voit que les rois d'alors étaient de véritables faux-monnayeurs. — En l'an 1640, quand le surintendant de Bullion fit frapper les premiers louis d'or et d'argent qui parurent en France, pour donner cours à cette monnaie, il convia à dîner cinq seigneurs de ses partisans, fit servir au dessert trois bassins pleins de ces nouvelles pièces, et leur dit d'en prendre autant qu'ils en voudraient. Chacun remplit ses poches et se sauva, sans attendre son carrosse. Sous le règne de Louis XV, on fabriqua des pièces de six livres. — La révolution française ne changea rien aux anciennes monnaies, mais y ajouta des pièces de 5 francs, de 2 francs, de 50 et de 25 centimes. En 1832, les pièces de 3 et de 6 francs furent abolies. — Enfin, dans l'ancienne principauté de Neuchâtel,

La livre tournois équivalait à 20 sols et le sol à 12 deniers.

29	id.	id.	40 francs de France.
Le petit écu d'argent	id.		21 batz de Neuchâtel.
168 batz	id.		1 louis d'or neuf.
145 batz	id.		1 napoléon.
41 $\frac{1}{2}$ batz	id.		1 brabant.
36 $\frac{1}{4}$ batz	id.		1 écu de 5 francs.
42 batz	id.		1 écu neuf.

FABRICATION DES MONNAIES.

Passant ensuite à la fabrication des monnaies, celles d'argent doivent donner 900 parties de fin et 100 parties d'al-

liage ; comme il est impossible d'arriver, par l'opération de la fonte, au titre mathématique de 900 millièmes, on accorde au directeur des monnaies, par gramme d'argent, 6 millièmes de tolérance, 3 en dessus et 3 en dessous. La tête qui est sur les monnaies d'argent est toujours opposée à celle qui est sur les monnaies d'or, pour éviter de voir dorer les pièces d'argent, qui se trouvent à peu près du même diamètre que les pièces d'or, qu'on aurait pu tenter de faire passer pour ces dernières. Les pièces de 5 francs, fabriquées avant la loi du 7 germinal an XI, ont une tolérance de 14 millièmes, 7 en dessus et 7 en dessous. Les Juifs de bas étage passent, à tort ou à raison, dans certains pays, pour savoir enlever, soit au moyen d'une lime douce, soit par des procédés chimiques, une certaine quantité d'or ou d'argent sur les pièces formées de ces métaux. Au moyen de la pièce de 5 francs, on peut facilement rétablir les poids et mesures métriques, de longueur et même de capacité. Une pièce de 5 francs étant du poids moyen de 25 grammes, avec 40 de ces pièces on obtient le kilogramme, au moyen duquel on a le litre, puisque ce poids représente un litre d'eau distillée. Enfin, on peut avoir le mètre, à un millimètre près, 27 de ces pièces donnant 999 millimètres.

Le cuivre qu'on allie à l'argent est connu de toute antiquité, se trouve natif et accompagné souvent dans le sein de la terre d'oxygène et de soufre. Pour le rendre pur, on grille son sulfure, en le traitant ensuite au fourneau à réverbère, sur une brasque d'argile et de charbon. — D'un beau rouge, très-ductile, sa pesanteur spécifique en lingots est de 8,7880. Il fond à une température d'environ 788° centigrades. Allié au zinc, il forme le cuivre jaune.

Celui avec lequel on nous amalgama venait du Piémont. L'alliage se fit dans des creusets en fer battu d'une conte-

nance de plus de 700 kilogrammes, mais cette fois-là il n'y avait guère que 650 kilogrammes de mélange, soit environ 130,000 francs. La fonte ne dura que 3 heures; d'ordinaire la première fonte en dure 5 à 6. On peut faire environ 30 à 40 fontes dans le même creuset. Au moyen de cuillères en fer, on coula l'alliage en lames qui, une fois refroidies, furent soumises à l'action d'un emporte-pièce, qui enleva les portions de métal de la grandeur voulue. Ces portions furent ensuite pesées soigneusement; d'ordinaire, il y en a toujours la dixième partie qui tombe au rebut. Celles qui restèrent et qui offraient à ce moment un aspect noirâtre et avaient la dimension voulue, vinrent ensuite se présenter successivement, d'elles-mêmes, à deux cylindres, qui impriment à la fois la face et le revers de la pièce.

Elles subirent encore une autre opération, qui forme ce qu'on appelle le bourrelet de la pièce et imprime soit la cannelure des bords ou l'exergue qui la remplace. Elles passèrent ensuite au blanchiment et purent être livrées à la circulation.

SOUVENIRS DU LAC DE CÔME.

Le duc de Melzi, le même qui devint plus tard vice-président de la Cisalpine, visitant ce jour-là la Monnaie, fut curieux d'emporter une des pièces qu'il venait de voir fabriquer, et voilà comment je fis avec lui le voyage jusqu'à sa villa, située dans la plus belle partie des bords du lac de Côme. Quoique le palais fût orné de statues en marbre, que les salons fussent peints à fresques, que les jardins fussent tenus dans un ordre admirable, qu'une grande quantité de plantes des pays méridionaux, magnolias, camélias, aloës gigantesques, y étalassent leur végétation luxuriante, que même deux petits monuments fussent élevés dans le parc aux deux grands

poètes de l'Italie, Dante et Alfieri, je me sentais mal à l'aise au milieu de toutes ces richesses, et après avoir fait, pendant une courte soirée, l'admiration de plus d'une noble signora, je fus reléguée avec d'autres pièces au fond d'une belle bourse de soie, jusqu'au jour où mon propriétaire me remit à l'un de ses voisins, le général Serbelloni, qui avait manifesté le désir de me posséder. Celui-ci n'avait qu'un vieux manoir, mais la position de son parc était splendide et chaque jour de nombreux étrangers venaient l'admirer. Malgré tout cela, mon nouveau maître paraissait aussi avoir ses jours de tristesse, et une fois que je fus en sa possession, il ne me regarda même plus.

Les hommes sont-ils donc ainsi faits, qu'ils désirent sans cesse ce qu'ils n'ont pas, et que la possession suffise à les rassasier ? Toutes ces grandeurs commençaient déjà à me lasser, m'apercevant bien que la faveur des grands n'est qu'éphémère, et, véritable pièce vagabonde, je n'aspirais pour lors qu'à courir le monde. Voilà tantôt 60 ans que je roule, ainsi mon souhait a été accompli.

« Qui que vous soyez, jeune ou vieux, si jamais vous vous trouvez à Bellaggio, assis, le soir, sur la terrasse d'un de ses magnifiques hôtels ;

» Que ce soit le printemps de la nature et le printemps de vos amours ;

» Que la soirée soit tiède et que la brise du soir vous apporte les douces émanations des citronniers et des limoniers de la villa Sommariva ;

» Que le diadème empourpré des hautes Alpes se dessine à l'horizon ;

» Que de gracieux esquifs passent devant vous, avant de doubler le cap qui sépare le lac de Lecco, sur les bords duquel Manzoni plaçait la demeure de ses fiancés, de celui de

Côme, la patrie de Volta, en laissant un sillon qui va sans cesse en s'élargissant, dans les flots d'un bleu indigo qui s'étalent à vos pieds ;

» Que la petite église de Madonna di San-Martino tinte l'angelus et que les innombrables chapelles du voisinage lui répondent et remplissent les airs de leur concert harmonieux ;

» Que plus tard la lune, dans son plein, éclaire de ses rayons, à demi-masqués par des nuages fantastiques, cette scène sublime, laissant certaines parties dans un clair-obscur et en inondant d'autres de ses pâles rayons ;

» Que voguant ensuite au gré du flot qui berce et endort, vous quittiez l'aviron ;

» Que nul œil importun ne vous épie, que nulle oreille indiscreète n'entende votre prière ;

» Que nul souvenir morose n'assiège votre pensée ;

» Que le passé et l'avenir s'effacent dans l'heure présente ;

» Et que vous soyez à deux pour savourer cet immense bonheur,

» Alors, mais seulement alors ,

» Vous comprendrez comme moi que les rois et les grands de la terre,

» Que les savants, à commencer par Pline, et les artistes aient choisi ce coin de terre pour y placer leur Eden.

» C'est bien l'Italie de vos rêves, et la Suisse, du haut de ses monts gigantesques, la regarde et lui prête ses charmes. »

A VÉRONE ET VENISE.

Quelque temps après, je faisais route pour Vérone et Venise, dans l'escarcelle d'un jeune aide-de-camp du général, qui prit ses quartiers à Vérone dans une misérable petite auberge, non loin de la place du marché. Je ne comprenais pas pourquoi il se logeait en cet endroit, mais il paraît que

c'était un jeune enthousiaste et que cet antique logis, autrefois la demeure des Capulets, lui rappelait un doux souvenir de Roméo et Juliette. J'avais peur d'être abandonnée dans cette maison, où tout était délabré, où les voituriers du pays, les oies, les chiens, les gens de la maison, criaient à qui mieux mieux. Assurément, si Roméo fût revenu de l'autre monde, ce n'est point ici qu'il fût venu chercher sa Juliette. Avant de partir pour Venise, l'aide de camp ne manqua pas d'aller visiter la merveille de Vérone, son amphithéâtre romain, avec ses corridors, ses escaliers, ses passages souterrains pour les bêtes féroces, ses galeries circulaires et son gracieux panorama borné par les Alpes lointaines. Sous les voûtes souterraines s'étalait tout un campement de Bohémiens, qui tendaient la main. J'eus véritablement peur qu'il ne prît à l'officier un accès de générosité. Heureusement, il se contenta de leur donner quelque menue monnaie. — Après avoir rempli la mission dont il était chargé et qui était importante, — car les temps n'étaient pas encore bien loin où les Véronais avaient fait un massacre général des Français, qu'ils considéraient comme les ennemis de la république de Venise, — il alla encore visiter les tombeaux des Scaligeri et les jardins Giustiniani, célèbres par leurs cyprès centenaires de la taille de vos grands peupliers. Puis laissant derrière nous Vérone, avec ses vieux palais moyen âge, habités par des rois et des empereurs, avec son vieux pont si pittoresque sur l'Adige rapide, avec ses portes romaines, son grand château, ses vieux carrefours, ses tours élancées, ses souvenirs de Dante Alighieri mêlés à ceux de Shakespeare — génies si grands, si terribles, si créateurs, — nous nous approchons de la reine de l'Adriatique, que Byron acclame ainsi : « Je te salue, ô Cybèle des mers, qui m'apparais dans le lointain, couronnée d'un diadème de tours et commandant avec majesté aux flots et aux divinités de la mer ! »

SÉJOUR A VENISE.

J'étais destinée, paraît-il, à rester assez longtemps dans cette ville, dont le séjour au reste me plaisait fort. Tantôt dans le boursicot d'un moine, tantôt dans celui, plus maigre, d'un gondolier, plus rarement dans celui d'un rapin, j'étais sans cesse en mouvement. Avec les moines, j'allais de Saint-Marc à Santa Maria della Salute, à San Giorgio Maggiore, au séminaire et très-souvent au célèbre café Florian. Avec les rapins et les gondoliers, j'allais un peu partout, au palais Fini, au palais Barbarigo, au palais Spinelli, au palais Grimani, au palais Giovanelli et surtout à l'académie des beaux-arts. Les uns louaient le Tintoret, Paul Véronèse, Palma le Vieux, le Titien; les autres exaltaient Giovanni Bellini, Palma le Jeune, Canaletto, mais tous parlaient avec orgueil de leur basilique de Saint-Marc, cette merveille grecque, romaine et gothique, véritable songe des mille et une nuits, où les styles divers du génie architectural sont confondus avec la suprême élégance des Grecs et le luxe éclatant des Byzantins. En effet, cet édifice greco-arabe, commencé au IX^e siècle et achevé seulement en l'an 1071, avec ses cinq cents colonnes de vert antique, de marbre, de bronze, d'albâtre, de serpentine, ses mosaïques à fond d'or, courant sur toutes les voûtes, racontant l'histoire sainte depuis Adam jusqu'aux évangélistes, avec ses dalles de mosaïque, bosselées comme la surface de la mer, avec ses quatre chevaux de bronze, venant de Constantinople, son fameux candélabre d'or, ses chapelles, ses tableaux, ses fresques, offre un ensemble tellement extraordinaire, surtout lorsque le soleil, à son couchant, projette ses rayons sous les arceaux des voûtes, au travers des colonnades, que la vue est éblouie par cet amas de richesses, que l'œil ne saurait embrasser d'une seule fois, et dont vous

pouvez vous faire une idée d'après les beaux tableaux d'Aurèle Robert, qui sont au musée de Neuchâtel. Tout à côté, comme pour rivaliser de richesses et d'architecture, si possible, est le palais des doges, plus majestueux dans ses vieux jours que tous les autres bâtiments de la terre, au printemps des leurs. Des galeries si légères, des ogives si déliées qu'elles semblent plutôt être l'œuvre du beau sexe, et si fortes, qu'elles ont défié l'effort des siècles, enveloppent ce palais comme une écharpe de dentelle. Les galeries et les salles sont ornées de fresques, représentant les épisodes de l'histoire de l'antique république vénitienne. Les portraits des doges vous regardent et semblent dire : « Qui vivra sera libre, qui meurt l'est déjà. »

Un seul tableau est recouvert d'un voile noir, et l'escalier des Géants, par où le vieux doge descendit quand il entendit la cloche qui proclamait son successeur, rappelle encore la terrible justice de l'ancienne Venise.

Un pont étroit, jeté au travers d'un petit canal, communique avec les cachots où les victimes des arrêts du conseil des Dix étaient reléguées. C'est bien ici que le Dante eût pu placer son inscription : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate*.

Dans une cellule, aucun condamné ne restait plus de vingt-quatre heures. Le lieu de l'exécution était au milieu même du corridor. Le prêtre qui venait lui annoncer de se préparer à une nouvelle vie était le messenger de la mort. Aucune cellule ne recevait la clarté du jour. Une demi-heure par jour seulement, le condamné était éclairé par la lumière d'une torche, placée dans le mur. Les planchers sont pourris et l'odeur tellement infecte qu'elle rappelle les tanières des bêtes féroces. Aussi dit-on que de là vient le nom de pont des soupirs. Au reste, en 1797, époque de l'entrée des Fran-

çais à Venise, on ne trouva que quatorze condamnés dans le registre des condamnations pour crime d'état. Ces cachots sont les fameux *puits* de Venise, en regard desquels les plombs, non moins célèbres, sont un paradis, puisque, de là, au moins, les condamnés pouvaient jouir d'un des plus beaux panoramas du monde : Venise nageant sur la mer avec ses quatre cent huit ponts, ses cent vingt îles, son grand canal, ses palais, ses temples magnifiques, ses coupoles, ses colonnes et ses tours.

Non loin de là, deux piliers de granit rouge, l'un supportant une statue avec épée et bouclier, l'autre un lion ailé ; puis une grande tour, s'élevant orgueilleusement vers le ciel et qui semble être la vigie et la gardienne de Venise ; une autre, décorée avec la plus grande richesse, soutient un globe bleu et or. Deux géants de bronze sont chargés de frapper les heures. Un carré oblong de palais en marbre blanc, reposant sur une colonnade légère et formant de gracieux portiques, encadre ce beau tableau, dont chaque Vénitien parle avec orgueil, et qui a nom place de Saint-Marc. Trois grands mâts vénitiens surgissent dans le fond et rappellent à la génération actuelle la valeur de ses ancêtres.

Mon quartier général était d'habitude chez un vieux changeur, non loin de la place Saint-Marc. Il était là, chaque jour, derrière un petit grillage, attendant la pratique, qui, dans les ports de mer, est toujours assez nombreuse, grâce à la diversité des monnaies qui y circulent. C'était un petit homme sec et bilieux ; une calotte en drap cachait sa calvitie et une redingote à la propriétaire, presque aussi vieille que lui, le faisait paraître encore plus vieux qu'il n'était. Ce singulier personnage parlait couramment trois ou quatre langues, entre autres la langue franque, en usage sur tout le littoral de la Méditerranée, et qui est un baragouin composé de français, de

provençal, d'espagnol, d'italien, de grec, de turc, d'arabe, etc. Ses petits doigts crochus avaient acquis une singulière habileté à compter les monnaies des divers pays et à les caser chacune à leur place; il n'y avait guère que son coup d'œil d'aigle qui pût être comparé à l'habileté de ses doigts. Du reste, quoique entouré de richesses, il vivait sordidement, jusqu'au jour où la gondole rouge le conduisit au cimetière. Probablement qu'avant de mourir il aura encore supputé combien allait coûter son enterrement!

Combien il faisait plus beau chez le gondolier Girolamo, au berret rouge, naviguant avec insouciance de Chioggia, où Léopold Robert groupait sa scène des pêcheurs, au Lido, — le rendez-vous célèbre des Vénitiens, qui vont contempler de là la grande mer, — à Murano, — peu lui importe où, pourvu qu'au retour il trouve moyen de passer au Rialto, où est la gentille Giannina, sa fiancée. Si quelque rieuse Vénitienne le hèle au passage, il lui répondra sans doute; il ne serait pas gondolier sans cela; mais son cœur est autre part. Du reste, toujours gai, rieur et babillard; nul n'est plus adroit à manœuvrer une gondole; nul n'est plus prévenant envers ses passagers; aucun ne crie plus vite que lui: *Primo mi!* à l'endroit où deux canaux se coupent à angle droit, et, s'il se fâche quelquefois, ce n'est que lorsqu'une troupe de mendiants, armés de bâtons fourchus, se précipitent sur sa gondole pour l'amarrer. Il a alors tout un vocabulaire inédit à sa disposition.

A la procession de la Fête-Dieu, à Saint-Marc, vous le verrez toujours porter, sans se lasser, deux et trois heures durant, un énorme cierge, précédant le dais.

La dentelure de sa gondole est toujours étincelante, et le drap noir étoilé de clous dorés de la plus grande propreté. Si, par aventure, la pratique n'arrive pas, que la soirée soit

belle, que Giannina ne puisse pas l'accompagner, il ne se prive pas pour cela de sa promenade du soir au clair de lune; car c'est alors que Venise, cette ville qui ose être belle, quoique n'ayant ni arbres, ni chevaux, plaît à Girolamo, avec ses gondoles solitaires, glissant comme des ombres à la surface des eaux, avec son aspect oriental, ses palais se mirant dans l'onde, et ses dômes argentés. Aucun bruit ne trouble ce silence, sinon la voix solennelle des églises, s'envolant en groupes inégaux.

Le gondolier, à l'arrière de son esquif, bercé mollement par les flots, se laisse aller à la rêverie. De là ce penchant à la *canzonetta*, qui a inspiré plus tard à Alfred de Musset les beaux vers que chacun a lus dans ses jeunes années :

Laissons la vieille horloge
Au palais du vieux doge
Lui compter de ses nuits
Les longs ennuis.

Dans Venise la rouge
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un fallot !

Ah ! maintenant plus d'une
Attend au clair de lune
Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare
Plus d'une qui se pare,
Met devant son miroir
Le masque noir !

L'anniversaire de la naissance de Giannina, je passai entre ses mains. Ce jour-là, elle était charmante avec son *faziolo*,

recouvrant une chevelure dorée dans laquelle le soleil semblait se jouer. Or, les Vénitiennes aiment presque autant le soleil que les gondoliers, et lorsque c'est jour de fête et que les deux se mettent de la partie, jugez de la félicité.

Mais les jours suivants, le séjour chez ma nouvelle maîtresse n'était déjà plus aussi satisfaisant.

Au lieu d'être parfumée à la rose ou à la vanille, chez la Giannina, qui, je crois l'avoir dit, vendait du poisson près du Rialto, j'étais toujours imprégnée d'une certaine saveur âcre provenant des rougets, des turbots, des sardines, des soles ou des thons qu'elle débitait toute la journée aux acheteurs. J'en étais bien un peu humiliée et j'étais comme certains valets, qui croient diminuer de valeur à mesure qu'ils changent de maîtres, comme s'ils n'avaient pas une valeur intrinsèque par eux-mêmes. Elle se débarrassa bientôt de moi, en me remettant à un Arménien qui lui avait vendu une de ces pièces d'étoffe rouge dont les femmes de Venise raffolent et qu'elles savent si agréablement joindre au noir pour leur vêtement. L'Arménien m'envoya chez le vieux changeur, que je retrouvai à peu près le même, mais chez lequel mon séjour fut cette fois assez prolongé.

MA CAMPAGNE DE 1812.

Une pauvre vieille femme, dont le fils servait sous les ordres du prince Eugène, qui était obligé de coopérer à la malheureuse campagne de Russie de 1812, m'envoya à Milan, où son fils était alors en garnison. Elle avait probablement souvent dû se retrancher le nécessaire pour acquérir une pareille somme, mais, dans des occasions semblables, l'amour maternel sait se soumettre à bien des privations. Elle appréhendait beaucoup le départ de ce fils, qui était le dernier qui lui restait, l'autre ayant été tué dans une rencontre

en Espagne. Ses prévisions, hélas ! ne devaient que trop se confirmer — Tomaseo, qui était sergent dans un des régiments de la brigade Franceschi, reçut ce témoignage d'amour maternel avec beaucoup de reconnaissance et se promit bien de ne l'employer qu'à la dernière extrémité. Il m'enferma soigneusement dans un coin de son mouchoir de poche, qu'il déposait tantôt au fond de son shako, tantôt sur sa poitrine. Tomaseo était du reste un modèle d'exactitude militaire, fort aimé de ses supérieurs, qui tous lui prédisaient un avancement prochain.

Souvent, dans les haltes, ou le soir au bivouac, Tomaseo, en s'essuyant le front avec son mouchoir, s'assurait si j'étais toujours dans ma petite cachette, et son souvenir se reportait alors vers sa vieille mère et vers son pays, d'où nous étions déjà bien loin. Et voilà comment je fis la campagne de 1812. Fréquemment Tomaseo fut sur le point de se séparer de moi, car il était toujours en avance sur sa petite solde, et les cantinières ne font pas crédit à tout le monde ; mais il savait toujours s'arranger, et à son arrivée à Wilna, j'étais encore en sa possession. Quel pays que cette Pologne ! Quelles gens, et surtout quel froid ! Combien nous regrettions notre belle Italie, que Tomaseo ne devait plus revoir. — Au bout de quelque temps, la brigade Franceschi reçut l'ordre de s'opposer à l'entrée des Cosaques de Platow, qui poursuivaient et harcelaient les débris de l'armée française depuis la Bérésina, car, de toute cette armée de plus de quatre cent mille hommes qui avait passé le Niemen au mois de juin, il ne restait plus qu'une masse de traînards que le maréchal Ney s'efforçait en vain de réorganiser. A la première rencontre avec les Cosaques, Tomaseo se conduisit bravement. Il reçut un coup de lance en pleine poitrine, mais le souvenir de sa mère était là et j'amortis le coup ; de là ce creux qui est

encore visible. Son capitaine, après l'action, lui dit, en riant, que c'était de l'argent bien placé !

Mais ce que n'avait pas pu faire la lance du Cosaque, la maladie devait le faire quelques jours après, car, tandis qu'à Wilna les soldats étaient bien chauffés, en tenant la campagne ils étaient exposés à un froid de 20 à 30 degrés et tombaient comme des mouches. Tomaseo était encore malade, avec deux de ses compagnons, chez un Juif polonais qui les soigna bien tant que les Français furent à Wilna ; mais dès que les Cosaques entrèrent dans la ville, pour se faire bien venir d'eux, il agit comme beaucoup de ses coréligionnaires, il dépouilla ses blessés et les jeta par la fenêtre. Ce fut ainsi que je tombai entre les mains de ce scélérat. Le trésor de l'armée française, qui contenait environ dix millions, ayant en outre été surpris par les Cosaques presque aux portes de Wilna, une grande quantité de monnaies françaises circulèrent bientôt dans cette ville et le juif polonais ne manqua pas de faire comme les autres, c'est-à-dire de les acheter à vil prix, donnant en échange du papier-monnaie qui circulait alors en Russie.

Chose étrange, l'on vit alors mille francs en argent se donner pour cent francs en or. Non content de l'immense bénéfice qui résultait pour lui de ce trafic, lorsqu'il fut en possession d'une certaine quantité de pièces d'argent, ce gredin imagina encore de nous plonger pendant une quinzaine de jours dans un bain d'acide, qui nous enleva notre brillant poli en même temps que de nombreuses parcelles de métal. On voit que ce sectateur de Moïse était passé maître en fait de fourberies. Quoiqu'il invoquât à chaque instant le nom d'Abraham et de Jacob, son extérieur n'était guère fait pour inspirer de la confiance à ceux qui étaient en affaires avec lui. C'était un de ces individus dont il faut se défier de tous les côtés.

SÉJOUR A DRESDE.

Heureusement il nous sortit bientôt de notre bain d'acide, car il n'aimait pas l'argent qui chômaît, et il nous envoya à un marchand de Dresde, duquel il tirait quelques étoffes. — Le brave Allemand, en recevant l'envoi, s'aperçut bien de la supercherie, surtout en voyant que toutes les pièces, à peu près, étaient granulées; néanmoins, comme il envisageait son débiteur de Wilna comme passablement douteux, ayant beaucoup entendu parler des calamités qui étaient venues fondre sur cette malheureuse ville, il n'eut garde de refuser l'envoi, se réservant bien de l'écouler peu à peu. Ce marchand était au reste la probité même et faisait toujours bonne mesure en aillant ses étoffes, se souvenant du proverbe allemand : *Ehrlich währt immer*. Aussi, malgré que les temps fussent durs, la vente était encore passable chez lui. Mais dans l'intérieur de sa maison, tout respirait un air d'ordre et d'économie; tant il est vrai qu'avec du savoir-faire on peut toujours s'en tirer aussi bien que d'autres qui dépensent beaucoup plus que vous. Sa femme et sa fille le secondaient du reste admirablement. A coup sûr ce n'étaient pas elles qui ruinaient la maison par leurs dépenses personnelles et un luxe au-dessus de leurs moyens. Il est vrai que, dans ce temps-là, les femmes n'employaient pas huit à dix aunes d'étoffe pour se faire une robe, et les modistes n'inventaient pas une année des chapeaux immensément grands, et l'année d'ensuite des chapeaux démesurément petits, de façon qu'on ne sait jamais lequel est préférable, d'avoir des grands chapeaux ou des petits. — Il y avait surtout deux vieux dictons allemands que le bonhomme se plaisait à leur citer.

Voici le premier : « Il faut que la femme soit comme l'es-

cargot, qui est toujours à la maison, mais il ne faut pas qu'elle soit comme l'escargot, qui porte tout ce qu'il a sur le dos. »

Voici le second : « Il faut que la femme soit régulière comme l'horloge de la ville, mais il ne faut pas qu'elle soit comme l'horloge, dont le son est entendu de toute la ville. »

Les dimanches, le bonhomme mettait son habit de fête ; toute la famille faisait une petite promenade et la soirée venait ordinairement se terminer à la célèbre terrasse de Brühl, d'où l'on jouit d'une des vues les plus agréables de Dresde, et dont le bel escalier ne fut construit que plus tard. De temps à autre la famille visitait les musées et les galeries de tableaux, comme tout bon habitant de Dresde doit le faire, et elle projetait toujours une excursion dans la Suisse saxonne, mais les passages continuels de troupes l'avaient empêchée de réaliser cette idée. Comme on le voit, c'était un intérieur des plus paisibles, et si le bonheur doit se trouver quelque part, certes c'est bien dans ce genre de vie qu'il faut le chercher.

PORTIERS, AUBERGISTES ET COMMIS-VOYAGEURS.

Mon séjour dans cette ville ne dura guères que quelques mois. Ma prochaine étape fut à Strasbourg, où un voyageur venant d'Allemagne me laissa pour acquitter sa note d'hôtel. Alors, comme aujourd'hui, Strasbourg était déjà la patrie de la choucroûte et des pâtés de foie gras. On aurait pu croire que l'usage immodéré de ces victuailles avait réagi sur ces braves Alsaciens, au moins sur le portier de l'hôtel, qui avait pour habitude de composer ses phrases moitié d'allemand, moitié de français, ce qui faisait que d'ordinaire les voyageurs ne le comprenaient pas toujours.

Ainsi, quand on lui demandait à quelle heure partait la

malle-poste pour Paris, sa réponse stéréotypée était celle-ci : *Quadre heures, vier und zwanzig minit*. — Il se plaignait beaucoup de la dureté des temps, qui empêchait les étrangers de venir visiter la merveille de Strasbourg, sa célèbre cathédrale fondée par Clovis vers l'an 510, incendiée en 1002, reconstruite dès l'an 1015 et terminée seulement quatre siècles après. La tour a environ quatre mètres de plus que la plus grande des pyramides d'Égypte. — 635 degrés montent du sol de la place au sommet de la tour. C'est admirable de voir la lumière circuler dans cette monstrueuse masse de pierres. — Les militaires, qui allaient et venaient sans cesse, n'étaient pas gens à être bien généreux.

Dans le service
De l'Autriche
Le soldat n'est pas riche,
Chacun sait ça.

Et en France, à cette époque-là, c'était à peu près la même chose.

En revanche, s'ils n'étaient pas généreux, ils étaient d'autant plus prolixes dans leurs récits, qu'on n'écoutait plus avec autant de charme qu'autrefois, puisqu'ils ne se rapportaient guères qu'à de nouveaux désastres éprouvés par les armes françaises.

—
Une des grandes distractions du portier était l'arrivée de la voiture des messageries, qui ne ressemblait guère aux diligences fédérales que vous avez ici. Outre le coupé et l'intérieur, il y avait encore une rotonde, plus l'impériale et le cabriolet, de sorte que quinze à vingt personnes y trouvaient place facilement. Avant de monter en voiture, le conducteur faisait l'appel, d'après sa feuille de route, à haute voix, de sorte que les voyageurs savaient toujours à peu près qui

étaient leurs compagnons, ce qui n'est pas indifférent lorsqu'on est appelé à faire ensemble un trajet tant soit peu long. La conversation était naturellement plus facile à établir, et, arrivé au pied d'une côte, le conducteur priait les voyageurs de descendre pour la gravir, ce que tous faisaient volontiers, charmés qu'ils étaient d'un peu se dégourdir les jambes. On avait le temps d'admirer les points de vue, de s'informer du nom des endroits que l'on traversait. Aujourd'hui, avec les chemins de fer, on est parqué dans des salles d'attente ; obligé de se précipiter vers les wagons, on les trouve déjà à moitié garnis ; vous dérangez le monsieur qui occupe un des coins ; vous incommodez la dame qui est vis-à-vis, et tout en saluant les autres personnes qui se trouvent dans le compartiment où vous êtes entrés, vous trouvez moyen de vous asseoir sur un cabas, de faire tomber une canne ou un parapluie ; en voulant les relever, on court le risque d'écraser le pied de n'importe qui ; on met tout en confusion, et tout ahuri de tant de maladresses, vous n'êtes pas plutôt parti que vous êtes déjà arrivé, sans avoir vu autre chose que des disques, des poteaux télégraphiques et des gares, qui se ressemblent à peu près toutes ; bienheureux que vous êtes s'il ne vous a pas fallu prendre quelques gouttes de laudanum avant de vous mettre en route.

En échange, un des grands inconvénients des diligences, c'était la brièveté des relais ; dans de certaines auberges le dîner était à peine servi ; on n'avait, pour ainsi dire, fait que manger le potage, d'ordinaire brûlant, que l'impitoyable conducteur arrivait à la porte de la salle, criant : « Messieurs les voyageurs, en voiture ! » Juste le temps de payer ce malheureux dîner, à peine commencé, et de regagner sa place dans la voiture, qui, attelée de vigoureux chevaux, tout frais, vous emportait au grand trot, en vous cahotant sur les pavés, avec

grands claquements de fouet de la part du postillon, aussitôt que le conducteur, posté sur le marchepied de la voiture, avait prononcé la phrase sacramentelle : « En route ! »

Tout était bénéfice pour messieurs les aubergistes. Le dîner, à peine ébréché, pouvait parfaitement servir à une seconde édition, moyennant quelques petits suppléments, et si le potage tirait à sa fin, n'avaient-ils pas toujours la ressource de faire comme certains cuisiniers de caserne qui savent allonger la sauce ?

Néanmoins il leur en cuisait parfois. Témoin ce qui arriva à l'un d'eux, qui avait eu la chance d'avoir affaire à l'un de ces rusés personnages comme il s'en trouve toujours dans le monde des commis-voyageurs. Celui-ci, très-fâché au fond de n'avoir pas pu dîner et surtout d'avoir dû payer le repas en entier, bien qu'il n'eût consommé qu'une assiette de potage, fit néanmoins bonne mine à mauvais jeu. Il s'acquitta donc très-gracieusement envers l'aubergiste, se contentant de lui dire, d'un air narquois, en le quittant : Votre potage était excellent, mais un peu cher.

Arrivé à destination, la première chose qu'il fit, au débotté, fut d'écrire à l'aubergiste de X. l'épître suivante, remarquable par son laconisme :

« Monsieur,

» C'est toujours avec bonheur que je me souviens de votre potage, qui était excellent, quoique un peu cher.

» Veuillez me croire, Monsieur, le plus dévoué de vos serveurs.
Z. »

La lettre non-affranchie fut aussitôt mise à la boîte et, comme elle était écrite sur du papier assez fort, elle coûta 50 centimes de port à l'aubergiste, qui se dit en la recevant : Voilà au moins un client reconnaissant.

Le jour suivant, une nouvelle lettre du même style, mais

portant le timbre d'une autre ville, parvint à l'aubergiste, qui trouva cette fois que la reconnaissance était un peu vive.

A la troisième épître qu'il reçut, il finit par trouver que tous ces témoignages de reconnaissance étaient par trop forts. Il supposa qu'il pourrait bien être victime d'une mauvaise plaisanterie et prit le parti de refuser dorénavant toutes les lettres de cette écriture qui lui parviendraient.

Mais le commis-voyageur se doutant de la chose, avait déjà pris le parti de faire écrire l'adresse de ses lettres par les clients des différentes villes où il s'arrêtait.

Comme un aubergiste est appelé par sa profession à recevoir beaucoup de lettres, le nôtre ne pouvait se soustraire à des mesures aussi savamment combinées ; il recevait donc régulièrement sa petite correspondance, tantôt du nord, tantôt du midi, quelquefois même de Carpentras, de Quimper-Corentin et autres lieux non moins célèbres, mais toujours dans le même style.

Enfin, au bout de six mois, lui arriva la lettre suivante :

« Monsieur,

» Des circonstances imprévues m'obligeant à quitter les affaires, je me vois avec regrets obligé de discontinuer l'intéressante correspondance que j'entretiens depuis si longtemps avec vous ; veuillez croire cependant, Monsieur, que je pense toujours avec plaisir à votre potage, qui était excellent, mais un peu cher.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-obéissant serviteur. Z. »

Quel bonheur, pensa l'aubergiste, je vais être enfin débarrassé de ce cauchemar qui aurait fini par m'ôter la raison.

Hélas ! sa joie ne fut pas de longue durée.

Au bout de deux mois, il reçut un poulet ainsi conçu :

« Monsieur,

» Des circonstances indépendantes de ma volonté m'obligent à me remettre aux affaires et à recommencer notre agréable correspondance. C'est toujours avec bonheur que je pense à votre potage, qui n'avait qu'un défaut, celui d'être un peu cher.

» Recevez, Monsieur, etc.

Z. »

A la lecture de ces lignes, l'aubergiste resta abasourdi et prit la ferme résolution, pour éviter le nouveau déluge de correspondance dont il était menacé, de refuser impitoyablement toutes les lettres qui ne seraient pas affranchies. Mais cette mesure fut pour lui une nouvelle source de désastres. Des voyageurs qui commandaient des chambres d'avance ne trouvaient point d'appartements préparés et s'en allaient loger à l'hôtel d'en face, ce qui était un véritable crève-cœur pour lui. Il dépérissait à vue d'œil, et ce fut là le germe de la maladie qui le conduisit au tombeau.

Nul ne savait mieux que le portier faire retentir bruyamment la sonnette d'appel de l'hôtel lorsqu'une voiture s'arrêtait, et son empressement auprès des voyageurs était tel que, non content de se charger de leur valise, malle, fourrures, etc., il ne leur laissait pas même porter leur parapluie ou leur canne. Il était obséquieux à l'excès, avait l'échine souple et n'était pas avare de courbettes et de saluts. Mais au moment du départ, son grand tablier vert s'offrait constamment à la vue des voyageurs, car le moment du *trink-geld* approchait. Lorsqu'il voyait une main tendue, son avant-bras se rapprochait immédiatement; sa main gauche se portait modestement à la casquette, sa face prenait un air de componction, son regard s'abaissait vers la terre et un *merci peaucoub Monsieur!* sortait de sa gorge alsacienne.

Le *trinkgeld*, autrement dit le pourboire, n'était pourtant pas encore cultivé comme il l'est sur les bords du Rhin et ailleurs, ainsi qu'en fait foi la boutade suivante, empruntée à un grand écrivain de nos jours, qui n'est malheureusement que trop vraie.

UNE PAGE DE VICTOR HUGO.

Le plaisir de voir toutes ces choses belles ou curieuses, musées, églises, hôtel de ville, est tempéré, il faut le dire, par la grande importunité du pourboire. Sur les bords du Rhin, comme d'ailleurs dans toutes les contrées visitées, le pourboire est un moustique fort importun, lequel revient, à chaque instant et à tout propos, piquer, non votre peau, mais votre bourse. Or, la bourse du voyageur, cette bourse précieuse, contient tout pour lui, puisque la sainte hospitalité n'est plus là pour le recevoir au seuil des maisons, avec son doux sourire et sa cordialité auguste. Voici à quel degré de puissance les intelligents naturels de ce pays ont élevé le pourboire. J'expose les faits, je n'exagère rien.

Vous entrez dans un lieu quelconque ; à la porte de la ville, un estafier s'informe de l'hôtel où vous comptez descendre, vous demande votre passeport, le prend et le garde. La voiture s'arrête dans la cour de la poste : le conducteur, qui ne vous a pas adressé un regard pendant toute la route, se présente, vous ouvre la portière, vous offre la main d'un air béat. — Pourboire.

Un moment après, le postillon arrive à son tour, attendu que cela lui est défendu par les règlements de police, et vous adresse une harangue-charabia, qui veut dire : Pourboire.

On débâche ; un grand drôle prend sur la voiture et dépose à terre votre valise et votre sac de nuit. — Pourboire.

Un autre drôle met le bagage sur une brouette, vous de-

mande à quel hôtel vous allez et se met à courir devant vous, poussant sa brouette.

Arrivé à l'hôtel, l'hôte surgit et entame avec vous ce petit dialogue, qu'on devrait écrire dans toutes les langues sur la porte de toutes les auberges :

— Bonjour, Monsieur.

— Monsieur, je voudrais une chambre.

— C'est fort bien, Monsieur. (A la cantonade.) Conduisez Monsieur au n° 4.

— Monsieur, je voudrais dîner.

— Tout de suite, Monsieur, etc., etc.

Vous montez au n° 4, votre bagage y est déjà. Un homme apparaît, c'est celui qui l'a brouetté à l'hôtel. — Pourboire.

Un second arrive, que veut-il ? c'est lui qui a apporté vos effets dans la chambre. Vous lui dites : C'est bon, je vous donnerai en partant comme aux autres domestiques.

— Monsieur, répond l'homme, je n'appartiens pas à l'hôtel.
— Pourboire.

Vous sortez. Une église se présente, une belle église. Il faut y entrer. Vous tournez alentour, vous cherchez. Les portes sont fermées. Jésus a dit : *Compelle intrare* ; les prêtres devraient tenir les portes ouvertes, mais les bedeaux les ferment pour gagner trente sous. Cependant une vieille femme a vu votre embarras ; elle vient à vous et vous désigne une sonnette à côté d'un petit guichet. Vous comprenez, vous sonnez, le guichet s'ouvre, le bedeau se montre ; vous demandez à voir l'église, le bedeau prend un petit troussseau de clefs et se dirige vers le portail.

Au moment où vous allez entrer dans l'église, vous vous sentez tirer par la manche : c'est l'obligeante vieille que vous avez oubliée, ingrat, et qui vous a suivi. — Pourboire.

— Vous voilà dans l'église ; vous contemplez, vous admirez, vous vous récriez :

— Pourquoi ce rideau vert sur ce tableau ?

— Parce que c'est le plus beau tableau de l'église, dit le bedeau.

— Bon, reprenez-vous ; ici on cache les plus beaux tableaux ; ailleurs on les montrerait. De qui est ce tableau ?

— De Rubens.

— Je voudrais le voir.

Le bedeau vous quitte et revient quelques minutes après avec un individu fort grave et fort triste : c'est le custode. Ce brave homme presse un ressort, le rideau s'ouvre, vous voyez le tableau. Le tableau vu, le rideau se referme et le custode vous fait un salut significatif. — Pourboire.

En continuant votre promenade dans l'église, toujours remorqué par le bedeau, vous arrivez à la grille du chœur, qui est parfaitement verrouillée, et devant laquelle se tient debout un magnifique personnage, splendidement harnaché : C'est le Suisse, qui a été prévenu de votre passage et qui vous attend. Le chœur est au Suisse. Vous en faites le tour. Au moment où vous en sortez, votre cicerone empanaché et galonné vous salue majestueusement. — Pourboire.

Le Suisse vous rend au bedeau. Vous passez devant la sacristie. O miracle ! Elle est ouverte. Vous y entrez. Il y a un sacristain. Le bedeau s'éloigne avec gravité, car il convient de laisser au sacristain sa proie. Le sacristain s'empare de vous, vous montre les ciboires, les chasubles, les vitraux, que vous verriez fort bien sans lui, les mitres de l'évêque, etc. La sacristie est vue, reste le sacristain. — Pourboire.

Le bedeau vous reprend. Voici l'escalier des tours. La vue du haut du grand clocher doit être belle, voulez-vous y monter ? Le bedeau pousse silencieusement la porte ; vous escaladez une trentaine de marches, puis le passage est barré brusquement. C'est une porte fermée. Vous vous retournez, vous êtes seul. Le bedeau n'est plus là. Vous frappez, une

face apparaît à un judas, c'est le sonneur. Il vous ouvre et il vous dit : Montez, Monsieur. — Pourboire.

Vous montez, le sonneur ne vous suit plus, tant mieux, pensez-vous; vous respirez, vous jouissez d'être seul, vous parvenez ainsi gaiement à la haute plate-forme de la tour. Là vous regardez, vous allez et venez; le ciel est bleu, le paysage est superbe, l'horizon est immense. Tout à coup vous vous apercevez que depuis quelques instants un être importun vous suit, vous coudoie et vous bourdonne aux oreilles des choses obscures. Ceci est l'explicateur juré et privilégié, chargé de commenter aux étrangers les magnificences du clocher, de l'église et du paysage. Cet homme-là est d'origine un bégue, quelquefois bégue et sourd. Vous ne l'écoutez pas, vous le laissez baragouiner tout à son aise, et vous l'oubliez en contemplant l'énorme croupe de l'église d'où les arcs-boutants sortent comme des côtes disséquées, les mille détails de la flèche en pierre, les toits, les rues, les pignons, les routes qui s'enfuient dans tous les sens, comme les rayons d'une roue dont l'horizon est la jante et la ville est le moyeu, la plaine, les arbres, les rivières, les collines. Quand vous avez bien tout vu, vous songez à redescendre, vous vous dirigez vers la tourelle de l'escalier. L'homme se dresse devant vous. — Pourboire.

C'est fort bien, Monsieur, vous dit-il en empochant; maintenant vous voulez me donner pour moi?

— Comment! et ce que je viens de vous donner?

— C'est pour la fabrique, Monsieur, à laquelle je redois deux francs par personne; mais à présent, Monsieur comprend bien qu'il me faut quelque petite chose pour moi. — Pourboire.

Vous redescendez. Tout à coup une trappe s'ouvre à côté de vous : c'est la cage des cloches. Il faut bien voir les cloches

de ce beau clocher. Un jeune gaillard vous les montre et vous les nomme. — Pourboire.

Au bas du clocher vous retrouvez le bedeau qui vous a attendu patiemment et qui vous reconduit avec respect au seuil de l'église. Vous rentrez à votre hôtel et vous vous gardez bien de demander votre chemin à quelque passant, car le pourboire saisirait cette occasion.

A peine avez-vous mis le pied dans l'auberge, que vous voyez venir à vous, d'un air amical, une figure qui vous est tout à fait inconnue. C'est l'estafier qui vous rapporte votre passeport. — Pourboire.

Vous dînez, l'heure du départ arrive, le domestique vous apporte la carte à payer. — Pourboire.

Un garçon d'écurie porte votre bagage à la diligence ou à la *schnell-post*. — Pourboire.

Vous montez en voiture, on part, la nuit tombe ; vous recommencerez demain.

Récapitulons : Pourboire au conducteur, pourboire au postillon, pourboire au débâcheur, pourboire au brouetteur, pourboire à l'homme qui n'est pas de l'hôtel, pourboire à la vieille femme, pourboire à Rubens, pourboire au Suisse, pourboire au sacristain, pourboire au sonneur, pourboire au baragouineur, pourboire à la fabrique, pourboire au sous-sonneur, pourboire au bedeau, pourboire à l'estafier, pourboire aux domestiques, pourboire au garçon d'écurie, pourboire au facteur ; voilà dix-huit pourboires en une journée. Otez l'église, qui est fort chère, il en reste neuf. Maintenant, calculez tous ces pourboires d'après un minimum de cinquante centimes et un maximum de deux francs, qui est quelquefois obligatoire, et vous aurez une somme assez inquiétante. N'oubliez pas que tout pourboire doit être une pièce d'argent. Les sous et la monnaie de cuivre sont copeaux et balayures, que le dernier goujat regarde avec un inexprimable dédain.

Pour ces peuples ingénieux, le voyageur n'est qu'un sac d'écus, qu'il s'agit de désenfler le plus vite possible. Chacun s'y acharne de son côté, le gouvernement lui-même s'en mêle quelquefois, il vous prend votre malle et votre porte-manteau, les charge sur ses épaules et vous tend la main. Dans les grandes villes, les porteurs de bagages redoivent au trésor royal douze sous et deux liards par voyageur. Je n'étais pas depuis un quart d'heure à Aix-la-Chapelle, que j'avais déjà donné pourboire au roi de Prusse.

UN ENTERREMENT.

Au donjon de Neuchâtel, c'est à peu près cela.

L'étranger qui vient de visiter le Château et la Collégiale voudrait admirer le beau panorama dont on jouit depuis le donjon, mais une porte lui en ferme l'accès.

En voyant ces vestiges de vieilles tours, il demande naturellement :

— Qu'est-ce donc que ceci ?

— C'est le donjon.

— On doit avoir une belle vue depuis là ?

— Superbe.

— Et pourquoi, à Neuchâtel, tient-on fermé hermétiquement un endroit qu'ailleurs on s'empresserait d'embellir ?

— C'est que l'emplacement du donjon sert :

1^o A épousseter des habits militaires à queue d'hirondelle ;

2^o A cultiver des choux, des navets et des carottes, légumes éminemment nutritifs, et qui, dans les bonnes années, rapportent au moins fr. 15 au budget de la République, qui, sans cette ressource, n'aurait plus que fr. 1,199,985 de recettes, bon an, mal an.

—
Stupéfié de tant d'économie, l'étranger quitte le château de

nos princes en s'écriant : « Où diantre l'économie va-t-elle se nicher ? »

Toutefois, avant son départ, le concierge du château attire son attention sur un effet d'acoustique assez singulier. — Arrivé sous le grand portail du château, le concierge lui recommande d'appuyer l'oreille un instant contre la muraille et d'être bien attentif.

Au bout de quelques secondes, des sons mélodieux, qui semblent provenir du haut de la voûte du portail et glisser le long des arceaux, viennent frapper son oreille.

N'oubliez pas le concierge, tel est le résumé merveilleusement combiné de cet effet d'acoustique.

Le concierge était du Val-de-Travers.

Le portier me remit à un paysan habitant une localité retirée des Vosges, qui, à l'occasion, braconnait un peu et approvisionnait l'hôtel de gibier.

Quelque temps après, l'hiver arriva et après avoir été culbuté une dernière fois aux débouchés de la forêt de Hanau par les débris de l'armée française qui avaient échappé au désastre de Leipzig, l'ennemi s'apprêtait à franchir le Rhin et à envahir la France, épuisée d'hommes et d'argent, et n'ayant pas même 100,000 soldats pour défendre son sol envahi à la fois par les Anglais et les Espagnols, du côté des Pyrénées; par les Russes, les Prussiens et les Autrichiens, du côté de l'Est et de la Suisse.

Ne sachant pas trop ce qui allait arriver, le braconnier mit son petit pécule en sûreté sous une pierre de lâtre de sa chaumière, avant de s'en aller rejoindre un corps de partisans qui se formait dans le voisinage et qui, avec les troupes du maréchal Victor, était destiné à défendre la position des Vosges.

Mais que pouvaient faire 10 à 15,000 hommes contre la masse d'ennemis qui envahissaient la France avec la même rapidité que la marée montante submerge les grèves de l'Océan !

A la suite d'un combat malheureux, livré aux environs du hameau, quelques obus y mirent le feu. Le braconnier ayant perdu la vie au commencement de l'action, mon existence étant inconnue du reste des mortels, j'allais être condamnée à la séquestration pour un temps assez long.

DEUXIÈME PARTIE.

RÉSURRECTION.

Le printemps était revenu.

Salut au printemps, au doux printemps !

Quel changement dans toute la nature, et combien ne doit-on pas admirer et remercier surtout Celui qui préside à la rotation des saisons et qui pare notre terre, au sortir de son long repos, de toutes les splendeurs de la création, qui répand la vie partout !

L'hiver, c'est le froid du tombeau ; le printemps, c'est la résurrection, c'est la vie nouvelle.

La neige, la glace, le ciel brumeux semblent être le froid suaire de la nature ; — l'émail des prairies, le feuillage tendre des arbres, les fleurs si variées des arbustes, avec leurs mille couleurs, sont, au contraire, le baptême de la nouvelle année.

Le ruisseau, délivré de sa prison cristalline, murmure doucement au travers des prairies ; les oiseaux célèbrent le

réveil de la nature; les insectes bruissent à l'envi et volent de fleur en fleur; l'homme des champs reprend gaiement ses travaux.

A un signe du Tout-Puissant, la vie circule de nouveau dans les veines de notre être épuisé. — Le soleil s'est rapproché de notre planète; l'air est devenu plus doux; le règne végétal s'est animé, et la terre, cette mère nourricière infatigable, s'empresse de se parer d'herbes et de fleurs, comme une bonne mère de famille aime à s'entourer de ses enfants, qui sont sa plus belle parure.

La jeunesse s'en réjouit et le vieillard encore davantage. — Quand le ciel est bleu, le cœur est moins triste, et des lèvres même de celui qui achève péniblement son pèlerinage terrestre au milieu des misères de cette vie, semée de tant d'épreuves, s'échappe un cri de reconnaissance.

Le ciel gris perd sa pâleur; quand la terre est embaumée, le cœur de l'homme est meilleur.

La douleur semble moins amère, l'exil plus doux à celui qui quitte le sol natal, pour aller vers les rives étrangères où la destinée le pousse; car le souvenir de la patrie en fête, telle qu'il la quitte, avec ses monts charnus et gigantesques, ses campagnes verdoyantes, ses sombres forêts, ses glaciers, ses torrents mugissants, le suivra partout, jusque sous les lambris dorés des palais ou dans la mansarde de l'artisan.

Les citadins aisés quittent la ville les uns après les autres pour chercher à la campagne le repos et jouir de la nature; les autres recommencent leurs promenades du soir; les parties de montagne et les promenades sur l'eau reprennent leur cours..... Enfin, chose importante pour les dames, les modes nouvelles arrivent.....

—
O primavera, gioventù dell'anno!

O gioventù, primavera della vità!

Donc, salut au printemps ! Car le printemps ramène chaque année les hirondelles et les maçons italiens vers le Nord, tout comme les premiers froids vous amènent les rôtisseurs de châtaignes. En Italie, on naît maçon et l'on gâche le plâtre, comme chez vous l'on est horloger.

La France avait passé par deux ou trois révolutions ; les désastres de l'invasion se réparaient peu à peu et enfin, un beau jour, des ouvriers italiens vinrent déblayer les décombres de l'ancienne chaumière du braconnier.

Après avoir donné quelques coups de pioche, celui des ouvriers qui travaillait à l'emplacement où était jadis l'âtre, vit tout à coup briller quelque chose. C'était un vieux louis d'or, dont l'histoire est encore plus longue que la mienne. Je ne sais si l'ouvrier connaissait l'article 552 du code civil français sur la propriété, toujours est-il que, sans bruit aucun, il nous empocha lestement et sans scrupule. Et voilà comment, après avoir disparu de la scène du monde pendant près de quarante ans, je revis le jour.

Je ne continuerai pas à vous énumérer jour par jour mes pérégrinations. Je n'en finirais pas. Je me bornerai dorénavant à vous décrire les personnages remarquables entre les mains desquels je tombai. Dans le nombre se trouvent de fameux originaux, comme vous le verrez.

Les ignorants de village faisaient quelquefois des difficultés pour me recevoir, n'ayant pas entendu souvent parler de la Gaule cisalpine. Il y en avait bien quelques-uns qui avaient ouï dire que la Gaule avait été soumise jadis par un certain César, général romain, mais ils n'avaient plus qu'un vague souvenir de la chose, et d'ailleurs le mot de « Cisalpine » les déroutait complètement.

L'inscription sur le revers ne les rassurait qu'à moitié et ce n'était que lorsqu'ils avaient comparé mon poids avec celui d'autres pièces, qu'ils étaient satisfaits, sinon convaincus.

Que c'est dur d'être ainsi traitée dans ses vieux jours !

ESCAMOTEURS ET CHARLATANS.

J'ai donc été en la possession d'un artiste ambulant, d'un escamoteur, si vous voulez.

C'était un drôle de corps. Du reste, toujours gai et content; on ne savait pas au juste de quel pays il venait, ni quel était son âge. De longs cheveux bouclés, une paire de lunettes reposant sur un nez en trompette, des yeux vifs et gris, un chapeau de feutre d'une forme antique, rougi par le soleil et la pluie, ainsi qu'un habit autrefois à la mode, une sacoche en serge noire sur le devant de son individu, un pantalon peut-être une idée trop court; — voilà l'homme.

D'ordinaire armé d'un tambourin, il ne dédaignait pas d'annoncer lui-même d'un ton nazillard et saccadé sa venue aux habitants des localités où il s'arrêtait, car l'économie est bonne, dans les petites choses et dans les grandes. Voici une de ses harangues, sténographiée d'après la méthode américaine :

« Celui qui vous parle, le sieur Crakfort, natif de la Bohême, docteur en pyrotechnie, professeur de chiromancie, connu dans les colonies sous le nom de lord Blagfort, venu dans ce pays-ci pour condescendre aux supplications de plusieurs personnes du premier rang, donne avis au public qu'après avoir visité toutes les académies de l'Europe, pour se perfectionner dans les sciences vulgaires, qui sont l'algèbre, la minéralogie, la trigonométrie, l'hydrodynamique et l'astronomie, il a voyagé dans tout le monde savant et même chez les peuples demi-sauvages, pour se faire initier dans les sciences occultes, mystiques et transcendantes, telles que la cabalistique, l'alchimie, la nécromancie, l'astrologie judiciaire, la divination, la superstition, l'interprétation des songes et le magnétisme animal.

» C'était peu pour lui d'avoir étudié dans trente-deux universités et d'avoir voyagé dans soixante-quinze royaumes, où il a consulté les sorciers du Mogol et les magiciens Samoyèdes; il a fait d'autres voyages autour du monde, pour feuilleter le grand livre de la nature, depuis les glaces du Nord et du pôle Austral jusqu'aux déserts brûlants de la zone torride; il a parcouru les deux hémisphères, et a séjourné dix ans en Asie avec des saltimbanques indiens, qui lui ont appris l'art d'apaiser la tempête, et de se sauver, après un naufrage, en glissant sur la surface de la mer avec des sabots élastiques.

» Il apporte du Tonquin et de la Cochinchine des talismans et des miroirs constellés pour reconnaître les voleurs et prévoir l'avenir, sans employer la mandragore, comme Agrippa, et sans réciter l'oraison des salamandres, comme le grand et le petit Alexandre. Il peut, au besoin, endormir le loup-garou, commander aux lutins, arrêter les farfadets et conjurer tous les spectres nocturnes (enfants naturels de l'imagination qu'ils effrayent, et pères putatifs du cauchemar), il a aussi un moyen infailible de chasser une espèce de pauvres diables, qu'on appelle *parasites*.

» Il a appris, chez les Tartares du Thibet, le secret du grand Dalai-Lama, qui s'est rendu immortel, non comme Voltaire et Mongolfier, par des productions du génie, mais en achetant en Suède l'élixir de longue vie; à Strasbourg, la poudre de Cagliostro; à Hambourg, l'or potable du grand adepte Saint-Germain, et à Stuttgart, la béquille du père Barnabas et le bâton du Juif-Errant, lorsqu'on vit passer ces deux vieillards dans la capitale du Wurtemberg, le 11 mai 1684.

» En faisant usage de l'onguent qu'employait la magicienne Camidia pour aller au sabbat, il prouve, par des expériences multipliées, qu'un homme peut entrer dans le goulot d'une bouteille, si elle est assez grande, et même se rendre entiè-

rement invisible, comme font quelquefois certains débiteurs vis-à-vis de leurs créanciers.

» La quadrature du cercle, le mouvement perpétuel et la pierre philosophale ne sont pour lui que des jeux d'enfant, qu'il abandonne aux physiciens de la onzième force. *Aquila non capit muscas.*

» Il ne fera pas l'expérience du magnétisme animal sur de malins singes, ni sur de vieux renards, parce que ce sont des espèces anti-magnétiques; mais s'il peut se procurer des dindons, il fera voir au public combien il est facile, en magnétisant ces animaux, de les guérir de toutes les maladies imaginaires.

» Il fera tous les jours trois ou quatre expériences, où l'on sera admis moyennant deux francs par personne.

» Il avertit, au reste, qu'il continue de guérir du mal de dents, non comme les empiriques, en arrachant la mâchoire, mais par un moyen aussi certain qu'il est inouï, qui consiste à couper la tête, et pour prouver que cette opération n'est point dangereuse, et qu'on peut la faire selon les règles de l'art, *cito, tuto et jucundè*, il décapitera plusieurs animaux, qu'il ressuscitera un instant après, d'après les principes du père Kirker, par la palingénésie. Il est si persuadé de l'efficacité de ses remèdes sur l'odontalgie et sur toutes les maladies curables ou incurables, qu'il ne craint point de promettre une somme extraordinaire à tous les malades qui, trois mois après le traitement, seront en état de se plaindre. »

—
Un roulement de tambourin annonçait la fin du discours.

—
Au moment de commencer la séance, il posait soigneusement une petite table à pliants et recouverte en toile cirée, devant lui, et continuait à pérorer dans un idiome que l'académie des Quarante n'eût peut-être pas trouvé exempt de

toute faute, mais qui était à la portée de l'intelligence de son auditoire, à peu près comme suit :

« Messieurs et Mesdames,

» Il y a bien des personnes qui se mêlent de jouer des gobelets, et qui n'y connaissent rien. Cela n'est pas fort extraordinaire : puisque moi-même, qui me hasarde à jouer devant vous, je n'y conçois pas grand'chose.

» Voici les gobelets dont je me sers : ils sont composés de métaux que les alchimistes attribuent à Jupiter et à Mars, c'est-à-dire, pour parler plus intelligiblement, qu'ils sont de fer-blanc ; voyez et examinez ces gobelets.

» Toute ma science, — et c'est en cela qu'elle est admirable, — consiste à vous fasciner les yeux et à y faire passer des muscades, sans que vous vous en aperceviez. Je vous avertis donc de ne point faire attention à mes paroles, mais de bien examiner mes mains, que voilà. S'il y a, dans cette compagnie, quelqu'un qui ait le malheur de se servir de lunettes, il peut se retirer, attendu que les plus clairvoyants n'y verront rien.

» Voici le petit bâton de Jacob, — c'est-à-dire le magasin d'où je tire toutes mes muscades ; — il n'y en a pas un seul à Amsterdam, ni dans l'île d'Amboine, qui en soit si bien fourni, attendu que plus on en ôte, plus il en reste.

» J'en tire cette muscade, — remarquez qu'il n'y a rien sous les gobelets, — et que je n'ai aucune muscade dans mes mains.

» Je prends cette muscade, je la mets sous ce premier gobelet ; je tire une seconde muscade de mon petit bâton, et je la mets sous ce deuxième gobelet.

» Il est bon de vous prévenir que la plupart de ceux qui jouent des gobelets font semblant d'y mettre des muscades ; mais, pour moi, je ne vous trompe pas, et je les y mets effectivement, comme vous pouvez le voir.

» Je la remets sous ce deuxième gobelet; — je tire cette troisième et la mets de même sous ce dernier gobelet. Vous allez dire que cela n'est pas fort extraordinaire et que vous en feriez autant; j'en conviens, mais la difficulté consiste à retirer ces muscades au travers des gobelets.

» Je frappe le gobelet avec ma baguette, je tire cette première muscade, que voilà, je la mets dans ma main, et je l'envoie à Constantinople.

» Je frappe avec la baguette sur le deuxième gobelet, j'en tire celle-ci, je la mets dans ma main, et je l'envoie aux Grandes-Indes.

» Enfin, je souffle sur le troisième gobelet, j'en tire la dernière muscade, je la pose sur la table. Remarquez qu'il n'y a plus rien sous aucun de ces gobelets.

—
» Mon cher petit, prie donc ta maman de te moucher.

—
» Je remets ces gobelets à leur place; — je prends cette muscade et je la mets sous ce premier gobelet; — je la retire; — remarquez qu'elle n'y est déjà plus; — je la mets sous cet autre gobelet, je la retire de même; — je la mets sous ce dernier gobelet et la retire encore. Messieurs, Mesdames, rien dans les mains, rien dans les poches!

» Maintenant, je vous prie d'avoir beaucoup d'attention et vous verrez très-distinctement cette muscade passer successivement d'un gobelet dans l'autre.

» Je prends cette muscade et je la mets sous ce gobelet; il n'y a rien sous celui-ci, comme vous le voyez.

» Je commande à celle que j'ai mise sous le premier gobelet de passer sous le second. — Vous la voyez, ouvrez bien les yeux, approchez vous; vous ne l'avez pas vue passer?

» Je n'en suis pas fort surpris, je ne la vois pas moi-même.

—

» Madame, vous avez des chagrins de ménage.

» J'avais bien raison de vous dire que les plus clairvoyants n'y verraient pas grand'chose, mais consolez-vous : voici un tour où vous ne verrez rien du tout.

» Je prends cette muscade et je la mets sous ce gobelet. — Je le couvre avec ces deux autres gobelets. — Faites attention qu'il n'y a absolument rien dans mes mains.

» Je commande à cette muscade de monter sur le premier gobelet. Et la voilà !

» Mon ami, rangez donc votre nez, qui me bouche la vue de l'archevêché.

» Pour continuer à vous amuser, il me faut une seconde muscade. — Je prends celle-ci et je la coupe en deux.

» Rien n'est si commode que de pouvoir ainsi multiplier les muscades ; quand les eaux sont basses et que j'ai besoin d'argent, je les coupe et recoupe, jusqu'à ce que j'en aie cinq à six boisseaux, que je vends ensuite à l'épicier.

» Remarquez qu'il n'y a rien sous ce gobelet ; il n'y a rien non plus sous les deux autres.

» Lorsque j'étais au collège, le régent me disait toujours qu'il fallait savoir faire son thème de deux manières.

» Un, deux, trois, partez muscades, et revenez cannelle.

» Je viens de faire passer ces deux muscades dans le gobelet du milieu, les voilà ; — je vais maintenant les en faire sortir, ce qui n'est pas plus difficile qu'autre chose.

» Eh ! l'ami Jean, quand même votre vache a vélé l'autre jour, ce n'est pas une raison pour m'escamoter mes musca-

des. Pardon, Madame, regardez donc dans la poche de gilet de votre voisin, si les muscades ne s'y trouvent pas. »

—
Le paysan, tout ébahi, fouille machinalement la poche de son gilet, où se trouvent effectivement les satanées muscades et il les rapporte sur la table.

—
« Maintenant, Messieurs et Dames, passons à une autre expérience. Escamoter des muscades, rien de plus simple, comme vous l'avez vu. Voici un sac; examinez-le, il m'a rendu de bons services. — Ayant eu autrefois le malheur de faire naufrage dans un voyage aux îles Philippines, où je me rendais pour me procurer les précieuses muscades que M. Jean, que voilà, voulait emporter par mégarde dans sa poche, — je fus jeté par les vagues dans une île déserte, où je me trouvais réduit à brouter l'herbe et à boire l'eau de la mer; cette boisson donna à toutes mes humeurs et surtout à ma salive et à mon suc pancréatique, la propriété d'un véritable dissolvant.

» J'ai vécu quinze jours, sans manger autre chose que des cailloux, et c'est pour cela que l'académie des sciences, après un mûr examen, m'a donné le nom de lithophage ou mangeur de pierres.

» Ce régime ne m'engraissait pas; heureusement que les vagues amenèrent à terre mon précieux sac que voici.

» Rien de plus précieux que ce sac, lorsqu'en voyageant on arrive dans des auberges où il n'y a rien à manger et où l'on ne trouve pas même du bouillon gras.

» On prie la poule invisible de pondre deux ou trois douzaines d'œufs, et bientôt après on mange des omelettes, des œufs à la braise, à la coque, au miroir, des œufs pochés au beurre noir, comme les yeux de ma femme. Mais tandis que je vous parle, la poule a pondu. »

Et il tirait un œuf du sac, puis, tournant le dedans en dehors, pour faire voir qu'il n'y avait plus rien, il continuait en annonçant au public un nouveau produit de son métier.

« Messieurs et dames, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui sente des douleurs, des vapeurs, des fadeurs ; avec mon baume, je m'en moque. Êtes-vous asthmatique, colérique ou famélique ? avec mon baume, je m'en moque. Êtes-vous possédé d'une paralysie, de l'hydrophobie ou de la métromanie ? Y a-t-il ici des mâchoires sans dents, des hommes sans cœur, des femmes sans têtes, ou des têtes sans cervelles ? Achetez de mon baume ! Ah ! voilà la poule qui a pondu », et il tirait un autre œuf du sac. Puis les œufs arrivaient deux à deux, quatre à quatre et enfin douze à la fois.

—
Passant à d'autres exercices, il jonglait avec des poigards, — faisait tenir une épée en équilibre sur le bout de son nez, — avalait des fourchettes, même des étoupes enflammées qui se transformaient en rubans de toutes couleurs, — se lavait les mains avec du plomb fondu et autres tours de même force, aussi faisait-il chaque jour ample recette.

MÉMOIRES D'UN AVOCAT.

J'ai eu l'honneur d'appartenir à un vieux avocat de Bretagne, qui, aux grands jours d'audience, portait avec avantage robe, toque et rabats. Il avait à cœur sa profession, ne se chargeait jamais d'une cause injuste et sans l'avoir examinée à fond, se faisait le défenseur de la veuve et de l'orphelin ; aussi était-il l'oracle de la province.

—
Souvent de jeunes confrères venaient le consulter ; il les recevait toujours avec bienveillance, et ses conseils, pour

l'exercice futur de leur vocation, pouvaient se résumer comme suit :

Il faut :

1^o Que l'avocat soit doué d'une prestance imposante et d'une taille bien proportionnée, de manière à s'offrir avec avantage aux yeux du magistrat et de l'auditoire ;

2^o Que sa physionomie soit ouverte, franche, affable, et débonnaire, et forme d'avance une sorte de recommandation ;

3^o Qu'il n'affecte pas, dans l'habitude de sa personne, une assurance présomptueuse ; au contraire, qu'il provoque la faveur et l'intérêt de l'auditoire, par une apparence de modestie et de réserve ;

4^o Qu'il n'ait rien de farouche, ni d'irrégulier, dans les yeux et le regard ;

5^o Que sa pose, devant les magistrats, soit décente et respectueuse, et que sa mise ne laisse voir ni recherche, ni négligence ;

6^o Qu'en parlant, il s'abstienne de décomposer les traits de son visage par la contorsion de sa bouche et de ses lèvres ;

7^o Qu'il évite les grands éclats d'une voix glapissante ;

8^o Qu'il sache régler ses intonations de manière à les tenir à égale distance du grave et de l'aigu ; que sa voix soit pleine et sonore et offre la qualité d'un beau médium ;

9^o Qu'en déclamant, il s'attache à une exacte prononciation ;

10^o Qu'il observe de ne pas trop hausser la voix, ni de la déprimer ;

11^o Qu'il ait soin de tenir son style en harmonie avec le sujet qu'il traite, et qu'il évite le ridicule de mettre de l'emphase oratoire à des objets de modique importance ;

12^o Qu'il se garde de donner à sa tête et à ses pieds une agitation déplacée ;

13^o Que ses mouvements soient combinés et appropriés au

discours, en évitant avec soin une gesticulation désordonnée et triviale.

Exemple :

Si l'avocat est appelé à défendre un prévenu qui aime le fromage, il ne prendra pas un ton lugubre et larmoyant devant les jurés, en disant :

« Messieurs les jurés !

» Le prévenu, ce candide jeune homme, à l'œil timide et louche, que j'ai l'honneur de défendre, mangeait tristement son pain et son fromage, à X....., au moment même où l'attentat, dont le ministère public vient de vous entretenir, a été commis. »

L'alibi pourrait être prouvé sans doute, mais les jurés ne digéreraient pas facilement le pain et le fromage en question, et le prévenu serait infailliblement condamné.

La composition du jury entre aussi pour beaucoup dans le gain d'une cause.

Aussi l'avocat doit-il veiller soigneusement à la récusation des jurés, surtout dans certains pays, où les jurés ne sont pas élus directement par le peuple, mais où l'on s'en remet purement et simplement à un tirage au sort pour la formation du jury.

Ainsi, s'agit-il de causes de minime importance, telles que vols de choux, de pommes de terre, etc., l'avocat doit récuser impitoyablement tous les paysans qui peuvent se trouver parmi les jurés, car le paysan est de sa nature féroce pour tout ce qui tient à la propriété, et il n'admet pas d'*inténuantes*.

S'agit-il, par contre, d'affaires commerciales, l'avocat doit s'appliquer à récuser surtout les négociants, qui pourraient voir clair dans l'affaire.

Il choisira donc, dans ce dernier cas, de préférence des campagnards, pour qui des faux en écriture, des malversa-

tions, etc., ne sont rien en comparaison d'un vol de pommes de terre.

Il est, au reste, toujours facile de distinguer le paysan parmi les jurés, car il envisage l'honneur qu'on lui fait plutôt comme une véritable corvée.

En débitant son plaidoyer, l'avocat doit être clair et concis, sans vouloir remonter au déluge pour les besoins de sa cause; il doit éviter de fatiguer les jurés par un trop long discours, surtout lorsque l'heure du dîner approche, car :

« Ventre affamé n'a pas d'oreilles », et celui qui veut trop prouver, finit généralement par ne rien prouver du tout, — Messieurs les jurés étant infailliblement tentés de se dire, *in petto*, que si l'accusé a besoin d'un long plaidoyer pour le défendre, c'est qu'il y a énormément à dire sur son compte.

Dans le courant de sa carrière, un bon avocat doit toujours choyer les vieilles demoiselles, car quelques lignes font très-bien dans un testament, et on ne sait jamais ce qui peut arriver.

C'est ce que pensait une dame du Nivernais, qui eut le talent d'assister à la confection d'un testament, cachée qu'elle était derrière une porte.

Quoique par ce testament elle reçût une jolie somme en qualité de légataire, elle se dit qu'il valait mieux être héritière que simple légataire.

Alors tout fut mis en œuvre auprès du vieillard, dont la tête se perdait déjà. Les batteries furent démasquées. Les démonstrations les plus hypocrites se firent jour. Les lamentations de Jérémie n'étaient rien auprès des siennes. A l'entendre, les héritiers étaient dans une position plus aisée que la sienne; les liens du sang n'avaient rien à voir dans un testament, etc. Bref, quand le vieillard, qui ne demandait qu'à finir ses jours en paix, eut essuyé, sur sa barbe inculte, une série d'embrassades aussi hypocrites les

unes que les autres, il n'y tint plus et refit un autre testament en faveur de l'astucieuse dame, qui se vit au comble du bonheur.

Un pauvre diable, pressé par la fin, vole un pain et est *pincé* par la police.

On *souffle* un testament et personne n'a le mot à dire.

Je me trompe. Il reste l'opinion des honnêtes gens.

Mon avocat avait, à l'occasion, le petit mot pour rire et se plaisait, tout en secouant du bout des doigts quelques grains de tabac éparés sur son jabot, à raconter les détails de certaine cause tant soit peu croustilleuse, où il figurait comme défenseur.

La gent féminine était largement représentée à l'audience ce jour-là, car c'était une cause qui faisait époque dans le département.

Le président, usant de son pouvoir discrétionnaire, invita les femmes honnêtes à se retirer avant l'ouverture des débats. — Il paraît que la curiosité était fortement excitée, car pas une ne bougea, ce que voyant, notre président sans se déconcerter : « Huissier, dit-il, maintenant que toutes les femmes honnêtes se sont retirées, faites retirer les autres. »

DENTISTES, BARBIERS ET FONOGRAPHE.

Vous dire comment je me trouvais un beau jour chez un chirurgien-dentiste, me serait fort difficile.

Ce n'est point un de ces arracheurs de dents vulgaires, qui opèrent, en plein jour, sur les marchés ou sur un champ de foire quelconque.

Pour ceux-là, à coup sûr, ce n'est pas la location qu'ils paient qui peut les ruiner. — Une méchante carriole réformée leur sert de cabinet ; on entre par une portière et l'on

sort des mains de l'opérateur par l'autre. — Un compère, armé d'un trombone fantastique et coiffé d'un casque ou d'un armet d'occasion, sert à rassembler les badauds, toujours nombreux dans le monde des paysans, et à leur démontrer la vertu spécifique du baume de longue vie, — du vulnérable universel, — de la liqueur odontalgique, — qu'il offre au public, au modeste prix de quinze sous le flacon.

Ce prix, comme on le voit, est à la portée de toutes les bourses, et il faudrait bien être rassasié de son existence ou n'avoir jamais éprouvé de sa vie cette douleur insipide que l'on nomme le mal de dents, pour ne pas acheter, — au modeste prix de quinze sous, — le célèbre baume de longue vie, qui permet à l'illustre capitaine Fracasse de faire toutes les campagnes de l'empire et d'en sortir sain et sauf, ou tout au moins avec un flacon de la non moins célèbre liqueur odontalgique.

Si, par hasard, dans la foule, se trouve quelqu'un violemment tourmenté par le mal de dents, qui se décide, en désespoir de cause, à franchir la portière par où l'on pénètre dans le sanctuaire de l'opérateur, celui-ci, sans donner au patient le temps de la réflexion, tire les rideaux, ferme les glaces, saisit la tête du patient, la serre fortement entre ses genoux, et au moyen d'une clef quelconque, quelquefois même au moyen de vulgaires tenailles, procède sur-le-champ à l'extraction de la molaire indiquée. C'est alors le beau moment pour l'artiste au casque resplendissant. Le trombone s'allonge, se rétrécit, exhale des sons pénétrants qui déchirent le tympan de l'auditoire et l'empêchent d'entendre les cris du malheureux patient enfermé dans l'intérieur de la carriole.

C'est là que l'artiste ambulant place son point d'honneur.

Plus les sons sont perçants et mieux cela vaut.

Si, par malheur, l'opérateur s'est trompé et qu'il ait arraché une dent à côté de celle que lui indiquait le patient, il ne se

décourage pas pour si peu de chose ; il procède à une seconde opération, et pour consoler le patient, la lui fera cette fois gratis, ce qui suffit à un paysan, qui préfère généralement ce qui ne coûte pas cher. — L'artiste au trombone est dans l'enchantement ; sa fugue ne connaît plus de bornes ; il ne s'inquiète plus des dièzes, des bécarrés ou des bémols ; ses joues passent au vermillon ; ses yeux menacent de sortir de leur orbite ; son diaphragme est près d'éclater ; son visage est baigné de sueur ; ses cheveux flottent au gré du vent ; peu lui importe !

Il est à son poste ; il trombone, fait beaucoup de bruit ; c'est ce qu'on lui demande. Et lorsque l'opération tire à sa fin, ce dont un coup de coude dans la vitre l'avertit, il termine, épuisé, son solo, par une majestueuse gamme chromatique.

Après tout, on ne saurait trop lui en vouloir, à ce pauvre artiste en trombone. Vouloir empêcher un véritable trombone d'user et d'abuser de son instrument, vouloir le prier de ménager les oreilles de son auditoire, en observant un peu mieux les principes de la musique et surtout les *piano*, *mezzo-forte* et autres, tout cela est inutile. Autant vouloir empêcher les pompiers de donner de l'eau quand on crie au feu. A ses yeux, la mission d'un trombone, — d'un véritable trombone, — dans ce monde, est de tromboner. Il ne sort pas de là. — Le trombone, suivant lui, est le premier des instruments. Il doit faire beaucoup de bruit. Il exerce le système musculaire ; il y a une certaine grâce à voir ce long tuyau de cuivre s'allonger, se replier, sur un autre, exhaler des sons, tantôt graves et majestueux, tantôt perçants et pénétrants. Aussi le véritable trombone regarde-t-il d'un air profondément dédaigneux le cor, le bugle, le serpent, la trompette en si-b, le saxhorn, l'ophicléide et même, — chose monstrueuse, — le bombardon !

C'est le comble de l'ingratitude !

Est-ce que le bombardon ne couvre pas, à l'occasion, les *couacs* de la clarinette et du trombone ?

Est-ce que la reconnaissance est donc chose si dure en ce monde ?

Où marche le monde ? Vers quels abîmes court-il, si le trombone peut ainsi méconnaître l'autorité du bombardon ?

Mais, de nos jours, chacun veut dominer, veut s'accorder tout le mérite d'une chose, sans vouloir rien en attribuer aux autres ; — veut enfin que tout, dans sa petite sphère d'action, gravite autour de lui. Aussi n'est-il pas étonnant de voir un pauvre trombone s'abuser de la sorte !

Et quand l'opération est finie, l'arracheur de dents oppose aux doléances du patient, qui se plaint d'avoir été tenaillé de la sorte, que, sans doute, il lui a indiqué la première fois une mauvaise dent et que la seconde était adhérente, ce qui a été cause du délabrement de la mâchoire et de la perte de sang qui en est résultée, — qu'au reste, un flacon de la célèbre liqueur odontalgique suffira, à l'avenir, pour le préserver de maux de dents. Sur quoi le paysan se hâte d'en faire l'emplette et d'aller se débarbouiller à la fontaine la plus voisine, — jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus. La foule s'écarte silencieusement pour laisser passage à ce martyr sortant du sanctuaire, et son air pâle et défait n'empêche pas de nouveaux patients de venir se faire opérer à leur tour. Car, lorsqu'on est en possession d'un violent mal de dents, que ne ferait-on pas pour s'en débarrasser ?

Que vous en semble ma belle lectrice ?

N'essaye-t-on pas de calmer la douleur avec la créosote, avec le camphre, avec une goutte d'huile d'olive, avec l'opium, avec un bain de pieds, même avec l'eau merveilleuse que prépare la pharmacie M. ?

On s'enveloppe la tête ; on a soin de la poser sur un oreiller de crin ; on essaye des sudorifiques ; on a recours aux doc-

teurs, qui déclarent leur art impuissant pour cette maladie, qu'ils décorent du titre de douleurs névralgiques. Inutile, pense-t-on, d'aller chez le dentiste, tant qu'il y a de l'inflammation !

Que faire ? Conjuguer le verbe souffrir, et si cela ne suffit pas pour vous endormir, vous ferez, Madame, ce que fit un dentiste, saisi, lui aussi (juste retour des choses d'ici bas), une belle fois, par ce mal atroce qui lui apporte chaque jour son pain quotidien. N'y tenant plus, il prit son chapeau et s'en alla résolûment chez un de ses confrères pour se faire opérer. Au moment où il mettait la main sur la sonnette, un miracle se produit ; la douleur a cessé et il s'en retourne tout dispos. — Maintenant, que s'est-il passé, je vous le demande, car, à l'heure qu'il est, lui-même ne peut encore se l'expliquer. A-t-il eu des remords ? A-t-il frémi à la pensée de la torture qui l'attendait ? Lui qui sait si bien rassurer ses belles patientes, épouvantées par la vue de ses jolis petits instruments d'acier poli : clés, pinces, instruments à crochets, courbés et recourbés, pointes et bistouris. Lui qui, à chaque exclamation de douleur, sait si bien vous dire : « Ce n'est rien, Monsieur ! Ce n'est rien, Mademoiselle ! » Le tout d'une petite voix flûtée, qui ne présage rien de bon. — Je vous le demande ?

Ce n'était point non plus un artiste comme M. X., qui a eu l'obligeance de faire remettre, il y a quelque temps, à votre porte, un petit prospectus annonçant son arrivée au public de Neuchâtel, prospectus dans lequel vous aurez remarqué, comme chacun, les lignes suivantes :

M. X., attaché comme *artiste* à un grand nombre d'établissements religieux, prie les personnes qui voudront bien se confier à lui, de le croire exempt de tout charlatanisme ; il ne reçoit pas le dimanche pendant les offices. Les malheu-

reux, munis d'un certificat d'indigent, peuvent se présenter : les soins leur seront donnés gratis.

Les nombreux certificats qui ont été délivrés à M. X. par MM. les docteurs en médecine, pour les belles cures opérées *sur* leurs contrôles, témoignent suffisamment son habileté et les grands succès aux expositions de Paris, Metz et Besançon.

M. X. s'engage de répondre à toutes les exigences que *réclament* son art ; du reste, les ouvrages hors ligne exposés à la porte de son hôtel, comme garantie de ses sérieuses capacités, lui ont valu la *nombreuse* réputation dont il jouit.

M. X. est propriétaire de la liqueur *philodentine*, *cette* *liqueur albumineuse camphrée au perchloride de formille*, pour guérir instantanément les douleurs de dents.

La philodentine pétrifie la partie infecte de la dent et *cotérise* le nerf dentaire, *la* seule admise aux expositions et approuvée pour sa propriété par MM. les docteurs.

Dépôts : dans toute la France et à l'étranger, et chez l'auteur X.

Le flacon, l'instrument et la notice fr. 2»50.

On expédie à toute destination. Ecrire franco.

M. X. se rend à domicile chez les personnes qui lui feront l'honneur de le demander, *mais le prix en est augmenté.*

M. X. prie le public de le croire exempt de tout charlatanisme.

Il fait bien, car son prospectus sent terriblement le charlatan. Il est attaché, comme artiste, à un grand nombre d'établissements religieux. Il est donc bien entendu que c'est lui qui soigne la mâchoire des Carmes déchaussés, Frères ignorantins, Trappistes, Franciscains, Dominicains, sœurs de la Retraite, sœurs de la Visitation, sœurs du Sacré-Cœur et

autres, ce qui ne prouve pas que M. X. connaisse à fond la langue française.

Il ne s'occupe que des mâchoires ! Que dire en effet de ce style ?

Les nombreux certificats qui ont été délivrés à M. X. par MM. les docteurs en médecine pour les belles cures *opérées sur leurs contrôles* !

D'autres artistes opèrent des cures d'ordinaire sur des patients. M. X., lui, opère sur les contrôles de MM. les docteurs.

Il n'est donc pas sous leur contrôle. Mais le bouquet de l'affaire, le voici :

M. X. est propriétaire de la liqueur philodontine.

Jusqu'ici votre tante Nanette ne connaissait que l'odontine ou l'odontalgine. Voici qui vaut mieux. C'est de la *liqueur philodontine*. Cela doit nécessairement lui procurer la clientèle des gens qui font usage de liqueurs.

Il est vrai que, en échange, les membres des sociétés de tempérance ne voudront pas s'en servir.

De plus, cette liqueur est *camphrée*. Tant pis pour ceux qui n'aiment pas le camphre, qui n'en prisent, ni n'en fument.

Qu'en feraient-ils ? En outre, cette liqueur est *albumineuse*.

De l'albumine passe encore, chacun sait ce que c'est.

Le titre est déjà passablement long.

Liqueur albumineuse camphrée. Mais voici venir deux mots parfaitement inconnus, même au cousin Alcindore, qui est pourtant très-fort sur sa langue maternelle. La liqueur en question est camphrée au *perchloride*. — Soit. — Passe encore. — Mais au *perchloride de formille*, c'est trop fort. — Il faut décidément avoir recours à Larousse et à Bescherelle. Et ils sont muets à ce sujet ! La philodontine se trouve déjà transformée en philodentine. Cette nouvelle appellation est

probablement destinée à l'usage des gens qui ne connaissent pas le grec, tandis que la première dénomination doit donner dans l'œil à MM. les savants.

Voyez jusqu'où va l'art du dentiste.

Barnum, pends-toi ! Te voilà distancé par M. X.

Mais ce n'est pas tout. — La *philodentine* pétrifie la partie infecte de la dent et *cotérise* le nerf dentaire, la seule admise aux expositions et approuvée, pour sa propriété, par MM. les docteurs.

De grâce, M. X., quelques explications ; car, sans cela, le public va croire que c'est la partie infecte de la dent qui seule est admise aux expositions et approuvée par MM. les docteurs pour sa propriété. Quelle propriété ? s'il vous plaît.

Lorsque M. X. se rend à domicile, le *prix en est augmenté*. Il serait intéressant de savoir si c'est du prix de M. X. qu'il est question. Dans ce cas, c'est un farceur impayable.

Le flacon, l'instrument et la notice ne coûtent que fr. 2»50. C'est vraiment pour rien.

Il paraît que M. X. ne veut pas faire mentir le proverbe, qui dit :

« Menteur comme un arracheur de dents. »

Voyons, mon cher M. X., pour qui prenez-vous donc les Neuchâtelois, pour leur débiter ainsi un pareil galimatias ? Etes-vous peut-être aussi de la grande nation, comme celui qui trouvait qu'à Neuchâtel on parlait *presque* autant le français que l'allemand ?

Au fait, M. X. est peut-être aussi un apôtre de la *fonographe*, destinée à régénérer le monde, suivant les uns ; à renouveler de la tour de Babel la multiplicité des langues, suivant les autres.

« La grammaire hébète les enfants », disent les premiers.
« La grammaire est au contraire l'art de parler et d'écrire correctement une langue », ripostent les autres.
« Vous fossilisez l'esprit, vous atrophiez l'intelligence ! »
« Vous bouleversez la syntaxe, vous sapez les principes, vous minez la rhétorique ! »

*A la pensée humaine, ils ont mis les poucettes.
Voyez où l'on en est!.....
..... Il faut que nous en finissions!*

« Guerre à mort à l'orthographe ! »
« Haro sur les *fonograpes* ! »

—
Comment voulez-vous que les honnêtes gens s'y retrouvent ? A quel saint faut-il se vouer ? Comment écriront ceux qui ont un accent nasal ? Et ceux qui *tranchent* l'allemand ?

On finira par en revenir à l'écriture symbolique, et quand on voudra parler du soleil, on dessinera un soleil ; quand on voudra désigner un arbre, on dessinera un arbre, et ainsi de suite.

A moins toutefois que l'on n'en revienne encore aux hiéroglyphes et aux caractères cunéiformes !

—
Celui-ci était un artiste de grande ville.

Ici une parenthèse.

A quelle époque faut-il remonter pour trouver des vestiges de l'art du dentiste ?

Dans les anciens temps, le mal de dents était probablement chose rare, pour ainsi dire ; puisque les crânes que l'on retrouve dans les stations lacustres sont encore munis de toutes leurs dents. (Desor. *Les Palafittes*.)

Doit-on en assigner l'origine à la découverte de la canne à sucre ?

La discussion est ouverte, ainsi que celle sur l'époque à la-

quelle votre pauvre humanité a été dotée des rhumatismes. Quant à cette dernière maladie, il y a des personnes qui prétendent qu'elle était inconnue des anciens, chez lesquels l'usage du linge était peu commun, et qui, comme l'on sait, étaient vêtus d'étoffes en laine.

Toujours est-il que, primitivement, et comme cela se pratique encore dans certains endroits reculés, le forgeron faisait l'office de dentiste. Les barbiers, par la suite, se sont aussi mêlés d'arracher les dents et de faire de la petite chirurgie.

Au XV^e siècle, il est question d'un barbier qui soignait le comte Conrad et la comtesse dans leurs maladies.

Le 25 mai 1581, le conseil de ville de Neuchâtel agréa, comme médecin de la ville, Abraham Béchius, de Bâle. On lui octroyait un gage de deux cents livres faibles (environ cent dix francs fédéraux), un logement et un jardin, à condition qu'il n'exigerait qu'un batz (treize centimes) par chaque visite à un malade, un batz pour l'inspection des eaux et un batz par chaque ordonnance.

Un batz équivalait alors à deux livres de viande de mouton.

(S. DE CHAMBRIER.)

Après sont venus les charlatans et les empiriques, puis les pharmaciens et les disciples d'Esculape; à Neuchâtel, le bourreau s'en est aussi mêlé, et il opérait, dit-on, fort bien.

Jusque-là, on se bornait à arracher la dent, siège de la douleur.

« Morte la bête, mort le venin. »

Alors surgirent les dentistes.

« N'arrachez pas, mais guérissez, » fut la devise qu'ils inscrivirent résolûment sur leur bannière. Et ils eurent raison. On n'arracha plus, mais on lima, on scia, on creusa, on mastiqua, on plomba, et l'on finit par retarder, souvent pour longtemps, la chute de ces utiles instruments de mastication.

La dénomination de dentiste tout court sonnait mal, un dentiste, plus rusé que les autres, s'intitula artiste dentiste, et les autres suivirent son exemple.

Enfin, il fallut prendre des brevets de capacité, et ces Messieurs devinrent des chirurgiens-dentistes.

Celui-ci ne réclamait pas d'honoraires et n'envoyait pas de mémoires; seulement un laquais en livrée présentait aux clients un bassin d'argent, dans lequel ils déposaient leurs offrandes; l'or était pour le maître, l'argent pour le domestique, qui n'avait d'ailleurs pas d'autre gage; le billon n'était pas reçu.

Vous voyez que c'était grand genre.

PRADEL.

Ce que vous apprendrez sans doute avec plaisir, c'est mon séjour chez un improvisateur célèbre, qui visita aussi Neuchâtel, au moins trouva-t-on parmi ses papiers les couplets suivants, intitulés :

Les Neuchâteloises.

Le malheur devient mon partage,
Moi, qui me plais tant dans ce lieu;
Je vais quitter ce doux rivage;
Femmes, il faut vous dire adieu!
 Que cet hommage
 Me dédommage
De tant d'ennuis, de regrets déchirants.
 Et quand je chante
 Grâce touchante,
Qui dans vos murs n'eut jamais de tyrans,
 Mes vers seraient-ils de dix toises,
 Et mon esprit aux plus hauts rangs,

Je les voudrais encor plus grands
Pour les Neuchâteloises.

Former des liens salutaires
Pour soulager, au nom du Ciel,
Et les douleurs et les misères
Dont le pauvre absorbe le fiel;
D'un zèle tendre
Lui faire entendre
La douce voix qui va sécher des pleurs,
Et s'il succombe
Près de la tombe
Le consoler en jetant quelques fleurs.....
Charité qui les apprivoises,
Ces prodiges qu'on doit bénir,
Ton pouvoir les fait accomplir
Par les Neuchâteloises.

On dit que Neuchâtel recèle
Des perles à l'éclat riant,
Dont l'eau transparente étincelle
Ainsi qu'aux perles d'Orient.
Rive lointaine
Est incertaine ;
Donc, au pêcheur j'oserai conseiller
La belle plage,
Où son courage
Par le succès pourra se réveiller.
Ces perles, tant soit peu narquoises,
Ont un reflet particulier....
Un sourire les fait briller
Chez les Neuchâteloises.

On dit, j'ose le croire à peine,
Redoutant un regard moqueur,
Qu'ici la beauté souveraine
A mauvaise tête et bon cœur.

Grain de malice,
Léger caprice,
Peut ajouter un attrait au plaisir.
A certains charmes
On rend les armes;
Un goût piquant stimule le désir.
Quand la femme lui cherchant noise
Pousse l'homme à se mutiner
Heureux qui se fait pardonner
D'une Neuchâteloise !

—
Cultivant les arts, la science,
Ici le beau sexe est instruit,
Et peut de son expérience
Chez d'autres apporter le fruit.
Riche héritage,
Quand on partage
Des vrais talents le modeste pouvoir !
Fières d'apprendre,
Pour les répandre,
Les bonnes mœurs, les vertus, le savoir ;
Ces femmes aux grâces courtoises,
A l'esprit voulant un essor,
On en rencontre le trésor
Chez les Neuchâteloises.

—
Quand le temps semble dire : arrête !
Je pars, hélas ! plus attristé :
Car quel voyageur ne regrette
L'accueil d'une noble cité !
Oiseau fidèle,
Si l'hirondelle
Aux gais climats se plaît à revenir.
Prenant son aile,
Je veux comme elle,
Revoir ces lieux où l'on croit rajeunir.
Grandes dames, simples bourgeoises,

Font trouver les instants bien courts.....,
Et l'on voudrait vivre toujours
Près des Neuchâteloises.

DOCTEURS ET ARCHÉOLOGUES.

Maintenant que c'est une chose devenue à la mode, je fis aussi mon tour en Suisse avec un médecin.

Il était superbe, lorsqu'il assistait au conseil de révision, avec son habit bleu de ciel, sa trousse au côté et son grand chapeau à claque. Lui, d'ordinaire si doux envers ses clients, prenait alors un petit air matamore, qui cadre, paraît-il, avec l'habit militaire, on ne sait pourquoi.

Un jour, à un conseil de réforme, se présente un jeune homme, un peu timide et d'ailleurs troublé par la vue de tous ces brillants uniformes.

Quand son tour arriva, le médecin, au reste un peu pressé, lui demande d'un ton bourru :

— Quelle infirmité avez-vous à déclarer ?

Un pareil ton était certes fait pour étourdir quelqu'un de moins timide que notre jeune homme.

— Monsieur le médecin, balbutia-t-il, j'ai eu le malheur... il y a déjà plusieurs années... et ma mère m'a bien recommandé de vous en parler..... encore lorsque je sortais de la maison..... de faire une chute..... et.....

— Pas tant de verbiage, passez derrière ce paravent, faites comme les autres ; on va vous examiner.

— Mais... mon cher Monsieur le docteur... veuillez réfléchir que...

— Pas tant de locutions, vous dis-je, obéissez, sapristi !

— A un autre maintenant.

Et quand le jeune homme se fut assez morfondu derrière le paravent, le docteur arriva :

— Eh bien ! qu'avez-vous, soyez bref, car nous n'avons pas de temps à perdre.

— J'ai eu le pouce cassé, ce qui peut m'empêcher d'armer.

— Saprستي, il fallait le dire.

— Vous ne m'en avez pas laissé le temps.

Et le lendemain, le féroce docteur était redevenu l'homme le plus inoffensif du monde, tâtant délicatement le pouls à ses malades, ordonnant la manne et le séné à l'un, l'aqua fontana et le baume tranquille à l'autre.

A ce propos, vous qui comptez plusieurs membres de l'honorable confrérie des médecins et des pharmaciens parmi vos connaissances, demandez-leur donc pourquoi ils rédigent leurs ordonnances en latin, — en faisant usage de poids qui n'ont aucun rapport avec le système décimal, — et par dessus le marché, en caractères hiéroglyphiques, lors même qu'ils possèdent une magnifique écriture ?

Messieurs les botanistes seraient bien aimables et rendraient la botanique beaucoup plus attrayante pour la jeunesse, s'ils voulaient bien faire une part un peu plus large à la langue française dans la dénomination des plantes.

Quant à moi, de même que le spirituel auteur des *Guêpes* et votre aimable conteur de Fleurier, je ne vois pas l'inconvénient qu'il y aurait à nommer le *Geranium pratense* géranium des prés, le *dianthus carthusianorum* œillet des Chartreux, et ainsi de suite.

S'il est utile de se faire comprendre de l'humanité, il serait non moins utile de commencer par se faire comprendre de ses alentours.

J'y perdrai mon latin et ce ne sera probablement que dans un siècle ou deux que l'on fera droit à cette vérité que d'autres reconnaissent avant moi. Qu'importe !

Messieurs les botanistes entendent aussi peu raison sur cette question-là que Messieurs les archéologues sur la démo-

lition de la tour des Chavannes, qui avait le singulier privilège autrefois de servir de *cage* aux bourgeois de Neuchâtel.

Leurs adversaires s'appuient sur la nécessité de faire circuler la vie, l'air, la lumière, dans cette partie déshéritée de la cité.

— La tour est de l'époque burgonde.

— Elle est lézardée, menace ruine, étrique la route des Bercles, n'a pas de souvenir historique.

— Au contraire ! En l'an de grâce 1270, Rodolphe de Habsbourg, après avoir ravagé plusieurs contrées de la Suisse, vint assiéger la ville de Neuchâtel. Son armée avait suivi probablement l'ancienne voie romaine et descendait par cet agréable chemin qui subsiste encore aujourd'hui et que l'on nomme les Pavés. A la vue de la tour des Chavannes et de ses machicoulis ! à cet aspect ! le terrible Rodolphe de Habsbourg tourna bride et s'enfuit épouvanté !

— Allons donc ! Est-ce que ce n'est pas l'arrivée de Philippe de Savoie qui fit lever le siège ? Et deux ans plus tard, l'évêque de Bâle ne rendit-il pas le même service au comte Rodolphe III ?

— Vous êtes des démolisseurs !

— Et vos ancêtres n'ont-ils pas enlevé, pour cause d'amélioration et d'utilité publique :

La tour de l'Oriette, située à l'Evoles ;

Celle de l'Hôpital, située à l'entrée de la rue de l'Hôpital, près de l'hôtel-de-ville ;

Celle du port Salanchon, située place du Gymnase ;

Celle des Chiens, située à l'entrée de la voûte du Neubourg ;

Celle de Notre-Dame, située entre l'hôtel des Alpes et le théâtre ;

Celle de la Comtesse, située au Donjon ;

Celle du Donjon ;

Celle de Machion, située au croisement des rues de l'Hôpital et du Seyon.

La rue des Terraux était en ce temps une tranchée, et l'on peut déterminer la circonférence du Neuchâtel d'alors, en traçant une ligne partant de la tour des Prisons, passant par le bâtiment des Halles (autrefois l'hôtel de Longueville), le Temple-Neuf, aboutissant à la tour de Notre-Dame, remontant à la tour des Chavannes, descendant la rue du Râteau pour suivre le Seyon, remonter le sentier de l'Ecluse et aboutir, par le fossé taillé dans le roc, au pied de la tour du Donjon, et du Donjon des anciens seigneurs de Neuchâtel à la tour des Dames, aujourd'hui la tour des Prisons.

Vos Neuchâtelois d'aujourd'hui doivent un fameux cierge au Seyon, qui, par ses atterrissements successifs, a ainsi évité aux édiles actuels une bonne partie de ces remplissages qui causent de si agréables picotements à la bourse des contribuables et font chanter ces derniers de temps à autre. Il est vrai que celui qui paye deux francs d'impôt, chante souvent plus fort que celui qui en paye cent. A Bâle, c'est aussi comme cela. La moindre roue d'un char est toujours celle qui fait le plus de bruit.

Vos ancêtres ne sentaient pas les picotements de l'impôt direct; il n'était pas encore inventé; mais ils s'en allaient en guerre avec leurs seigneurs et sentaient les picotements des lances et des hallebardes, des pertuisanes et haches d'armes, picotements encore plus cuisants que ceux de l'impôt direct. Au reste, en temps ordinaire, ils avaient aussi le loisir d'éprouver les picotements des impôts indirects.

Que diriez-vous aujourd'hui si, au lieu de vous faire payer l'impôt direct, on remettait la perception des impôts à un fermier, chargé de leur faire rendre le plus possible, et qu'on vînt vous réclamer un droit de fournage pour avoir la liberté de cuire votre pain, un droit de focage, une redevance annuelle d'un agneau ou d'une poule, ou qu'on rétablît le droit de *rude bâton*, qui donnait au seigneur le droit de s'appro-

prier tout ce qu'il touchait de son rude bâton ? Si vous désirez en savoir davantage, vous n'avez qu'à lire les mémoires du chancelier de Montmollin et de S. de Chambrier.

CARACTÈRE MAL FAIT.

Un célibataire de petite ville fut aussi mon propriétaire. Quel vilain caractère !

Inutile de dire que jamais femme ne voulut de lui pour époux.

A la longue, son teint était devenu jaunâtre et sentait le roussi par anticipation. D'un tempérament bilieux, il devait faire forte consommation de sirop Pagliano, connu depuis peu. Il s'inquiétait de tout au monde et même encore de quelque chose de plus. Il allait à toutes les mises sans jamais miser, cela va sans dire. Histoire de passer son temps et de débiter, par-ci, par-là, quelque bonne petite perfidie, qui puisse nuire au crédit, à l'honneur ou à la tranquillité de ses concitoyens. Il avait de plus la mauvaise habitude de toujours supposer de mauvaises intentions aux actions d'autrui, ne recherchant jamais le bien, mais toujours le mal. Il ne se bornait pas à apprécier les actions de son prochain ; il lui prêtait d'avance les intentions les plus diaboliques, mesurant ainsi tout le monde à son aune. Aussi, quand son cerveau malade avait suffisamment trituré et délayé une perfidie quelconque, malheur à celui dont le nom s'offrait à sa mémoire. A force de se forger des chimères, il avait fini par y croire et se rendait ainsi la vie amère. Ne vaut-il pas mieux vivre en paix avec ses concitoyens et s'occuper un peu moins du sort des Chinois ou des habitants de la Nouvelle-Guinée, comme il le faisait quelquefois.

A l'entendre, c'était le plus parfait honnête homme du monde ; il était incapable de faire du tort à une mouche ; sa

conscience ne lui reprochait rien ; c'était un témoignage qu'il pouvait se rendre. Il paraît que sa conscience était élastique.

Il fallait qu'il fût au courant de tout ce qui se passait chez ses voisins et ne dédaignait pas, à l'occasion, d'entamer un colloque intéressant avec leurs servantes, pour satisfaire sa curiosité.

Rogue envers ses inférieurs, il courbait d'autant plus l'échine lorsque, par hasard, il avait affaire avec les gros bonnets de la contrée. Inutile de dire que ceux-ci, en gens ayant du savoir-vivre, riaient sous cape de toutes ces petites platitudes. Aussi, à l'abbaye dont il était membre, chacun lui tournait le dos.

Comment, dans un pays si beau, peut-il exister des caractères si mal faits ?

Il prétendait que chacun lui faisait du tort, à commencer par sa gouvernante, qui faisait danser l'anse du panier ; si le boucher et le boulanger faisaient leurs affaires, c'est qu'ils gagnaient trop sur leurs marchandises, et les banquiers avaient grand tort de ne pas prêter au taux qu'ils payent à leurs déposants.

Lui-même, en échange, ne prêtait jamais ses fonds que contre solides lettres de rente, vendait ses récoltes aussi cher que possible et louait ses appartements au plus haut.

Quand les acheteurs de la Suisse allemande dégustaient les vins dans sa cave, il approchait un verre microscopique du *rubrelet*, regardait le liquide contre le jour, clignait de l'œil, flairait le bouquet, puis, suivant la coutume du pays, buvait à petites gorgées le premier, faisant claquer sa langue en signe de satisfaction intérieure, et semblait dire que le vin de la Côte était supérieur au vin de Lavaux.

A quoi servent donc des êtres semblables dans ce monde ? — A faire apprécier davantage ceux qui ne leur ressemblent pas ? — Peut-être !

TROISIÈME PARTIE.

UN PRINCE D'ARCADIE A NEUCHÂTEL.

Ayant commencé ma carrière avec un duc, il était écrit sans doute dans le livre de la destinée que je devais finir par tomber aussi entre les mains d'un prince.

Connaissez-vous Beau-Rivage, aux bords du Léman, et ses frais ombrages ?

C'est là que le prince en question plantait d'ordinaire sa tente pour l'hiver.

Le prince italien de Gil-Blas était prince de certaines vallées situées entre les Suisses, le Milanais et la Savoie.

Le mien était prince de certaines contrées qui se trouvent entre le Sereth et le Pruth. Le roi Ferdinand de Naples avait octroyé à son père, en récompense honorifique de ses services, le titre de prince.

Le sultan de ces parages, en établissant chez lui une espèce de loi agraire, avait singulièrement diminué les revenus du prince, qui, sans en être encore réduit à vivre d'économies et à se nourrir de privations, — régime analogue au système Bentinck, et qu'on ne saurait trop recommander aux personnes obèses, — trouvait plus avantageux de vivre en Suisse, tantôt ici, tantôt là, suivant les saisons. Le chaud arrivait-il, il partait pour la montagne. La température s'abaissait-elle, il revenait soit à Lausanne ou à Vevey, soit à Genève, soit à Neuchâtel, partout enfin où, à côté de bons hôtels, il y a la vie intellectuelle. Toujours coquettement cravaté, finement ganté, la partie la plus aimable du genre humain ne lui était point indifférente, on le croira sans peine.

Aussi, se trouvant justement à l'hôtel Bellevue, à Neuchâtel, le jour de la fête des Promotions, la vue de toute cette jeunesse radieuse de fraîcheur et d'innocence, de toute cette population s'acheminant vers le Mail en habits de fête, lui tourna la tête et le voilà parti pour le Mail, dans une légère voiture de chasse, le nez au vent, le lorgnon d'écaille à l'œil.

J'omettais de vous parler de son nez bourbonnien, fortement prononcé. Mais le nez ne fait rien à l'affaire. Au reste, celui de Roxelane est encore célèbre à l'heure qu'il est, et à travers les siècles, son renom est parvenu jusqu'à nous.

Le monde est ainsi fait, et il y a des gens qui vous mettront en doute la véracité des Ecritures, qui nieront l'existence de Guillaume Tell avec le plus grand aplomb, mais qui se garderaient bien de mettre en suspicion l'existence de Roxelane, à cause de son nez.

Poser pour l'incrédulité, c'est leur affaire, et si l'on ne s'occupait pas tant de leur mince personne, ils descendraient bien vite du piédestal où l'opinion les a placés, alors qu'elle les regardait à distance.

Les omnibus et les voitures de toute espèce circulaient sans cesse sur la route du Mail, couverte d'ailleurs d'une foule immense de tout âge et de toute condition ; cadets et étudiants, jeunes filles et vieillards, tout y était. On aurait dit la célèbre procession du lundi de Pâques à Notre-Dame de la Garde, à Marseille.

Près de l'hôpital Pourtalès, il rencontra la musique militaire de Neuchâtel :

— Il paraît que c'est une véritable fête nationale, dit-il à son voisin, — honnête bourgeois retiré, — en habit bleu barbeau, pantalon blanc et chapeau de paille.

— Monsieur, c'est la fête de la jeunesse, et ma foi je crois que c'est le jour où les vieux redeviennent jeunes. C'est un

de ces jours où les maris promènent leurs femmes, comme le jour du Jeûne. Moi, qui suis vieux garçon, c'est différent.

Il admira, en passant, le cimetière, avec ses thuyas et ses lauriers, refuge, le matin, de légions d'oiseaux.

Cela donne vraiment envie de reposer ici après sa mort, pensa-t-il, surtout si l'on était sûr qu'après votre décès deux jolis yeux vinssent quelquefois pleurer sur votre tombe ; aussi murmura-t-il ces vers si touchants, traduits dans toutes les langues :

Au déclin d'un beau jour, lorsque la rêverie
Porte dans tous nos sens une langueur chérie,
Et que plus près des monts, le soleil se baissant,
Dore encore leur sommet des rayons du couchant,
Descends, ô ma Charlotte, au fond de la vallée,
Où la clarté mourante avec l'ombre est mêlée,
Et que tes yeux, baignés des pleurs du sentiment,
De mon triste trépas cherchent le monument.
Puis, découvrant ma tombe, où l'herbe reproduite,
Au gré des vents du soir tremble, ondoie et s'agite,
Tout te rappellera que tu fus mon amante,
Et tu diras ces mots d'une voix gémissante :
« Il n'est plus ! c'est ici sous cet ombrage frais,
Qu'après de longs tourments, il a trouvé la paix.
Ah ! si du sein des morts tu peux encor m'entendre,
Apprends qu'ici les pleurs ont coulé sur ta cendre ;
Accepte cette larme et mon dernier devoir ! »
Alors tu sentiras ma tombe s'émouvoir,
J'entendrai tes soupirs, et mon âme charmée
N'aura point de regrets de t'avoir trop aimée.

A l'entrée du Mail.....

Ici une parenthèse. — Qu'est-ce donc que le Mail ?

Ce nom lui vient, sans aucun doute, de ce que c'était l'endroit où les représentants des prétendants à la possession de

la principauté, lors du fameux procès de 1707, se rendaient, d'ordinaire, pour jouer au Mail, jeu alors fort en usage. Plus tard, la compagnie des Verts et la compagnie des Rouges y venaient faire l'exercice avec des fusils à pierre et à bassinet. Les artilleurs d'alors s'exerçaient au tir dans le même endroit. Les cibles étaient placées au delà du vallon des Fahys.

Plus tard, la fête du roi se célébrait là chaque année le 3 août, et les amateurs trouvaient toujours suspendus au mât de cocagne toute espèce de petits prix, voire même des saucissons. En 1849 fut construit cet immense emplâtre, recouvert d'asphalte, décoré du nom de stand et qui fut établi à l'occasion du premier tir cantonal, dans l'espace de six semaines à deux mois.

Enfin, la science s'en empara aussi, et y construisit un observatoire modèle, qui a déjà pris un rang honorable parmi les établissements de même genre en Europe. La justice pénale a aussi jeté son dévolu sur une partie de cet emplacement, pour y établir un pénitencier où MM. les détenus recevront des leçons de MM. les professeurs. Il est en effet indispensable qu'ils connaissent à fond Legendre, les éléments d'Euclide et même un peu de latin et de grec !

Qu'on vienne dire, après cela, que le canton de Neuchâtel est arriéré ! (Voir rapport au grand-conseil sur la construction d'une maison pénitentiaire.)

En attendant, la jeunesse a pris possession chaque année, le jour des Promotions, de cet endroit pour y tenir ses assises, et tout fait prévoir qu'il en sera encore longtemps ainsi, de même que pour les patineurs.

UNE FÊTE DE PROMOTIONS AU MAIL.

Donc, arrivé à l'entrée du Mail, le premier objet qui frappa ses yeux fut un carrousel, spécialement destiné à l'usage des

garçons, installé sous les marronniers et tournant sans cesse, avec accompagnement d'orgue de Barbarie et de grosse caisse sur l'air bien connu : « J'ai un pied qui remue et l'autre qui ne va plus ! » Tout autour une cohue de gamins, de bonnes d'enfants traînant le petit char, de mamans accompagnées de leurs marmots.

Plus loin, de nombreux étalages d'objets de circonstance, petites miches, *vecs*, pains au lait, biscômes de Boudry, bonbons de toute espèce, cerises, cigares, etc. Plus on avance, plus la foule devient épaisse, et les maris qui quittent leurs femmes et les mères qui quittent leurs enfants, ne fût-ce que pour une minute, courent bien le risque de ne les retrouver qu'au bout de deux ou trois heures.

Le dessous du stand est accaparé par la jeunesse des écoles, à qui les maîtresses font gracieusement distribution, soit d'eau et de sirop, soit de cerises ou de tartelettes, choses que les enfants aiment assez généralement. Qu'en pensez-vous ?

Au delà du stand, se trouve un plancher destiné à servir de salle de danse aux jeunes demoiselles. Plus loin, voici deux mâts de cocagne, où les jeunes gymnastes sont déjà occupés à faire des prodiges d'adresse, en vue de les dépouiller de leurs prix et de leurs couronnes.

Il y en a quelquefois quatre ou cinq qui grimpent le long du tronc poli et savonné. Le premier est près d'atteindre au but, lorsque les forces lui manquent, et il se laisse choir, ce qui entraîne la chute de ceux qui viennent après lui, chose très-amusante pour les spectateurs, mais peu agréable, cela va sans dire, pour le dernier grimpeur, qui reçoit une pareille avalanche sur la tête.

Un peu plus loin, un grave professeur, en manches de chemises, joue, au grand soleil, avec ses élèves, au cheval fondu. Un peu à droite, nouveau carrousel, à l'usage, cette fois-ci, des jeunes demoiselles. Celui-ci est garni de glaces

intérieurement; la musique en est plus douce et vous serine à satiété l'air de la Favorite. Pendant que la robuste machine tourne rapidement, on voit défiler dans les glaces de charmants groupes de fillettes dans de petites voitures, ou de gracieuses amazones campées fièrement, soit sur un alezan, soit même sur un percheron..... de bois, bien entendu.

Plus loin, sous une hutte rustique, abritée des rayons du soleil par de la *darre*, se trouve tout un petit peuple de tireurs en herbe, auquel un jeune docteur apprend à percer d'une main sûre, soit avec une balle de pistolet, soit avec un trait d'arbalète, la petite cible qui sert de cœur indifféremment à Gessler ou à Guillaume Tell.

En septembre 1867, le frère du taïcoun du Japon, le prince Togoukara Miuboutaïko, avec sa suite au teint olivâtre et aux chapeaux en forme d'éteignoirs, visita aussi le Mail et se montra habile tireur, dit-on.

Heureusement que les Japonais ne se sont pas rencontrés en cet endroit un jour de promotions !

Leurs énormes sabres auraient porté la terreur parmi le monde des cuisinières et des bonnes d'enfants !

En tous cas, il paraît qu'ils ont trouvé le vin de Neuchâtel de leur goût, car en montant à la gare, ils avaient l'air tout guillerets. Si le Japon était un nouveau débouché pour vos vins ? Tenez ! Vous échangeriez bien votre læger ovale contre un petit sac d'itzibus, j'en suis sûr !

Un peu sur la hauteur, se trouve la mire de l'Observatoire.

En revenant sur ses pas, l'on aperçoit des institutrices occupées à jouer avec leurs élèves, soit à *coulon*, soit au capitaine.

Non loin de là, la musique militaire est établie sur une petite estrade. — Elle joue ferme et boit sec. — Les danses ont commencé, mais il fait une chaleur accablante; heureusement que l'on vend des glaces là-haut dans le stand.

Néanmoins, c'est le moment de se promener dans le petit labyrinthe du bois. On y trouve de larges bancs de pierre sur lesquels on est très-commodément assis, au gros de l'été, et qui ne sont guère susceptibles d'être enlevés, comme ceux en bois, dont on se servait pour faire des soubassements de marmite, suivant la pittoresque expression de votre vigneron. Un, entre autres, est délicieusement placé à l'extrémité Nord du bois, sur la hauteur. L'on n'aperçoit de là qu'un petit coin de lac, à la vérité, mais l'on domine parfaitement le rocher de Cancale et les fraîches campagnes de Monruz, La Coudre, Hauterive, Saint-Blaise, Marin et ses vergers, Champreveyres et son vignoble ; les hauts peupliers de l'abbaye de Fontaine-André se dessinent sur la côte de Chaumont, et si c'est l'heure du passage des trains, on les voit déboucher du tunnel de Saint-Blaise, ou s'y enfoncer majestueusement.

Ce bois de chênes est admirable, se disait le prince, et si l'on pouvait y circuler en voiture, ce serait certainement une grande ressource pendant l'été pour les étrangers en séjour à Neuchâtel. La chaleur étant ce jour-là excessive, le prince, tout prince qu'il fût, était cependant altéré, aussi n'eut-il aucun scrupule de suivre la foule et de boire démocratiquement une choppe de bière dans un jardin qu'on nomme, je crois, la Chaumière. Une fois la soif apaisée, la vue magnifique dont on jouit depuis là le mit dans l'enchantement.

En effet, la ville de Neuchâtel semble n'être qu'un berceau de verdure, d'où se détachent très-bien la vieille tour des Prisons, le clocher et les tourelles du Château, l'hôtel Bellevue et le cadran bleu de la tour de Diesse. La Tourne, la montagne de Boudry, celle de Provence et la pointe du Bied forment le fond du tableau, tandis qu'au Sud le Mont-Blanc est encore doré par le soleil du soir.

Cependant, les familles groupées sur l'herbe, à l'ombre des

vieux chênes du Mail, s'apprêtent à partir; les mères rassemblent leurs enfants; les maris cherchent leurs femmes; la musique sonne la retraite et tout à l'heure cette foule s'écoule, ne laissant après elle que les trainards, et emportant le souvenir d'un beau jour de plus.

Les journées pluvieuses étaient généralement employées par le prince à visiter, soit la Bibliothèque, soit le Musée d'histoire naturelle, soit le Musée de peinture, où il alla plusieurs fois, s'étonnant qu'une ville comme Neuchâtel fût en possession de tant de richesses artistiques. Le *Mont-Rose et le glacier de Rosenlauri*, de Calame; le *Lac de Wallenstadt*, de M. de Meuron; les *Intérieurs d'églises*, d'Aurèle Robert, et les *Moutons de la Bernina*, d'Albert de Meuron, étaient ses tableaux favoris et souvent il passait des heures entières, errant de l'un à l'autre. Le Musée Challandes lui plaisait aussi beaucoup; seulement, un jour, quelqu'un lui en ayant dit le prix, il le trouva excessif et demanda en riant s'il n'y aurait pas eu moyen d'empailler par dessus le marché l'heureux vendeur, ainsi que les actionnaires.

Un vendredi, il fut curieux d'aller visiter l'Observatoire. Il fut frappé de l'ordre et de la propreté qui y règnent, non moins que de la beauté et de la puissance des instruments : grande lunette méridienne, lunette parallactique et autres. La facilité avec laquelle ces énormes instruments se mouvaient attira surtout son attention, ainsi que les pendules électriques. Le métier d'astronome ne lui souriait guère, à cause de la singulière position que ces Messieurs doivent prendre pour faire leurs observations, des nombreux calculs auxquels ils sont obligés de se livrer, de l'exactitude parfaite à laquelle ils sont astreints, et enfin parce que leur métier n'est apprécié que d'un bien petit nombre de per-

sonnes. Aux yeux du gros public, un astronome ne sera jamais qu'un être à part, dormant le jour, veillant la nuit et regardant dans une grande lunette.

Accompagné d'un savant étranger, l'aimable directeur de l'Observatoire lui fit les honneurs de l'établissement dans tous ses détails, et lorsqu'il vit les soins minutieux avec lesquels la marche des chronomètres, des montres de précision, est observée : « Je conçois, dit-il, que l'on puisse acheter en toute confiance, les yeux fermés, pour ainsi dire, une pièce d'horlogerie, accompagnée d'un bulletin de marche de l'Observatoire de Neuchâtel. A quoi servent de belles boîtes de montre émaillées, couvertes de diamants et de bijoux, si le mouvement n'est pas irréprochable ? »

Le restant de la soirée se passa à la Maison-Blanche.

UNE COURSE A CHANÉLAZ.

Le lendemain, au lever du soleil, les cîmes des hautes Alpes étaient seules dorées par l'astre du jour ; les basses Alpes étaient encore enveloppées d'un léger voile de brouillard, qui allait bientôt se dissiper à la chaleur d'un soleil de juillet ; une petite brise agitait les flots azurés du lac, sur lesquels se voyaient déjà, çà et là, quelques batelets de pêcheurs ou quelques cygnes blancs, procédant avec leur bec à leur toilette matinale. La pointe du Bied, ainsi que ses peupliers, resplendissait au soleil levant.

C'était donc le moment ou jamais d'aller faire visite à l'établissement de Chanélaz.

La toilette fut bientôt faite ; une tasse de chocolat et un petit pain font les frais du déjeuner matinal ; l'omnibus attend, le train du Littoral siffle, en quelques minutes on arrive à Auvernier, et de là à Chanélaz, en suivant la route qui côtoie le lac, passe par les allées de Colombier et devant la mon-

tagne microscopique de Vaudijon; il fait beau cheminer, surtout le matin.

Voici d'abord la station lacustre d'Auvernier; puis, laissant à droite les allées du château de Colombier, que connaissent si bien les milices neuchâteloises, l'on chemine pendant quelque temps sous de frais ombrages et sur une verte pelouse. Ça et là un vieux tronc d'arbre vous invite au repos, surtout si l'on n'a rien d'autre à faire que d'employer toute sa journée à visiter Chanélaz et ses environs.

Les cailles, dans les blés voisins, font retentir leur chant monotone, tandis que, du haut de l'azur, à perte de vue, les alouettes vous envoient une brillante fusée de chansons joyeuses; dans les buissons et les roseaux du rivage, les mésanges et les pinsons font aussi entendre leur concert matinal; de temps à autre, quelque heureux propriétaire s'en vient à la ville, dans un léger équipage, au petit trot de son cheval, et là-bas vers le petit pont que l'on vient de traverser, une ou deux familles nomades campent au bord du ruisseau, à l'ombre des grands arbres. Une femme lave tranquillement quelques bribes de linge dans l'onde claire; une autre allaite un petit enfant, assise sur le gazon; une troupe de marmots, pieds nus et déguenillés, courent ça et là et s'amusent avec un grand chien fauve; deux ou trois individus, au teint bronzé, semblent être occupés à étamer des casseroles ou à souder de vieux ustensiles de ménage; non loin cuit le pot-au-feu, dont les champs du voisinage pourraient bien avoir fait les frais; deux rosses étiques sont en train de se refaire les côtes, en broutant l'herbe tendre, et le fond du tableau est complété par deux chars bleus, recouverts d'une tente reposant sur des cerceaux, et qui servent de domicile ambulante à ces gens, auxquels je serais bien embarrassé d'assigner une origine, et le gendarme aussi.

A première vue, cela me rappela les Bohémiens de l'amphithéâtre de Vérone. En tous cas, j'aimais mieux passer ici de grand jour que tard dans la soirée. Qui sait ? Ces gens auraient peut-être été aussi curieux de faire des études de numismatique ; or, les numismates de cette espèce n'ont jamais été bien de mon goût.

Certes, pensa le prince, quel brave homme que ce duc de Longueville, qui rendit les gens de Colombier heureux de son vivant, en les tenant quittes de leur dette, et qui, par l'ombrage de ces arbres, a fait encore le bonheur de nombreuses générations !

Ce site est vraiment admirable et je conçois que dans les temps anciens les Romains y aient eu déjà un établissement, et que dans les temps modernes, lord Keith, que Rousseau appelle mylord Maréchal, vint y passer l'été, ainsi que M^{me} de Charrière. Au reste, il y a deux ans, l'impératrice Eugénie vint aussi, de préférence, y faire quelques courses en voiture.

Prenant enfin le petit chemin vicinal qui conduit à Areuse, les belles campagnes qui s'offrent aux yeux successivement, firent trouver au prince le chemin plus court.

D'Areuse à Bel-Air, il n'y a pas loin ; c'est là que les routes se bifurquent.

L'une conduit à Grandchamp, ancienne fabrique de toiles peintes, où se trouve maintenant un hospice en faveur de l'enfance malheureuse et la paisible retraite de l'auteur du *Voyage en Terre-Sainte*. La seconde conduit aux Iles et à Boudry, et la troisième enfin, à Cortaillod et à Chanélaz. C'est cette dernière que l'on suit pendant quelque temps. La grande Areuse s'écoule tranquillement vers le lac et bientôt l'on aperçoit derrière un bouquet d'arbres les divers bâtiments qui forment l'établissement hydrothérapique et de pisciculture de Chanélaz.

Le chemin suit le petit cours d'eau nommé le Vivier. Sur ses bords se trouvent çà et là de charmants reposoirs ombragés, où la grande chaleur du jour se fait oublier. L'établissement, modeste à son début, prend chaque jour de l'extension. Chaque année un nouveau bâtiment s'ajoute aux autres.

Ce qui plaît à première vue, c'est la variété des sites que comporte cet établissement, sur un espace aussi restreint. Parc abondamment pourvu d'eau, jardins, vergers, montagne en miniature, forêts, vignes; ce qui permet à la vue de se reposer à chaque instant sur d'autres objets.

Etes-vous poète? Aimez-vous la rêverie? Vous trouverez de magnifiques promenades le long de la rivière ou dans la solitude des grands hêtres. Voulez-vous jouir d'un beau point de vue? Là-haut sur la colline, au-dessus des vignes, se trouve un pavillon, d'où l'on a un coup d'œil magnifique sur le lac et les Alpes, — ou bien, rebroussez chemin du côté nord de la colline et vous aurez une charmante échappée sur la ville de Boudry et les villages de la Côte, l'entrée des gorges de l'Areuse, les quatre étages des lignes ferrées du canton de Neuchâtel, avec le grand viaduc de Boudry, la plaine des Iles et l'Areuse à vos pieds. Aimez-vous la société? Voici un casino, tout à côté se trouve un délicieux endroit pour prendre le café, sous de frais ombrages; la vue est reposée par un jet d'eau au milieu du parterre et de vastes prairies.

Au mois de juillet, il est toujours agréable de prendre un bain et le prince s'en réjouissait d'avance, mais la fraîcheur de l'eau de la source est telle, le contraste avec l'air chaud du dehors si grand, qu'il dut renoncer à l'idée de prendre un bain dans la piscine, et se borner à l'eau de rivière, déjà passablement fraîche. Cela le mit en appétit pour le dîner, d'ailleurs très-substantiel.

Après le dîner, le directeur de l'établissement, qui est tout à la fois professeur à l'académie de Neuchâtel, docteur et di-

recteur de l'établissement de Chanélaz, lui en fit les honneurs avec une amabilité parfaite.

— C'est dommage, lui dit-il, que vous ne soyez pas ici au mois de janvier et de février, pour assister à l'éclosion des petites truites et à leur élève, jusqu'au moment où elles peuvent être mises en rivière. « Petit poisson deviendra grand, si Dieu lui prête vie », disait, déjà dans le temps, le bon Lafontaine, et j'espère comme lui, et les gourmets espèrent comme moi, que mes petits élèves grandiront. Au reste, voici déjà des truites de trois ans qui nagent tranquillement dans cet étang.

Ce sont probablement les mêmes que celles qu'il fit admirer, avant le dîner, à je ne sais quelle réunion scientifique, réunie à Chanélaz.

C'était en 1865, l'eau était basse dans l'Areuse et la truite rare, par conséquent.

Chacun en mangeait déjà un morceau en imagination et s'apprêtait à donner un bon coup de dent.

On a bien raison de dire qu'il ne faut jamais compter sans son hôte. — Les tables étaient dressées en plein air dans le verger, ainsi qu'une petite tribune. La soupe, le premier et le second service arrivent et de truites toujours point. Après le troisième service, plus d'espoir, car voici les entremets qui font leur apparition.

Au dessert, le Cortaillod rouge circule, les bouchons de Champagne sautent, c'est le moment des toasts. Les premiers toasts sérieux portés, c'est le moment, pour les autres, de faire leur apparition. Un gastronome monte à la tribune : « Citoyens, dit-il, je porte un toast aux truites qui nagent noblement dans le vivier. » Inutile de dire qu'il fut applaudi.

Notre docteur saisit la balle au bond, monte à la tribune, et là, avec cet air jovial et cette facilité d'élocution qu'on lui connaît, promène ses regards sur les gastronomes désap-

pointés ; il comprend qu'il faut arrêter à tout prix le déluge de discours dont il était menacé.

« Citoyens, dit-il, l'orateur précédent a été bref, je l'imiterai. Lors de votre prochaine réunion, truites et canards se donneront rendez-vous à votre table ! »

Et il tint parole. Voilà comme un homme d'esprit se tire d'un mauvais pas.

Le retour se fit, non par l'omnibus, qu'il eût fallu attendre trop longtemps, mais en allant prendre le train prosaïquement à la gare de Colombier, en passant devant la belle campagne de Sombacour.

UNE PROMENADE NAUTIQUE.

Par un beau samedi, le prince, accompagné de deux Anglais en séjour à Bellevue, se fit conduire en bateau à l'île de Saint-Pierre. Ils emportaient avec eux des vivres pour servir de supplément aux ressources que l'île pourrait leur offrir. Le voyage en bateau est considérablement plus long qu'en prenant le train jusqu'à Neuveville ou Gléresse, mais aussi combien n'est-il pas plus agréable ? A mesure qu'on s'éloigne des quais, la ville de Neuchâtel avec ses faubourgs, bâtie en amphithéâtre sur deux collines, offre, sans contredit, un coup d'œil magnifique, et il est étonnant que les photographes n'aient point encore songé à prendre des vues de Neuchâtel depuis le lac. L'on a bientôt dépassé le Crêt, la pierre à Mazel, les Saars, Monruz, Saint-Blaise. Ici le lac devient moins profond et en passant devant le bel hospice de Préfargier, le batelier leur fit observer l'emplacement des célèbres stations lacustres. Un peu plus loin, les maisons d'Epagnier sont éparpillées sur la hauteur au-dessus des vignes, qui comptent parmi les plus productives du canton de Neuchâtel, toutefois quand la gelée ne vient pas contrarier les récoltes.

Les roseaux et les joncs bordent le rivage et l'on entre bientôt dans le lit de la Thielle, par où le lac de Neuchâtel se déverse, en temps ordinaire, dans le lac de Bienne, dont le niveau n'est que de quelques pieds inférieur à celui du lac de Neuchâtel. En temps extraordinaire, par contre, lors de la fonte des neiges, l'Aar, l'Emme et la Sarine empêchent tout à fait l'écoulement de l'eau et les habitants de Nidau prétendent même qu'alors la Thielle coule en sens inverse, c'est-à-dire, au lieu que l'eau s'échappe par la sortie de Nidau, l'eau de l'Aar pénètre encore dans le lac de Bienne ! Que sera-ce donc si le plan La Nicca, pour la correction des eaux du Jura, vient à être exécuté et qu'on fasse déverser l'Aar dans le lac de Bienne ?

Les simples mortels estiment que, pour donner un écoulement plus rapide aux eaux, il faudrait commencer par draguer le lit de l'Aar près de Soleure, et construire simplement un canal de dérivation de Bienne à Soleure ; mais cela paraît trop simple à MM. les ingénieurs, auxquels il faut des millions, pour les remuer à la pelle. Ainsi lors de la dernière inondation du printemps 1867, produite, non par les eaux arrivant des Alpes, mais par les pluies continuelles qui inondèrent le plateau suisse et le Jura, si les eaux de l'Aar, qui n'étaient d'ailleurs pas au-dessus de leur niveau ordinaire, fussent en outre venues se jeter dans le lac de Bienne, c'est alors que l'inondation eût atteint une hauteur bien plus considérable encore. Le canton de Neuchâtel, tant l'Etat que les particuliers, aurait peut-être à payer cinq cent mille francs pour des avantages plus que problématiques, en ce sens que les oscillations des eaux offriraient des écarts plus considérables que maintenant ; tantôt elles seraient trop basses, tantôt trop hautes, le tout sans parler des sacrifices incalculables que cela occasionnera à la ville de Neuchâtel.

Mais laissons-là cette discussion, et si vous avez envie de

voir l'agréable aspect que présente un lac desséché, vous n'avez qu'à aller examiner celui de Lungern, dans l'Unterwald, où l'on a gagné, il est vrai, une certaine quantité de terrain du côté de Lungern, au prix de beaucoup d'argent, de nombreux éboulements, et où la plus grande partie de ce qui a été desséché ne pourra jamais servir à l'agriculture. Faites donc circuler la charrue parmi les galets et les sables du rivage, et vous me direz ce que vous y ferez croître.

Au premier coude de la rivière, après avoir dépassé la Maison-Rouge, bien connue dans le monde des chasseurs, patineurs, pêcheurs et bateliers, l'on aperçoit sur la hauteur les bâtiments qui composent l'institut morave de Montmirail, fondé il y a plus de cent ans et qui jouit, à juste titre, d'une réputation européenne. On arrive bientôt au massif et robuste pont de Thielle; tout auprès est le vieux château à tourelles où se passa un épisode lugubre de l'histoire de Neuchâtel. Un peu à gauche, au pied de la montée de Montmirail, se trouve une jolie campagne, bâtie récemment, dans le goût moderne, par un de vos compatriotes. De l'autre côté du pont, on aperçoit le *Mutz* de Berne, qui étend déjà la patte pour voir si les passants n'ont rien à déclarer au bureau de l'Ohmgeld; le canton de Berne, suivant d'anciens arrangements, étant chargé de la police de la rivière. Près du pont de Thielle se trouvent, dans l'eau, quelques tournants qui peuvent être dangereux pour les baigneurs et pour de petits batelets. Le batelier, en homme prudent, les évite soigneusement.

Au lieu de se diriger en droite ligne vers le lac de Biemme, la rivière, entre Cornaux et Chules, décrit une courbe du côté de Cressier et du Landeron, pour revenir ensuite vers le pont de Saint-Jean. Durant tout ce trajet, l'on a en vue le Jolimont, qui mérite certes bien ce nom, et borne l'horizon.

A partir de Saint-Jean, l'on est bientôt dans le lac de Bienne. Les bâtiments que l'on aperçoit là-haut, à gauche, sur la hauteur, au-dessus du petit hameau de Combes, ce sont les campagnes de Bel-Air et Bellevue.

A peine entrés dans le lac de Bienne, un vent favorable s'est levé. On hisse la voile et l'on cingle en droite ligne sur la passe, située entre l'île des Lapins et l'île de Saint-Pierre, laissant à droite l'antique ville de Cerlier, avec ses rues où l'herbe croît et son vieux château, résidence autrefois d'un bailli, tandis qu'à gauche la Neuveville, resserrée entre les rochers et le lac, avec les ruines du Schlossberg sur la hauteur, s'étale gracieusement au milieu de ses parchets de vignes.

L'île de Saint-Pierre est toujours la même qu'aux temps où Rousseau l'habitait. Pendant que le batelet aborde doucement dans une petite crique au Sud-Est de la maison du receveur, à laquelle conduit d'ailleurs une belle allée de peupliers, laissons-la décrire au philosophe genevois.

L'ÎLE DE SAINT-PIERRE, DÉCRITE PAR J.-J. ROUSSEAU.

L'île de Saint-Pierre, appelée à Neuchâtel l'île de la Mothe, au milieu du lac de Bienne, a environ demi-lieue de tour ; mais dans ce petit espace elle fournit toutes les principales productions nécessaires à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes, et le tout, à la faveur d'un terrain varié et montagneux, forme une distribution d'autant plus agréable que ses parties, ne se découvrant pas toutes ensemble, se font valoir mutuellement, et font estimer l'île plus grande qu'elle n'est en effet. Une terrasse fort élevée forme la partie occidentale de l'île qui regarde Gleresse et la Bonne-Ville (Neuveville). On a planté cette terrasse d'une

longue allée, qu'on a coupée dans son milieu par un grand salon où, durant les vendanges, on se rassemble les dimanches, de tous les rivages voisins, pour danser et se réjouir. Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais vaste et commode, où loge le receveur et située dans un enfoncement, qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou six cents pas de l'île est, du côté du Sud, une autre île beaucoup plus petite, inculte et déserte, qui paraît avoir été détachée autrefois de la grande par les orages, et ne produit, parmi ses graviers, que des saules et des persicaires, mais où est cependant un tertre élevé, bien gazonné et très-agréable. La forme de ce lac est un ovale presque régulier. Ses rives, moins riches que celles des lacs de Genève et de Neuchâtel, ne laissent pas de former une assez belle décoration, surtout dans la partie occidentale, qui est très-peuplée et bordée de vignes, au pied d'une chaîne de montagnes, à peu près comme à Côte-Rotie, mais qui ne donnent pas d'aussi bon vin. On y trouve, en allant du Sud au Nord, le bailliage de Saint-Jean, la Bonne-Ville, Bienne et Nidau, à l'extrémité du lac ; le tout entremêlé de villages très-agréables.

Tel était l'asile que je m'étais ménagé, et où je résolus d'aller m'établir en quittant le Val-de-Travers. Ce choix était si conforme à mon goût pacifique, à mon humeur solitaire et paresseuse, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me suis le plus vivement passionné. Il me semblait que, dans cette île, je serais plus séparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré, en un mot, aux douceurs du désœuvrement et de la vie contemplative. J'aurais voulu être tellement confiné dans cette île, que je n'eusse plus de commerce avec les mortels, et il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me sous-

traire, autant qu'il était possible, à la nécessité d'en entretenir.

L'oisiveté que j'aime n'est pas celle d'un fainéant, qui reste là, les bras croisés, dans une inaction totale, et ne pense pas plus qu'il n'agit. C'est à la fois celle d'un enfant qui est sans cesse en mouvement pour ne rien faire et celle d'un radoteur dont la tête bat la campagne, sitôt que ses bras sont en repos. J'aime à m'occuper sans cesse à faire des riens; à commencer cent choses et à n'en achever aucune; à aller et venir comme la tête me chante; à changer à chaque instant de projet; à suivre une mouche dans toutes ses allures; à vouloir déraciner un rocher; à entreprendre sans crainte un travail de dix ans et à l'abandonner au bout de dix minutes; à m'amuser enfin toute la journée sans ordre et sans suite, et à ne suivre en toutes choses que le caprice du moment.

—

La botanique, telle que je l'ai toujours considérée, et telle qu'elle commençait à devenir passion pour moi, était précisément une étude propre à remplir tout le vide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un désœuvrement total. Errer nonchalamment dans les bois et dans la campagne, prendre machinalement çà et là tantôt une fleur et tantôt une autre, brouter mon foin presque au hasard, observer mille et mille fois les mêmes choses et toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliais toujours, était de quoi passer l'éternité sans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverse que soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant pour l'intéresser. Cette constante analogie, et pourtant cette variété prodigieuse qui règne dans leur organisation, ne transporte que ceux qui ont déjà quelque idée du système végétal. Les autres n'ont, à l'aspect de tous ces trésors de la nature, qu'une admiration

stupide et monotone. Ils ne voient rien en détail, parce qu'ils ne savent pas même ce qu'il faut regarder, et ils ne voient pas non plus l'ensemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports et de combinaisons qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur. J'étais, et mon défaut de mémoire me devait tenir toujours dans cet heureux point d'en savoir assez peu pour que tout me fût nouveau et assez pour que tout me fût sensible. Les divers sols dans lesquels l'île, quoique petite, était partagée, m'offraient une suffisante variété de plantes pour l'étude ou plutôt l'amusement de toute ma vie. Je n'y voulais pas laisser un poil d'herbe sans un examen particulier, et je m'arrangeais déjà pour faire, avec un recueil immense d'observations curieuses, la flora Petrinsularis.

J'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé. Je ne manquais point à mon lever, lorsqu'il faisait beau, de courir humer sur la terrasse l'air salubre et frais du matin, et planer des yeux sur l'horizon de ce beau lac, dont les rives et les montagnes qui le bordent enchantaient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ses œuvres et qui ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les habitants des villes, qui ne voient que des murs et des rues, ont peu de foi ; mais je ne puis comprendre comment les campagnards, et surtout des solitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur âme ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extase à l'Auteur des merveilles qui les frappent ? Pour moi c'est surtout à mon lever, affaibli par mes insomnies, qu'une longue habitude me porte à cette élévation de cœur, qui n'impose point la fatigue de penser. Mais il faut pour cela que mes yeux soient

frappés du ravissant spectacle de la nature. Dans ma chambre, je prie plus rarement et plus séchement ; mais à l'aspect d'un beau paysage, je me sens ému sans pouvoir dire de quoi.

Après le déjeuner, je me hâtais d'écrire, en rechignant, quelques malheureuses lettres, aspirant avec ardeur au moment de n'en plus écrire du tout. Je tracassais quelques moments autour de mes livres et papiers, pour les déballer et arranger plutôt que pour les lire, et cet arrangement, qui devenait pour moi l'œuvre de Pénélope, me donnait le plaisir de m'amuser quelques moments, après quoi je m'ennuyais et le quittais pour passer les trois ou quatre heures qui me restaient de la matinée à l'étude de la botanique, et surtout du système de Linnæus, pour lequel je pris une passion dont jamais je n'ai pu bien me guérir, même après en avoir senti le vide. Ce grand observateur est à mon gré le seul, avec Ludwig, qui ait vu jusqu'ici la botanique en naturaliste et en philosophe ; mais il l'a trop étudiée dans les herbiers et dans les jardins et pas assez dans la nature elle-même. Pour moi, qui prenais pour jardin l'île entière, sitôt que j'avais besoin de faire ou vérifier quelque observation, je courais dans les bois ou dans les prés, mon livre sous le bras ; là, je me couchais par terre auprès de la plante en question, et cette méthode m'a beaucoup servi pour connaître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils aient été cultivés et dénaturés par la main des hommes. On dit que Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui nommait et connaissait parfaitement toutes les plantes du jardin royal, était d'une telle ignorance dans la campagne qu'il n'y reconnaissait plus rien. Je suis précisément le contraire. Je connais quelque chose à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier.

Pour les après-dîners, je les livrais totalement à mon humeur oiseuse et nonchalante, et à suivre, sans règle, l'impulsion du moment. Souvent, quand l'air était calme, j'allais immédiatement, en sortant de table, me jeter dans un petit bateau, que le receveur m'avait appris à mener avec une seule rame; je m'avançais en pleine eau. Le moment où je dérivais me donnait une joie qui allait jusqu'au tressaillement, et dont il m'est impossible de dire ni de bien comprendre la cause (si ce n'est peut-être une félicitation secrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchants). J'errais ensuite seul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent, laissant aller mon bateau tout à fait à la merci de l'air et de l'eau, je me livrais à des rêveries sans objets, et qui, pour être stupides, n'en étaient pas moins délicieuses. Je m'écriais parfois avec attendrissement : O nature ! ô ma mère ! me voici sous ta seule garde, il n'y a point ici d'homme adroit et fourbe qui s'interpose entre toi et moi. Je m'éloignais ainsi jusqu'à demi-lieue de terre, j'aurais voulu que ce lac eût été l'océan. Cependant, pour complaire à mon chien, qui n'aimait pas autant que moi les stations sur l'eau, je suivais d'ordinaire un but de promenade, c'était d'aller débarquer à la petite île, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'assouvir du plaisir d'admirer le lac et ses environs, pour examiner et disséquer toutes les herbes qui se trouvaient à ma portée, et pour me bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire dans cette petite île. Je m'affectionnais fortement à cette butte. Quand j'y pouvais mener Thérèse avec la receveuse et ses sœurs, comme j'étais fier d'être leur pilote et leur guide ! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jaques. Cette petite peuplade me rendit la petite île encore plus intéressante. J'y allais plus souvent et

avec plus de plaisir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitants.

A ces amusements, j'en joignis un qui me rappelait la douce vie des Charmettes, et auquel la saison m'invitait particulièrement. C'était un détail de soins rustiques pour la récolte des légumes et des fruits, et que nous nous faisons une fête, Thérèse et moi, de partager avec la receveuse et sa famille. Je me souviens qu'un Bernois, nommé M. Kirkebergher, m'étant venu voir, me trouva perché sur un grand arbre, un sac attaché autour de ma ceinture, et déjà si plein de pommes, que je ne pouvais plus me remuer. Je ne fus pas fâché de cette rencontre et de quelques autres pareilles. J'espérais que les Bernois, témoins de mes loisirs, ne songeraient plus à en troubler la tranquillité, et me laisseraient en paix dans ma solitude. J'aurais bien mieux aimé y être confiné par leur volonté que par la mienne : j'aurais été plus assuré de n'y point voir troubler mon repos.

La chambre que Rousseau habitait est encore dans l'état où il l'a laissée; les murailles et les parois sont tellement chargées de noms, écrits au crayon, qu'il serait difficile d'en intercaler un de plus. On voit encore le *trappon* par où il se dérobaît aux visites importunes; les revenus de l'île appartiennent toujours à l'hôpital de l'île de Berne et les dimanches de vendange l'on danse toujours dans le pavillon sur la colline, comme au temps de Rousseau.

Danser n'est peut-être pas le mot, car lorsque l'orchestre a pris place dans le pavillon, et que la colonne des danseurs au repos est formée, il ne reste qu'un espace tout à fait insuffisant pour les danseurs, qui ne font, pour ainsi dire, que se piler les pieds réciproquement. Et les escarpins de Bernois ont de robustes semelles; — mais il est convenu que

c'est chose très-gaie que de danser dans cette boîte; soit, je n'y mets pas d'opposition.

.....
Nos trois voyageurs admirèrent beaucoup la riche végétation de l'île, ses jolis points de vue et surtout un chêne énorme, au haut des vignes. On leur servit un modeste repas dans la cour, à l'ombre des vieux arbres, et comme le vent avait fraîchi, la chaloupe fit le tour de l'île, pour aller les attendre à l'endroit où l'on aborde en venant de Gléresse.

Ils traversèrent le lac jusqu'à ce dernier endroit et arrivèrent à Neuchâtel assez tard dans la soirée.

ESCAPADE AU CREUX-DU-VENT.

Le 12 juillet 1866, deux jours après la course des écoles supérieures de demoiselles de Neuchâtel au Creux-du-Vent, quelques messieurs et quelques dames avaient organisé un pique-nique au même endroit. Le prince, invité à se joindre aux voyageurs, accepta avec plaisir, se réservant seulement de fournir le champagne.

Le temps était splendide, et le premier train du Val-de-Travers emmena bientôt la bande joyeuse, dépassant le château de Beauregard, passant au-dessus du village de Serrières, sur un beau viaduc d'où l'on aperçoit au-dessous la grande route et le superbe pont de Serrières, d'une seule arche, construit au temps de Berthier.

Au-delà d'Auvernier, à mesure qu'on s'enfonce dans les gorges de l'Areuse et avant qu'on y soit engagé tout à fait, c'est le moment de jeter encore un dernier regard sur cette belle partie du vignoble et sur le Delta de l'Areuse, où s'étalent de nombreux villages au soleil levant, pendant que quelques vignerons, épars çà et là dans les vignes, prennent tran-

quillement leur repas du matin, et regardent filer le train, qui, dans les courbes, ressemble à un immense serpent se mouvant au soleil. Une fois dans les gorges, les tunnels se suivent et à chaque instant d'autres points de vue se succèdent. Dans le fond bouillonne l'Areuse à une grande profondeur, et les sapins séculaires, suspendus aux flancs des rochers, passent pour des buissons aux yeux du voyageur étonné.

Cette montagne de Boudry, qui, vue depuis Neuchâtel, présente des formes si arrondies, apparaît ici escarpée, sombre et menaçante. C'est ici que de tout temps les ours ont cherché leur retraite et c'est sans doute par ici qu'on envoya, — il y a quelques années, — tout un bataillon d'infanterie à la chasse d'un de ces malheureux quadrupèdes. Non-seulement le bataillon revint le soir à Colombier, échiné et harassé, mais encore sans avoir eu la chance d'apercevoir, même de loin, ce malheureux ours. Aussi, parmi les milices neuchâteloises, est-il actuellement connu sous le nom de « bataillon de l'ours. »

De tunnel en tunnel, — là où quelques années auparavant on reculait devant l'idée de faire une route, au travers du Portlandien, Virgulien, Ptérocérien, Astartien, Oxfordien, — le chemin de fer éventre les montagnes et en a disséqué les entrailles, qui confirmèrent les prévisions des géologues au sujet de ce beau travail. Le train passe au-dessus du Champ-du-Moulin, retraite d'humbles charbonniers, fraîche oasis, d'où l'Areuse ne s'échappe qu'avec regret, où la tradition veut que Rousseau ait séjourné quelque temps et où l'on viendrait souvent de Neuchâtel pêcher aux écrevisses, s'il y avait une station.

Le bruit se répandit un jour que des Mormons habitaient cet endroit écarté. Grand émoi dans le monde des gendarmes, appointés, brigadiers et autres.

Vérification faite, on n'y trouva, en fait de Mormons professant les principes du lac Salé et de Brigham Young, qu'un magnifique coq, régnant sans partage sur les poules soumises à ses lois.

Voici bientôt le tunnel du Saut-de-Brot, dont les rochers gigantesques doivent s'écrouler dans quelques mois, par la puissance de la nitro-glycérine et servir de barrage pour retenir les débris des éboulements du Furcil. On passe bientôt devant l'endroit où ces derniers se produisent, quoique d'une façon à ne pas inspirer de craintes sérieuses, et après avoir dépassé l'établissement industriel du Furcil, le train s'arrête à Noiraigue, dont le modeste clocher surmonte à peine les toits en bardeaux et où l'on retrouve le soleil. Noiraigue fut de tout temps un nid de cloutiers, comme l'on sait.

A quoi tiennent pourtant les destinées ! Par l'achèvement de la route de la Clusette, citée dans le temps, et avec raison, comme un chef-d'œuvre de hardiesse, ce village était devenu un cul-de-sac. Il a fallu le chemin de fer pour le mettre sur la grande route de Calcutta.

De là au hameau de Vers-chez-Joli, où l'on franchit l'Areuse sur un modeste pont de bois, la marche est délicieuse. L'air est sensiblement plus vif qu'à Neuchâtel et tout fait prévoir une belle journée, aussi la gaieté est-elle générale ; les dames marchent à merveille et l'on est tantôt « chez les Robert ».

Rochers à gauche, rochers à droite, rochers en face, c'est ici l'entrée de cette belle page de la nature jurassique. La caravane s'éparpille sous les arbres ; l'eau de la fontaine est excellente et le petit blanc d'Auvernier délicieux. Comment ne pas en faire emplette pour le déguster là-haut et comment ne pas un peu ébrécher les provisions avant de se mettre en route ; ce sera toujours autant de moins à porter. Quelques poulets froids font leur apparition et sont bientôt disséqués ; chose qui n'est pas toujours très-facile, pour celui qui n'a pas

fait des études d'anatomie dans sa jeunesse et qui n'a pas à sa disposition un couteau bien aiguisé.

Voyez, au contraire, un découpeur expérimenté. Il vous pique gracieusement un poulet avec la fourchette ; en deux coups, les ailes sont loin ; en deux autres coups, les cuisses sont détachées ; pendant qu'il parle à sa voisine, le cou et la tête ont été abattus ; il ne lui reste plus qu'à tailler délicatement de belles tranches de filet pour les offrir aux dames, et bientôt il n'a, au bout de la fourchette, qu'une carcasse artistement dépouillée..... et le dessous de l'aile — qu'il s'adjudge modestement, — tel étant le privilège d'un bon découpeur. A le voir, rien ne semble plus facile et pourtant ! Vous souvient-il de votre cousin, au dernier repas de Nouvel-an ? Comme il s'escrimait sur cette malheureuse oie ! Sa serviette gravement passée en sautoir, comme il taillait à droite, à gauche, dans tous les sens ! Il ne trouvait pas les joints ; il avait beau aiguiser son grand couteau sur le fusil, rien n'y faisait. Il était menacé d'une attaque d'apoplexie ; sa serviette était couverte de sauce, lorsque votre oncle Bernard prit heureusement l'affaire en main et lui fit voir, qu'après tout, la bête n'était pas aussi coriace qu'il le semblait et qu'elle avait du bon tout de même.

—
Une dame, d'origine neuchâteloise, disait un jour que, si son fiancé n'eût pas su découper suivant les règles de l'art illustré par Vatel et perfectionné par le baron Brisse, jamais elle ne l'eût agréé pour mari. Elle parlait très-sincèrement en disant cela, mais qui sait ?

Qui peut se vanter de jamais connaître bien au juste les véritables pensées des dames ?

Si le malheureux prétendant ne se fût pas honorablement tiré d'affaire, lors de l'épreuve à laquelle il fut soumis, il aurait perdu sans retour une des plus aimables femmes qu'ait

jamais doré le soleil de la Provence; l'on peut bien dire qu'il y a des choses dans ce bas monde qui ne tiennent qu'à un fil.... de couteau.

Il faut cependant s'arracher aux douceurs du repos et à l'hospitalité de la « Ferme des Robert ». Un jeune garçon portera désormais les provisions et servira de guide.

Je n'ai point l'intention de vous refaire la description du Creux-du-Vent, dont Bachelin, votre peintre neuchâtelois, s'est si bien tiré en écrivant l'histoire d'*Une journée au Creux-du-Vent*, et que Fritz Berthoud a dépeint de main de maître dans le volume *Alpes et Jura*.

Seulement, à mesure que la bande joyeuse se rapprochait du Châble-Vert et à la vue de ces immenses couches superposées, plusieurs excursionnistes, habitués d'ailleurs aux grandes scènes alpestres, remarquèrent, avec beaucoup de raison, que le Creux-du-Vent a une certaine analogie avec le célèbre cirque des Sept-Fontaines dans le Simmenthal. En effet, transportez par l'imagination un glacier aux vagues bleuâtres au sommet de ces colossales assises; figurez-vous une demi-douzaine de ruisselets, blancs d'écume, descendant ou plutôt se précipitant le long de leurs flancs; ajoutez-y une puissante rivière venant sourdre brusquement, sans que l'œil puisse distinguer, au premier abord, sa provenance, parmi les débris amoncelés là, depuis bien des siècles, et au pied même des sapins, et vous aurez la reproduction fidèle de cette merveille du Simmenthal, qu'apprécient si bien les personnes en séjour aux bains de la Lenk et les touristes alpins.

A la montée du Châble-Vert, les dames réclament la main des messieurs, et trouvent que ce Châble, tout vert qu'il soit, n'en est pas moins horriblement fatigant et terriblement long.

Aussi, la halte obligatoire à la Fontaine-froide fut-elle acceptée avec plaisir par chacun. C'était le moment ou jamais de reprendre des forces pour se préparer à l'ascension proprement dite. D'ailleurs l'eau est glacée et il faut absolument la tempérer avec du Neuchâtel rouge.

La société se trouvait si bien à l'aise sous ces frais ombrages, qu'elle eût volontiers passé le reste de la journée en cet endroit délicieux. Mais le programme était arrêté, le sentiment du devoir dans le cœur de chacun, et l'on se mit en route. Que de zigzags, que de contours et quelle rampe !

Enfin, arrivée au sommet. Une bonne halte, sur le gazon, au grand soleil, permit à la petite troupe de reprendre des forces et de chercher un endroit ombragé pour commencer le pique-nique, après lequel chacun soupirait. Mais ce malheureux plateau ondulé du Creux-du-Vent est nu et pelé ; il faut encore faire le tour du cirque pour arriver à quelques arbres dans le voisinage du Soliat. Pendant que l'on met rafraîchir le champagne dans un amas de neige au fond d'un creux, chacun se cherche une place à l'ombre ; les sacs, les paniers et les cabas s'ouvrent sous la main des dames et les messieurs font sauter les bouchons avec toute l'énergie possible. Quelle chaleur ! quelle soif ! Est-il jouissance comparable à celle de pouvoir étancher sa soif lorsqu'on est altéré ?

Pauvre Tantale !

On eût envié le sort de l'aïeul de la « grande-duchesse » :

Ah, mon aïeul, comme il buvait !

Et quel grand verre il vous avait !

On lui eût volontiers abandonné le fameux sabre de son père, qui a fait le tourment du pauvre soldat Fritz, comme il le dit si bien :

Si tu savais, sabr' de son père,

Comme ton aspect m'exaspère !

Gigot de mouton, rôti de veau et de bœuf, saucisses et saucissons, pâtés, volailles, tout est mis à contribution.

Au dessert, le champagne circule.

C'est d'habitude au Soliat que l'on prend le café à la crème. On n'eût osé déroger aux habitudes. Rien ne pressant pour redescendre à Noiraigue, le prince et quelques messieurs allèrent se reposer sur le foin, dans l'intention d'y faire un petit somme.

Réminiscence de jeunesse, hélas ! A chaque instant une mouche importune venait se poser sur leur nez, ou bien un insecte les piquait quelque part, ou les brins de foin les chatouillaient n'importe où. La chaleur était suffocante, tandis que la fumée du foyer et l'odeur du café que l'on rôtissait, achevaient de les étouffer. Encore une illusion dissipée !

On désire souvent ce que l'on n'a pas ; si l'on arrive à la possession de l'objet de ses désirs, on est vite rassasié. Les villageois envient le sort des gens de la ville, et ces derniers soupirent après les délices de la campagne. — Au printemps et en automne, la Montagne pense au sort du Vignoble ; en hiver et en été, le Vignoble ne rêve que la Montagne. L'une convoite les fleurs, les fruits et les raisins de l'un. L'autre envie les parties de traîneau sur la neige durcie, que ne fond pas encore un beau soleil ; l'air vif, le laitage, la crème, le beurre de montagne, les verts pâturages, alors que les chaleurs de la canicule font monter le thermomètre à 25 ou 30 degrés dans la plaine.

La morale de tout ceci, c'est que, quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a, comme dit votre fermier François, du Côté.

Ne pouvant parvenir à dormir, il leur fallut prendre le parti de descendre l'espèce d'échelle qui conduit de la cuisine à la grange.

Pour se refaire un peu la main, malgré la grande chaleur, les messieurs, en attendant le café, font une partie de boules au grand soleil. C'était là de l'homéopathie toute pure ou bien je ne m'y connais pas, ce qui au reste est très-possible, je dirai même très-certain, attendu que, pour ma part, je n'ai pas grande foi dans les infiniment petits, tout comme dans les infiniment grands. La vérité se trouve, dit-on, entre les extrêmes. D'un autre côté, on dit que les extrêmes se touchent. Arrangez-moi cela ! En tout cas, les drogues (en termes pharmaceutiques, les médicaments) administrées par MM. les homéopathes ont ceci de bon, c'est que, si elles ne font pas de bien, elles ne peuvent pas faire de mal.

Les uns veulent laisser agir la nature et les autres lui aider. De nos jours, le docteur Sangrado a encore ses partisans.

Similia similibus curantur, disent les uns.

Purgare, saignare et clysterium donare, disent les sectateurs de Purgon.

Ne sachant lesquels croire, il y a des gens qui, en désespoir de cause, maintenant qu'Abram des Grattes est mort, s'en vont consulter le devin de Lyss, le meige d'Orvins, la sorcière de Cortailod ou celle de Concise, qui prévoit l'avenir dans des marcs de café.

La pharmacie des premiers n'est pas volumineuse. Les mêmes fioles servent indifféremment aux gens et aux bêtes, aux hommes et aux femmes, ainsi qu'aux Auvergnats.

On leur porte une fiole qu'ils examinent ; ils vous tâtent le pouls, vous demandent votre âge, vos noms et prénoms, marmotent une oraison et le premier acte est passé.

Ils vous tendent une petite bouteille de simples, disent-ils, peut-être avec raison ; vous recommandent de bien observer les lunaisons pour vous frictionner ; vous payez la consultation, c'est ce qu'il y a de plus clair dans toute l'affaire ; vous vous faites réciproquement de graves salamalecs, et puis

vous reprenez le chemin de la maison, tout content d'avoir enfin trouvé quelqu'un qui ait vu clair dans votre mal. Vous avez là, sous la quatrième côte à gauche, un polype en formation. C'est bien à peu près ce que vous vous figuriez, tandis que votre médecin habituel prétend que c'est une simple affection rhumatismale !

Maintenant que vous vous savez en possession d'un polype, comme vous allez le soigner, le frictionner ! A chaque heure du jour et de la nuit, le polype, cette chose dont vous n'avez qu'une idée vague, dont vous ignorez la forme et la formation, la cause et les effets, va se présenter sans cesse à votre imagination et revêtir les formes les plus bizarres et les plus capricieuses. Ce diable de polype s'emparera peu à peu de toutes vos idées, vous poursuivra, vous harcellera, vous horripilera et vous conduira..... à Préfargier, où les docteurs auront assez de peine, après suffisamment de douches et de lotions d'eau froide, à déraciner le fameux polype, sinon de dessous la quatrième côte à gauche, du moins de votre imagination.

Du Soliat, on arrive aux Œillons par un interminable lacet, qui n'a pas moins de dix-sept à dix-huit contours. Le prince — d'Arcadie — comme le nomment, en riant, les dames, perdit de vue le gros de la troupe, quelques symptômes de fatigue commençant à se manifester chez lui. Il prit son temps pour descendre, admirant tout à son aise le frais val-
lon sillonné par l'Areuse et la structure géologique de cette partie du Jura, que les rochers abrupts de la Clusette permettent si bien de distinguer. Une chose l'intriguait surtout : un drapeau flottant dans les airs de l'autre côté de la vallée, au-dessus des précipices et tout auprès un petit pavillon en bois, sans doute le pavillon de Combe-Varin.

Combe-Varin est en lui-même un petit musée d'antiquités,

et le propriétaire actuel a grand soin de conserver tout ce qui a appartenu aux anciens propriétaires, comme meubles, vieux coffres et coffrets de voyage, voire même un curieux spécimen d'extract d'absinthe du vieux temps; vieilles étoffes de chanvre du pays, gravures et estampes du temps jadis, silhouettes de nobles châtelains dont le nom est inconnu; tout est encore là, comme il y a quelques siècles, quand le chancelier Hory subit son exil dans le voisinage, à la Combe Hory.

On y voit encore le fer qui servait à friser la chevelure et le coffret cerclé de fer qui contenait tout ce qui était nécessaire en voyage à cette époque où les hôtelleries étaient si différentes des hôtels de nos jours.

Combe-Varin servit de refuge, tour à tour, aux partisans des princes français lors de la sentence de 1707, à de nobles chasseurs, et enfin, depuis qu'il appartient à son propriétaire actuel, c'est un petit point lumineux sur la carte de notre canton, bien connu du monde des savants des deux hémisphères, et ce n'est pas son moindre titre de gloire.

J'allais oublier de dire que Combe-Varin est une des stations météorologiques les plus élevées de la Suisse et que les observations s'y font toute l'année. — Quant aux marmottes que M. Desor tente d'acclimater dans la contrée, on prie les Nemrod des Ponts de leur épargner le plomb meurtrier et de se souvenir que ces intéressants quadrupèdes *ont des doigts comme les petits enfants*.

Quelques instants avant d'arriver aux Œillons, le prince s'arrêta longtemps pour admirer la belle perspective qui s'offre aux yeux du voyageur depuis là, surtout au soleil couchant.

Il semble vraiment qu'avec une bonne lunette on doit reconnaître les personnes qui se promènent à Neuchâtel sur la

place Purry et sur le quai Ostervald. Aussi, tôt ou tard, un hôtel quelconque s'élèvera-t-il dans ces lieux enchanteurs.

Le gros de la troupe, tranquillement établi sur la verte pelouse devant la ferme, procède à divers jeux. Une danse champêtre s'improvise et ce ne fut pas l'épisode le moins intéressant de cette belle journée, que termina, d'ailleurs, un excellent souper dans la modeste auberge de Noiraigue, et une visite, au clair de lune, à la source de la petite rivière, qui donne son nom à ce village industriel.

Autant il fait beau traverser les gorges de l'Areuse, le matin, en chemin de fer, autant le soir, par le dernier train, est-ce une chose diabolique, surtout lorsque le train est en retard. Il s'agit alors, pour le mécanicien, de regagner le temps perdu.

La locomotive siffle, hurle et bondit, s'engouffrant dans les noirs tunnels, dont les échos répètent, en l'augmentant encore, le grincement produit par le frottement des freins et des roues sur les rails; les arbres et les rochers prennent tour à tour des formes fantastiques; inutile de converser avec son voisin, le bruit vous en empêcherait. Vous êtes d'ailleurs plongé dans une demi-somnolence, qui n'est pas encore le sommeil et qui vous permet de faire d'agréables réflexions sur le plus ou moins de probabilité qu'il y a pour vous d'aller rendre une visite imprévue aux truites de l'Areuse, et qui ne vous abandonne qu'au moment où vous débarquez, tout ahuri de cette danse macabre, ignorée d'Holbein..... dans la gare de Neuchâtel, dont le gaz brillant et les beautés nocturnes vous rappellent à la vie et à la réalité.

VOYAGE A MORAT.

A quelques jours de là, le prince s'embarqua sur le *Cygne* pour Morat.

Après avoir dépassé la Sauge, le vapeur s'engage dans le chenal de la Broye inférieure; il est très-intéressant de naviguer ainsi, entouré de terre à babord et à tribord; c'est l'inconnu; le point d'où l'on vient s'efface déjà, que l'œil n'aperçoit pas encore l'endroit où l'on va; à mesure que la proue du bâtiment produit le vide, l'eau s'y précipite, laissant pour un instant la rive à sec. Lorsque les chauffeurs alimentent les feux, la cheminée vomit des torrents de fumée noirâtre qui plane et s'épand au-dessus des marais.

Au pont de Sugiez, toujours garni de curieux, la cheminée s'abaisse; il semble à peine possible de passer par ce défilé, mais le pilote est habile et de son poste, près de l'habitacle de la boussole, conduit le navire à bon port, guidé par les directions du capitaine. Encore quelques tours de roue, l'on entre dans le lac de Morat et l'on se dirige sur le Montilier et la Rive, qui est le port de Morat, témoin de la valeureuse défense du noble Adrien de Bubenberg en 1476, et connu déjà en 516 sous le nom de Curtis Murattum et au XII^e siècle sous celui de Castellum Murtena.

De cette dernière ville, le prince alla d'abord visiter la belle campagne du Löwenberg, appartenant à la famille de Rougemont, puis le château de Greng et son joli parc. De là, en traversant le champ de bataille de Morat, il passa près de la colonne érigée en la mémoire de cet événement, célèbre dans les annales suisses, puis vint s'embarquer à Meyriez, traversa le lac de Morat et débarqua à Salavaux, près de l'endroit où la Broye et la Glâne se jettent dans le lac de Morat.

A Salavaux, il eut l'occasion de voir un silure que des pêcheurs venaient de retirer de la Broye, qui est, paraît-il, le refuge de ces monstres lacustres, atteignant souvent des proportions gigantesques. Comme il avait tout le temps nécessaire devant lui pour faire le petit trajet qui le séparait de Cudrefin, où il devait reprendre le dernier bateau pour Neuchâtel, il ne se pressa guères, parcourant à petits pas cette contrée fertile, qui alimente en grande partie le canton de Neuchâtel. Mur, Guévaux, Môtiers, Sugy, Praz, Nant, bordent la rive Nord du lac de Morat. Si leurs habitants retirent un grand produit de leurs terres, c'est qu'ils savent les faire valoir et qu'ils n'épargnent aucun labeur pour les rendre fertiles. Les femmes travaillent même plus que les hommes et tirent le meilleur parti possible de leurs denrées.

Mais si l'on sait travailler, l'on sait aussi s'amuser à la *Bénichon*, seule fête où il soit permis de danser sans payer dans le canton de Fribourg. Aussi s'en donne-t-on trois tours et trois jours durant. Le four banal est en pleine activité les jours qui précèdent; les ménagères consultent la cuisinière bourgeoise de M^{me} Ritz, touchant la meilleure méthode d'apprêter *la lièvre*; elles tiennent des conciliabules secrets, d'où les hommes sont exclus, cela va sans dire; la Jeannette se promet d'avoir l'œil sur son amoureux, qui a donné, lui disent les commères de l'endroit (où n'y en a-t-il pas?), deux aunes de ruban bleu à l'Alphonsine du village voisin. Gare les égratignures, si elle vient sur le pont de danse!

L'aubergiste de Saint-Louis met la boîte à ses tonneaux, augmente son personnel; le pharmacien de la ville voisine, en homme prudent, comme tous les pharmaciens, renouvelle ses approvisionnements d'huile de ricin, de manne, de limonade purgative et, en général, de toutes les drogues ayant une propriété purgative ou laxative quelconque. Il se pourvoit même de quelques emplâtres, en prévision des horions

qui ne manquent jamais de se distribuer. La récolte peut manquer ; celle du pharmacien est certaine. Celle du médecin, c'est autre chose. On va plus vite chercher le vétérinaire que quérir le médecin.

Et, trois jours durant, toute une population est en liesse, festoye, danse et saute, s'agite et se démène, boit et mange comme on devait le faire aux noces de Gamache ou à l'approche de l'an mil, que les astrologues du temps désignaient comme devant être l'époque de la fin du monde.

En vérité, il faut avoir bras de fer, jarrets d'acier, estomac de fer-blanc à soupape de sûreté, et bonne tête par dessus le marché, pour résister à une pareille secousse.

Mais que voulez-vous ? Les travaux de Cérès sont terminés ; ceux de Pomone et de Bacchus sont à la porte.

A six heures du soir, le prince arrivait à Neuchâtel, très-charmé de sa petite course, variée si agréablement par la marche et le bateau.

AUX MONTAGNES NEUCHATELOISES.

Quelques jours après, accompagné de deux Russes, il montait en gare dans les wagons du Jura. Après avoir traversé le petit tunnel du Vauseyon, le train s'arrête à la gare de Corcelles, située au milieu du vignoble de la Côte. Peseux, Corcelles, Cormondrèche et Auvernier semblent se toucher et se partager amicalement la récolte de ce beau vignoble. A partir de la grande tranchée de Cormondrèche, on passe au pied du Villaret ; les pentes deviennent plus raides ; le *Père Fritz* geint et souffle de toute la puissance de ses poumons de fer ; la ligne traverse en diagonale la forêt, la route de Rochefort à Bôle, ainsi que deux petits tunnels, puis le train s'arrête à la gare de Chambrelieu, gare modeste s'il en fût jamais. — Pendant que le *Père Fritz* manœuvre, pour aller

reprendre sa position à l'arrière du train, les voyageurs eurent le temps d'admirer la célèbre vue du plateau de Chambrélie, une des plus belles du canton de Neuchâtel; c'est seulement dommage qu'il n'y ait pas quelques arbres pour protéger de l'ardeur du soleil. N'y aura-t-il donc pas quelque âme charitable qui daigne y penser?

— Mais, demanda un des Russes à une personne qui se trouvait à côté de lui, la ligne du Val-de-Travers doit passer bien près d'ici?

— En effet, Monsieur, rien n'eût été plus facile que de réunir ici les deux lignes et d'économiser ainsi quelques millions au canton de Neuchâtel. Mais, lors de leur construction, les esprits étaient trop échauffés pour que la chose ait été possible. Les uns prétendaient que la malle des Indes devait passer par leur ligne; les autres soutenaient mordicus que la ligne du Jura était la route la plus courte de Paris à Berne. Les uns ne voulaient pas augmenter leurs pentes; les autres ne voulaient pas allonger leur parcours. Bref, jamais depuis la guerre de Troie et les temps de la Belle Hélène, non pas celle d'Offenbach, mais l'autre, la véritable, vous savez, on ne vit pareille pomme de discorde dans le canton de Neuchâtel. Les Neuchâtelois se firent, en cette occasion, une fameuse réputation d'opiniâtreté. Les malheureux qui oublièrent le proverbe : « Il ne faut pas mettre sa tête entre le marteau et l'enclume », et qui se hasardaient à exprimer timidement la possibilité d'un raccordement à Chambrélie, recevaient des horions des deux côtés. Un Iroquois ou un Patagon, qui fût venir s'établir chez nous, eût été vu de meilleur œil par ces gens qu'animait l'esprit de parti, compliqué encore de questions de personnes.

Voilà, Monsieur, où en vient la liberté individuelle dans

les républiques, quand les esprits s'égarent, quand la passion domine la raison.

— Alors, reprit le Russe, comment font maintenant les administrateurs de ces deux lignes pour se regarder sans rire? Parlent-ils encore de la malle des Indes et de la route directe de Paris à Berne?

Le sifflet de la locomotive interrompit ici cette conversation, intéressante à plus d'un point de vue.

Près du hameau de Montmollin, la vue change, et, à partir de la station des Geneveys-sur-Coffrane, l'on entre dans une région de transition entre la Montagne proprement dite et le Vignoble. C'est le Val-de-Ruz, orné de ses vingt-deux villages, et qui caractérise la région agricole du canton de Neuchâtel. L'horizon est borné au Sud par les pentes de Chaumont et l'on n'aperçoit plus le lac et les Alpes qu'au travers de l'échancrure des Gorges du Seyon.

Cependant, peu à peu, à mesure que l'on approche de la station des Hauts-Geneveys, l'horizon s'élargit et présente un aspect grandiose, surtout le matin, lorsque l'on débouche du tunnel et que l'on passe ainsi, sans crépuscule, de la nuit profonde à la brillante clarté du matin.

Le tunnel des Loges, qui perce la grande arête du Jura suisse, est le point culminant du tracé de la ligne. De petites lampes ont été allumées pour le traverser et pendant les huit à dix minutes que dure le trajet, le voyageur a amplement le loisir de réfléchir aux agréments de la demeure du Pluton et de la Proserpine des anciens. Enfin, une petite lueur pointée dans le lointain, elle grandit et augmente à chaque instant. Le train s'arrête dans un petit vallon resserré entre deux énormes parois de rochers; c'est la station des Convers, et je doute qu'au point de vue du pittoresque, elle ait sa pareille dans ce monde. Un second tunnel se présente,

plus court que le précédent, toutefois encore assez long. On arrive aux Crosettes, puis encore un petit tunnel et voici la gare de la Chaux-de-Fonds, — gare bien peu digne du grand village de dix-huit mille habitants; mais, quand on ne peut pas avoir ce que l'on voudrait, il faut se contenter de ce que l'on a, toujours d'après votre fermier François du Côté.

De la Chaux-de-Fonds au Locle, la ligne traverse rapidement un haut plateau, assez semblable aux Marches d'Einsiedeln dans le canton de Schwytz, ainsi que quelques tourbières, et bientôt s'incline vers le Locle, situé dans un bas-fonds, où l'on arrive laissant à gauche le quartier du Progrès. Avant de dîner aux Trois-Rois, nos voyageurs eurent encore le temps de parcourir cette belle localité et de visiter la Combe des Enfers et l'hospice des Billodes, où le souvenir de M^{lle} Anne-Marie Calame, sa fondatrice et bienfaitrice, se perpétuera longtemps encore.

Après le dîner, ils firent emplette d'un excellent chronomètre dans une des premières maisons d'horlogerie, qui leur remit en outre une table pour le réglage des montres, en les priant de ne pas faire comme certains amateurs, qui assassinent les meilleures montres en s'acharnant à vouloir les faire marcher avec le soleil.

Cette table indique le nombre de minutes et de secondes qu'une montre ou pendule doit marquer à midi de plus ou de moins qu'un cadran solaire bien ajusté. Le jour solaire, c'est-à-dire l'intervalle d'un passage du soleil au méridien au passage suivant, n'est pas égal pendant l'année; mais les pendules et les montres, comme instruments mécaniques, ne peuvent pas suivre cette irrégularité; au contraire, elles sont d'autant plus parfaites que leur marche est régulière. L'heure que les montres et pendules indiquent d'après ce

tableau, est nommée le temps moyen, tandis que le cadran solaire marque ce qu'on nomme le temps vrai. La différence entre ces deux temps est nommée l'équation du temps.

Comme rien ne les pressait, ils prirent pédestrement la route du Col-des-Roches, dans l'intention de visiter les moulins souterrains, et laissèrent à droite la galerie qui sert d'écoulement au Bied et rappelle le nom du lieutenant Huguenin.

A voir les bâtiments qui s'étalent au fond de ce vallon, rien ne peut faire supposer que vous êtes arrivé aux célèbres moulins souterrains, que bien peu d'habitants du canton de Neuchâtel connaissent autrement que de nom, et pourtant c'est réellement chose curieuse.

LES MOULINS SOUTERRAINS DU COL-DES-ROCHES.

Une fois entrés, le but de leur visite exposé, nos voyageurs durent faire comme chacun, c'est-à-dire s'affubler d'une blouse et se coiffer d'un prosaïque casque à mèche. Le meunier qui leur sert de guide leur met une lampe en main et ouvre un *trappe* par où l'on descend dans une caverne, située à une quinzaine de pieds au-dessous du sol. Une fenêtre donne encore du jour dans cette première cavité, dont la voûte, qui a 46 pieds de hauteur, se perd dans l'obscurité : elle a cent dix-sept pieds dans sa plus grande longueur et trente-huit en largeur. Il y avait autrefois en ce lieu deux moulins qui, depuis plusieurs années, ont été transportés dans le bâtiment ; — dans le fond existait un battoir, dont l'arbre, d'une cinquantaine de pieds de longueur, reposait perpendiculairement sur ces rouages. Cette caverne est naturelle, mais elle a été agrandie et nivelée. D'ici, on descend par des degrés, taillés dans le roc, à une profondeur

de quarante pieds; — mais avant d'y arriver, on est tout à coup frappé, au milieu de ces ténèbres, par l'éclat de la lumière du jour que l'on aperçoit à l'extrémité d'une trouée de cent soixante pieds de longueur, dans laquelle se meut un arbre composé de deux pièces de bois, dont l'une, de cent quatre pieds de longueur, fait mouvoir une scierie, laquelle se trouve près du bâtiment des moulins. — On arrive ensuite dans une chambre, dont la main de l'homme a fait les plus grands frais; — ici aussi, il y avait autrefois des moulins. On entend des sons confus et inaccoutumés; — vous traversez un étroit passage, puis vous continuez à descendre et le bruit augmente; — c'est le fracas d'une chute, ce sont les cris aigus et les sons rauques des rouages qui frottent l'un contre l'autre, et d'une turbine qui s'agite. La cavité devient plus étroite, l'escalier humide et glissant; — enfin, d'étage en étage, d'escalier en escalier, — on arrive vers une porte, d'où l'on descend encore quelques marches couvertes d'eau et de boue. C'est ici que s'arrête la curiosité du voyageur: — en effet, nulle envie ne peut lui venir de pénétrer plus loin; — à ses pieds est un gouffre où se précipite un torrent qui disparaît par trois ouvertures et qui sort au-dessus de votre tête, on ne sait d'où. Le mugissement de cette eau, les ténèbres et les sombres parois de rochers qu'éclairent à peine la lueur blafarde de vos lampes, — l'étrangeté de ce site et même l'aspect du meunier saupoudré de farine, qui vous sert de guide, et qui a un peu l'air d'un spectre, — le singulier accoutrement de vos compagnons, — tout vous inspire un sentiment indéfinissable de terreur, en même temps qu'un étonnement mêlé de surprise, à la vue des secrets de la nature et de l'audacieuse persévérance de l'homme, qui a osé et su vaincre tant d'obstacles, — qui s'est mis aux prises avec la nature, — qui a su profiter de ses caprices pour l'asservir à ses besoins.

Dans cette dernière cavité, à quatre-vingt-dix pieds au-dessous de la première caverne, l'espace est devenu très-étroit; cependant, de temps à autre, on est obligé de descendre au fond du gouffre pour nettoyer les fissures dans lesquelles l'eau se perd et que l'on a munies de grilles; mais alors on a soin de détourner l'eau du Bied qui arrive à ces moulins.

Après avoir quitté leur costume improvisé, laissant à droite le bureau des péages et admirant cette bizarrerie de la nature, si bien baptisée du nom de « Col-des-Roches », nos voyageurs suivirent tranquillement la nouvelle route qui conduit par une pente douce au travers de plusieurs petits tunnels, en côtoyant la gorge de la Rançonnière, au beau village des Brenets, non sans avoir admiré la jolie échappée de vue que l'on a, en débouchant du premier tunnel.

Comme il était trop tard pour aller encore le soir même au saut du Doubs, ils prirent leurs quartiers à l'hôtel du Lion d'or. Le bel aspect de ce village industriel, aux maisons si coquettes, entourées presque toutes d'un joli jardin, les frappa beaucoup, et ils ne pouvaient concevoir qu'à une si petite distance des vallées du Locle et de la Chaux-de-Fonds, la différence du climat fût si grande.

Le Doubs, dont les nombreux méandres étincellent encore aux derniers rayons du soleil couchant, ressemble plutôt ici à un lac qu'à une rivière.

Le lendemain matin, sous la conduite d'un batelier, ils s'embarquèrent à bord d'un de ces bateaux plats en usage sur le Doubs, pour se rendre à la chute.

LE SAUT DU DOUBS.

Pendant un quart de lieue, la rivière conserve sa direction et sa largeur; ses bords sont cultivés, et n'offrent plus que

quelques bases de roches ; tout le reste a été rasé dans des temps très-anciens. Un gros bloc couvert d'une mousse noire, qui s'élève au milieu de la rivière, atteste ces révolutions. Il est évident qu'il a roulé dans l'eau du haut de ces bords ; mais la roche dont il faisait partie n'est plus ; des champs bien cultivés en occupent la place.

Après avoir navigué plus d'un quart de lieue, on voit la végétation cesser ; de nouveaux rochers s'élèvent des deux côtés, la rivière s'élargit, devient de plus en plus profonde, et n'a plus qu'un cours très-lent. Avant de s'en apercevoir, on perd de vue le pays cultivé, et l'on se trouve tout à coup dans une enceinte redoutable ; l'eau, les rochers et le ciel, voilà tout ce que l'on aperçoit ; et l'incertitude que l'on éprouve à l'égard des lieux où l'on va aborder rend ce site encore plus triste. Rien n'y rappelle le monde habité ; on regrette de ne plus voir les maisons des Brenets, bâties en échelons sur la rive droite, et ces compartiments bigarrés de champs, qui faisaient de la rive gauche une sorte de carte géographique. On frémit en se voyant confié à un frêle esquif dans ces parages dont on n'aperçoit pas l'issue. Les rochers, sur les deux bords, s'élèvent droits comme des murs à la hauteur de trois à quatre cents pieds ; mais partout où le temps a fait des brèches, les sapins ont pris racine et s'élèvent parallèlement aux rochers. Avant de s'enfoncer dans ce labyrinthe affreux, le batelier débarque quelques moments à la rive droite, afin de faire observer à ses passagers une grotte appelée la Toffière.

Un peu plus bas que la Toffière, la rivière se détourne de sa direction et coule à gauche ; c'est alors que l'attention se porte vivement sur les environs. Sur la rive droite, les rochers suivent le contour du rivage, et forment un croissant gigantesque, tandis que, dans le coude, sur la rive gauche, ils n'offrent que des saillies ruinées par la force de l'eau, qui

autrefois a dû la heurter avec violence. Rongées, abaissées et déchirées, ces roches ressemblent à des ruines de vieilles fortifications longtemps battues. Après ce détour, le Doubs devient un véritable lac ; il ne coule plus ; sa largeur est de plus de cent pieds. De loin, les rochers semblent former une barrière à son cours, et l'enfermer entièrement. Ces hauts pans de rochers, avec leurs sapins, projettent leurs ombres dans le bassin de la rivière et en rendent la teinte encore plus sombre qu'elle ne l'est dans cet endroit. On ne peut plus douter que le niveau de la rivière n'ait été autrefois au haut des rochers, quand on voit les traces qu'elle a laissées à diverses hauteurs : ce sont des enfoncements qui se prolongent en droite ligne sur ces murs. Si on pouvait comparer les grandes choses aux petites, je dirais qu'ils ressemblent à ces bornes que le frottement des roues a usées, et pour ainsi dire rongées. Le dessus de ces enfoncements forme, en divers endroits, des corniches que les sapins parent de leurs cônes verts et effilés. Le pied des rochers est couvert de noisetiers et d'autres arbustes, à travers lesquels on voit fréquemment de petites grottes. Le moindre bruit se renforce, dans cette enceinte, d'une manière effrayante. On l'entend répéter par les grottes, par les rochers, et même par les bois de sapins, à une hauteur de trois ou quatre cents pieds. Un nouveau détour de la rivière force à se diriger sur la droite. Ici on remarque à peu près les mêmes phénomènes qu'au premier détour, mais d'une manière inverse : à gauche, ce sont les rochers qui s'arrondissent en croissant, tandis que ceux de la droite, placés dans l'angle du détour, portent les traces les plus frappantes du ravage des courants ; sur le bord de l'eau, ils ont même été enlevés entièrement. Il n'y reste plus qu'une butte tapissée de mousse, d'où sortent des arbustes et des broussailles d'un vert très-animé.

Après ce détour, on croit être dans un nouveau lac. La

distance des rochers est encore plus grande qu'au premier détour, et on ne voit pas davantage l'issue par laquelle puisse s'échapper cette masse d'eau. Mais au bout de ce lac on aborde dans un petit port.

Un bruit sourd se fait entendre dans le voisinage. Le batelier fit gravir aux voyageurs une côte assez raide, et, à deux cents pieds au-dessous d'eux, ils virent l'eau entrer dans un canal creusé dans le roc, et se précipiter avec un fracas épouvantable du haut d'une plateforme de quatre-vingts pieds de hauteur. La masse d'eau se transforme en blanche écume et aussitôt qu'elle est tombée, elle reprend sa teinte verdâtre, ce qui fait supposer qu'il y a au pied de la chute un gouffre énorme, où elle se calme avant de continuer son cours.

Un petit établissement de sciage est auprès, et les alentours sont tout à la fois grandioses et pittoresques. — Chaque année on célèbre, en juillet, la fête du « Saut du Doubs », si populaire dans vos Montagnes.

Après avoir fait un bon déjeuner à l'auberge du Saut, nos touristes prirent, sous la conduite d'un petit guide, la route de Moron, et arrivèrent, par les Planchettes, dans la soirée, ravis de la beauté du paysage, à la Chaux-de-Fonds, où ils allèrent loger à l'excellent hôtel de la Fleur-de-Lys, situé, comme vous savez, à l'entrée de la belle rue Léopold Robert, qui, par son animation et son va-et-vient continuel, vous rappelle plutôt une grande ville qu'un village du Jura.

LA CHAUX-DE-FONDS.

L'étranger ne passe guère à la Chaux-de-Fonds sans s'enquérir de la maison où naquit Léopold Robert, dont le nom remplit longtemps le monde et auquel un Mécène neuchâtelois, M. Roulet de Mézerac, facilita singulièrement le chemin

de Rome et de l'Italie, où la gloire et d'amères déceptions l'attendaient.

Heureux l'homme qui rencontre l'appui de ses concitoyens !

Plus heureux encore celui à qui Dieu a départi les biens et la fortune et qui en fait usage noblement !

Au reste, le peintre se fit un devoir de rembourser intégralement les sommes reçues et la famille de son bienfaiteur est encore, à l'heure qu'il est, en possession de plusieurs toiles du maître. Cette fois-là le proverbe :

« Nul prophète n'est honoré dans son pays » reçut un démenti, heureusement.

Ceux qui ont visité le tir fédéral ont tous vu la petite maison où, le 13 mai 1794, Léopold reçut le jour, et pour beaucoup d'entre eux, ce pèlerinage au berceau du grand peintre, dont la tombe se trouve dans la patrie de Canova, à Saint-Christophe, petite île des lagunes de Venise, n'est pas le moindre de leurs souvenirs.

Dans le voisinage et au beau milieu de la rue Léopold Robert se trouve : devinez quoi ?

— Sa statue.

— Non pas.

— Un monument quelconque.

— Je vois que vous n'y êtes pas. — Un Chandelier d'Amour.

Ne me demandez pas ce que cela signifie. Je n'en sais rien et d'autres non plus.

Serait-ce peut-être un chandelier où le petit dieu malin serait venu se brûler les ailes ?

Mais cette affreuse bicoque est plus propre à l'éloigner qu'à l'attirer.

De temps immémorial il est question de sa démolition.

A cet effet, on a organisé une souscription patriotique, on a même je crois essayé de la loterie. Peine perdue. On peut

bien dire que ce sont les vieux pots qui durent le plus longtemps; témoin ceux que l'on rencontre encore de temps en temps dans les chalets écartés de l'Oberland. Ils ont beau être égueulés, dévernés, n'ayant plus qu'un rudiment d'anse..... tant pis. Ils sont toujours ornés d'une inscription touchante qui rappelle à la mère de famille le jour heureux où ce fut son tour de prononcer le « oui » sacramentel qui devait l'unir à son bien-aimé, et lui ouvrir les portes de la félicité terrestre, telle que son imagination de jeune fille la lui faisait apercevoir. Hélas! un jour d'orage conjugal, le mari cassa pas mal d'assiettes et ce ne fut qu'avec peine que la femme sauva l'ustensile du naufrage.

Lorsque Adam et Eve furent chassés du paradis, par suite de la curiosité de cette dernière, c'est là qu'il y aurait eu des pots cassés, s'ils avaient été en ménage comme on l'est de nos jours!

Chaque fois que le ciel se rembrunit dans l'horizon conjugal, la vue de ce vieux pot rappelle au mari les assiettes cassées et le fait rentrer en lui-même.

Il est vrai que sa vue rappelle aussi à la ménagère le jour où elle se mit la corde au cou.

Mais que voulez-vous? Après l'orage vient la pluie, comme disait Socrate en parlant de sa femme Xantippe.

Car, si les hommes aiment les femmes en général et les adorent en particulier, il y a bien toujours, par-ci, par-là, quelque petit diable, quelque petit lutin, qui leur rend la vie amère.

Pas de règle sans exception. Et sans exception, pas de bonne règle. L'une est le corrélatif de l'autre.

Puisque j'en suis à parler mariage, — dans le canton de Berne on se contente encore du mariage religieux, et l'on n'est point obligé comme chez vous d'aller porter ses culottes à la maison de ville, où l'officier de l'état-civil récite ou plu-

tôt bredouille, comme un homme pressé d'en finir, une longue litanie sur les articles 152 et suivants du code civil, ce qui fait que, régulièrement, la jeune épouse, en sortant, demande à son mari ce que signifie le beau discours qu'elle vient d'entendre et auquel elle n'a rien compris, pas même l'article 155 :

« La femme ne peut ester en jugement sans l'autorisation » de son mari. »

Je demanderais tout au moins que l'explication de ces articles entrât dans un programme scolaire quelconque. Cela évitera à l'époux l'aveu, toujours difficile à faire, de son ignorance complète au sujet de ce terme barbare.

—
Pour en revenir au Chandelier d'Amour :

Quousque tandem !

Si le baron Hausmann ou l'ingénieur Rasetout passent jamais par là, comme ils vont hausser les épaules !

—
A propos du tir fédéral, qui, soit dit en passant, a été l'un des mieux réussis, on n'en parle pourtant plus à la Chaux-de-Fonds. Il est vrai qu'on en a parlé un an d'avance, un an pendant et un an après.

On en parlait d'avance pour énumérer les brillantes affaires que les établissements publics allaient réaliser et pour préparer les guirlandes. L'année où le tir eut lieu, on en parlait pour énumérer les plaisirs et les ennuis que cette solennité procurait à la population. Enfin, l'année d'ensuite, c'était pour énumérer les mécomptes. Le Pactole avait été à sec et les approvisionnements étaient restés pour compte.

—
Un des épisodes les mieux réussis de cette grande fête nationale fut, sans contredit, le service religieux en plein air,

où officiait M. le pasteur R...., abrité qu'il était des rayons du soleil, par un parapluie que portait un colonel fédéral.

« Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté », était le texte heureusement choisi par l'orateur qu'un nombreux auditoire écoutait respectueusement.

Le chemin de fer du Jura fit bravement ses preuves et il y eut des jours où il transporta de 20,000 à 25,000 personnes, tant en allant qu'en descendant.

Une ombre attristait toutefois cette belle fête nationale. Le père Fritz n'y était pas, mais son souvenir était dans le cœur de tous.

L'hôpital, le corps des cadets, les Armes-Réunies, la ligne du Jura et nombre d'autres créations utiles trouvèrent en lui un appui constant et dévoué. Il fut l'ami de Léopold Robert ; le grand peintre et le grand citoyen étaient faits pour s'estimer mutuellement. Plus de cinq mille personnes l'accompagnèrent à sa demeure dernière. Un fait pareil exclut tout commentaire.

La Chaux-de-Fonds, habitée par une population active, industrielle et laborieuse, répandant les produits de son horlogerie dans tous les pays du monde, n'offre que peu de ressources aux étrangers, sinon de magnifiques promenades aux environs, au Rond-Gabus et ailleurs.

Ce qu'on rencontre à la Chaux-de-Fonds, c'est encore une bonne et franche hospitalité montagnarde, et cela seul suffit à racheter le climat.

Depuis le grand incendie de 1794, la Chaux-de-Fonds s'est rapidement agrandie ; on voit encore aujourd'hui, à la rue du Grenier, une maison qui ne dut son salut qu'à la circonstance que le propriétaire, voyant l'eau manquer, sacrifia un ou deux lagers de vin pour alimenter les pompes ou les se-ringues, comme on disait dans le temps. Dès lors, la Chaux-de-Fonds a toujours été renommée par le zèle de ses compa-

gnies de pompiers, ce qui excite une noble émulation de la part des pompiers du Locle.

Il est vrai que ces derniers prétendent que ceux de la Chaux-de-Fonds ne font que venir manger la soupe au fromage chez eux ; ceux de la Chaux-de-Fonds, en échange, prétendent qu'au Locle on ne sait pas la préparer.

Voilà encore une question pendante et qui attend sa solution.

Le nom bizarre de plusieurs rues étonna beaucoup le prince, entre autres la rue de la Grognerie. Les antiquaires, dans un siècle ou deux, se demanderont sans doute quels étaient les premiers habitants de cette rue.

Étaient-ce des bipèdes ou des quadrupèdes ? Les savants écriront des volumes sur cette question, qui sera sans doute aussi insoluble que bien d'autres.

Au reste, la ville de Neuchâtel ne brille pas précisément non plus par la fertilité d'esprit de ses édiles, lorsqu'il s'agit de baptiser les rues et les places publiques ; ainsi vous avez : la ruelle du Port, la place du Port, le quai du Port, tandis que Jean-Jaques Lallemand, Meuron de Bahia et tant d'autres de ses enfants illustres attendent encore cette faible marque de souvenir de la part de leurs concitoyens.

OÙ CHACUN PEUT PRENDRE UNE PRISE.

Les cafés et établissements publics semblent foisonner à la Chaux-de-Fonds.

Primitivement, là comme ailleurs, il n'y avait sans doute que des pintes et des auberges. Les auberges se sont transformées en hôtels ; les pintes ont subi plus d'une métamorphose ; elles sont devenues des cabarets, puis des débits de vin ou des vendages, ensuite des cafés, avec les variantes de cafés-concerts ou de cafés-chantants.

Enfin, elles sont devenues des établissements !

Cela sonne mieux, paraît-il ; inutile de dire qu'à chaque transformation le prix de la consommation a augmenté.

Le luxe a aussi envahi cette industrie et doit nécessairement se payer. Vos pères étaient plus simples et plus modestes ; aussi leurs dépenses étaient-elles moindres. Le proverbe : « D'après ta bourse, gouverne ta bouche », paraît être tombé en désuétude dans votre pays, et l'on ne s'en souvient plus guère qu'en temps de crise, quand il est malheureusement trop tard. Au lieu de faire comme la fourmi, qui amasse prudemment les provisions pendant l'été pour les mauvais jours, m'est avis que l'on fait un tantinet comme la cigale, qui, ayant chanté tout l'été, se trouva fort dépourvue, quand la bise fut venue.

Encore la cigale n'avait-elle pas la fameuse ressource du crédit à six mois !

La fourmi ne connaissait, hélas ! ni Saint-Georges, ni Saint-Martin. Il paraît qu'il n'en coûte guères d'aller faire emplette au carnet. Mais, quand le moment de payer ce dernier est arrivé, l'addition des dépenses dépasse presque toujours celle des recettes. La femme trouve que le mari a trop dépensé ; le mari trouve que la femme n'a pas assez économisé.

A qui la faute ? à ce monstrueux système de crédit à six mois !

J'en connais qui, lorsque le boursicot est vide, serrent un peu la martingale et ne s'en vont pas, flanqués d'une caution, emprunter à droite et à gauche, en disant à la caution qu'il ne s'agit que d'un acte de complaisance de sa part et qu'elle n'aura rien à payer.

La vérité est que la caution peut être appelée à payer, à défaut du débiteur principal, comme le dit le vieux proverbe : « Qui cautionne, paye ! »

Ceux qui parlent de complaisance sont donc des empoisonneurs non moins grands que ceux qui flattent l'ouvrier en lui persuadant que l'on peut arriver au bien-être autrement que par l'activité, la probité, le travail, l'économie et la bonne conduite, comme le dit Franklin.

Mais lorsque l'ouvrier a à sa portée le fameux crédit à six mois, comment peut-il résister à la tentation d'enfoncer une porte qui s'offre à lui entr'ouverte ? Le feu, comme le dit Schiller dans son beau poème de la *Cloche*, est un élément utile lorsque l'homme en est le maître ; mais lorsque celui-ci ne peut plus le dompter, il devient un véritable fléau.

Il en est de même du crédit, dont l'usage purement commercial est nécessaire, mais dont l'abus entraîne les plus tristes conséquences après lui.

L'abus du crédit peut être comparé à un fossé, qui s'agrandit sans cesse sous vos pas et au bout duquel, comme vous savez, on fait la culbute.

L'usage du vin soutient les vieillards et répare les forces de l'homme ; faites-en abus, et vous descendez au niveau de la brute ; car vous avez perdu la raison et qu'est-ce qui distingue l'homme de la brute, sinon l'intelligence ?

L'usage enfin et non-seulement l'abus des liqueurs fortes, est un poison qui est plus pernicieux encore. Non-seulement il hébête l'esprit, mais il tue le corps, épaissit le sang, amène une vieillesse anticipée et un décès prématuré.

Un buveur de goutte de profession reculerait devant l'idée de se suicider et cependant, chaque matin, il s'administre une dose de poison. Il sent si bien l'énormité de sa conduite, que, le plus souvent, il n'ose aller acheter lui-même son poison favori ; il envoie une femme, des enfants même, acheter l'eau-de-vie ou plutôt l'eau-de-mort, et non content de s'a-

brutir et de s'empoisonner, il inocule encore le virus fatal à ses alentours.

La loi, qui punit de toute sa rigueur les empoisonnements par le laudanum, la strychnine, l'arsenic, est impuissante vis-à-vis de ceux qui pervertissent, empoisonnent, abrutissent et sont la cause de la dégénération de toute une population !

L'opinion publique, qui peut enfanter des merveilles quand elle le veut, peut encore, pendant qu'il est temps, combattre ce fléau, qui ruine de nombreuses familles, corps et âme, en désignant du doigt les buveurs de *pétrole*, comme ils l'appellent, n'ayant plus même le courage de se dire franchement buveurs d'eau-de-vie. La loi enfin, qui défend au pharmacien de délivrer du poison autrement que sur l'ordonnance d'un médecin, ne pourrait-elle empêcher la vente de ce poison bien autrement redoutable ? Ceux qui font métier de vendre et d'acheter ce poison encourent une grande responsabilité, — dans ce monde, d'abord, vis-à-vis de leurs concitoyens, — dans l'autre enfin, aux yeux de Dieu, qui jugera chacun selon ses œuvres. Les vendeurs de *schnaps*, VENDENT LA MORT AU DÉTAIL et commettent homicide.

VISITE A L'ERMITAGE DES SONNEURS.

L'étranger ne quitte guère la Chaux-de-Fonds, — après avoir vu l'hôpital, le temple allemand, la loge maçonnique, la place Jaquet-Droz, le planétaire de Ducommun, le beau temple réformé, de forme ovale et orné d'un clocher, théâtre des exploits d'un gymnaste, — sans aller faire une course à la Maison-Monsieur et rendre visite aux Sonneurs.

On ne loge pas impunément trois ou quatre jours à la Fleur-de-Lys, ce grand bazar de l'horlogerie neuchâteloise, sans se mettre forcément au courant de la fabrique.

Aussi les Russes connaissaient déjà joliment bassines et lépines, américaines, savonnettes, ancres et cylindres, remontoirs au pendant, montres chrysot et autres ; de plus, les diverses parties de la montre et les phases diverses qu'elle traverse ne leur étaient pas inconnues.

Les levées visibles et le pendant, les pivots et contre-pivots, les bijoux et la grande minuterie, le balancier compensateur et la raquette, l'échappement Duplex, à tourbillon ou à fusée, le dorage, polissage ou finissage, les mouvements en blanc de La Vallée, ébauches Jaccottet, Japy ou de Fontainemelon, tout cela leur était devenu familier.

Or, vous conviendrez avec moi, qu'à force d'entendre parler lépines et bassines, cela finit par devenir..... monotone.

C'est pourquoi l'excursion à la Maison-Monsieur fut décidée.

C'était une de ces belles journées du commencement de septembre, comme l'on en voit souvent dans le Jura. Un léger brouillard couvrait le fond de la vallée et l'air était un peu vif ; mais lorsqu'ils eurent dépassé le Versoix, en arrivant près de Bel-Air, le soleil répandait déjà la chaleur et la clarté sur toute la nature.

Dans le voisinage du restaurant des Sept-Cœurs.....

Étaient-ce des cœurs de sapeurs ou sept cœurs de Vestales ?

Oui, sept ! Pas un de plus ou de moins ! Pourquoi ? C'est ce que je ne sais pas et c'est encore une question que je laisse intacte aux antiquaires. On peut bien dire que tout n'est que mystère en ce monde ; à commencer par le sublime mystère de la création, pour aboutir au mystère, non moins profond, de l'éternité.

Donc, près des Sept-Cœurs, ils virent deux campagnards vêtus de milaine, ayant chacun le chef couvert d'un bonnet de tricot noir et déjà d'un certain âge, arrêtés au milieu de la route et qui gesticulaient énergiquement.

L'un tenait l'autre par la boutonnière. Ils discutaient une

question de généalogie, paraît-il, de parentage, comme on dit vulgairement.

« Je me tue de vous dire, » disait celui qui tenait l'autre par la boutonnière, « que feu mon père Jean-Antoine était fils de Népomuc, mon grand-père, dont le père était Jean-Paul des Bulles, fils de Jean-François des Bulles, qui eut deux fils, Jean-Paul mon arrière grand-père et Abram-Louis, votre arrière grand-père. Ce dernier eut pour fils Gélanor-André, votre grand-père, par conséquent, puisque votre père Pierre-Abram était son fils. Est-ce clair? »

« Ma foi non, vous n'y êtes pas. Mon grand-père Gélanor-André a été marié deux fois. La seconde avec sa cousine Zénobie-Palmyre-Eulalie, qui était veuve et avait un enfant du premier lit, qui était Pierre-Abram, mon père. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que mon grand-père et votre grand-père étaient deux grands-pères. »

C'est aussi mon opinion, dit le prince à ses compagnons, qui s'étaient arrêtés pour entendre la fin de cette dispute généalogique, renouvelée du temps des Grecs. Ces braves gens doivent être des *environniers*, comme on nomme à la Chaux-de-Fonds les habitants des environs, la Sombaille, Pouillerel, le Valanvron, les Reymonds, les Crosettes, etc. Peut-être connaissent-ils l'histoire de ce rusé compère qui, ayant des militaires à loger, leur servait aux repas de la mélasse très-claire avec des couteaux pointus, comme on nous l'a raconté hier soir à la Fleur-de-Lys.

De Jérusalem au Carré, la route serpente sur le faite de la voûte jurassique, à travers combes et vallons herbeux; çà et là une ferme rustique au vaste toit se prolongeant jusque près de terre; un bouquet de sapins ou d'alisiers; de temps à au-

tre un joli sentier permet d'abréger, en ouvrant la clôture rustique qui en défend l'entrée.

L'œil distingue déjà la profonde coupure à peu près verticale, qui sépare le Jura français du Jura suisse et au fond de laquelle le Doubs semble dormir, tant son cours est lent et son lit profond.

Par de là cette coupure, l'œil distingue les hameaux français du voisinage et la chapelle de Blancheroche, étincelant au soleil. Le Carré, modeste auberge de campagne, est l'étape obligée de la Maison-Monsieur, tant à l'aller qu'au retour.

A partir de cet endroit, la descente se fait rapidement, au travers des forêts de la côte, qui est très-roide. Au-delà de Mi-Côte, se trouve, un peu à gauche, une charmante échappée sur le Doubs et la retraite des Sonneurs, adossée pittoresquement aux flancs des rochers, dont les ondes verdâtres de la rivière caressent le pied.

Puis viennent quelques fermes, campées au milieu de pâturages escarpés et de vastes forêts. C'est ce qu'on nomme les Côtes du Doubs.

Les côtes du Doubs auraient plus d'un exploit cynégétique à raconter ; choisissons au hasard. — Par une belle journée, un chasseur d'occasion, travaillant de sa profession à l'établi, rangea soigneusement ses outils, décrocha le fusil de famille et le voilà parti en guerre. Sa tournée n'avait pas été favorable ; il n'avait pas aperçu le plus petit levraut et était assis tranquillement au pied d'un arbre, déplorant sa mauvaise chance, regrettant le temps perdu, et essuyant la sueur qui dé coulait de son front, lorsque, dans le fourré voisin, un petit bruit se fit entendre, et il aperçut, à demi-cachée par la feuillée, une bête étrange qui le regardait fixement. Ce n'était pas la bête de l'Apocalypse, ni celle du Gévaudan, néanmoins, dans toute sa carrière de chasseur, il n'en n'avait jamais rencontré de pareille ; elle avait des cornes et le

gibier cornu n'est guères abondant dans le Jura suisse. Un véritable chasseur ne connaît qu'une chose ; — que la chasse soit ouverte ou fermée, quand il voit du gibier, il ajuste et fait feu. — C'est ce que fit le nôtre, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Une fois la bête par terre, il se trouva que c'était un magnifique cerf dix-cors venu sans doute d'Outre-Doubs. Le plus difficile était maintenant d'emporter la proie à la maison. Il eut beau crier, appeler au secours, personne ne venait. On entendait cependant à quelque distance la hache de bûcherons, résonnant dans la forêt. Que faire ?

La position était embarrassante, mais un Nemrod n'est jamais embarrassé et a des ressources inépuisables dans son sac à malices. Quand on peut charger son fusil avec de petits clous en guise de grenaille, viser un lièvre à l'oreille et le clouer vivant contre le tronc d'un arbre, on est capable de tout.

Notre chasseur, voyant donc que personne ne venait à la rescousse, fut saisi tout-à-coup d'une inspiration sublime, valant son pesant d'or. *Au feu ! Au feu !* se mit-il à crier d'une voix de stentor. A ces cris accoururent naturellement les gens du voisinage, qui aidèrent notre chasseur à transporter la bête à la Chaux-de-Fonds. Néanmoins, toutes les fois que le chasseur pensait aux derniers moments du cerf et à son regard plein de reproches, la larme lui venait à l'œil !

Enfin, aux trois quarts de la descente, se trouve une maison solitaire, perchée sur une petite éminence, et qui semble être une vigie pour épier ce qui se passe sur l'autre rive. Dans le pays elle porte le nom de « corps de garde », et les contrebandiers ne manquent pas de s'y arrêter pour prendre un petit verre de *blanche*. De là on arrive, sous de frais ombrages, à la modeste auberge de la mère Matile, qui est re-

nommée pour ses fritures de poisson au bleu ou autrement. Tout auprès se trouve la douane fédérale.

Cet endroit solitaire et reculé de vos montagnes n'est point assez connu de la population de la plaine. Sa situation (1,897 pieds), qui n'est guères plus élevée que celle de Corcelles, permet d'y cultiver, là où il y a assez de terrain, quelques arbres fruitiers, de nombreuses plantes d'agrément et même quelques ceps de vigne, dont les Sonneurs font grand cas. Ce qui en dira plus que tout le reste, c'est le prix qui leur a été décerné dernièrement à l'exposition agricole du Locle.

Pendant que la mère Matile préparait le dîner, les voyageurs se firent conduire en bateau jusqu'à la Rasse, petit groupe de maisons sur la rive française, où se trouvent également quelques usines. Jusque là, la rivière semble à peine couler ; ses ondes verdâtres frissonnent au souffle du vent ; de nombreuses plantes aquatiques s'élancent du fond de l'abîme pour venir respirer à la surface de l'eau et y étaler leurs fleurs et leur fouillis de feuilles visqueuses et amalgamées les unes dans les autres ; l'œil mesure avec peine la hauteur des immenses parois de rochers dénudées de la rive française, qui paraissent encore plus élevées que la côte suisse, beaucoup mieux boisée d'ailleurs, et n'aperçoit plus qu'un petit coin de ciel.

En échange, à partir du barrage de la Rasse, le régime de la rivière se modifie brusquement. L'eau se fraye avec peine un chemin à travers les rochers et les obstacles accumulés là depuis des siècles. L'ensemble de cette scène est des plus pittoresques aux yeux de l'artiste.

A un coude de la rivière, un petit kiosque perché hardiment sur une crête de rocher, semble être une sentinelle perdue de la civilisation au milieu de cette nature, tantôt sauvage et sévère, tantôt gracieuse et idyllique.

Au dîner, le prince et ses compagnons trouvèrent compagnie; deux membres de la Société des Sonneurs avaient déjà pris place à table.

Leurs bonnets catalans et leurs blouses en biset gris intriguaient beaucoup le prince, qui reconnut pourtant dans l'un d'eux un fabricant d'horlogerie qui s'était trouvé, quelques jours auparavant, à table d'hôte à la Fleur-de-Lys. Bonne connaissance fut bientôt renouvelée.

Après le dîner, ils allèrent tous ensemble visiter la retraite des Sonneurs.

Le docteur D. en fut primitivement le créateur et le propriétaire. Dès lors, elle a passé par plusieurs mains, et maintenant un certain nombre d'amis se sont réunis pour la louer en commun et y venir se récréer pendant la belle saison, seuls ou avec leurs familles. C'est la fraternité sur la terre en petit. Le grand bateau plat, qui sert aux excursions nautiques en famille les jours de fête, se nomme le *Sonneur*. De là cette dénomination de Sonneurs appliquée aux marins.

Un parapluie de famille, pouvant abriter, dit-on, seize à dix-huit personnes, sert en cas de mauvais temps.

La retraite des sonneurs est, au reste, un musée en miniature, ce qui se comprend, si l'on réfléchit qu'ils ont des amis dans presque toutes les parties du monde, qui se font un plaisir de leur envoyer un petit souvenir.

Qui se serait attendu à trouver parmi les rochers du Doubs, suspendu à deux arbres, un hamac de créole? La collection des armes et engins de pêche est aussi remarquable, les Sonneurs ayant affermé la pêche de ce tronçon de la rivière; il paraît que, pour des amateurs, ils s'en tirent très-bien, tant au filet qu'au torchon.

UNE FÊTE SUR LE DOUBS.

Mais c'est surtout les jours de fête qu'il faut avoir l'heureuse chance de leur rendre visite.

Ces jours-là, le drapeau flotte au mât de pavillon ; le café est offert sous les berceaux et sur la terrasse ; le canon tonne ; à défaut de Savoyards, d'aveugles ou de manchots, un amateur tourne la manivelle d'un orgue de Barbarie, dont les échos nazillards font frémir les échos du voisinage ; puis voici le *Sonneur*, drapeau déployé, ayant une musique et des vivres à bord, qui s'en vient inviter aux joûtes nautiques ; Messieurs et Dames prennent place, soit sur le *Sonneur*, soit sur d'autres légers esquifs, dont chacun a sa banderolle, flottant gaiement, puis la petite flottille vogue, en remontant le courant, soit jusqu'à la Verrière, soit jusqu'aux Graviers, au son des cuivres sonores, que répercutent encore, en l'augmentant, les échos magiques de cette gorge solitaire du Jura.

L'œil aime à se reposer sur ces forêts moussues, baignant dans l'onde, qu'il admire en passant, puis sur de vertes pelouses, mieux tondues par la dent du bétail que par d'habiles faucheurs, et se reporte toujours avec plaisir sur le petit groupe de maisons et l'oasis des Sonneurs, qui sont déjà bien loin derrière lui, éclairés par les reflets du soleil à son déclin.

Une petite île microscopique, entourée de roseaux, se présente ; les légers esquifs s'engagent dans le détroit, tandis que le *Sonneur* passe au large de la rivière.

Près de la Verrière, les canots abordent ; les provisions sont débarquées et après une modeste collation, un quadrille s'improvise par la jeunesse sur la verte pelouse.

Les vieux la regardent et fredonnent :

Souvenons-nous bien, nous qui sommes vieux,
Qu'étant jeunes, nous avons fait comme eux.

Véritable fête de famille, qui permet d'entrevoir une des faces du bonheur, tel qu'on peut le trouver dans ce monde terrestre !

Au retour, de gais chanteurs, comme il en existe bon nombre dans vos Montagnes, augmentent le charme de la navigation et les échos du voisinage répètent souvent le refrain des Sonneurs :

Et, si quelque tyran jaloux,
Menace notre indépendance,
Nous serons tous
Au rendez-vous !

Lorsque quelque pauvre diable d'écrivain, comme il y en a tant, s'égare dans les côtes du Doubs et trouve l'hospitalité chez les Sonneurs, il renaît à la vie, au bonheur, à l'espérance. La fraternité n'est plus un vain mot. L'hospitalité n'est point absente. Il n'a, hélas ! ni rhum des Antilles, ni chocolat Suchard à envoyer sur le Doubs, mais il lui reste sa plume, et cette plume servira à révéler les beautés de ce coin perdu de votre Jura et à remercier les Sonneurs et leur amiral de leur accueil cordial.

MISTONS.

Pour remonter au Carré, le prince et ses compagnons firent usage de petits chevaux de la montagne des Bois, dont la race est fort appréciée, sans autre rencontre que celle de quelques *mistons*.

Le miston est un produit ou plutôt un spécimen du règne animal des hautes vallées jurassiques. Vogt aurait pu le faire servir utilement à la démonstration de sa célèbre théorie de

l'affinité de l'homme et du singe. Seulement, le singe est plus amoureux de la propreté que le miston, qui a en outre un faible pour les roquilles d'eau-de-vie, d'eau-de-cannelle, de parfait-amour et autres produits analogues distillés au Val-de-Travers. Par exemple, une chose pour laquelle le miston serait capable de faire des bassesses, c'est la gentiane pure, cette liqueur stomachique, qui ferait revenir un mort, et qui a un parfum si suave, surtout lorsqu'il est combiné avec l'odeur du vieux fromage, d'oignon ou d'ail cru. Le miston n'a de ressemblance avec le lazzarone de Naples, qu'au point de vue de la paresse et de l'insouciance. Ce dernier, sous ses loques, a encore un certain sentiment de dignité personnelle, complètement absent chez le miston. Sur les traits de l'un, vous verrez les traces d'une énergie qui ira peut-être bien, à l'occasion, jusqu'au culte du couteau ; sur les traits boursoufflés et hébétés de l'autre, vous lirez l'indifférence la plus complète pour tout ce qui ne tient pas à la vie animale. Le nez bourgeonne et fleurit en toute saison ; les lèvres sont violacées et la carnation des joues disparaît sous une épaisse couche de crasse et une barbe inculte ; la pupille est injectée, l'œil hagard ; le peigne est un ustensile de luxe et le miston n'en fait guère connaissance que lorsqu'il va, par le plus grand des hasards, chez son barbier attitré, qui rase au ponce ou à la cuiller à dix centimes, tond les chiens et coupe les chats. Le miston n'est pas du bois dont sont faits les grands voleurs ; il chippera bien à l'occasion quelques victuailles, histoire d'augmenter son menu habituel, et s'il est *pincé*, il lui reste une consolation, c'est la pensée d'être au chaud pour l'hiver. Il appelle cela se mettre en garni. A l'occasion, il montera au galetas une *bauche* de tourbe, s'emploiera à aider aux *crampets* les jours de marché. Mais son intelligence et son activité ne vont pas au delà. La place de l'hôtel de ville est son quartier-général et quelquefois, en hiver, il

ne dédaignera pas d'assister aux séances du tribunal, pour se chauffer d'abord, pour analyser le code pénal, ensuite. Dans ce monde, il est toujours bon de savoir, même pour un miston, à quoi l'on s'expose.

Dans ses moments de loisir, il ne dédaignera pas de ramasser les bouts de cigares à la porte des cafés; il les met sécher, puis les hâchera soigneusement; cela lui aidera, concurremment avec le tabac du petit Caporal :

Seul et sur un rocher, etc.

à culotter son brûle-gueule inséparable.

L'analyse morale démontrerait :

Absence presque complète d'éducation, jeunesse orageuse, vieillesse anticipée; absence totale de surveillance de la part des parents ou des tuteurs; caractère ayant parfois de bons mouvements; velléité et possibilité d'être ramené au bon chemin, dans une maison de travail.

L'analyse chimique donnerait :

Eau, moitié du poids total. Charbon et azote, un quart. Carbonate et phosphate de chaux, chlore, soufre, fer, magnésie, soude et autres bases, un quart environ. De l'alcool des traces.

Un rapport médico-légal constaterait : 1° L'urgence absolue d'un bain prolongé, aussi chaud que possible, avec addition de soude et de savon noir. 2° Une propension marquée vers le delirium tremens et un abrutissement complet.

Un rapport de gendarmerie établirait enfin l'absence complète de domicile et de nombreuses peccadilles.

Le miston voterait des deux mains pour celui qui ferait une loi défendant le travail entre les repas.

Et voilà le miston !

AU VAL-DE-TRAVERS ET AU TEMPLE-AUX-FÉES.

Parmi les nombreuses excursions que fit le prince au Val-de-Ruz, à la Tourne, à Chasseral, à Tête-de-Rang, au Chasseron, aux Gorges du Seyon, au Val-de-Travers et ailleurs, j'allais oublier une des plus intéressantes, suivant lui, celle du Temple-aux-Fées.

Depuis plusieurs jours au Vallon, il avait visité tour à tour : Travers, incendié presque complètement la nuit du 12-13 septembre 1865 (un témoin oculaire et digne de foi dit que les maisons s'allumaient comme les bougies d'un arbre de Noël et que le clocher flambait comme une immense torche, au-dessus de cette scène de désolation), et qui commence à se relever de ses ruines, grâce au magnifique mouvement de charité qui se fit jour dans toute la Suisse, — les mines de la Presta, découvertes en 1712 par d'Eirinis, renommées dans toute l'Europe par l'excellence de leurs produits asphaltiques, — Couvet, patrie de Ferdinand Berthoud et principal siège de la fabrication d'extract d'absinthe, — Môtiers, sa grotte et sa cascade, promenade favorite de Rousseau, qui écrivit de là ses célèbres *Lettres de la Montagne*, — Fleurier, centre de l'horlogerie au vallon, spécialement de la montre chinoise, et la source du Fleurier, — Saint-Sulpice et son frais vallon, où l'Areuse prend naissance et dans le voisinage duquel doivent se trouver d'anciennes mines de fer exploitées jadis, le défilé de la Chaîne, que ne put franchir l'armée de Charles-le-Téméraire avant la bataille de Grandson, — le signal de Roche-Bulon et sa belle vue, — la glacière de Montlési, phénomène unique dans le Jura neuchâtelois et que l'on retrouve sur le versant nord du Chasseral, — le musée naissant de Fleurier. — Tout cela lui était devenu familier.

Enfin, un beau matin, il quitta la Couronne pour aller vi-

siter le Temple-aux-fées. Quelques horlogers diligents étaient déjà à l'établi, travaillant gaiement, lorsqu'il passa sur le pont du Buttes, construit récemment à neuf par suite de la correction de cette rivière. De Fleurier à Buttes, la route n'est pas longue ; quelques fermes isolées, Sassel, la prise Maurice, etc., des *prises*, comme on les nomme dans le pays, s'étalent sur la hauteur et semblent être de charmantes retraites. A Buttes, où la première mine d'asphalte fut trouvée, et dévasté, il y a quelques années, par l'incendie, secousse dont il ne se remet que lentement, la route conduit d'un côté à la Côte-aux-Fées, de l'autre à Sainte-Croix par Longeaigue, où se trouve la célèbre *baume* de Longeaigue, ainsi qu'une usine et une modeste auberge, où le prince s'arrêta pour prendre un guide et déjeuner.

Au sortir de Buttes, la route suit le bord de la rivière, qui serpente au milieu de fertiles pâturages, ombragés par de magnifiques sapins, sous lesquels le bétail trouve un abri. La « *Bonne Fontaine* » ou la « *Fontaine du Cresson* » se trouve dans ce vallon, qui rappelle les vallées les plus agrestes des Alpes.

Comme c'était justement le jour où l'on cuisait au four, l'hôtesse lui servit une portion de *sèche* et de gâteau au fromage, choses nouvelles pour lui, mais qu'il trouva néanmoins de son goût.

Dans la chambre du débit, se trouvait toute une société d'ouvriers du vallon, occupés à *faire le lundi*, c'est-à-dire à boire, jouer et chanter, perdant ainsi une journée de travail et dépensant en un jour le produit du labeur de toute une semaine, pendant que la femme et les enfants ont peut-être faim !

Au lieu de payer les ouvriers le samedi, les patrons ne feraient-ils pas mieux de ne les payer que le mardi, par exemple ?

Ces riboteurs ne s'inquiétaient pas de cela ; au contraire, ils chantaient à tue-tête, en frappant avec le coude sur la table, pour augmenter le vacarme :

Il vaut mieux boire et s'en ressentir,
Que d' ne pas boire et s'en repentir.

« Voilà des gens qui préparent de la besogne aux fossoyeurs et croque-morts », dit le prince à l'hôtesse, qui entrait dans la chambre, chargée de tout l'attirail nécessaire pour visiter le Temple-aux-fées, soit une blouse, une chandelle et un casque-à-mèche, car l'entrée de la grotte est tellement étroite, qu'il faut ramper pour pouvoir y pénétrer.

— Que voulez-vous, mon brave Monsieur, il faut bien que jeunesse se passe et que le pauvre peuple s'amuse aussi.

— Bel amusement que celui de s'enfermer dans un cabaret, par un beau jour comme celui-ci, et encore dès le matin !

— Bah ! chacun prend son plaisir où il le trouve.

— Je vois que nous sommes loin de nous entendre. *De gustibus et coloribus non est disputandum*, ce qui signifie, en français, qu'il ne faut pas discuter des goûts et des couleurs. Seulement, vous conviendrez que si chaque ouvrier voulait additionner les sommes qu'il emploie à *faire la noce*, comme l'on dit chez vous, au bout de l'année il aurait eu de quoi louer un terrain qu'il aurait pu cultiver lui-même à temps perdu et aurait fourni de légumes son ménage toute l'année, et qui sait, devenir propriétaire à son tour.

Pendant que le prince et son guide escaladent, non sans peine, le revers de la montagne où se trouve l'entrée de la célèbre grotte, dont l'accès n'a point encore été amélioré, — ce qui n'est pas précisément un moyen d'attirer les touristes, car, au Val-de-Travers comme ailleurs, il faut semer pour

récolter, — laissons la parole à Ostervald pour décrire ce caprice bizarre de la nature jurassique, suivant Lutz, la plus belle grotte de la Suisse.

Cette grotte est à peu de distance du hameau appelé Derrière-le-Crêt et au Midi de celui de Saint-Olivier. Au-delà du premier, on traverse une petite plaine unie qui conduit à une descente fort rude et ensuite à une espèce de plateforme. De là on découvre un rocher élevé de 200 pieds, tourné au Sud, qui domine Longeaigue, et au pied duquel est une ouverture en forme de voûte surbaissée; on ne peut y pénétrer qu'en se traînant sur le ventre. Mais à peu de distance, la voûte s'élève considérablement et l'on rencontre d'abord une espèce de vestibule surmonté de voûtes blanches comme de la neige, avec un pilier qui paraît avoir été fait exprès pour les soutenir. Après quoi, tout le souterrain se partage en trois allées parallèles, ornées de pilastres, qui s'élèvent depuis le fond de la grotte jusqu'aux voûtes et dont les deux latérales sont moins hautes et moins larges que celle du milieu. Tous ces pilastres ont été manifestement formés par la distillation successive des eaux du rocher supérieur, lesquelles se sont pétrifiées; aussi ne sont-ils pas unis, mais irrégulièrement cannelés et présentent diverses figures bizarres. Les voûtes sont entièrement incrustées de la même matière. Les deux allées à droite et à gauche n'ont de remarquable qu'une fontaine, qui se trouve dans la seconde et a une légère saumure. L'allée du milieu, qui a environ 200 pieds de long, sur 6 de large, est d'une hauteur inégale; un sable fin et durci lui sert de plancher, et lorsqu'on est parvenu à son extrémité opposée, on trouve une ouverture plus grande que celle qui sert d'entrée. De là on découvre tout le Val-de-Travers et au pied un précipice, dont la profondeur est de 400 pieds au moins. A l'opposite de cette allée souterraine, il y en a une autre plus longue et plus étroite, qu'on

n'a jamais parcourue dans toute son étendue. Tel est l'intérieur de cette grotte, que l'opinion commune voudrait faire envisager comme un monument de la plus haute antiquité et un reste du paganisme, pendant que ce n'est sans doute que l'ouvrage de la nature, qui s'est plu à l'orner de stalactites disposées avec plus de régularité qu'on ne les trouve ordinairement dans les autres souterrains de ce genre. Le rapport des trois allées qu'on y observe avec une nef et ses bas côtés est vraisemblablement ce qui a fait attacher l'idée d'un temple à cette grotte plutôt qu'à tout autre, où la même architecture n'a pas eu lieu.

Le soleil était déjà haut à l'horizon quand le prince et son guide arrivèrent à Saint-Olivier, petit hameau appartenant à la Côte-aux-Fées.

Était-ce là l'habitation du père Staffard, d'Hermione et de toutes ces charmantes créations de Zschokke, qui, au fond, pourraient bien avoir un fond de vérité ?

Qui n'aime à se représenter Hermione et Claudine, gracieuses jeunes filles, errant dans les prés autour de la maison paternelle, avant le repas du soir, où le maître de la maison prononçait lui-même la prière !

De nos jours, les réalistes ont un peu effacé les romantiques.

Mais aussi quelle triste chose que le réalisme, quand il chemine à vos côtés, comme le guide qui accompagnait le prince !

Esprit candide, âme champêtre, liez donc conversation avec un butor pareil, qui fume comme une locomotive en détresse, et ne sait, en fait de choses aimables à dire à son compagnon, que lui raconter comment il gagna, un jour de fête, treize parties de binocle, ce jeu intéressant, comme l'on sait, à Jean, le gros métayer de Vers-chez-Bordon !

Le jeu a-t-il donc aussi envahi ces paisibles vallées du Jura ?

Le cigarre a déjà banni l'homme de la société des dames, l'a relégué dans les cercles et les cafés ; le jeu bannira bientôt de ces endroits les causeries, car, que faire en un gîte pareil ? Causez donc littérature, art ou sciences, quand, à chaque instant, vous entendez résonner :

Trèfle atout !

Tierce basse !

Quinte majeure !

En vérité, cela fait songer au bonheur des huîtres.

Mais cela fait songer aussi à la décadence des peuples.

Le jour où les Romains négligèrent le forum pour le cirque, ce jour-là commença l'énervement de la nation.

Et lorsque Brennus mit sa lourde épée dans le plateau de la balance, qu'avaient à mettre les Romains dans l'autre ?

Leur or et leur devise :

Panem et circenses !

Comme au temps du père Staffard, les fermes de la Côte-aux-Fées n'ont toujours d'autre vestibule que la cuisine, sans plafond, et, semblable à l'intérieur d'une tour, s'élevant en se rétrécissant pour aboutir à un conduit carré, qui sert de cheminée, au haut duquel se trouve une large planche, faisant l'office de bascule et destinée à abriter l'intérieur de la maison contre les intempéries de la mauvaise saison. C'est dans ces vastes cheminées que l'on met sécher le petit salé si renommé de vos montagnes. C'est un vrai plaisir, en levant la tête, d'apercevoir d'un côté ces grands quartiers de lard suspendus, faisant face à une longue file d'andouilles, de saucissons et de saucisses au foie. Les tables et les chaises en sapin sont toujours de la plus grande propreté. Une seule chose pourrait être améliorée ; la forme par trop primitive du foyer, qui consomme beaucoup trop de bois.

Les jardinets au Midi des habitations sont toujours bien cultivés, et dans l'embrasure des fenêtres s'étalent, comme

jadis, de nombreuses plantes d'agrément : rosiers, œillets, giroflées et autres. L'élève du bétail et la confection des fromages occupent encore les habitants, mais la fabrication des dentelles a, pour ainsi dire, complètement disparu. Le cousin à dentelles existe pourtant toujours et l'aïeule mêle encore quelquefois les fuseaux pour se passer le temps.

LES FUSEAUX DE NOS JOURS.

A propos de fuseaux, dans un grand empire, — qui n'est pourtant pas celui du grand Mogol, ni celui de Birmanie, — se trouvait une fois une princesse, belle comme le jour, mais à laquelle la nature avait fait les jambes tant soit peu grêles et semblables à des fuseaux, dit la chronique.

Vous avez sans doute vu le tableau de Gleyre, représentant Hercule aux pieds d'Omphale, la belle reine de Lydie. Le héros de l'antiquité, avec ses bras nerveux, est tout occupé à filer le lin de la quenouille de la reine, qui a l'air de jouir de son triomphe et regarde Hercule. Tout l'intérêt de l'action gît dans ce regard.

Quel dédain ! Quelle satisfaction ! Le héros est-il assez abaissé ? Le sacrifice est-il complet ? Comme il file doux ! Le triomphe de la femme sur l'homme est-il assez grand ? Où donc est le sexe fort ? Le poète a menti en disant :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Hercule est pourtant assez barbu et cependant voyez comme il file !

Et le sexe aimable ! a-t-il assez humilié le sexe barbu ?

Pauvres hommes que nous sommes !

dit un Tyrtée quelconque, non sans raison.

Donc il advint qu'un jour, à la cour, la princesse laissa tomber, par mégarde, dit la chronique, quelque chose de-

vant elle. Le sultan, qui passait justement, s'empressa de ramasser l'objet et de le rendre à la princesse, qui, toujours aimable, le remercia d'un gracieux sourire, en lui disant : « O grand monarque ! on dirait voir Hercule aux pieds d'Omphale. » Si le compliment était sincère, il péchait un peu du côté de la modestie, vous en conviendrez. Le sultan, qui connaissait de longue date le mauvais vouloir de dame nature à l'endroit de la princesse, répartit aussitôt avec beaucoup d'à-propos, mais peu de galanterie : « En effet, belle princesse, j'ai vu les fuseaux et je file ! » Schéhérazade n'aurait pas mieux dit.

On dit que c'est à partir de ce moment-là que les robes à queue furent remises en honneur.

D'autres prétendent, au contraire, que ce fut afin de faciliter l'ouvrage aux balayeurs de rue. Mais, dans ce monde, il est si difficile d'arriver à la connaissance de la vérité.

Décidément, je conseille au propriétaire du tableau de Gleyre de faire une excursion dans l'extrême Orient, avec Barnum et le tableau, puisque les souvenirs d'Hercule y sont encore aussi vivants.

Les rubis, les topazes, les saphirs, les émeraudes, les diamants de Golconde, les perles de Ceylan ne sauraient manquer de remplir leur escarcelle.

RETOUR PAR LES VERRIÈRES.

Plusieurs hameaux forment la Côte-aux-Fées ; l'auberge des Trois-Couronnes se trouve aux Bolles-de-l'Eglise, l'un d'eux. Ce fut là que le prince s'arrêta pour dîner.

Un commis-voyageur en vins lui tint compagnie et le duo de fourchettes commença. Seulement, le prince eut à essuyer, de la part de son compagnon, une longue et interminable discussion sur la valeur des vins français. Les vins de Beaune

et de Nuits, le Volnay, le Pomare, le Chambertin, le Clos-Vougeot, le Beaujolais, le Fleury, le Moulin-à-Vent, les Côtes-du-Rhône, le Médoc et l'Ermitage, le Champagne Cliquot, Mumm et autres, jusqu'au vin d'Arbois, tout fut cité, il ne lui fit grâce de rien. Les uns avaient du bouquet, de l'arôme, du montant, étaient toniques, bienfaisants, stomachiques. D'autres étaient vifs, pétillants, propres à exciter la belle humeur.

Je comprends qu'il y ait des gens qui inscrivent à côté de leurs sonnettes : « Ici on n'achète pas de vins français ».

Comme le prince devait arriver à temps aux Verrières pour prendre le dernier train, la discussion fut forcément arrêtée. Il régla son petit écot et s'achemina pédestrement vers sa destination, en passant par Chez-les-Jeannet et le mont des Verrières. De temps immémorial, il est question de construire une route de la Côte-aux-Fées aux Verrières, mais jusqu'à présent elle a eu le sort de la célèbre route de Bôle à Montmollin, qu'un orateur de chez vous réclamait avec autant de persistance que Caton, sur sa chaise curule, au sénat de Rome, réclamant la destruction de Carthage.

Depuis l'établissement des chemins de fer, les Verrières ont bien perdu de leur importance. On ne voit plus, comme autrefois, ces longues files de chariots français, chargés de marchandises et accompagnés par des rouliers narquois et goguenards, hélant leurs robustes chevaux du Perche, qui portaient fièrement d'énormes colliers, recouverts d'une peau de mouton teinte en bleu, et dressant vers le ciel deux cornes menaçantes.

Souvent ces rouliers arrivaient de Normandie en droite ligne avec plein chargement de cotons en laine; toutes les étapes leur étaient connues de longue date; dans les auberges, ils se faisaient servir comme des seigneurs et payaient rubis sur l'ongle.

Encore une industrie supplantée par la vapeur !

La commune de Meudon, celle du Grand-Bourgeau et celle de Belleperche forment les Verrières-Suisses, où le voisinage de la frontière se fait déjà sentir.

Le prince n'eut que le temps de monter en wagon, où se trouvaient déjà quelques voyageurs de la Suisse allemande, paraît-il, qui avaient une conversation très-animée au sujet de l'armement de l'armée fédérale. Ce sujet ne l'intéressant guère, il essaya de taper de l'œil et allait réussir dans sa tentative, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par un de ces mots fabuleux, dont le peuple allemand aime à se servir. Un de ces mots qui vous donnent une violente envie d'éternuer ; un de ces mots, enfin, aussi longs qu'un jour sans pain : *Hinterladungs-vetterligewehrpatronenhülsenfabrikarbeiterchef!*

Qu'en pensez-vous ? Vous diriez en français : chef d'atelier pour la fabrication des douilles de cartouches du fusil Vetterli à chargement par la culasse.

Le train avait eu le temps de traverser en entier le viaduc de la prise Mylord que les dernières syllabes du mot n'étaient pas encore sorties du gosier de celui qui le prononçait. — Etant à Vienne, le prince, ayant quelques réclamations à faire à une société de navigation, avait dû adresser sa lettre comme suit : *An die löbliche Kaiserliche-Königliche-Privilegirte - Patentirte - Oesterreichische - Donau - Dampfschleppschiffarth-Gesellschaft*, et, comme il trouvait que cette adresse était un peu longue, on lui fit observer que la langue germanique a des profondeurs et des ressources incomparables, comme le prouve le joli petit mot suivant : *Konstantinopolitanischerzündhölzchenfabricant*.

Décidément, pensa le prince, les Suisses n'ont plus rien à envier à l'Autriche. Seulement, ces braves Suisses oublient un peu trop que : « Le mieux est souvent l'ennemi du bien. »

Auront-ils, en définitive, le fusil Winchester, la carabine Henry, le fusil Peabody, le fusil à aiguille, le Chassepot, le Prélaz-Burnand, le Milbank-Amsler et autres engins admirables pour *canarder* son prochain ?

Adopteront-ils le système Snider ou celui de Vetterli ?

En attendant, ils feraient bien de se dépêcher, leurs voisins étant bientôt prêts.

Pendant ce temps, le train avait débouché du tunnel de Saint-Sulpice et les lumières du vallon semblaient être autant d'étoiles que l'on apercevait à ses pieds, à défaut de celles qu'un ciel couvert ne permettait point de contempler au-dessus de sa tête. Dans ce monde, il y a toujours quelque chose de nouveau à voir.

EN TEMPS DE VENDANGES.

Pendant toutes ces allées et venues, l'automne était arrivé et les vendanges étaient à la porte.

Le récolte s'annonçait sous de magnifiques auspices ; les ceps formaient de véritables quenouilles, et depuis 1847, de plantureuse mémoire, on n'avait vu pareille abondance.

Les pressoirs se montaient ; on préparait les *lægers*, les tonneaux et les cuves. Les marchés se faisaient ; on réparait les gerles, et au bruit cadencé et monotone produit par les tonneliers d'Auvernier et de Colombier, le raisin des Villaretts et du haut vignoble se hâtait de mûrir.

Les pampres des coteaux jaunissaient déjà, tandis que dans les fortes terres et les plateaux, ils étaient encore d'un beau vert foncé ; dans quelques quartiers, les feuilles du plant noir prenaient aussi une teinte rougeâtre. D'un bout du Vignoble à l'autre, tout était sens-dessus-dessous.

Enfin, les mises de l'Etat se firent au Landeron, qui s'em-

pressa, comme toujours, de mettre le ban et de donner le branle. On dirait vraiment que les gens du Landeron ont peur que les grenouilles ne viennent manger leur raisin. Chacun fut trompé en bien. Où l'on comptait faire quatre gerles par ouvrier, on en faisait huit et ainsi de suite. Il y eut même des vignes à Epagnier qui rendirent jusqu'à douze gerles par ouvrier. Une grande partie du moût de ces contrées est expédiée aussitôt pour les Montagnes.

Huit jours plus tard, ce fut le tour du reste du vignoble. La même augmentation se produisit partout; les *encaveurs* ne savaient où donner de la tête; ceux qui comptaient n'*encaver* que cinq cents gerles, se trouvèrent en avoir un millier sur les bras, et pourtant il fallait loger tout cela. Dans certaines localités, il fallut arrêter de vendanger pendant quelques jours pour donner aux pressoirs le temps de se dégorger.

Il était intéressant alors de parcourir le vignoble. Partout on entendait les troupes de vendangeurs hêler joyeusement les *brandards* qui ne pouvaient suffire à la tâche; les gerles manquaient; on empruntait celles du voisin, s'il n'était pas là pour défendre son bien. Si l'on passait à l'heure de midi, on voyait les troupes de vendangeurs, assis sur des murs ou des murets, dînant frugalement comme riches et pauvres dînent en temps de vendanges, c'est-à-dire sur le pouce; le propriétaire n'est point avare de son vin, et chacun rit de l'accoutrement pittoresque de son voisin ou de sa voisine, car la vigne de tout temps a détrôné les crinolines.

On rencontre à chaque instant des chars de vendange, cheminant au petit pas, ou des chars de gerles vides, allant au grand trot. Les voituriers viennent pour la plupart du Val-de-Ruz et bon nombre de vendangeuses du canton de Berne. C'était un rude métier d'être au pilon cette année-là, et l'on n'avait pas le droit, en face d'une pareille abondance, de refuser la petite dîme que viennent toujours prélever ces nom-

breuses troupes de pauvres enfants, que l'on voit errer, le panier au bras, à cette saison.

Et si l'on se trouve attardé le soir sur les routes, les *brévards* vous toisent d'un air farouche; ils ne demandent qu'une occasion de pouvoir décharger leur escopette. Car ils n'ont pas encore de Chassepot. Cela viendra en son temps. Et quand le capitaine des brévards fait sa ronde, il tire son sifflet et siffle un air qui a résisté à toutes les révolutions jusqu'à nos jours : *ti-lo-lu*. A ces sons primitifs et touchants, escopettes, tromblons, fusils à bassinets, bondissent d'aise; dans les combes et les ravins, sur les hauteurs, devant vous, derrière vous, éclate la fusillade. C'est à se croire en pleine Calabre. Avis aux Anglais en quête d'émotions.

Dans les pressoirs, l'activité est non moins grande; à l'arrivée de chaque char, le propriétaire mesure les gerles, que l'on verse immédiatement dans les cuves, les pressoirs étant déjà chargés; les *pressureurs* vont et viennent sans cesse, *tracolant* les cuves, transportant le moût dans les caves, chargeant les pressoirs, puis recoupant le marc pour donner le dernier quart; n'oubliant jamais, au plus fort de la besogne, d'allumer leur brûlot, et de prendre les *dix heures* et les *quatre heures*. Il faut surtout voir les *trollions*, en sabots, travaillant dans les cuves, mouchant la chandelle et autre chose avec leurs doigts.

Et le soir, à la veillée, les bons rires! Les belles histoires, que racontent les anciens qui ont été au service à Berlin, tout en se fourrant dans la bouche une chique de tabac, ce qui leur donne l'air d'avoir une énorme fluxion.

Le pressoir est à peine éclairé par les reflets d'une lampe fumeuse et l'auditoire écoute avec charme l'orateur qui, de temps en temps, pose sa chique et projette un long jet de salive noirâtre. Puis, lorsque le moment de donner le dernier quart est là, on *croche la palanche au poisson* et cha-

cun s'en vient tourner au *pansard*, car cela commence à devenir dur.

Le pressoir, s'il est de l'ancien système, fait des craquements terribles; les *trollions* ont mis le coin de leur tablier sur l'épaule et le bout de leur casque-à-mèche en avant; ils arcbutent leur épaule contre la *palanche*, se baissent pour passer sous la corde, qui s'enroule autour du *pansard* avec de nouveaux craquements; leurs sabots glissent sur les pavés du pressoir... Enfin, la palanche touche le *pansard* et le moût recommence à couler.

Et chacun va se coucher.

Si vous aimez le moût ou le moût absinthé, croyez-moi, n'allez point au pressoir.

En mangeant votre petite miche à déjeuner, ne pensez point au pétrin du boulanger.

Enfin, avant dîner, ne passez point par l'office et ne sondez point les mystères de la cuisine.

Ne vous écartez point de ces trois règles hygiéniques et vous vous en trouverez toujours bien.

Les dimanches de vendanges, tout est en liesse; partout où se trouve une auberge ou une guinguette quelconque, on est sûr de rencontrer un orchestre de circonstance, composé d'un violon, d'une clarinette et d'une contre-basse. Quelquefois même il y a un piccolo. Le violon est langoureux, la clarinette asthmatique et la contre-basse a des quintes et fait des rons-rons magnifiques. L'ensemble n'est pas très-mélodieux, mais vendangeurs et vendangeuses n'y regardent pas de si près et dansent la valse de Lauterbach en marquant la mesure avec les talons, ce qui est le nec plus ultra du genre, paraît-il. Et lorsque l'orchestre perd la mesure, le chef s'écrie d'un air indigné « *Fa dièse* » et tout reprend d'un petit

bonhomme de train. A défaut d'orchestre, on se contente d'un accordéon.

—
Le prince, revenant un jour de Thielle, où, soit dit en passant, on apprête d'excellent poisson, fut fort surpris de voir, à Saint-Blaise, six crinolines suspendues à un tilleul. Quel était donc ce mystère ! Il paraît que quelques garçons de Saint-Blaise, voyant six crinolines suspendues à des échelles au bord d'une vigne, trouvèrent plaisant de les enlever et de faire cette farce. Les propriétaires auront-elles trouvé la farce de bon goût, c'est ce que ne put lui dire son compagnon, bon vieux Neuchâtelois, avec lequel il faisait route depuis Marin.

— Si vous aviez passé à Neuchâtel, il y a quelque vingt ans, dit au prince son compagnon, vous auriez été témoin d'une fête unique en Suisse et qui avait certes sa raison d'être.

C'était la fête des Armourins.

LA FÊTE DES ARMOURINS.

Elle était destinée à rappeler le souvenir de la bataille de Grandson et fut célébrée pour la première fois en 1477. Je ne conçois pas pour quelle raison elle a été abolie, car elle rappelait à la jeunesse la valeur de ses ancêtres.

—
La procession partait, le mardi de la foire de novembre, de l'hôtel de ville, à l'entrée de la nuit, parcourait les diverses rues de la ville et se rendait dans la cour du château, où le vin d'honneur était offert. En tête étaient les *sautiers*, avec leurs chapeaux à claques et cocarde, les uns en manteau rouge et vert aux couleurs de la ville, les autres en manteau bleu foncé galonné d'or, puis venait la musique militaire avec de grands plumets blancs. Elle était au grand complet ; rien

n'y manquait : parasol chinois, serpent, plaques, grosse caisse, tout y était.

Après arrivaient les fifres et les tambours, battant une marche monotone, dont chacun se souvient :

Ran plan-plan !

Ran plan-plan !

Venaient ensuite, précédés chacun de deux jeunes *armourins*, portant un flambeau de cire et de poix, les deux capitaines de la garde et l'inspecteur de police. Derrière eux suivait le gros de l'armée, les cuirassiers avec cuissards, hallebarde à l'épaule, épée au côté, gantelets et une *plumache* de roseaux au cimier du casque. Chacun d'eux était aussi éclairé par de jeunes *armourins*, avec une toque empanachée et une petite épée au côté.

De temps en temps, à dessein ou autrement, les jeunes *armourins* allumaient les *plumaches* des cuirassiers et les curieux attrapaient toujours quelques gouttes de poix sur leurs habits, ce qui les faisait crier : Miséricorde et hallebarde !

Et quand les cuirassiers faisaient les saluts d'usage, c'est alors qu'ils faisaient trembler les pavés sous le poids de leurs pesantes hallebardes.

Quelquefois il y avait des Novices, portant également casque et cuirasse, épée et hallebarde, plus un tablier en peau et des bas de soie. La procession revenait ensuite à l'hôtel de ville, où l'on servait aux enfants et aux cuirassiers, séparément, un joli souper, qui commençait invariablement par une excellente soupe au riz.

Le lendemain, les jeunes *armourins*, en grand costume, allaient rendre visite à leurs connaissances, et c'était pour eux une excellente aubaine pour recevoir des *tablettes* et des *brisselets*.

Moi, qui ai été armourin et cuirassier, je puis vous en parler pertinemment.

On transpirait bien un peu sous la cuirasse, mais aussi, morbleu, quand nous avions casque en tête et hallebarde en main, il n'y en n'avait point comme nous.

Mais la jeunesse d'à-présent ne pourrait supporter le poids de ces lourdes cuirasses; elle est trop ficelée et succomberait à la tâche. Au fait, je ne vois pas pourquoi l'on ne rétablirait pas cette antique fête nationale.

A quelque distance de la ville vint à passer un char de vendange, sur lequel était perchée une troupe de vendangeurs et vendangeuses, qui faisait le *ressat* des vendanges, chantant à gorge déployée, portant un petit *sapelot* tout enguirlandé et auquel étaient suspendues de nombreuses grappes de raisin. Les *brandards* étaient couronnés de pampres et décorés chacun d'un magnifique dahlia et de cocardes mirobolantes.

Evidemment, ils ne devaient plus avoir soif, car ils avaient peine à se tenir debout sur le char, quoique celui-ci ne cheminât pas bien vite.

Un d'eux brandissait même son pilon d'une façon inquiétante pour la sécurité des piétons, mais il faut bien être un peu indulgent pour de pauvres vignerons, qui ont à redouter tant d'*orvalles*. Les gelées du printemps, la grêle, l'oïdium, la brûlure, la coulure, les vers, les ravines, les gelées tardives, enfin, sont leur cauchemar et ils ne sont tranquilles que lorsque le vin est en cave.

On voit encore, de temps à autre, à l'époque des vendanges, quelques enfants masqués et déguisés, mais ce genre de divertissement, fort en vogue dans le temps, disparaît de plus en plus.

EMPRUNTS A PRIMES ET LOTERIES.

Le premier novembre, voyant passablement de monde se diriger vers l'hôtel de ville, le prince s'informa de ce qui en était la cause; on lui dit que c'était le jour du tirage semestriel de l'emprunt municipal. Il fut curieux de voir comment cette opération se faisait, et lorsqu'il fut parvenu au second étage de l'hôtel de ville, il était tout essoufflé. Il ne s'agit pas d'être asthmatique, flegmatique ou pulmonique, pour être du conseil municipal.

La salle où le tirage avait lieu était précisément celle où se donnait le repas des armourins dont on lui avait parlé quelque temps auparavant.

Elle était déjà passablement garnie de monde, et près d'une fenêtre se trouvait la roue contenant les numéros non encore sortis, et dont on devait extraire un certain nombre ce jour-là.

Un Monsieur à barbe grisonnante, d'un aspect débonnaire, portant lunettes et déjà d'un certain âge, invita les assistants à vérifier si les cachets étaient bien intacts; deux notaires prirent leur plume et s'apprêtèrent à inscrire les numéros qui allaient sortir. Enfin on fit sauter les cachets; on donna deux ou trois tours de roue, puis l'on ouvrit cette dernière et un jeune orphelin prit, au hasard, un numéro dans la roue, qui fut aussitôt proclamé. Il paraît que c'était là le point capital de l'opération, car les assistants étaient profondément silencieux et attentifs au numéro qui allait être annoncé. On aurait entendu voler une mouche. C'était chose curieuse à observer que toutes ces physionomies : les unes calmes et impassibles, les autres inquiètes, d'autres encore distraites. Celui qui aurait pu lire dans le fond du cœur de chacun des

assistants, aurait, à part quelques rares exceptions, retrouvé partout la même idée. Je vous laisse à penser les châteaux en Espagne et ailleurs qui se bâtissaient déjà en imagination ; les uns en style gothique, les autres en style renaissance. Les plus modestes se contentaient d'un petit cottage à la campagne. Et dire que tous ces beaux rêves s'évanouirent, — sauf pour les privilégiés, — pour ne ressusciter qu'au prochain tirage !

Vraiment, pensa le prince en descendant l'escalier, l'homme est partout le même ; il recherche les émotions. A Manille, l'Espagnol fréquente, recherche les combats de coqs et parie des sommes folles sur le plus ou moins d'adresse de ces volatiles à crête rouge. En Californie, les Chinois, revenant des *placers*, perdent souvent le produit de leur travail en une nuit, autour du tapis vert, où le revolver joue aussi son rôle de temps à autre. En Angleterre, le jour du Derby, des sommes fabuleuses se gagnent ou se perdent par le plus ou moins de vitesse d'un cheval. A Paris, en supprimant les maisons de jeu, l'on a organisé les tripots clandestins. En Allemagne, vous n'avez que l'embarras du choix pour perdre votre argent ; les loteries et les maisons de jeu savent revêtir les formes les plus attrayantes pour séduire le public. En Italie, chacun met à la loterie, dont le gouvernement est l'organisateur. Le lazzarone et le grand seigneur rêvent un quine.

A tout prendre, je préfère encore les emprunts à primes ; au moins l'on ne perd pas sa mise ; on n'est pas forcé de nourrir ses billets ; on sait d'avance la somme que l'on veut y consacrer et si l'on doit avoir la chance, mieux vaut l'essayer là qu'ailleurs. On dit qu'il faut toujours laisser une porte ouverte à la fortune ; quant à moi, c'est celle-là que je choisirai. Qui sait ? Cela m'aidera peut-être à rétablir ce que le prince Couza, notre hospodar, a si bien embrouillé. N'é-

tant pas partisan des loteries, les emprunts à primes sont, suivant moi, un puissant dérivatif et même l'antidote des loteries, qui ont déjà causé tant de ruines partout où elles s'établissent.

A CHAUMONT.

Comme vous avez dû le remarquer, le prince était grand amateur de courses de montagne, aussi Chaumont fut-il plusieurs fois son but de promenade.

Par une de ces journées d'automne où les brouillards semblent avoir élu domicile dans la plaine, où vous les respirez à pleins poumons, où ils pénètrent dans les appartements et se faufilent partout, ce qui vous procure des rhumes de cerveau et autres agréments analogues, il se mit bravement en route par le Pertuis-du-Soc, armé d'un Alpenstock.

Pourquoi pas ? L'Alpenstock facilite beaucoup la montée et est surtout très-utile à la descente ; le poids du corps se répartit sur tous les muscles du bras et non seulement sur la paume de la main, comme cela arrive lorsque l'on fait usage de cannes ordinaires. Si l'Alpenstock a son utilité pour gravir les Alpes, pourquoi ne s'en servirait-on pas pour gravir le Jura ?

Arrivé au haut des Pavés, il se reposa quelques instants pour admirer le joli coup d'œil dont on jouit depuis là et que le brouillard n'empêchait point trop de distinguer.

On peut bien dire que, lorsqu'on est parvenu à cet endroit ou au Plan, le plus pénible de la course est fait.

Les habitations blotties dans la combe du Pertuis, à l'ombre des grands noyers, qui jonchaient déjà la terre de leurs feuilles et de leurs fruits, semblaient être de véritables nids sous la feuillée.

La couche de brouillards devenait plus épaisse et ce ne fut

guère qu'aux champs de l'abbaye de Fontaine-André que le soleil fit son apparition.

Mais aussi quel changement de décoration ! C'était le crépuscule tout à l'heure ; ici c'est le jour !

La nature était inanimée là-bas ; ici la vie reparait tout à coup, et le contraste est d'autant plus frappant que la transition s'opère brusquement.

Un laboureur retourne gaîment ses sillons ; la terre a une magnifique couleur brune ; réchauffée par l'action solaire, elle laisse échapper de légers flocons de vapeurs blanchâtres, qui s'envolent dans l'azur et, avant de disparaître, tamisent, pour ainsi dire, les rayons du soleil, ce qui produit une telle gamme de couleurs, que la palette d'un peintre pourrait seule la représenter. Et encore crierait-on à l'exagération ! Tant il est vrai que la nature a des ressources inépuisables et inattendues. L'œil de l'enfant, de l'indifférent, contemple l'étendue de la création, mais n'en recherche pas les détails, comme le fait l'esprit de l'homme qui, où qu'il se trouve, voit éclater à chaque pas les témoignages irréfutables de la toute-puissance du Créateur.

Puissance tellement grande que l'esprit ne peut en sonder l'immensité !

La terre est peuplée de millions d'hommes. Mettez en regard des productions de leurs meilleurs artistes la plus simple des créations de Dieu. De quel côté penchera la balance ?

On peut révéler le Créateur dans la créature, la plus sublime de ses créations, sans doute, mais l'étendue, l'infini, donne seul à connaître la puissance de sa main.

Et là-bas, quelques moutons broutaient une herbe rare et déjà flétrie par l'action des gelées précoces ; le *tintinnabulum* clair et argentin de leurs clochettes charme agréablement l'ouïe. Un cerisier sauvage rougit son feuillage ; les chênes sont d'un jaune verdâtre ; les platanes, jaunes et noirs,

les noisetiers, jaunes ; les aliziers, blanchâtres ; les frênes, jaune citron ; les pins, d'un beau vert marin ; les sapins, vert noirâtre, et enfin un magnifique hêtre épand gracieusement ses grappes de feuillage, du plus bel orange, au-dessus d'un chemin de traverse.

Quelques corbeaux croassent dans le voisinage ; les oiseaux chanteurs ont disparu ; les feuilles des arbres se détachent et jonchent le sol. Ce qui a servi à l'embellissement de la forêt, servira, l'an prochain, à une nouvelle végétation. La terre retourne à la terre, la cendre à la cendre, la poudre à la poudre.

Ainsi passent les jouissances terrestres ; ainsi s'en vont les forces ; ainsi passera votre mémoire. *Sic transit gloria mundi.*

Beaucoup de bruit pour peu de chose. Une tempête dans un verre d'eau. Mais, en vérité, mon récit tourne à l'oraison funèbre. N'empiétons point sur le domaine des Fléchier et des Bossuet.

Un peu plus haut que la Fontaine-à-Gazelle, source intermittente, à sec, malheureusement, la plupart de l'année, un phénomène d'optique assez rare fixa longtemps l'attention du touriste solitaire.

Le voile de nuées qui recouvrait la plaine suisse et les lacs jurassiques présentait, en face de lui, une profonde trouée, une déchirure, si l'on veut, au travers de laquelle l'œil étonné et ravi apercevait, comme dans un stéréoscope, la petite ville de Cudrefin et sa plage, Montet et ses fermes aux toits rouges et enfin un lambeau de lac, étincelant, par places, aux rayons du soleil. Ce beau spectacle ne dura qu'un instant ; les nuées se rapprochèrent et tout disparut comme un doux rêve. Si chaque âge offre ses plaisirs, chaque saison offre aussi ses charmes.

Après avoir traversé les trois belles allées de sapins, au

Midi du petit hôtel, qui font une délicieuse promenade pour le matin, on est content de pouvoir se restaurer et se reposer sur la terrasse de l'hôtel du Château. C'est le moment ou jamais de faire usage d'homéopathie et de rester au grand soleil.

L'hôtesse, toujours prévenante, servit au prince les rafraîchissements demandés et mit le télescope à sa disposition, après avoir soigneusement établi l'instrument sur un escabeau, placé sur le mur de la terrasse.

Comme la vue est différente de celle décrite au commencement de cette nouvelle !

Plus de lacs au bleu miroir ; plus de baies, plus de promontoires ; plus de rivières, rubans argentés se déroulant dans la plaine ; plus de villes et de villages dont les clochers étincellent au soleil ; plus de viaduc de Grandfey dont on distinguait si bien les piliers hardis et sur le tablier duquel on voyait circuler les trains ! Tout cela s'est évanoui !

Et pourtant l'immense chaîne des Alpes profile toujours dans l'azur ses champs de neige et ses arêtes de glace ; elle est plus gracieuse que jamais ; les premières neiges ont blanchi les basses Alpes, qui émergent brusquement des brouillards ainsi qu'un archipel de glace du pôle Nord, tandis que les cîmes altièrres Titlis, Wetterhorn, Schreckhorn, Finsteraarhorn, Eiger, Mönch, Jungfrau, Breithorn, Tschingelhorn, Doldenhorn, Blümlisalp et autres, se dressent orgueilleusement dans le bleu céleste. La transparence de l'air était telle, au reste, ce jour-là, que l'on distinguait parfaitement l'hôtel du Pilate, situé dans une combe, entre deux sommités de cette montagne aux formes déchirées.

Un peu à gauche s'apercevait le Righi, dont les hôtels, adossés à la montagne, n'étaient pas visibles. Enfin, dans un lointain, déjà vaporeux, et par delà les Kurfürsten, ces sept frères jumeaux, l'œil aime à se reposer sur une tache blanche,

qui n'est autre que le Sentis, ce premier anneau du panorama splendide de Chaumont.

Connaissant déjà la vue du Signal et les autres points de vue si divers de Chaumont, le prince se mit en route, immédiatement après son dîner, sous la conduite d'un jeune garçon de 14 ans, qui lui servit de guide pour aller faire le tour des petits Chaumonts, du côté de l'Ouest.

A partir du nouvel hôtel, dans cette direction, s'étend une zone de terres labourables et de pâturages, limitée au Sud et au Nord par des sapinières épaisses; la route est pour ainsi dire en plaine et offre, près du Chaumont Pury-de Muralt, une charmante échappée sur le Vully, le lac de Morat et les Alpes bernoises.

Ici l'on voit que l'on a affaire à un propriétaire large et généreux; la route est soigneusement entretenue; la maison d'habitation a plutôt l'air d'un castel gothique, que l'on est fort étonné de rencontrer au sommet d'une montagne; nulle part l'œil n'aperçoit ces barrières, sentinelles perpétuelles, qui semblent toujours dire : « On ne passe pas ! » au touriste tranquille et qui n'empêchent guère les malfaiteurs de passer.

A quelque distance se trouve, sur le bord de la route, un magnifique bloc de granit erratique. Espérons que les Tessinois ne le découvriront pas.

Après avoir dépassé le Chaumont de Merveilleux, qui doit être un Eldorado pour les grives, à en juger par les nombreux sorbiers qui bordent le chemin, l'on chemine encore quelque temps dans la forêt, puis le chemin contourne la croupe Ouest de la montagne; l'on entre dans les pâturages et peu à peu le tableau le plus charmant se déroule aux pieds du voyageur étonné. Il se trouve à cet endroit de la montagne que l'on aperçoit depuis la Côte, d'où Chaumont ressemble plus ou moins à la bosse d'un dromadaire.

Sous l'action d'un léger vent du Sud, le brouillard avait

disparu, et, tranquillement assis sur le gazon, le prince portait tour à tour ses regards de la Tourne à la montagne de Boudry, puis sur l'ouverture du Val-de-Travers et l'emplacement de l'ancien château de Rochefort, le Creux-du-Vent, la montagne de Provence, le Suchet, pour revenir par le Salève au dôme du Gouté, au Mont-Blanc, à la Dent-du-Midi, aux Aiguilles-d'Argentières, à la tour de Mayen, et aboutir au Moléson.

A ses pieds s'étendait la riche contrée arrosée par la basse Areuse et l'entrée du Val-de-Ruz.

Combien de Neuchâtelois vont à Chaumont, arrivent à l'hôtel, poussent quelquefois jusqu'au Signal et pensent avoir tout vu ! Sans doute, la vue de cet endroit-là n'est point aussi étendue qu'au Signal, puisqu'elle est bornée, du côté de l'Est, par de hautes forêts de sapins, mais il n'en est pas moins vrai qu'aller à Chaumont et ne pas se rendre jusque là, c'est aller à Rome sans voir le pape.

Et au retour, en suivant le versant Nord de la montagne, par les Chaumonts Zahler, Coulon, Breguet, Wavre, Pétavel et autres, que d'imprévu, que de points de vue divers, à travers les arbres de la forêt, sur le Val-de-Ruz et ses vingt-deux villages ! Tantôt c'est Fontaines, la Jonchère, les Hauts-Geneveys ; tantôt Fontainemelon et sa fabrique, Cernier, Chézard et enfin Dombresson. Que de combes et de vallons verdoyants, coupés par des bouquets de bois, où se cache, çà et là, une ferme blanchie à la chaux et au toit rustique ! Quelle belle végétation forestière ! Quelles forêts moussues, où il doit faire si beau errer au gros de l'été ! La grande gentiane jaune étale ses larges feuilles et les noisetiers leurs fruits que l'on cueille au passage.

Et dire que cette délicieuse course peut s'effectuer en deux heures et demie très-facilement !

— En vérité, dit le prince à l'hôtesse, bonne vieille dame, lorsqu'il fut de retour, les Neuchâtelois ne connaissent pas le trésor qu'ils possèdent en ayant, à proximité de leur ville, une montagne comme Chaumont, où l'on peut circuler à son aise sans trop se fatiguer, tout en ayant à chaque instant, pour ainsi dire, un autre point de vue sous les yeux.

— Hé ! Monsieur, c'est ce que je leur dis depuis longtemps, mais c'est à peine si l'on m'écoute. Un jour viendra pourtant où l'on me rendra justice.

En effet, à partir du Signal, la route se prolonge sur la crête de la montagne jusques près de la métairie de la Dame, sur une étendue d'environ deux lieues. Par les sites pittoresques que l'on rencontre, pour ainsi dire, à chaque pas et les beaux points de vue qui abondent, à mesure que l'on s'avance du côté de l'Est, cette route, due essentiellement à la persévérance de M. le notaire Perrin, de Valangin, et à l'initiative particulière, mérite d'être recommandée spécialement à l'attention des nationaux, aussi bien qu'à celle des étrangers.

Les artistes trouveront au Chaumont Roulet et au Chaumont Perrin des sapins tortueux à la vaste envergure, plusieurs fois centenaires, abritant de paisibles retraites, qui fourniront à leur crayon le sujet de riches études.

Pour les amateurs de beaux points de vue, je leur citerai entre autres celui de la Crétée sur le Val-de-Ruz, celui du Chaumont Berger sur les lacs, mais surtout celui de Bellevue, que l'on rencontre immédiatement après la combe où se trouve le Chaumont de Gélien. Si vous gravissez un *mur-gier* de pierres, vous avez une vue plongeante admirable sur le lac de Bienne et le chemin des Sorcières, l'île de Saint-Pierre, la Neuveville, Cerlier, l'embouchure de la Thielle, la plaine suisse où l'on distingue entre autres Soleure, Berne et Fribourg, sans parler de la chaîne des Alpes. Tout à vos

pieds se trouve une vallée verdoyante, coupée en deux par un mamelon boisé; d'un côté, vous apercevez le vallon de Lignièrès, de l'autre, le vallon où se trouve la métairie Lordel et Grange-Vallier, qui aboutit dans le lointain au petit village de Nods, au pied du Chasseral. Cette vue seule suffirait amplement à vous récompenser de votre course, mais si vous poussez votre excursion plus loin, jusqu'à la métairie de la Dame, appartenant autrefois à la famille de Montmollin et qui a passé dès lors entre les mains de M. Alexandre de Pourtalès-Saladin, une autre surprise vous est réservée. Vous apercevrez de là, en descendant quelques minutes le pâturage qui se trouve en dessous de la ferme, le Val-de-Ruz dans son entier, Fenin, Vilars et Saules, même la partie la plus élevée du château de Valangin et une portion de la Béroche, la gorge de Pertuis, les Planches, le mont d'Amin, Tête-de-Rang et l'entrée du Val-de-Travers. Avant de remonter à la ferme, vous interrogerez le bel écho du voisinage et viendrez demander au fermier de vous préparer un frugal repas. Pour peu que vous aimiez les fraises, le laitage et la crème, il lui sera facile de vous satisfaire. Ce magnifique domaine, de plus de cinq cents poses, nourrit facilement une cinquantaine de têtes de bétail. Puis, lorsque vous serez suffisamment restauré, vous reviendrez tranquillement sous le couvert de la forêt, à votre point de départ, à moins que vous ne préféreriez descendre sur Enges et venir prendre le train à Saint-Blaise, ce qui peut se faire très-aisément, puisque la Dame est située sur la crête de la montagne et s'étend sur les deux versants.

—

Sur ces entrefaites, le soir était survenu et les hautes sommités des Alpes, baignées par les rayons horizontaux du soleil couchant, revêtaient déjà ces teintes roses et violacées que le pinceau de l'artiste ne peut rendre que bien impar-

faitement et qui feront toujours l'admiration des amis de la nature alpestre.

Les premières lueurs de l'aurore saluent les cîmes altières et les argentent; les derniers reflets du couchant les inondent de clartés rougeâtres et rapprochent les distances.

Ce soir-là, l'air était diaphane et permettait à l'œil de scruter les moindres détails de cet immense panorama.

Une société de Neuchâtel examinait attentivement une sommité que plusieurs personnes voyaient pour la première fois. Elle était à droite de l'Altels, mais passablement plus à l'arrière-plan, ce qui dénotait qu'elle devait appartenir à la chaîne des Alpes la plus rapprochée de l'Italie et d'une forme pyramidale. Elle était parsemée de taches noirâtres et paraissait être dans la direction du col des Ravins, un peu sur la ligne du Strübel.

— Ce doit être le Cervin, disait l'un.

— Impossible, disait un autre, puisque depuis Louèche, qui est en face de l'Altels, l'on a encore plusieurs lieues de chemin pour arriver à Viège, où l'on prend la vallée de Saint-Nicolas, qui tourne brusquement au Sud. Il est donc impossible d'apercevoir d'ici le Cervin, qui, en tout cas, devrait être à gauche de l'Altels.

— Pourtant le grand panorama de Chaumont indique positivement le Cervin, reprit un troisième.

— Et le Cervin, dont voici la photographie, ajouta le premier interlocuteur, ressemble comme deux gouttes d'eau à la pyramide que nous avons là-bas devant nous.

Au reste, lorsqu'on a vu le Cervin une fois, il est impossible de s'y méprendre, car cet énorme masse qui surgit brusquement du sein des glaciers, n'a pas sa pareille dans les Alpes.

Un simple coup d'œil sur la carte, que voici, vous édifiera complètement. En effet, soit donné un triangle, dont la base

s'étend de Sierre au Cervin par la vallée d'Anniviers, et dont l'angle soit Viège, nous verrons que la vallée de Viège, qui prend, à partir de Stalden, le nom de vallée de Saint-Nicolas, s'infléchit brusquement, pendant environ douze lieues, au Sud-Ouest dans la direction du Cervin et non point directement au Sud, ce qui détruit toute votre théorie, s'appuyant sur la direction de l'Altels. Tirons maintenant une ligne droite de Chaumont au Cervin, et vous verrez qu'au premier et au second plan, il n'y a absolument pas de sommité qui puisse intercepter, par sa hauteur, la vue de ce colosse des Alpes, surtout lorsqu'on se trouve placé à une hauteur comme Chaumont. Il n'y a que l'état de l'atmosphère, à une aussi grande distance, qui puisse le faire. Quoi qu'il en soit, félicitons-nous de la bonne fortune d'aujourd'hui, et espérons que la Société des sciences naturelles dotera le nouvel établissement d'une table d'orientation des Alpes bien conçue, bien raisonnée, bien gravée ; cela préviendra des discussions du genre de la nôtre ; elle aura ainsi apporté sa pierre à l'édifice qui s'élève et est destiné à retenir chez nous une portion du flot des touristes.

Peu à peu la nuit recouvre la plaine de son voile ; les contreforts des Alpes sont déjà plongés dans une brume bleuâtre et dans le miroir des lacs l'astre des nuits verse ses flots argentés ; Chaumont, au clair de lune, a aussi ses beautés, n'en doutez pas.

L'air était devenu vif ; il fallut songer au retour ; le prince, en payant son écot, me remit à l'hôtesse et voilà comment je me séparai de lui, bien à regret.

Il avait du bon, réellement, quoiqu'il n'existât aucune affinité quelconque entre lui et son homonyme d'Orphée aux enfers, que chacun applaudissait lorsqu'il chantait, d'un ton piteux et nazillard, la célèbre complainte :

Als ich einst Prinz war in Arcadien.

Maintenant, je tremble à la pensée du sort qui m'attend dans le canton de Neuchâtel.

Car j'ai ouï dire que c'était le tombeau des pièces de cinq francs. Les monteurs de boîtes sont sans pitié pour nous. Cependant, comme l'attente de la mort est plus pénible que la mort elle-même, ne me faites point trop languir; j'ai parcouru le monde; j'ai servi souvent à faire le bien, et souvent aussi, hélas! à faire le mal.

Si le moment de mon trépas est là, à la garde! Depuis que l'or d'Australie et de Californie a fait invasion en Europe, le public a l'air de nous mépriser et l'existence m'est à charge.

Ici la petite pièce termina son récit.

ÉPILOGUE.

La nuit était venue; les tisons étaient consumés depuis longtemps. Le récit des aventures de cette pièce vagabonde me parut tellement étrange, Madame, que j'entrepris aussitôt la tâche un peu longue de vous en faire la narration. Si ce simple récit parvient à capter votre attention quelques instants, pendant que vos doigts agiles et effilés courent sur votre broderie pour y tracer des arabesques dignes d'une fée, je ne regretterai point tant de papier noirci, et un sourire de votre part sera ma plus douce récompense. Il me reste à vous dire ce qu'est devenue la pièce en question.

Donc, quelque temps après, par un de ces jours d'hiver où vous restez au coin du feu, pelotonnée dans un moelleux fauteuil, délaissant votre clavier sonore, disant avec C. d'Ivernois :

Chaumont blanchit, la neige nous assiège,
et avec notre aimable poète Jules Gerster :

Je n'aime entre les jours que ceux qui ne sont plus,
je pris ma canne à pomme d'or, j'endossai mon carrick et
m'acheminai chez le monteur de boîtes le plus voisin.

C'était un beau jour de décembre ; une bise carabinée soulevait les flots noirâtres du lac et les faisait rejaillir en blanche écume le long des quais ; quelques mouettes tournoyaient au-dessus des vagues et le clapotement monotone et incessant de l'eau sous les vapeurs et les barques amarrées dans le port, faisait frissonner. Le long des cordages et des agrès, de jolis glaçons mignons étincelaient au soleil, bien pâle en cette saison. Les connaissances qui se rencontraient sur rue ne faisaient point longue causerie ; les scieurs de bois soufflaient dans leurs doigts et avaient le nez tout violet. Le sol était gelé profondément et recouvert d'une légère couche de neige fine et pénétrante ; quelques moineaux venaient picorer dans les rues et s'envolaient, effrayés qu'ils étaient par l'arrivée de l'omnibus de la poste, avec ses trois chevaux gris-pommelés. Le postillon et le conducteur, quoique bien enveloppés dans leurs manteaux, avaient l'air de grelotter. Inutile de dire qu'il n'y avait point de voyageurs. Qui voudrait se mettre en route par un temps pareil, à moins d'y être forcé par les circonstances ? De temps à autre, une rafale de bise, plus violente que les autres, enlevait sur les toits des tourbillons de neige durcie, qui vous fouettait le visage et pénétrait l'épiderme, comme le feraient de fines aiguilles. Les rôtisseurs de châtaignes voyaient leur modeste échoppe entourée de gens, autant désireux de se chauffer les mains que d'acheter leur marchandise. Les jardins, dépouillés de leur parure, étaient l'image de la désolation la plus complète, quoique les arbres, chargés de givre brillant, leur prêtassent encore un dernier souffle d'animation.

En cette rude saison, heureux celui qui peut donner et soulager ses semblables, car le bienfait est doublement senti !

Heureux surtout celui dont la main droite ne sait point ce que fait la gauche !

Bref, lorsque j'arrivai à destination, quoique le trajet ne fût pas très-long, j'avais le nez tout rouge. Après avoir exposé au maître de l'atelier le but de ma visite, il me fit les honneurs de chez lui avec cordialité.

— Il me sera d'autant plus facile de vous édifier, me dit-il, que nous sommes justement occupés à faire une fonte.

Une vingtaine d'ouvriers travaillaient chacun à leur établi, muni sur le devant d'une grande sacoche en peau pour recueillir les tournures de métal et placé devant une fenêtre. Le parquet était garni d'un grillage, dans le but également de ne laisser perdre aucune parcelle du précieux métal, car ici on recueille tout ; les cendres même sont soigneusement envoyées au moulin-à-lavures, qui retourne ensuite aux monteurs de boîtes de beaux culots de métal, que le mercure a recueilli, parcelle par parcelle, dans cette masse de cendres, dont il semblait qu'on ne pouvait plus rien retirer.

Les ouvriers étaient occupés à tourner, à polir, à ajuster, à emboîter, à poser les carrures, les lunettes, les charnières et les pendants. La fonte se fait dans un creuset, placé dans un fourneau, à l'extrémité de l'atelier. D'ordinaire, la fonte se compose, par moitié, d'écus de cinq francs et de déchets, sans cela le grain serait trop dur, ce que n'aiment pas d'ordinaire les guillocheurs et décorateurs.

Pour reconnaître si les pièces que l'on va fondre sont de bon aloi, on les coupe, au préalable, au moyen d'un énorme cisaille, ajustée sur un étau. Cela exige une certaine force musculaire et ne tend pas toujours l'esprit, comme voyez. Lorsque le métal est parvenu à la fusion voulue, ce qui a lieu d'ordinaire au bout de vingt minutes, on le verse dans des lingotières de grandeurs diverses. Les petits lingots qui en résultent sont ensuite forgés sur l'enclume, passés au la-

minoir par le dégrossisseur, puis mis dans les passées de diverses grandeurs. Les ouvriers coupent leurs assortiments et ensuite les soudent, les emboutissent, puis les tournent ; après vient l'achevage. Lorsque toutes ces pièces sont ainsi ajustées et qu'elles fonctionnent bien, le monteur de boîtes, si cela est exigé par le fabricant, porte ses boîtes au contrôle et, seulement alors, elles sont livrées et sortent de ses mains.

Vous ne vous doutiez pas sans doute, Madame, de toutes ces manipulations diverses et j'avoue franchement que, quant à moi, je n'en avais pas la première idée.

A la vue de toutes ces mutilations, je ne pus me résoudre à sacrifier la petite pièce que j'avais dans le gousset. Aussi, après avoir remercié le monteur de boîtes de son obligeance, je me hâtai de sortir, car il faisait une chaleur d'enfer dans l'atelier et j'étouffais dans les plis et replis de mon carrick.

Ainsi terminent leur existence les écus de cinq francs chez nous.

Vous allez me demander sans doute, Madame, ce qu'est devenue la pauvre petite pièce ? Soyez tranquille ; je lui ai trouvé un asile, où elle sera désormais à l'abri des vicissitudes de ce monde. Après l'avoir bien emballée dans du coton, je la fis parvenir à l'excellent directeur de notre musée, qui lui a trouvé une petite place dans la salle des antiquités, et à votre prochaine visite au musée, vous pourrez la voir tranquillement installée dans sa vitrine, en compagnie des trophées de Grandson, de Morat, du célèbre hausse-col de Henri II de Valois, une des œuvres les plus délicates de Benvenuto-Cellini, le ciseleur florentin, et de la belle momie égyptienne, contemporaine des Pharaons, qui, du haut de sa prison étroite, vous regarde d'un air étrange. Cela vous fera oublier.

je l'espère du moins, l'ennui que vous a causé mon babillage neuchâtelois.

Gotthelf, s'adressant aux Bernois, écrivait l'allemand bernois, et ce parfum du crû ne lui a jamais été reproché, à ma connaissance du moins. Au reste, il y a certaines expressions locales qui perdraient toute leur saveur à être traduites dans le langage soigné, peigné et ratissé de l'académie. A supposer toutefois que la chose fût possible.

Victor Hugo ne nomme-t-il pas l'académie : aïeule et douairière ? N'en accepte-t-il pas la responsabilité, lorsqu'il dit dans le livre premier des *Contemplations* :

Donc, c'est moi qui suis l'ogre et le bouc émissaire !

.
Tous les mots à présent planent dans la clarté !
Les écrivains ont mis la langue en liberté.

Mais, puisqu'il faut qu'il y ait des babillards dans ce monde, classez-moi dans leur catégorie, si cela vous plaît, et excusez-moi. Je n'ai qu'un mot à dire pour me disculper, et je suis sûr d'avance d'être pardonné. C'est peut-être un peu de présomption de ma part, mais que voulez-vous !

—
Il fait si beau babiller avec vous !



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Le Simmenthal, le Kaisereck et le lac Noir</i>	1
<i>Les tribulations d'un Plaideur</i>	27
<i>Par-ci, par-là</i>	38
Souvenirs de pension	38
Première journée	41
Seconde »	49
Troisième »	53
Quatrième »	57
Cinquième »	60
Sixième »	63
Septième »	69
Huitième »	75
Neuvième »	82
Dixième »	89
Onzième »	102
<i>Les tribulations d'un Rentier</i>	109
<i>Une nuit au Moléson</i>	133
<i>Chaumont</i>	151
Le rêve	151
La réalité	154
Un toast omnibus	160
De l'utilité des reposoirs	163
Un festin de notaires	165
Epilogue	166
<i>Les aventures d'une pièce de cinq francs</i>	168

PREMIÈRE PARTIE.

	Pages
Prologue	168
Temps anciens	176
Fabrication des monnaies	181
Souvenirs du lac de Côme	183
Vérone et Venise	185
Séjour à Venise	187
Ma campagne de 1812	192
Séjour à Dresde	195
Portiers, aubergistes et commis-voyageurs	196
Une page de Victor Hugo	202
Un enterrement	207

DEUXIÈME PARTIE.

Résurrection	209
Escamoteurs et charlatans	212
Mémoires d'un avocat	219
Dentistes, barbiers et fonografes	223
Pradel	233
Docteurs et archéologues	236
Caractère mal fait	240

TROISIÈME PARTIE.

Un prince d'Arcadie à Neuchâtel	242
Une fête de promotions au Mail	245
Une course à Chanélaz	250
Une promenade nautique	255
L'île de Saint-Pierre décrite par J.-J. Rousseau	258
Escapade au Creux-du-Vent	265
Voyage à Morat	276
Aux montagnes neuchâteloises	278
Les moulins souterrains du Col-des-Roches	282
Le Saut-du-Doubs	284
La Chaux-de-Fonds	287
Où chacun peut prendre une prise	292
Visite à l'ermitage des Sonneurs	295
Une fête sur le Doubs	302

	Pages
Mistons	303
Au Val-de-Travers et au Temple-aux-Fées	306
Les fuseaux de nos jours	312
Retour par les Verrières	313
En temps de vendanges	316
La fête des Armourins	320
Emprunts à primes et loteries	323
A Chaumont	325
Epilogue	335

ERRATA.

Page 219, ligne 14, au lieu de *poigard*, lisez poignard.

» 223, » 4, » *fin*, » faim.

